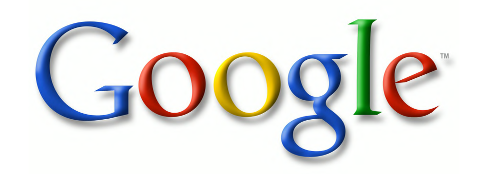








MÉMOIRE

sur l'état actuel de la

MISSION DU KIANG-NAN

Le R. P. Broullion étant venu en France vers la fin de 1853, ses frères et ses amis (comme il le dit dans son Introduction) le prièrent de faire connaître par écrit l'état de la mission dont il était supérieur; il rédigea rapidement d'assez longues notes, qui, recueillies et mises en ordre par un de ses confrères, forment le présent Mémoire.

L'Éditeur y a joint, en Appendice, un choix de lettres des Missionnaires.

La dernière série de ces lettres, qui commence au mois de juillet 1851 et ne se termine qu'en mars 1855, abonde en renseignements, la plupart entièrement neufs, sur l'insurrection qui menace depuis plusieurs années la dynastie tartare, sur l'occupation de Nankin par les Kuam-si-jen, et sur les récentes affaires de Chang-hai, dont l'issue est si glorieuse pour le pavillon français.

MISSIONS DE CHINE

MÉMOIRE

sur l'état actuel de la

MISSION DU KIANG-NAN

1842-1855

PAR LE R. P. BROULLION

De la Compagnie de Jésus

SUIVI DE

LETTRES RELATIVES A L'INSURRECTION

1851-1855

PARIS

JULIEN, LANIER ET Cie, ÉDITEURS

RUE DE BUCI, 4, F. S.-G.

1855


BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·

INTRODUCTION.

La mission du Kiang-nan ou de Nankin compte depuis plusieurs siècles parmi les œuvres les plus chères à notre compagnie, et après une éclipse de soixante ans, la divi. .niséricorde la bénit de nouveau entre ses mains ; mais les ouvriers ne sont pas aussi nombreux, ni les moyens d'action aussi puissants qu'il le faudrait pour obtenir tous les résultats désirables.

On me questionne à ce sujet ; on veut que je dise si la révolution actuelle n'est pas un motif d'attendre la décision des événements, avant de se résoudre à de nouveaux sacrifices et d'entreprendre des opérations plus importantes. On sait déjà que le Ciel, dans sa bonté pour nous et pour les populations que nous évangélisons, féconde nos travaux, multiplie nos chrétiens, nous fait goûter, en augmentant la piété

parmi eux, ces consolations solides qui sont le centuple promis sur la terre au dévouement. Chaque année nous enregistrons au moins un millier de catéchumènes et de néophytes, chiffre qui fut même dépassé dans nos missions de 1853 autour de Nankin. L'esprit du peuple s'améliore, les masses commencent à s'ébranler; et les Chinois de nos contrées, en se faisant catholiques, se montrent souvent capables des vertus les plus opposées aux vices originels de la nation. Tout missionnaire qui aime les âmes du même amour que notre aimable Sauveur, a cent fois admiré avec bonheur ces merveilleuses métamorphoses de la grâce. Mais on désire connaître, avec notre estimation de la crise actuelle au point de vue apostolique, quel parti nous comptons tirer des circonstances. La réponse à ces doutes et à plusieurs autres se trouvera dans les notes que nous publions sous le titre de *Mémoire*.

Je le déclare tout d'abord : je fonde sur cette crise l'espoir d'une époque glorieuse à nos missions. Non que je compte beaucoup sur les réformateurs insurgés : la mission de *Tien-té* (mission qu'il prétend avoir reçue dans une vision, et en vertu de laquelle il se dit destiné à effacer les méchants, c'est-à-dire les Tartares et les idolâtres, de la surface de la terre) offre

trop de ressemblance avec le rôle de Mahomet pour que nous soyons entièrement rassurés de ce côté. Mais notre espoir ne sera pas confondu, parce qu'il repose sur Dieu qui sait tirer le bien du mal. Déjà les Kiang-nanais, s'apercevant que le vieil édifice va crouler, se pressent autour de nos églises et demandent à nos écoles un asile pour leurs enfants.

Je n'hésiterais pas à formuler mon opinion en ces termes : « L'insurrection chinoise est née des entrailles mêmes du pays ; toutes sortes de malaises et de ressentiments l'ont préparée de longue main, les sociétés secrètes de l'Asie l'ont excitée, et celles de l'Europe n'y sont pas sans doute étrangères. Mille passions, mille intérêts poussent le mouvement ; les mécontents et les opprimés l'invoquent plus ou moins haut ; le peuple le voudrait avec ses avantages, mais sans ses désastres ; les étrangers l'attendent, quelques-uns d'eux le secondent, le démon voudrait le diriger, mais Dieu le mène. »

Au reste, pour que nos lecteurs soient à même de prononcer en toute connaissance de cause, nous allons leur esquisser la situation, en leur faisant connaître, d'après les informations les plus récentes, les divers éléments qui sont en présence, savoir : l'empire chinois, l'insurrection et les puissances européennes.

Tout ce que nous avons à dire se rapporte à ces trois chefs.

I.

Quiconque a lu l'histoire du Bas-Empire de Constantinople, se représentera aisément la décadence d'une monarchie païenne aussi vaste que l'Europe entière, et plus vieille qu'aucun de ses gouvernements. La Chine, c'est un État qui laisse tous les ferments de discorde bouillonner dans son sein, provoque les tempêtes qui s'amoncèlent sur ses côtes, repousse les secours qui le sauveraient. C'est, dans l'armée, le manque de cœur, de forces, d'armes et de discipline; dans les académies, conservatrices jadis sévères du goût antique, une littérature vide, sonore, et si molle, que le nom même de la mort en est banni; dans le commerce et l'agriculture, le manque de sécurité, et des impôts arbitraires substitués à l'impôt légal au gré des exacteurs; dans la magistrature, la rapacité, l'injustice officielle, le vol effrontément pratiqué par les chefs des tribunaux à l'aide de leurs satellites.

Les côtes et les canaux sont infestés de pirates assez hardis pour attaquer les cités, tandis que de sanglantes collisions éclatent entre les paysans et les préfets ou

gouverneurs. Aussi voyons-nous se succéder rapidement les révoltes locales : à Tsi-pao, près de Chang-hai, en 1849; dans le Kuam-si, en 1850; à Ning-po, dans le Tché-kiang, en 1851; à Tsim-pou, dans le Kiang-nan, en 1852; enfin, au mois de septembre 1853, Chang-hai est emporté par un hardi coup de main des résidents Fokiénois et Cantonnais.

A cette époque de décadence, la guerre de l'opium s'est faite; cinq ports ont été ouverts aux Occidentaux; les doctrines, les intérêts de tout genre fermentent au cœur du pays, et les malaises longtemps contenus s'apprêtent à éclater.

Que peut, pour sauver cette société décrépite, le bouddhisme de Fô, immense variété de celui de l'Inde, avec ses bonzes corrompus et incrédules, et les masses qui n'ont faim que de riz et de sapèques? Ni la secte des lettrés, ni les doctrines de Confucius, perverties par des interprétations superstitieuses, ni sa morale dépourvue de sanction, ne rendront la vie à ce corps malade : possédés tout entiers par l'ambition des places et des boutons, les lettrés chinois sont de la dernière indifférence en matière de religion.

D'ailleurs, cette Chine, que l'on croit immuable, est bien l'un des pays les plus secoués par les révolutions dynastiques et la guerre civile. Longtemps son terri-

toire fut partagé entre une multitude de royaumes ennemis ; l'un d'eux, appelé Choum-kouo (royaume du milieu) à cause de sa position centrale, ayant enfin prévalu, imposa son nom à tout l'empire (et ce nom, par conséquent, n'a aucun rapport à la prétention d'occuper le centre de la terre). Sans parler de la conquête tartare, il est assurément peu de peuples aussi mêlés avec les étrangers, en dépit des lois qui interdisent de sortir de l'empire, lois tout aussi inefficaces que celles qui prohibent l'entrée de l'opium. On rencontre des Chinois à tous les postes du littoral et des îles de l'océan Oriental : 1,500,000 à Siam, 80,000 à Syngapour, 40,000 à Pinang, 50,000 à Manille, 100,000 à Java; je ne sais quel nombre dans les Moluques, à Amboine, à Ternate, à Timor, à Bourbon, à Maurice, en Californie, à Calcutta, à New-York. Partout où ils abordent en nombre, ils finissent par absorber à leur profit les transactions commerciales, même en des lieux où les Européens, avec leurs airs de marchands grands seigneurs, se ruinent et ruinent les autres par leurs banqueroutes. Les Hollandais ont opposé des lois barbares à cet envahissement de l'industrie et de la patience chinoises dans leur colonie de Batavia. Les Chinois commercent avec le Japon; la Corée est tributaire de leur empereur ; la Cochinchine

et le Tonquin furent, à certaines époques, une continuation de la Chine; la Tartarie appartient à leur civilisation; il y a quelques années que leur ambassadeur à Lassa dictait la loi au grand lama du Thibet. Dans toutes ces contrées le chinois se parle, ou du moins s'écrit; et de plus les Chinois apprennent très-facilement les langues étrangères. Sans méconnaître que la Chine a fourni au reste du monde, en richesses et en industrie, beaucoup plus qu'elle n'a reçu, je dois noter cependant le talent d'imitation de ses habitants, leur aptitude singulière à s'approprier ce qui leur convient chez les autres nations. Faut-il s'étonner que les Chinois voyageurs aient rapporté de leurs courses des opinions, des idées qui favorisent le mouvement? Les derniers coups de canon tirés en Chine, en élargissant les voies à l'exportation du thé, de la soie et des hommes, ont aussi aidé les doctrines bonnes et mauvaises à pénétrer plus facilement en même temps que l'opium.

Cette dissolution des choses et des idées a lieu dans un pays livré à toutes les indifférences, qui n'a plus guère que des habitudes et point d'affections, où l'on brûle de l'encens devant des divinités auxquelles on ne croit pas, comme on révère l'empereur par une routine sans conviction. Autrefois on n'eût jamais osé

accuser d'inconduite le souverain du Céleste Empire : il y a 13 à 14 mois que j'ai entendu blâmer les mœurs de ce prince. C'est un progrès, bon ou mauvais, je ne juge pas, mais plus grand qu'on ne pense. Les mandarins ne portent plus seuls toutes les colères de l'honnêteté indignée. « L'empereur est bon, disait-on jadis, mais ses agents ne valent rien. » L'année dernière un indigène me disait : « Il n'est pas bon de demander si l'on désire le renversement de ce qui existe ; tout le monde veut une amélioration. »

II,

Depuis la conquête tartare et les victoires de la dynastie mantchoue, dont les mains affaiblies laissent aujourd'hui échapper le pouvoir, il se trouva des Chinois indomptés, quoique battus, qui formèrent dans tout l'empire des comités mystérieux. De génération en génération, ils renouvelèrent le serment de l'union qui avait pour but d'abattre le trône abhorré des vainqueurs. A la longue, il sortit de là des clubs, ou plutôt des bandes de brigands redoutables. La conspiration était donc en permanence, épiant et dirigeant les mouvements du pays. Les règlements de la société

sont rendus en un certain argot cabalistique dont les figures presque maçonniques trompent le sens du vulgaire. Seuls les initiés ont le mot de l'énigme, et ils usent de la plus grande discrétion à l'égard des aspirants et des novices.

Les *Miao-tsé* forment, dit-on, au milieu de l'empire, une république de Chinois qui, après la chute de la dynastie des *Mings*, n'accepta point la domination étrangère; et retirés dans leurs montagnes pour attendre des temps propices, ils devinrent par leurs incursions la terreur des habitants de la plaine et des commandants militaires. Les conjurés n'ignoraient pas que ces montagnards indépendants prendraient les armes au premier signal; ils comptaient aussi sur les nombreux mécontents de tous les corps de l'État, et sur cette formidable piraterie toujours prête à envahir les fleuves et les villes du littoral.

Quel est le contingent de l'Europe dans le mouvement insurrectionnel? Il serait difficile de le dire au juste. Les sociétés secrètes de l'Europe viennent d'inaugurer leur loge de Hong-kong, par une procession dont le caractère public était relevé par la présence de plusieurs fonctionnaires anglais; Garibaldi et d'autres apôtres de troubles ont pu se mettre en rapport avec les indigènes; d'ailleurs, les villes mari-

times possèdent des journaux où bon nombre de Chinois lisent, soit en anglais, soit en portugais, les discussions politiques de nos contrées; les méthodes de nos révolutions leur sont connues, et, vu la faiblesse du pouvoir actuel, il est certain qu'on ne pouvait sonner le tocsin en temps plus opportun.

Le christianisme a-t-il contribué en quelque chose à grossir les rangs des insurgés? Expliquons-nous clairement; oui, si l'on peut nommer christianisme cette connaissance confuse de notre foi qui a survécu, en plus d'une contrée, à la ruine des anciennes missions. Dans une lettre qui me fut adressée le 5 août 1853, on m'assure que parmi les rebelles il en est qui adorent le vrai Dieu et détruisent les idoles en haine de la superstition; qu'ils appartiennent à la tribu des Miao-tsé, et que leurs ancêtres avaient été convertis au christianisme, sous la dynastie des *Mings*, par trois missionnaires jésuites. « Les apôtres étant morts sans laisser de successeurs, à cause du changement de dynastie et de l'isolement de cette tribu dans les montagnes, serait-il étonnant, ajoutait le prêtre indigène *Sin-xen*, qu'il se fût introduit, pendant un intervalle de deux cents ans, quelques altérations dans les dogmes que professent les Miao-tsé et dans les formules qu'ils récitent? »

Et puis, les chrétiens ne sont-ils pas disséminés dans tout l'empire? et, quoique le Kuam-si (où la révolte a éclaté) n'en possède pas, ceux de ses habitants qui fréquentent les ports ouverts aux Européens ne voient-ils, n'entendent-ils rien? L'armée insurrectionnelle ne compte-t-elle pas parmi ses généraux un ancien préfet de Chang-hai? N'y a-t-il pas un grand nombre d'infidèles qui ont contracté des alliances avec les chrétiens et dont les femmes sont baptisées? Lorsque le P. Languillat, en 1847, était enfermé dans les prisons du Chang-tong, un magistrat plus humain que les autres le secourait en secret, lui adressait à mots couverts des questions sérieuses, lui parlait de sa femme, qui désirait entretenir le missionnaire, se recommandait à ses prières, etc.; ce magistrat était tout au moins l'époux d'une chrétienne. On dit que dans le mouvement il y a beaucoup de Chinois exilés; n'auraient-ils pas rencontré dans les mines des chrétiens victimes des persécutions? Voilà bien des manières d'expliquer ce christianisme bâtard qui s'attaque aux bonzes et aux idoles, en même temps qu'il se livre à des excès déplorables dans lesquels nos néophytes ne sont pas épargnés.

Il faut tenir compte aussi des efforts de la propagande

protestante, qui, après avoir établi prudemment ses bureaux dans les ports ouverts à l'Europe, envoie de tous côtés ses émissaires chargés de livres. Cette propagande est si intrigante que je suis parfois rentré chez moi les poches pleines de papiers hérétiques, sans connaître la main généreuse à qui je les devais. Les sectes qui ont si adroitement dérobé à la confiance d'un vieillard la traduction de la Bible, composée par un ancien jésuite et conservée à la procure de la Propagande, ont bien pu profiter aussi des 800 ouvrages imprimés ou manuscrits dans lesquels les missionnaires des deux derniers siècles expliquaient la religion et les sciences; ces sommes doctrinales ne peuvent-elles pas être un levain actif dans la masse désordonnée du paganisme? Il est vrai que les protestants, en cherchant à s'approprier ces productions, ont souvent travesti d'une manière pitoyable le sublime langage des écrivains catholiques. Un haut fonctionnaire, qui avait sous les yeux la parodie protestante de l'ouvrage d'un jésuite, nous disait un jour : « Vous aviez des livres profonds de pensée et beaux de style, pourquoi les altérez-vous pour en faire des livres qui ne valent plus rien? » Il croyait la contrefaçon faite par nous. Quoi qu'il en soit, il y a dans cet amalgame un élément chrétien qui pénètre

dans les masses et dont les insurgés ont pu s'emparer.

Qu'on joigne à ces diverses influences un mélange très-prononcé de mahométisme ; qu'on y joigne encore le judaïsme, qui s'est probablement introduit dès avant Jésus-Christ, et l'on aura une idée confuse, quoique fidèle, de l'esprit religieux et politique dont les insurgés sont animés. On doit comprendre toutefois que nous ne parlons ici que des masses ; les lettres que nous publions dans notre *Appendice* feront connaître plus à fond la pensée des chefs.

III.

Quelques mots maintenant sur le rôle des puissances européennes en présence des derniers événements.

On a pu s'étonner de leur inaction prolongée, alors surtout que la sécurité des biens et des personnes était si gravement compromise jusque dans les ports ouverts à notre commerce et surveillés par nos consuls. Nous n'avons pas mission pour justifier cette longanimité ; peut-être, néanmoins, les renseignements que nous allons produire serviront-ils à l'expliquer.

D'un côté, le caractère problématique de l'insurrection, de l'autre, les actes contradictoires du gouvernement impérial, ses tergiversations, ses détours, tenaient en suspens les représentants de l'Europe; et, s'ils comprenaient combien leur intervention eût été opportune pour mettre un terme à la spoliation et au carnage, ne pouvant se fier ni aux uns ni aux autres, ils hésitaient à agir, craignant toujours de faire triompher une mauvaise cause. Voici quelques faits à l'appui de cette assertion.

Le gouvernement de Pékin était loin de s'attacher la portion la plus pure de la nation, celle qui, par la religion catholique, avait des alliances au dehors. Sans doute, nos 73,000 fidèles de Nankin et ceux de toute la Chine, au nombre de 500,000, ne conspiraient pas contre le pouvoir dont ils souhaitaient plutôt la conversion que la perte; mais ils ne pouvaient pas non plus dire à la France: « La dynastie qui croule est digne de votre appui, à cause de la justice qu'elle rend à la religion professée et protégée par vous. » Un seul motif militait en faveur de cette dynastie lorsque la guerre s'alluma contre elle, et qu'elle se vit réduite à solliciter nos vaisseaux d'intervenir dans ses embarras: c'est qu'en prêtant secours aux troupes impériales, on couperait court à des malheurs dont la fin était

impossible à prévoir, et qu'on obtiendrait ainsi assez d'ascendant pour régler les conditions de la paix à l'avantage des opprimés et à la gloire du pavillon protecteur.

Quelques bacheliers chrétiens comprenaient ainsi le rôle de la France, et cet avis, conforme d'ailleurs aux convictions de notre consul, était partagé par plusieurs agents ou officiers français, anglais et américains. Un Anglais, dont la position commerciale est des plus importantes, disait tout haut : « Si M. de Montigny eût été mis à la tête des forces européennes à Chang-hai, les Chinois auraient cessé de s'entre-tuer, nos affaires et nos bénéfices se seraient accrus ; nous aurions à Pékin des ambassadeurs qui, en réformant l'administration impériale, garantiraient nos intérêts et la liberté. C'est la seule conquête utile. Ce qu'il faut en Chine, c'est la franche ouverture du pays ; l'entente des Européens est d'autant plus naturelle, qu'ici les intérêts ne se contrarient pas. »

Je ne combats pas ces calculs des lettrés chinois et des commerçants anglais ; je suis même persuadé qu'ils sont appuyés sur des raisons assez solides. La sérieuse défense de Chang-hai contre les artisans de pillage paraissait, en tout cas, un devoir d'honneur et d'humanité. M. de Montigny et tout son consulat,

M. le commandant de Plas et tout son état-major l'acceptaient à ce titre en mai 1853; M. de Bourboulon, notre ministre plénipotentiaire, croyait cette mesure d'honnête politique; M. Alcock, consul d'Angleterre, abondait dans le même sens; et une proclamation commune était à la veille de rassurer la ville, lorsque la *Suivante*, frégate à vapeur américaine, s'isolant de la convention, prit la route de Nankin et alla s'échouer sur les bancs du Yang-tsé-kiang. C'est alors que l'arrivée d'un personnage important fit rompre la convention anglo-française. Si les rivalités ne se turent pas en ces graves circonstances, ce n'est la faute ni du consul, ni du commandant français. Si l'attitude douteuse des Américains fut souvent invoquée par les Anglais comme un prétexte de s'abstenir, on vit plus tard M. Marshal, commissaire des États-Unis, se ranger à l'opinion française. Mais alors il motivait son abstention sur des raisons *dont lui seul était juge*. C'est son secret.

Cependant l'insurrection commençait à prendre un caractère menaçant, et les espérances que l'on avait conçues d'abord faisaient place à la crainte. Dans les premiers mois de la révolte du Kuam-si, et même après l'invasion du Hou-kuang, le peuple du Kiang-nan avait répété les bruits répandus, presque tous

favorables au mouvement, et s'était persuadé que l'ordre et la joie régnaient dans les départements conquis. Il avait méprisé les proclamations des vice-rois, qui, prodiguant aux insurgés les qualifications de rebelles, de pirates et de brigands, les peignaient comme des hommes intrépides dans les combats, entêtés comme les adorateurs de *Tien-Chu* (maître du ciel), prêts à mourir plutôt que de renier Jésus-Christ. D'ailleurs, les émissaires secrets de la révolution préconisaient le mouvement par les titres de restauration nationale, d'allégement des contribuables, de retour aux lois de la Chine, d'expulsion des étrangers. Le coup d'œil que nous avons jeté sur les douleurs du pays fera comprendre qu'on accueillait volontiers ces espérances. Telle était la disposition générale des esprits, quand des nouvelles de sang et de pillage arrivèrent des provinces traversées par le torrent insurrectionnel. A la fin de 1852, on apprend que l'armée des rebelles est à Kieou-kiang, aux frontières du Houpé, du Kiang-si et du Kiang-nan; et au mois d'avril 1853, qu'elle s'est emparée de Nankin, de Tchen-kiang et Yang-tcheou-fou. On connaissait assez la lâcheté des troupes impériales pour savoir qu'elles n'opposeraient à l'invasion qu'une barrière nominale. Aussi croyait-on voir à chaque instant les hommes

du Kuam-si entrer dans Sou-tcheou, dans Som-kiang et jusque dans Chang-hai, et avec eux le pillage, le viol et l'assassinat. Car mille bruits sinistres étaient venus grossir l'effroi causé par leur approche : on avait rencontré des barques chargées de prisonnières, et les habitants de Tsom-ming et de Hai-men avaient vu des cadavres roulés par le fleuve jusque sur leurs côtes. Chacun mettait en lieu sûr ce qu'il avait de plus précieux ; les femmes et les trésors étaient transportés au fond des campagnes.

L'alarme fut à son comble lorsqu'on apprit en détail les horreurs qui avaient accompagné l'occupation des trois villes kiang-nanaises. Bornons-nous à rappeler en peu de mots ce qui s'était passé à Nankin.

Dans cette ville désolée, les Tartares, et avec eux une multitude dont on porte le chiffre au delà de 50,000, périrent par le glaive, par le feu ou sous les décombres des maisons incendiées. De ce nombre furent trente personnes de la plus noble de nos familles chrétiennes ; une autre famille périt en défendant sa porte contre l'invasion. Plus de 150 chrétiens priaient ensemble dans la chapelle, lorsqu'une troupe turbulente entre les armes à la main et somme la pieuse assemblée de s'affilier à la nouvelle religion, de chanter les hymnes et de prendre parti pour

Tien-té. Sur l'article de la foi et des hymnes, les serviteurs de Dieu se montrèrent inflexibles. Les solliciteurs se présentaient de trois en trois jours, menaçant chaque fois de mettre à mort à leur prochaine visite les réfractaires. Dans l'intervalle, des tentatrices païennes eurent charge de faire mollir la constance des chrétiennes, et les trouvèrent inébranlables. Des libertins mirent en œuvre d'infâmes procédés dont triompha la vigoureuse indignation des chastes néophytes.

Un jour, c'était, je crois, le vendredi saint, les prisonniers (car l'église était devenue prison) adoraient les cinq plaies de Notre-Seigneur; les persécuteurs se présentèrent, et cette fois encore leurs manœuvres n'aboutirent à rien. Cet échec met la troupe en fureur, et elle rappelle aux chrétiens qu'à Wou-cham-fou tous leurs frères ont été mis à mort; elle leur déclare qu'un sort semblable leur est réservé, qu'ils l'auraient déjà subi sans le voisinage de Chang-hai et des navires français, mais que le jour de l'extermination ne tardera pas à luire. Les intrépides confesseurs ne sont point émus de ces menaces. « Le Dieu que nous servons, s'écrient-ils, se nomme Tien-chu, et son fils est Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous ne saurions profaner ces noms adorables

en rendant hommage à ceux que vous leur avez substitués. » A l'instant une main sacrilége arrache de l'autel le crucifix, et un vil scélérat le foule aux pieds. Un catéchiste, à qui les insurgés offraient leurs livres de prières, les repoussa avec constance; et, ouvrant à son tour un livre catholique, il en expliqua quelques lignes. « Vos livres sont bons, lui dit-on, et plus profonds que les nôtres; mais il faut, sous peine de mort, adopter nos formules : telle est la volonté du vainqueur! » Las de commander en vain, les soldats chargent de fers les fidèles, qui s'exhortent les uns les autres à tout souffrir pour la défense de leur foi. Des femmes, des enfants encouragent les hommes, et s'efforcent, en irritant les persécuteurs, de se faire enchaîner pour la sainte cause de la religion.

Conduits d'abord au palais du ministre Toung-wang, puis vers la porte occidentale, ils attendaient une mort glorieuse; mais on se contenta de les maltraiter avec la dernière brutalité : un vieillard expira en chemin, un autre fut décapité. L'ancienne église de Nankin avait été convertie en grenier public; on les y introduisit, et l'on employa de nouveau pour les vaincre la séduction et la barbarie; mais on n'obtint d'eux que cette réponse : « Nous sommes chrétiens. »

La fête de Pâques venue, ils espéraient la célébrer

au ciel. « Gardons-nous de les tuer, dit un de leurs bourreaux, ce serait leur procurer ce qu'ils désirent, et nous n'aurions pour nous que le péché. » Pour triompher plus facilement des hommes, on renvoya les femmes et les enfants, qui, s'étant réfugiés de nouveau dans la chapelle d'où on les avait arrachés, y passaient en prière les jours et les nuits. Attachés à des colonnes, serrés plus cruellement par leurs liens, les hommes persévérèrent dans leur résolution. Seuls vingt-deux jeunes gens se persuadèrent qu'ils pouvaient obéir, en protestant toutefois de leur fidélité au catholicisme, et ils furent élargis sur-le-champ. Les autres, cruellement battus, furent enrôlés dans les rangs des soldats ou des travailleurs dirigés sur Tchen-kiang, et plusieurs d'entre eux parvinrent à s'échapper le 14 avril.

Nous tenons ces détails d'un catéchiste envoyé par nous à Nankin après la prise de cette ville, et la pièce où il a consigné le résultat de ses recherches est en ce moment sous nos yeux. Nous avons d'ailleurs pour garants de sa véracité cinq néophytes qu'il nous amena et qui avaient souffert cette persécution. Deux d'entre eux ont un titre singulier à être crus dans l'aveu fait à Mgr Maresca de la lâcheté qu'ils avaient eue de céder aux tourments. Ils se jetèrent à ses pieds,

le suppliant de les absoudre et de leur infliger la pénitence canonique. « Les femmes et les enfants, disaient-ils en pleurant, ont plus de courage que nous. » D'autres malheureux, échappés de la même manière, vinrent quelques jours après corroborer leur témoignage. Depuis, les courriers de Yang-tcheou nous apprirent que deux catéchistes, refusant d'apostasier, avaient été condamnés aux verges. On ignorait s'ils avaient succombé à la violence du supplice.

Tout Chang-hai était donc informé que les trois villes conquises dans le Kiang-nan avaient nagé plusieurs fois dans le sang. En outre, les troupes impériales, licencieuses et lâches, n'étaient pas soldées; autant étaient-elles promptes à fuir à l'approche des bataillons révolutionnaires, autant se montraient-elles avides de butin dans les campements, et sanguinaires dans les places reconquises sur les Kuamsiniens. Des deux côtés il y avait d'impudiques et sauvages représailles. Les brigands de la contrée étaient plus à craindre encore; car il existait, entre les murs de la cité et les habitations des Européens, une colonie de Cantonnais et de Fokiénois coutumiers d'émeutes, les mêmes qui, en 1851, avaient placardé sur toutes les portes des affiches incendiaires où il s'excitaient à massacrer les Occidentaux.

Chang-hai espéra que douze ans de relations pacifiques et loyales toucheraient les Européens. Cette ville désolée ne demandait rien pour ou contre la dynastie ; elle se bornait à invoquer la religion de nos diplomates pour préserver ses magasins du pillage et ses filles de l'infamie. Les notables prièrent les missionnaires de se faire les interprètes de leurs vœux auprès du consul et du commandant français, ainsi que des agents anglais et américains. La cause était claire, l'intérêt des Européens non équivoque ; tout le monde prévoyait que, la cité chinoise une fois bouleversée, les établissements étrangers échapperaient difficilement au feu et au carnage. Nous l'avons déjà dit, M. de Montigny, M. de Plas, la plupart des Anglais et des Américains, pensaient que la pétition des habitants de Chang-hai devait être exaucée. De rares personnes furent d'un avis contraire, l'équivoque des actes s'ensuivit.

Pour ceux qui savent que, le 7 septembre 1853, un port dans lequel les Européens avaient, l'année précédente, chargé de la soie et du thé pour 25 millions de piastres, a été révolutionné par une poignée de portefaix ; que, le 10 novembre, les pirates, sous prétexte d'assiéger la ville au nom de l'empereur, ont incendié

11,000 appartements dont la conservation importait au commerce européen, tandis que le moindre brick de guerre pouvait, s'il le voulait, empêcher tous ces maux : il est impossible de ne pas regretter l'inutilité des négociations entamées par les agents français, en vue de convaincre certains personnages que la neutralité politique ne force d'abjurer ni le devoir, ni les sentiments d'humanité. Nous remercions ceux qui, plus tard, aidèrent M. Edan, notre consul intérimaire, à couvrir Zi-ka-wei d'une protection respectée; nous devons toute notre reconnaissance au *Cassini* et au *Colbert*, qui arrêtèrent l'incendie avant qu'il eût gagné notre cathédrale : mais je suis persuadé que les commandants des deux corvettes déplorent, comme M. de Montigny, comme M. Edan et comme nous, que la tenue des Occidentaux à Chang-hai n'ait pas prévenu ces désastres. Encore une fois, quiconque eût su les Européens décidés à ne pas permettre l'émeute à Chang-hai, n'aurait jamais osé troubler l'ordre. Tien-té lui-même, à la tête de son armée, n'est fier qu'en présence de la neutralité. Il y avait là une conquête morale facile à faire. Les Français furent assez généralement regardés comme sympathiques au parti de l'ordre, et c'est en leur absence que les conjurés

fokiénois s'emparèrent de la ville. Les vœux les plus respectables du pays réclamaient leur retour; leur absence fut un malheur, peut-être une faute.

Tout le monde, ce nous semble, ne se fait pas une idée juste du rôle de la France en Chine; le voici en deux mots. Si notre situation commerciale est encore assez insignifiante, notre influence morale est immense (il ne faudrait pas l'oublier). Cette influence est aussi ancienne que nos missions; elle s'est accrue et développée avec elles, avec elles aussi elle a eu son déclin; mais telle qu'elle est aujourd'hui, elle n'est certes pas à dédaigner. Le nom de Français passe maintenant en Chine pour appartenir à tous les missionnaires catholiques; la France est aux yeux des chrétiens la patrie qui enfanta, ou pour le moins adopta leurs pères dans la foi; elle possède, à l'heure qu'il est, dans la seule province de Nankin, l'entière confiance de plus de 72,000 enfants de l'Église, et, à divers degrés, celle de plusieurs millions de païens qui ont entendu les chrétiens leurs voisins, leurs amis ou leurs alliés, louer le caractère français : un grand nombre d'entre eux ont déjà lié des relations sympathiques, soit avec les missionnaires, soit avec nos consuls et nos officiers de marine. Comme l'Église, la France a des souvenirs glorieux, savants et saints à

Pékin et dans toute la Chine. Aux plus beaux jours des Indes portugaises, Louis XIV eut à la cour ses mathématiciens, et c'est grâce à sa munificence que notre patrie fut connue dans toute l'étendue du Céleste Empire. Sans nos impolitiques discordes, qui ruinèrent la compagnie française des Indes, l'amitié de Kang-hi et de Louis le Grand, dont les missionnaires étaient le lien, aurait assuré une constante protection à l'initiative apostolique des religieux catholiques, fondé des avantages commerciaux, enrichi la France et avancé de deux siècles la civilisation de l'extrême Orient.

Les jours d'épreuves sont venus; le temps n'est plus où les missionnaires formaient à la cour de Pékin comme une succursale des corps savants de l'Europe, pratiquaient en grand la fonte des canons et dotaient d'une artillerie l'armée tartare, immortalisaient le plus beau règne de la dynastie nouvelle par une littérature philosophique et religieuse, qui ne le cède ni pour le fond ni pour la forme à aucune des littératures de la même époque, et, par ces travaux prodigieux, conquéraient enfin la liberté de faire le catéchisme. Toutes ces choses ont disparu; mais ce qui subsiste, c'est la tradition toujours vivante du dévouement et du zèle. Or, la plupart des missionnaires étant Fran-

çais et les autres passant ici pour tels, leur bonne renommée prédispose les indigènes à lier avec la France des relations amicales. J'ajouterai que la présence des peuples protestants, dont les procédés sont quelquefois si différents des nôtres, donne lieu à des contrastes qui n'échappent point aux Chinois et tournent en général à l'avantage de la France. Tous les Chinois honnêtes, mais les chrétiens surtout, maudissent la violence étrangère qui, de concert avec la corruption indigène, apporta au pays la délétère ivresse de l'opium. Un chrétien me disait : « Père, je ne saurais faire mes pâques cette année. — Et pourquoi? — J'ai de la haine. — Il faut la vaincre. — Je n'en aurai jamais la force! — Quelle est donc cette haine? — La détestation de l'opium, et le désir que Dieu punisse les étrangers qui le vendent avec les Chinois qui l'achètent. J'aime tous les hommes et toutes les nations, mais tout ce qui se rapporte à l'opium me fait horreur! » Ce sentiment, nous le répétons, est au fond de tous les cœurs honnêtes. Un autre contraste est donné aux Chinois par les missionnaires catholiques et les missionnaires bibliques. Autant la conduite des uns fait honneur à la France, autant les passions étroites des autres, leurs triviales manières (c'est la remarque

d'un Anglais) jettent de défaveur sur les nations protestantes.

Ce n'est pas la faute de M. de Montigny, consul de France à Chang-hai, si notre patrie n'a pas tiré de sa bonne renommée les profits matériels qui, en fixant le caractère de sa protection, auraient affermi son influence morale. Le commerce de la France a manqué d'initiative. Il ne se décidait pas à tenter la fortune sur les traces des opulentes sociétés britanniques et américaines. Les Parsis eux-mêmes avaient des comptoirs plus importants que les nôtres, sans parler des Hollandais, des Portugais agonisants et des Espagnols de Manille. C'est à peine si quelques bâtiments français arrivaient de temps à autre à Macao et à Canton, visitant Hong-kong au passage, et réservant à une autre époque le plaisir de débarquer à Chang-hai, où pourtant tous les intérêts venaient refluer du Midi. En 1848, la *Stella del Mare*, trois-mâts piémontais au service de la société l'*Océanie*, sous le commandement d'un officier français, M. Jean Des Cars, mouilla dans les eaux du Wam-pou et étudia avec satisfaction la place de Chang-hai.

Cependant, MM. de Lagrené et l'amiral Cécile avaient paru à Chang-hai, apportés, je crois, par un clipper anglais. Nos chrétiens se souviennent des

bonnes relations que ces hauts personnages entamèrent avec les autorités, et de leur assiduité au service divin dans la *famille Lo*. M. le commandant Page frappa ensuite le tao-taï (gouverneur de Chang-hai) par le ton de supériorité avec lequel il réclama un bateau pour monter à Nankin à la suite de l'expédition anglaise; sa corvette, *la Favorite,* était arrêtée par je ne sais quel contre-temps. Le nom de la France, consacré par le traité de M. de Lagrené, retentit avec éclat dans la bouche des missionnaires revendiquant auprès des autorités l'ancien temple des catholiques. Les droits résultant des nouveaux engagements pris envers la France furent soutenus par les consuls de Danemark et d'Angleterre. On a trop méconnu l'importance de ce traité. Sans doute il ne satisfaisait pas à tous les désirs légitimes; mais il serait devenu le préliminaire d'un contrat tout à fait sérieux si on eût pu le presser de manière à en faire sortir tout ce qu'il renfermait d'utile.

M. le baron Forth-Rouen, chargé de poursuivre le but signalé au gouvernement par la première ambassade, était doué de toutes les qualités propres à faire aboutir une négociation. Pékin était son rêve, sa passion diplomatique; il avait à cœur de rendre aux missions catholiques le poste magnifique qu'elles

y occupaient autrefois. Bien convaincu que la France n'existe en Chine que par les missions, il ne doutait nullement qu'elle ne se trouvât bientôt largement indemnisée par un commerce florissant des charges qu'elle s'imposerait pour seconder la civilisation chrétienne. Si cet honorable chargé d'affaires eût été dans des rapports réguliers avec un État dont les gouvernants eussent tenu compte de la foi promise, son action politique aurait appuyé nos conquêtes morales. Les circonstances dans lesquelles il accomplit sa mission neutralisèrent en partie son initiative : il descendit à Macao le 6 janvier 1848, et deux mois après il apprenait la révolution du 2 février. En outre, Macao n'est pas la Chine, le pavillon y flotte sur un territoire regardé comme portugais. Canton, d'ailleurs, devenu ainsi le centre des rapports politiques avec le gouvernement chinois, révélait un esprit de plus en plus hostile aux étrangers, et son vice-roi, successeur de Ki-in, se nommait Sin. Or Sin était bien l'homme le plus propre à fausser l'étude de sa nation au point de vue politique. La patience des autres ministres était une fatale leçon pour les nôtres : il semblait ridicule qu'un ministre de France prît un ton décisif avec le vice-roi, tandis que ses collègues, intéressés par un immense commerce, outragés,

frappés au cœur dans la personne de leurs nationaux qu'on assassinait, nous donnaient l'exemple d'une ineffable longanimité.

Je devrais peut-être ajouter que la voix publique répandait dans tous les ports que les diplomates et les officiers français avaient, entre 1842 et 1848, reçu des instructions qui, en résumé, équivalaient à leur dire : « Protection de nos missionnaires nationaux, honneur du pavillon, sûreté des équipages, mais pas un coup de canon. » Ces propos étaient reportés par des Américains et des Anglais aux oreilles des mandarins, et, quoi qu'il en soit de la source, le public les répétait tout haut. Le consulat de Chang-hai était d'avis de les démentir. Afin d'y intéresser la France, il songeait à lui ouvrir des débouchés pour ses fabriques, et à faciliter entre elle et la Chine un imposant commerce d'échange. De là des études, des envois de laine, de soie, de tabacs, d'animaux, etc., etc. Le commerce français avait d'ailleurs toute facilité de venir prendre sa part, avec les autres peuples, dans l'exportation de la soie, du thé et de tous les produits chinois. Pourquoi, parmi les pavillons qui flottent à côté de trois mille jonques chinoises, les couleurs de notre marine marchande ont-elles à peine paru trois ou quatre fois, pour de médiocres affaires, sur le

Wam-pou, en vue de cette ville de Chang-hai qui révère nos missions, honore nos consuls, accueille nos bâtiments de guerre, et renferme d'importantes maisons chrétiennes ou amies des chrétiens, prêtes à donner la préférence aux compatriotes de leurs missionnaires?

Ce n'est pas la faute de nos ambassades, je l'ai dit; ce n'est pas non plus celle des commandants qui ont visité ces parages dans les dernières années. Nommer les amiraux Cécile et Lapierre, les commandants Rigault de Genouilly, Jurien de la Gravière, de Rauquemaurel et de Plas, c'est assez dire quels choix distingués le ministère de la marine faisait pour l'Indo-Chine. Ceux des états-majors que nous avons connus étaient d'une composition parfaite. MM. les officiers de la *Bayonnaise*, de la *Capricieuse* et du *Cassini* me permettront de dire que la vérité a plus de part encore que l'amitié dans le sentiment qui me dicte cette expression de mon estime.

S'il n'y a pas encore eu pour la France de transactions sérieuses avec des maisons garanties de Chang-hai et de Sou-tcheou, c'est que nos compatriotes n'ont pas profité des avances qui leur étaient faites. Une commande de trois millions fut, entre autres, adressée au consul de France pour nos négociants; cette

commande se faisait d'après échantillon, et toutes les sûretés possibles étaient offertes. M. de Montigny a eu le chagrin de voir négliger les fruits de son zèle : il est cruel de se dévouer, d'avoir raison, et de n'être pas écouté. Quelques maisons semblent regretter le temps perdu. Cependant un envoi tardif, atteignant à peine la valeur de 50,000 francs, parvint au port, après dix-huit mois de détours; il avait visité les rivages de la Californie et ceux de l'Australie. On envoyait des hommes chargés d'étudier Chang-hai, place connue du monde entier, tandis qu'il fallait commencer sur-le-champ les opérations, ou plutôt profiter d'opérations toutes faites. Les Anglais et les Américains ne procèdent pas avec cette défiance, et ils réussissent. Il n'y a pas longtemps que le consul de France à Chang-hai dut encore se servir d'une maison anglaise pour une commande de deux à trois cent mille francs de produits français.

La station navale française ne rapportait donc au pays aucun de ces bénéfices qui s'estiment au taux de la banque et que la plupart des hommes recherchent exclusivement. Un intérêt d'un ordre plus élevé dans la politique, l'honneur du pavillon, la conquête morale des peuples, voilà ce qui se rattachait à la présence de nos légations, de nos consulats et de notre marine

dans l'extrême Orient. Les frais faits par le gouvernement ne sont donc pas perdus, puisqu'ils contribuent à maintenir la balance de la prospérité européenne, qui pencherait définitivement en faveur d'un autre peuple si la France se retirait de la Chine. Mais l'intérêt matériel et privé a aussi sa place dans l'économie générale d'une société ; satisfait, il soulagerait le pays des charges qu'il supporte pour accroître son influence morale et l'encouragerait à fortifier sa représentation sur ce point.

Le mouvement des affaires à Chang-hai en 1852 était représenté par une exportation de soie, de thé, etc., évaluée à 25 millions de dollars (chiffre du consulat d'Angleterre), et payée tant en piastres d'Espagne qu'en matières d'échange. Mais, observait un fonctionnaire anglais, il faut tenir son cœur à deux mains pour ne pas le laisser vomir trop vivement les anathèmes qu'il renferme contre la contrebande immorale de l'opium, poison des corps, des âmes, des familles, de la nation, marchandise funeste dont le Ciel demandera un jour compte aux vendeurs. Le chef de l'une des principales maisons européennes de Chang-hai, sur le conseil que nous lui donnions de quitter ce négoce qui ne rend qu'une matière ruineuse en retour des richesses de la Chine, nous répli-

quait : « La Chine a tellement tout ce qu'il lui faut chez elle, que nous n'avons aucune marchandise utile à lui apporter pour celles, à nous indispensables, que nous emportons de son sein. » C'était une exagération ; et l'on pourrait, en écoulant en Chine les produits de nos usines et de nos manufactures, y fonder avantageusement un commerce français. S'il m'était permis d'avoir une opinion sur les moyens de créer à la France une situation commerciale qui l'aidât à exploiter, en face des maisons étrangères, les sympathies que le christianisme lui a conquises, je signalerais les associations, les compagnies comme un système victorieux. Les compagnies françaises réussiraient sans anéantir les positions déjà existantes. « En Chine, disent les négociants anglais, il y a place pour tout le monde. » Ce vœu exprimé, je n'ai plus qu'un mot à dire.

Il semblait toujours à certains politiques que l'apparente indifférence des Anglais était un motif pour les Français de se tenir en dehors des questions chinoises et de garder la neutralité entre les partis. Cette tenue affaiblissait en fait, non-seulement les trop lâches défenseurs de la dynastie contre l'insurrection, mais encore l'ordre public contre les associations de brigands. Une partie de la colonie étrangère

trahissait dans la conversation, dans les journaux, dans des démarches privées et semi-officielles, son respect pour la révolte, peut-être même la part active qu'elle y prenait; tandis que les cris des propriétaires et des familles obtenaient tout au plus le vague espoir d'un secours qui ne devait être accordé qu'à la dernière extrémité.

Les pirates de terre et de mer restèrent tranquilles jusqu'à ce qu'ils se fussent assurés que les étrangers ne les gêneraient pas. Alors commença le pillage; le pillage impuni enhardit la faction qui fit de Chang-hai le théâtre de tant d'horreurs depuis le mois de septembre. A vrai dire, ce qui paralysa le bon vouloir de MM. de Montigny et de Plas dans cette question d'humanité, c'est le langage et la conduite louches que l'on tenait à côté d'eux : il eût été affreux d'avoir sur le terrain de Chang-hai un conflit européen. On conçoit que l'absence d'un commerce français tant soit peu important, jointe à la réserve qu'inspiraient les bouleversements arrivés coup sur coup dans notre patrie, ait obligé nos représentants à se refuser presque toute initiative au milieu d'événements qui ne les intéressaient que sous un rapport moral. M. de Montigny, qui a consacré le consulat à Chang-hai et placé si haut le pavillon national, commençait à être

compris par le ministère des affaires étrangères; M. de Bourboulon, notre ministre plénipotentiaire, entrait de son côté dans la même pensée, et traçait à notre gouvernement des plans dignes de l'approbation qu'ils reçurent; mais on ne se croyait pas encore en mesure de s'immiscer directement aux conflits de l'extrême Orient : Chang-hai en souffrit.

Pour les missionnaires, ils n'ont qu'une affaire : c'est de racheter les âmes au prix de leurs sueurs, jusqu'à ce que le Ciel daigne accepter leur sang. Néanmoins ils n'ont pas cru s'écarter du but en communiquant certains renseignements qui étaient de nature à faciliter des rapports de confiance, pour un intérêt légitime, entre les peuples chrétiens et celui qu'ils ont adopté pour l'amour de Dieu. Si je m'adressais aux représentants de la France qui nous honorent de leur amitié, je leur montrerais les navires anglais, américains et russes, en les priant de remarquer la chaîne des intérêts variés qui prolongent jusqu'à l'océan Oriental, à Nankin, à Pékin, au Japon, la grande querelle dont Constantinople est le point de mire. Sans le catholicisme, la France ne serait rien pour les deux tiers du genre humain; lui seul contrebalance en faveur de notre pays les influences commerciales de ses rivaux. Mais j'ai un autre zèle à éclairer, celui des

ouvriers évangéliques ; et je les prie de bien peser les paroles suivantes.

Le journal protestant de Chang-hai suppose que nous ne restons pas dans l'inaction ; il nous signale comme des adversaires redoutables, et dénonce même l'entente réciproque que l'estime établit entre nous et les officiers du gouvernement français, comme trahissant l'intention, calculée à l'avantage de la France, de faire entrer le mouvement chinois dans une voie catholique-romaine. L'accord, tant souhaité par nous, de la France et de l'Angleterre, effraie le prosélytisme plus inquiet que fertile des missionnaires journalistes, vu la persuasion où ils sont que l'intervention combinée des deux politiques, française et anglaise, dans les différends du Céleste Empire, hâterait le triomphe définitif du catholicisme. Ils prémunissent donc les agents de la Grande-Bretagne contre tout projet d'accord avec nos diplomates dans ces questions. Ils ne se contentent pas de prier, ils intriguent en mille manières et poussent les hauts cris. C'est assez nous avertir que l'heure a sonné d'agir vigoureusement dans la province de Nankin. Le tableau de nos succès progressifs (on pourra s'en convaincre à la lecture de ce livre) nous donne le même avis. Mais la leçon la plus solennelle nous vient

de l'insurrection. Les appréciateurs les plus éclairés ne balancent pas à y voir le commencement d'une révolution sociale ; car la Chine ressent à la fois l'effet de ses complications intestines et le contre-coup des commotions qui agitent le reste du monde sous la main de Dieu. Peu nous importe quelle sera l'issue de cette guerre au point de vue dynastique ; la piraterie et les émeutes, si souvent répétées depuis 1849, sont les symptômes du mal chronique dont cette société est attaquée, et le mouvement parti du Kuam-si en est la crise décisive. Ce qui signifie dans ma bouche : *Mes frères, c'est à présent qu'il faut voler au secours de ce peuple.*

MÉMOIRE

SUR

L'ÉTAT ACTUEL DE LA MISSION

DU KIANG-NAN.

CHAPITRE PREMIER.

La compagnie de Jésus rappelée dans le diocèse de Nankin en 1840.

Les missionnaires jésuites étaient rappelés dans le Kiang-nan par les traditions de la compagnie, les vœux des chrétiens et la volonté du saint-siége.

Saint François Xavier, arrêté dans le cours de ses conquêtes apostoliques en 1552, avait sanctifié le seuil de la Chine par son dernier soupir rendu à Sancian. On avait vu en lui le type parfait d'un missionnaire selon l'institut de saint Ignace ; et son esprit, recueilli dans la compagnie, y avait perpétué la résolution de fonder dans ce vaste empire le règne de Jésus-Christ. Témoin le P. Valignan, visiteur des Indes et du Japon, qui n'eut ni paix ni sommeil tant qu'il n'eut pas ouvert « ce dur rocher sommé de s'amollir. » Il se rencontra enfin un apôtre selon ses vœux, le P. Mat-

thieu Ricci, dont le génie fécond et patient à toute épreuve créa l'Église chinoise à force de sacrifices, de science et de travaux. Ricci visita deux fois Nankin; mais en 1600, il s'éloigna pour toujours de la capitale du midi, laissant à Catanéo et à Pantoia la culture de la chrétienté naissante et le soin d'en récolter les prémices. Les villes de Chang-tcheou, de Santcheou, de Sang-kiang-fou, etc., avaient accueilli la bonne nouvelle; Chang-hai eut bientôt le même bonheur, grâce au zèle d'un de ses plus nobles enfants, le docteur Paul Siu ou Zi, désigné aussi, en sa qualité de premier ministre d'État, par le titre honorifique de Siu-ko-lao. Cet ardent propagateur de la foi est le plus illustre disciple du P. Ricci, et, ayant été associé à ses travaux littéraires, il doit en partager la gloire.

Mais c'est à tort que plusieurs personnes regardent Paul Siu comme le premier chinois baptisé; il n'entra dans l'Église qu'à la suite de plusieurs centaines de néophytes. Une particularité assez ignorée et pourtant remarquable, c'est que les anciens jésuites recueillirent les prémices de leur apostolat parmi les pauvres et les infirmes de Chao-king, assez loin du Kiang-nan. Un malheureux atteint d'un mal incurable est jeté par ses parents dans un champ public; les missionnaires en

sont instruits, et aussitôt ils quittent leurs études cosmographiques pour l'œuvre de miséricorde qui leur est offerte. Ils vont trouver l'incurable et lui demandent avec bonté s'il recevrait volontiers pour le reste de ses jours les soins d'une religion qui assurerait à son âme la félicité éternelle. L'indigent se sent attiré vers une doctrine qui forme des cœurs si compatissants et se laisse transporter à la maison des pères. Vaincu par leur charité, il crut à ces mystères qui sont cachés aux sages du siècle, et fut le premier Chinois régénéré par le baptême, le premier qui, par une mort chrétienne, conquit la couronne de l'immortalité[1].

Ces leçons de charité devaient porter leurs fruits. A Nankin, Candide Hiu, petite-fille de Paul Siu, veuve à l'âge de 30 ans d'un mandarin qu'elle avait converti, employa sa fortune à fonder les hôpitaux de Sou-tcheou, de Song-kiang, etc., et ses soins, non-seulement à évangéliser les pauvres, mais encore à instruire les clairvoyants par la bouche des aveugles; infortunés qui s'en vont sur les places publiques, cherchant à exciter quelque intérêt par des chants et des récits trop souvent scandaleux. Candide, leur bienfaitrice, les réunit en grand nombre, leur enseigne

[1] Ce fait est consigné dans un ouvrage dont le pape Paul V accepta la dédicace.

les principaux articles et les plus belles prières de la religion ; puis elle les envoie dans les villes et les bourgades déclamer ce qu'ils ont appris. Tous ceux qui désiraient comprendre les chansons nouvelles étaient adressés aux catéchistes ou aux missionnaires, et beaucoup d'infidèles furent ainsi convertis. Cette charité, ce zèle qui distinguait les chrétiens de Chang-hai, remontait sans doute au grand homme que les leçons du P. Ricci avaient rendu capable de traduire Euclide et les théologiens au milieu des soucis du gouvernement.

Les conférences des lettrés, placées sous le patronage de saint Ignace ; les confréries des Saints-Anges, destinées à entretenir l'instruction et la vie chrétienne dans une cohorte de catéchistes choisis ; la congrégation de la Sainte-Vierge, à laquelle on admettait les chrétiens les plus exemplaires des deux sexes, travaillaient de concert à l'accroissement de la piété, au soulagement des misères humaines et à la propagation de la foi. De ces foyers sortaient des catéchistes zélés, qui préparaient les voies au prêtre. La prière, l'étude, les macérations de la chair, l'exercice de la charité, avaient fait surgir au sein de ces associations de véritables colonnes de la chrétienté, restées inébranlables au jour de l'épreuve. Les derniers de ces hommes

admirables n'ont vécu, après le rappel de la compagnie au Kiang-nan, que le temps nécessaire pour être connus de nous.

Le dernier évêque titulaire de Nankin, Mgr Leimbeck-Hoven, de la compagnie de Jésus, mort à Tungka-ang en 1787, prévoyait le ravage d'une moisson fécondée par les sueurs de son ordre. Il espérait toutefois le retarder en fortifiant les anciennes institutions, spécialement celle des catéchistes et la congrégation de la Sainte-Vierge, pour laquelle il obtint du pape Pie VI les priviléges dont jouissait la *primaria romana*. Après lui, le sanctuaire s'appauvrissant de plus en plus, de rares zélateurs et quelques bons prêtres furent le sel qui conserva quelques parties saines dans la mission; et, dans cette ère de décadence, les fidèles n'eurent pour se soutenir que des souvenirs et des espérances. Des catéchistes, disciples des anciens jésuites, versaient des larmes de regret en racontant les travaux de leurs pères dans la foi. « Les successeurs de ces apôtres reviendront, ajoutaient-ils; l'époque n'est pas éloignée où les nouveaux jésuites paraîtront au milieu de nous. Vous, heureux jeunes gens, Dieu vous réserve de les voir et de les entendre; quant à nous qui sommes cassés de vieillesse, nous n'aurons pas ce bonheur; nous mourrons auparavant.

Quand les jésuites seront de retour, vous verrez la religion refleurir, et vous jouirez de la liberté de servir le Seigneur du ciel. » Ainsi parlait un vieillard qui expira 13 ans avant l'arrivée du P. Gotteland; et ce langage était aussi celui de plusieurs autres, parmi lesquels il faut distinguer le P. Wam, pieux lazariste indigène, ardent promoteur de toutes les instances que firent les patriarches de l'Église nankinoise pour obtenir que les pères de la compagnie de Jésus fussent rendus au Kiang-nan.

Ajoutons que les intérêts de la religion étaient gravement compromis par quelques prêtres d'une congrégation portugaise et par leurs élèves de Pékin ou de Macao, imbus presque tous d'idées schismatiques et favorables au *protectorat*. Loin d'arrêter la décadence, ils furent cause, en partie du moins, que la chaîne des évêques titulaires de Nankin fut interrompue, et le diocèse confié provisoirement à un administrateur apostolique. La prudence imposant des ménagements à l'égard du clergé du Protectorat, le saint-siége ajourna d'abord la mesure définitive que sollicitaient les chrétiens. Quelques lazaristes venus de France compatirent aux langueurs de cette Église infortunée; M. Lavaissière, depuis vicaire apostolique du Tché-kiang, s'y acquit la réputation méritée d'un

ouvrier infatigable. Mais d'autres provinces attendaient le secours de ces utiles missionnaires.

C'est pourquoi, en exécution d'un décret de la Propagande, émis en 1840, et d'après la volonté de Sa Sainteté Grégoire XVI d'heureuse mémoire, le général de la compagnie de Jésus désigna pour la mission du Kiang-nan les PP. Gotteland, Estève et Bruyère, qui, munis des instructions de Rome, arrivèrent à leur poste en 1842.

Les trois jésuites se mirent aussitôt à l'œuvre : l'urgence des besoins était telle, que l'ignorance de la langue n'était pas un motif de différer pendant plus de huit jours l'emploi des nouveaux débarqués. Mgr de Bési, administrateur apostolique du diocèse, désirait qu'on fît les premiers essais d'un séminaire et que la retraite fût prêchée à huit ecclésiastiques indigènes; tels furent les débuts de leur apostolat. Si aujourd'hui les paroisses du Kiang-nan sont arrivées à n'avoir plus guère que les vices communs dans les paroisses bien réglées de l'Europe; c'est le fruit d'efforts opiniâtres soutenus de 1842 à 1852. Le premier devoir des missionnaires était de ranimer la foi et la piété dans le cœur des anciens chrétiens; par quelle sorte de travaux ont-ils accompli cette tâche? nous le dirons, après

avoir brièvement décrit le champ qu'ils avaient à défricher.

La province du Kiang-nan, située entre le 29e et le 35e degré de latitude nord, s'étend sur les deux rives du Yang-tsé-kiang, qui la traverse de l'ouest à l'est, dans des limites presque égales à celles de la France. Elle est bornée au nord par le Chang-tong, à l'ouest par le Ho-nan et le Hou-pé, au midi par le Kiang-si et le Tché-kiang, à l'est par l'océan Oriental. Placée sous l'autorité d'un vice-roi, elle est divisée en deux sous-provinces; l'une, occidentale, est appelée Ngan-hoei; l'autre, orientale, porte le nom de Kiang-sou. Le Ngan-hoei, qui compte un peu moins de vingt millions d'habitants, ne possède encore que deux chrétientés, Hoei-tcheou à son extrémité méridionale, et Ou-ho vers le nord. La population du Kiang-sou dépasse trente millions; un grand nombre de chrétientés y sont répandues à l'est, au midi et à l'ouest du Wam-pou (Pou-tong, Pou-nan, Pou-si); dans les vastes plaines qui séparent les deux fleuves, et dans la région beaucoup plus vaste qui s'étend depuis le Wam-pou jusqu'au Chan-tong. Ces chrétientés sont réparties en seize *districts*, qui, groupés ensemble, forment à leur tour des *missions*, au nombre de

cinq. Dans les cas difficiles, celui qui administre un district a recours aux lumières et à la direction du missionnaire placé à la tête de son arrondissement.

Chang-hai, Zi-ka-wei, Wam-dam, Mao-dio, Som-kiang, Tsin-pou, Zam-zo; avec Tsam-kim, Sou-tcheou, Ou-si, Ta-iam, Tcheng-kiang et Nankin, sont les dénominations qui reviennent le plus souvent dans nos récits, quand nous rendons compte de nos expéditions apostoliques entre le cours du Wam-pou et celui du Yang-tse-kiang, sur une étendue de 400 kilomètres de longueur. L'île de Tsomming est dans les bouches mêmes du *fils de la mer* (le Yang-tse-kiang.)

De l'autre côté, au nord de ce fleuve, en partant de la presqu'île de Hai-men, et traversant Tong-tcheou et Yang-tcheou, porte de la Chine septentrionale, on arrive à Hoai-ngan-fou, ville importante bâtie près du fleuve Jaune, à 350 lys du Yang-tse-kiang.

Ou-ho, dans la partie septentrionale du Nganhoei, est séparé de nous par mille lys de chemin; la distance jusqu'à Hoei-tcheou est encore plus considérable. Or mille lys ne donneraient guère moins de 572 kilomètres.

Tout près de nous (et quand je dis *nous*, je parle de la principale résidence de la compagnie, située près

de Chang-hai), sur la rive orientale du Wam-pou, commencent les districts du Pou-tong, qui communiquent par les canaux et par le fleuve avec ceux du Pou-nan, situés au midi. Le Pou-si s'étend depuis Chang-hai jusqu'à Som-kiang-fou, chef-lieu de sous-préfecture, sur la rive orientale.

Les statistiques modérées attribuent au Kiang-nan 30 millions d'habitants. C'est peu sans doute que 72,000 chrétiens sur une telle population; mais ils sont tous catholiques, et l'esprit de prosélytisme dont ils sont animés nous promet pour l'avenir une riche moisson.

CHAPITRE II.

Travaux ordinaires des missionnaires. — Missions annuelles. — Fêtes et dimanches.

Une mission au Kiang-nan ressemble à ce qu'on nomme ainsi en Europe, en ce qu'elle se fait par un prêtre non résident et en toute saison propice. C'est alors que se font les confessions et communions de précepte ; et le missionnaire doit s'y employer à procurer parmi les chrétiens, au moyen de négociations quelquefois multipliées, l'accomplissement des lois de l'Église. Les Chinois du Kian-nan désignent la mission par le nom de *sé-kuéi*, c'est-à-dire les *quatre règlements* ou préceptes ; *kan-sé-kuéi*, ouvrir les quatre règles, c'est la même chose que commencer la mission ; une confession de mission ou de précepte s'appelle *sé-kuéi-zem-kum* : œuvre méritoire de l'esprit prescrite dans les quatre commandements de l'Église, Chaque missionnaire donne successivement ces exercices dans toutes les paroisses de son arrondissement ;

plusieurs les prêchent ensemble dans les localités où la réunion est possible. Quand le père a fini, il plie sa tente et se dirige vers une autre chapelle. Les *administrateurs* ont dû venir l'en prier et convenir avec lui du jour et du mode de la mission.

Naguère encore ces exercices ne se renouvelaient dans chaque chrétienté qu'après un intervalle de cinq, six et quelquefois dix ans. Les chrétiens délaissés, sans sacrements, sans instructions, n'avaient pas toujours la possibilité de voir un prêtre. On conçoit combien cet état de choses leur était funeste.

Toutes les affaires de la chrétienté se traitent à l'époque de la mission. Exercer la justice de paix, raccommoder les ménages, réconcilier les ennemis, presser les restitutions, corriger les libertins et les fumeurs d'opium, promouvoir les bonnes œuvres; rétablir, développer les associations de zèle et de charité; visiter les païens, soulager les malheureux, etc.: tel est le cercle inévitable dans lequel se déploie l'activité du missionnaire; sans compter l'imprévu, comme les moribonds à visiter au loin, et les assauts à soutenir de la part des idolâtres qui viennent, trop souvent, hélas! bouleverser chrétiens et chrétientés, missions et missionnaires. Avec sa trentaine de confessions annuelles par jour, le prêtre ne suffirait pas

aux soucis de détail : heureux celui qui a pu s'associer un catéchiste intelligent et créer au sein des paroisses, au moyen des administrateurs et des vierges, un centre de pieuses industries ; à l'aide de ces instruments, son action pénétrera plus avant, et les fruits de la mission se conserveront après son départ. Car le séjour du missionnaire, très-court dans les petites localités, n'est bien long nulle part ; et il y a d'ailleurs un grand nombre de chrétiens trop chargés d'affaires pour rester sous sa main plus de deux à trois jours. Tels sont, entre autres, les pêcheurs, contraints par l'indigence de s'éloigner aussitôt qu'ils ont terminé leur confession, reçu la sainte communion et entendu les instructions d'une ou deux matinées. Comment retenir des hommes qui, sans un travail continuel, n'auraient pas à manger leur riz de chaque jour ?

Le passage de la mission renouvelle les districts, mais c'est un vrai passage. Les confessions épuisées, le missionnaire ne promet de retour certain qu'au bout d'un an, et les âmes n'ont plus alors pour les garder que leurs bons anges, à moins qu'elles n'aient la facilité de revoir leur père dans le voisinage, ou que le bien général permette d'accorder une messe de six en six mois aux paroisses déjà visitées. Quelques centres ont cet avantage plus souvent. Les chaleurs

intolérables du Kiang-nan ayant fait interdire aux ouvriers évangéliques le travail des missions pendant les mois d'août et de juillet, on se contente alors des ministères urgents et de la célébration des fêtes. C'est dans la campagne apostolique qui commença le 8 septembre 1851 et se termina le 15 juin 1852, que nous avons pour la première fois parcouru en entier le cercle de nos trois cent soixante-neuf chrétientés, et donné à toutes les exercices de la mission annuelle[1].

Durant la mission, tous les fidèles, hommes et femmes, s'approchent du tribunal de la pénitence; les rares individus qui ne partagent pas l'empressement général reviennent à peu près tous au bout de quelques années; il n'en est guère qui attendent jusqu'à l'article de la mort. Mais il y a dix ans, quand le prêtre ne pouvait se montrer qu'à de longs intervalles, le nombre des retardataires était considérable. Voilà ce qui explique une parole de Mgr Lavaissière, que répétait alors le P. Estève : « Il faudrait un saint François Xavier pour ranimer la religion au sein de cette population! » Aujourd'hui, nos chrétiens paraissent croître de jour en jour dans la pratique de la piété; ils

[1] Quelques fragments de lettres, réunis à la fin du volume, compléteront le tableau des occupations journalières d'un missionnaire en Chine. Voyez appendice, n° I.

sont empressés à se rendre au loin pour entendre la sainte messe, exacts observateurs du repos du Seigneur, assidus à fréquenter les sacrements, même par pure dévotion; attentifs à fuir les occasions dangereuses, soumis aux lois de l'Église, spécialement en ce qui concerne les fiançailles et le mariage; dociles enfin à la voix du prêtre qui les dirige : telle est en deux mots la situation.

Le P. Yvetot avait donc raison d'assurer que des Pâques semblables à ses missions, consoleraient dans les meilleures paroisses d'Europe. Considérant dans son ensemble le diocèse de Nankin, je constate que dans chaque mission il n'y a pas, terme moyen, plus de deux hommes sur cent assez tièdes pour négliger une confession, qui d'ailleurs n'est jamais différée très-longtemps. Le P. Tinguy ne serait pas le seul à trouver que ses paroissiens sont tels, qu'on ne peut guère exiger mieux des pauvres enfants d'Ève.

On jugera encore mieux de l'état actuel de nos chrétientés par les détails que nous allons donner sur la célébration des dimanches et fêtes.

Aussi bien que les missions, les dimanches et fêtes se passent dans les *kum-sou*, édifices qui appartiennent en propre à la communauté chrétienne, pour l'usage du prêtre et les exercices du culte divin. Ces kum-

sou, temples ou chaumières de la prière commune, sont nos catacombes en temps de persécution, et nos basiliques lorsqu'une sorte de trêve, qui n'est jamais la paix, permet à nos chrétientés, non le grand jour sans doute, mais une obscurité moins impénétrable.

A Rome, ce qui émeut le missionnaire jusqu'au fond des entrailles, c'est moins la splendeur de la basilique vaticane que les monuments des catacombes : ces souterrains de la primitive Église, où les fidèles proscrits se cachèrent pendant trois siècles, nous faisaient songer que l'Église de Chine verrait, elle aussi, la fin de ses épreuves. On descendait dans les catacombes par des portes secrètes, et nous montons dans certains kum-sou par une échelle dont le pied touche la barque et dont le sommet pénètre invisible dans une portion de l'édifice bâtie sur le canal et reposant sur pilotis. Vienne le temps où les ténèbres sont nécessaires pour protéger l'entrée et la sortie des voyageurs suspects de christianisme, nous tâchons d'arriver de nuit et de repartir avant le jour.

Malgré ces embarras, nous trouvons les fêtes froides dans les cathédrales de l'Europe, en comparaison d'une Noël, par exemple, dans nos chrétientés persécutées. Une Noël, parmi les néophytes, c'est pour le moins une nuit et plusieurs jours de confessions, de

communions, de prières et de joie. Le cœur de l'ouvrier apostolique est si plein de Dieu et de son travail en ces jours sanctifiés, les âmes des fidèles s'enivrent d'un bonheur si pur, le zèle de préparer au Sauveur de la terre un sanctuaire et des cœurs qui lui plaisent devient tellement l'occupation de tous, qu'assiégés quelquefois par des bandes de malfaiteurs; ni pasteur ni troupeau ne songent au danger.

Quelques mots encore sur la disposition de nos kum-sou. Ce sont de larges granges bâties au fond d'un carré de maisons chrétiennes dont un espace vide les sépare; masquée par cette enceinte d'habitations, la chapelle échappe aux regards malveillants, qui n'y découvrent rien qu'on ne voie également dans les autres fermes du pays. En certains lieux, quand les aumônes recueillies parmi les pauvres membres de la communauté permettent d'accorder un peu de luxe à la piété, un vestibule vous introduit dans la cour, et des galeries couvertes, à droite et à gauche, vous mènent jusqu'aux longues portes qui forment toute la façade mobile de l'église. Les colonnes sont d'une seule pièce; les ornements, en bois sculpté ou verni; les poutres et chevrons, peints; les tuiles, badigeonnées; les murs, blanchis, et toutes les briques de la bâtisse, soutenues par de longs poteaux chevillés à des traver-

ses horizontales. S'il y a un pavé, il n'est que de briques. Presque nulle part on ne voit forme de sanctuaire ; car il importe qu'on puisse, en une demi-heure, convertir l'église en salle de réception, quand l'orage gronde et que les satellites font irruption. Naguère un prêtre, ayant célébré la messe de Pâques dans le faubourg d'une grande ville, n'eut que le temps d'ôter son aube et d'enlever les vases sacrés ; le kum-sou envahi par les païens fut pillé tout entier. L'architecture chrétienne nous est donc interdite par la prudence non moins que par la pauvreté.

Les bâtiments que nous nommons tié-tsû-dam (églises) sont toujours construits ou du moins décorés de manière à indiquer que les catholiques du Kiang-nan dresseront l'autel du saint sacrifice dans des lieux semblables à nos granges d'Europe. Les ailes des toits, appuyées sur deux pignons, se rejoignent comme en France aux poutres du sommet ; point de voûte, point de plafond ; suspendu au bois de la toiture, un triple baldaquin protége l'autel et les crédences ; des lustres de bois ou de verre, des lanternes en corne bouillie ou en papier peint, telle est d'ordinaire la seule décoration de ces réduits, dont plusieurs rappellent l'étable de Bethléem. J'ai installé la pierre sacrée sur des planches d'où l'on venait de retirer des balles de coton,

et Notre-Seigneur ne dédaignait pas de descendre à la même place où, une heure auparavant, étaient dressés les métiers des tisseurs. Cette gêne est sentie par nos chrétiens : au premier symptôme qui permet un secret moins rigoureux, les salles plus ou moins vastes où l'on s'assemble sont bien vite ornées avec la décence spéciale des lieux saints. L'autel est fixé, et la croix le surmonte, les images de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge, des saints anges et des saints patrons, décorent les murailles auxquelles sont suspendus les quatorze tableaux du chemin de la croix. Dans les paroisses les moins indigentes, le kum-sou a les dimensions d'une belle pagode, les ciselures rappellent les salons des grands, la porte principale de l'édifice est du même style que l'entrée des nobles habitations, et le sanctuaire, exhaussé dans un enfoncement, est entouré d'une balustrade qui favorise les évolutions des thuriféraires et des acolytes.

Le même missionnaire offre le saint sacrifice dans trois localités assez distantes les unes des autres, pour que les chrétiens d'un district égal en étendue à un département de France aient, autant que possible, le moyen d'y assister. Grand nombre d'hommes et de femmes intrépides loueront des bateaux s'ils n'en possèdent point, et, installés dans ces logements incom-

modes pour le voyage, le repas et les heures de la nuit, resteront tout le jour à l'église ou dans les salles communes de ses dépendances.

Le prêtre officie la tête constamment couverte du *tsi–kin*, et des lévites de tout âge entourent l'autel, coiffés du *om–mo* en hiver et du *leam–mo* en été[1]. Nos fêtes solennelles se distinguent par des grand'-messes qui ne sont précisément ni basses ni chantées. L'encensoir fonctionne, l'encens fume; le prêtre chante les oraisons, l'évangile, la préface, le *Pater*, et en quelque sorte le sermon, s'il a le sentiment de la langue tonique; des choristes qui ne savent ni les airs liturgiques ni la prononciation latine, répondent

[1] Le *tsi-kin*, réservé aux docteurs impériaux sous la dynastie de *Mings*, sert maintenant aux seuls missionnaires catholiques dans les fonctions du saint ministère. Sauf cet ornement autorisé par le saint-siége, le costume du célébrant est le même en Chine qu'en Europe. Le *om-mo* est une casquette à bords relevés, et le *leam-mo* un chapeau de paille admirablement tressé en forme de cône. L'un et l'autre sont ornés de touffes rouges, maintenues au sommet par des écrous, et qui flottent à l'entour. Des cordonnets de soie forment la touffe du premier; celle du second se fait avec les poils teints du bœuf grognant. Les lettrés et les dignitaires fixent à une vis qui ressort au-dessus de ces chapeaux les insignes de leurs grades, globules dont la matière et la couleur varient selon le rang qu'ils occupent dans la hiérarchie.

sur autant de tons que de voix, avec autant de variantes qu'il y a de syllabes.

Ces messes solennelles se promettent longtemps d'avance, mais toujours à condition que, dans l'intervalle, les paroisses exaucées croîtront en ferveur. On donne la préférence à celles qui présentent un plus grand nombre d'enfants païens à baptiser et annoncent beaucoup d'adultes convertis. Une fois la parole du père engagée, les administrateurs songent aux préparatifs; parmi les plus indispensables, on compte la poudre à mortier, les pétards, les fusées, tout ce qui constitue un brillant feu d'artifice. On n'oublie pas de disposer pour recevoir le prêtre l'appartement, ordinairement convenable, qui est à son usage dans le voisinage de la chapelle. Son arrivée, ses repas, son départ, le commencement et la fin de la messe, l'instant de l'élévation, sont signalés par des détonations, des jets de feu et toutes sortes de démonstrations d'allégresse.

Les chrétiens les moins pauvres se cotisent entre eux pour faire face aux frais de la mission, des fêtes, de l'entretien du temple, des voyages et des repas du missionnaire, auquel ils fournissent le riz ou du moins le thé. Les modiques ressources que de rares fondations créent à certaines chrétientés méritent à

peine d'entrer en ligne de compte. La crainte de ne pas assez honorer Dieu chez les uns, chez d'autres celle de ne pas s'honorer eux-mêmes, les porte parfois à des dépenses qu'il faut modérer. Un missionnaire bien informé veille à ce que sa présence ne soit pas une occasion de malaise, soit pour l'amour-propre, soit pour la bourse des fidèles ; il met bon ordre, par des règlements et plus encore par ses habitudes paternelles, à ce que ses repas soient conformes à sa pauvreté et à celle de ses hôtes. En se faisant tout à tous, en acceptant ce qu'il trouve, en prouvant par ses manières qu'il regarde sa nourriture et son logement comme la chose du monde la plus indifférente, il dilate les cœurs des autres et fortifie le sien. Les repas que les familles aisées nous apprêtent de si grand cœur les jours de fêtes, ne donnent point l'idée de notre vie; mais on ne s'en ferait pas non plus une idée complète par les repas, plus ordinaires, où le lard bouilli paraît noyé dans les sauces de quatre ou cinq écuelles. Pour faire, à cet égard, son éducation kiang-nanaise, il faut, en passant des uns aux autres, apprendre, à l'exemple de saint Paul, à vivre dans l'abondance comme dans la disette. Nos pauvres n'éprouvent aucun regret à nous donner plus qu'ils ne prennent eux-mêmes ; comment serions-nous mécon-

tents de vivre comme eux? Les Européens qui résident à Chang-hai savent bien, il est vrai, trouver au Kiang-nan du pain, des viandes et du poisson tout aussi succulents qu'en Occident, et y faire venir à bon marché tous les vins de France et de Portugal. Quant à nous, nous ne devons craindre ni la fatigante boisson de riz fermenté, ni les œufs noirs, que l'on croit injustement pourris; et il faut le dire, cœurs de nénuphar, gras de lard, nids d'hirondelles, mousse de mer, vers à soie glacés, ailerons de requin, etc.; tous ces mets étranges finissent par triompher de nos dégoûts préconçus. D'ailleurs les dimanches et fêtes sont des époques de renouvellement spirituel pour la paroisse visitée par le missionnaire. Je ne puis me dispenser de mentionner en particulier les solennités de Tseu-am et de Ou-si.

Tseu-am est une paroisse de pêcheurs et de navigateurs, de huit à neuf cents âmes. Quand le missionnaire s'y rend, il y entend autant de confessions que le permettent ses forces et son temps. Cette population se distingue par une intelligence, une ferveur, un bien-être général, qu'on peut sans témérité attribuer à sa pieuse ardeur pour la sainte communion, ardeur qui se communique même aux petits enfants. En 1851, j'aidais le P. Poissemeux à solenniser la

première communion des enfants, qui avait lieu le jour des Saints-Innocents. Une petite fille de sept ans, refusée pour raison d'âge, nous disait avec instance : « Père, si vous ne me donnez la sainte nourriture du corps de Jésus, mon âme ne saurait vivre. » Comment ne pas céder à cette innocente avidité?

Nous l'avons dit, dans presque tous les districts le missionnaire est nomade. Ou-si, cependant, partage avec Chang-hai, Zi-ka-wei, Tsam-ka-leu et Tsa-ka-wei, l'avantage de posséder un prêtre à poste fixe. Quelquefois même celui-ci est aidé par un confrère qui réside plus habituellement dans le kum-sou. Un coup d'œil sur l'organisation des dimanches et fêtes de cette chrétienté ne sera pas sans intérêt.

Les pêcheurs chrétiens de Ou-si ont comme les autres la réputation d'être pauvres; un grand nombre le sont réellement, d'autres sont plus à l'aise qu'ils ne le paraissent; d'autres enfin, laborieux et prévoyants, ont une fortune honnête pour leur condition. Il faut dire toutefois que cette fortune est aussi flottante que leur barque, seule habitation qu'ils possèdent. On conçoit en effet qu'ils soient exposés à des revirements inconnus aux laboureurs et aux marchands, quoiqu'en ces temps d'orages politiques ils jouissent au contraire d'une plus grande sécurité. Voici les

principales causes de la ruine de nos pêcheurs : 1° les dettes contractées par eux ou par leurs ancêtres, avec d'énormes intérêts ; 2° les mariages et les morts ; 3° les exactions des magistrats subalternes ; 4° les voleurs ; 5° les maladies ; 6° les mauvais temps prolongés et les tempêtes du lac Tai-vou ; 7° la paresse et l'imprévoyance de quelques-uns.

Il était difficile d'administrer cette chrétienté, dispersée sur un espace de deux à trois cents lys ; on chercha un centre, et l'on s'arrêta au pauvre kum-sou de San-ly-kiao, position très-avantageuse, près de Wou-sié. De plus, sous le titre de *Congrégations*, on organisa des sections, qui sont aujourd'hui au nombre de huit, et dont chacune a son patron, son dimanche, ses fêtes, son temps de mission déterminé. Si quelqu'un manque à l'appel il est noté sur le tableau des noms. Le premier dimanche de la lune, doivent se rendre au kum-sou les deux congrégations de Saint-Jacques et de Saint-André ; le second dimanche, la congrégation de Saint-Paul ; le troisième, celles de Saint-Joseph et de Saint-Ignace ; le quatrième, celle de Saint-Jean. Les deux autres congrégations, celles de Saint-Pierre et de Saint-François-Xavier, ne sont tenues de venir, vu leur éloignement, qu'aux quatre grandes fêtes et pour la mission. Aussi sont-elles

moins instruites, moins ferventes que les autres, bien qu'elles profitent à merveille du peu de secours qui leur est donné. Nos pêcheurs marchent vraiment vers le ciel par la voie de la simplicité.

Ces congrégations ont à leur tête deux ou trois administrateurs (*wei-tcham*) chargés de veiller à l'exécution des règlements. Ce sont eux qui baptisent, arrangent les petits différends, donnent au père les informations nécessaires et transmettent ses ordres. Une de leurs fonctions est de prélever les sapèques pour l'entretien du kum-sou. Les malades sont aussi l'objet de leurs soins, et nous n'avons qu'à nous louer de leur zèle à procurer à tous ceux qui sont en danger le bienfait de la confession et de l'extrême-onction. Ce sont eux encore qui entonnent les prières et chantent le chemin de la croix (*kou-lou*), attributions dont ils sont justement fiers. Il va sans dire qu'on choisit pour ces emplois des hommes qui, par leur probité et leur piété, méritent la confiance des chrétiens aussi bien que la nôtre, et qui de plus se recommandent par leur jugement et leur expérience.

Ce qui distingue nos pêcheurs, c'est leur empressement à fréquenter les sacrements de pénitence et d'eucharistie; zèle très-louable, assurément, mais qui serait peut-être aveugle sans la discrétion du mission-

naire qui le dirige. Le samedi, à peine ont-ils lié la barque au port, qu'ils viennent successivement à la chapelle pour se confesser et chanter les prières ; car, pour ces bonnes gens, prier c'est chanter. Vous pourrez alors vous placer au confessionnal et entendre les pénitents, qui ne manqueront pas jusque bien avant dans la nuit. Le dimanche, dès le point du jour, tout le monde est à la chapelle. Les prières du matin, la messe, les litanies des diverses confréries, le chemin de la croix, le rosaire, les suffrages pour les morts, se succèdent presque sans interruption jusqu'à la prière du soir, et c'est à grand'peine que l'on peut glisser entre ces exercices un catéchisme de trois quarts d'heure ou d'une heure.

Les fidèles de Ou-si vénèrent le souvenir de Messieurs les lazaristes, qui les ont longtemps administrés avec affection. Les prières qu'ils récitent en présence du prêtre furent composées par nos anciens pères. Même en l'absence du pasteur, elles se chantent comme une sorte d'office paroissial, aussi bien que le chapelet et le chemin de la croix ; et, bien que ces pratiques ne soient pas obligatoires, les familles trop éloignées du centre pour se rendre au kum-sou ne manquent pas de s'en acquitter dans leurs oratoires privés.

Notre-Seigneur a montré plus d'une fois combien

cette dévotion lui est agréable. Au mois d'octobre 1851, des bâtiments partis en grand nombre pour le Leao-tong, furent assaillis d'une furieuse tempête qui les perdit presque tous. Une jonque chrétienne avait ses mâts rompus et n'attendait plus que la dernière heure. C'était à bord un vacarme épouvantable de païens qui maudissaient le Ciel et de chrétiens qui poussaient des cris de désespoir, lorsque le fils de l'armateur, jeune homme de 19 ans, saisit la croix, la plante au milieu du pont et crie à son monde : *Le chemin de la croix!* Il entonne la prière, ses compagnons répondent, et le frêle navire arrive sans avarie au port de Chang-hai. Une messe d'actions de grâces fut célébrée; après la messe, nous entendîmes nos marins reconnaissants réciter les prières du chapelet et du chemin de la croix.

CHAPITRE III.

Caractère de la piété chez les chrétiens du Kiang-nan. — Prières pour les morts. — Crainte des jugements de Dieu.

Rien n'est plus sympathique à la population chinoise que la piété envers les défunts ; aussi nos chrétiens se conforment-ils parfaitement sur ce point à l'esprit et aux pratiques de l'Église catholique, au grand avantage de notre sainte religion, qui devient ainsi plus respectable aux yeux des infidèles. En voyant la pompe des obsèques selon le rit catholique, ceux-ci avouent que notre prière pour les morts est plus rationnelle que les repas servis par eux-mêmes à leurs parents décédés, et qu'un simple recours à la divine miséricorde profite plus aux âmes que les aliments placés autour d'un cercueil.

Dans les chrétientés ferventes, c'est une fête touchante que la commémoration des fidèles trépassés. La foule s'empresse et veut se confesser, afin d'offrir au moins une communion pour les morts ; l'église est

pleine pendant tout l'office, qui commence dès le matin et se prolonge jusque dans l'après-midi; on écoute le sermon avec une foi et un recueillement sensible ; la piété du peuple demande au missionnaire des prières pour les âmes du purgatoire, et l'octave suffit à peine pour satisfaire tous les désirs. « La fête des morts est touchante en Europe, disait un de nos pères ; elle le serait incomparablement plus en Chine, si nous pouvions y déployer les magnificences du culte catholique. » Mais c'est à Tseu-am que cette piété offre le spectacle le plus édifiant.

Cette chrétienté n'a rien épargné pour se procurer le bâtiment chinois le plus digne d'être décoré du nom d'église ; logement du missionnaire, bureau du catéchiste, écoles des garçons et des filles, salles d'attente séparées pour les fidèles des deux sexes, tout a été disposé avec beaucoup d'intelligence dans les constructions latérales. Trois familles seulement ont des maisons sur le sol de Tseu-am, la plupart préférant les demeures flottantes qui servirent de refuge à la foi de leurs aïeux. Aussi, à l'époque des assemblées, voit-on les barques de toute la population stationner à l'extrémité du canal qui termine le beau lac de *Ti-xan-vou,* aux environs duquel s'élèvent des collines fréquemment visitées par les Occidentaux.

La pêche et le commerce en retiennent un certain nombre sur diverses rivières et sur le Tai-hou, autre lac de cent lieues de circonférence, entre Sou-tcheou-fou et Kouan-te-tcheou. Les plus riches frêtent d'énormes jonques pour les mers du nord. Aucun peuple n'a plus de foi, plus de probité, plus d'attachement aux devoirs de la religion et de la famille ; c'est le pays des bonnes mères et des fortes épouses. Otez-en trois ou quatre chrétiens scandaleux, et une dizaine d'âmes tièdes, tout le reste, au nombre de huit cents, est vraiment exemplaire. Je ne dis pas que Dieu n'y soit jamais offensé, mais on y trouve beaucoup d'âmes qui conservent d'une mission à l'autre la grâce sanctifiante.

Or, il faut voir Tseu-am dans l'octave des morts. Du matin au soir, une foule innombrable reste en prière pour les âmes ; chassée du temple par la nuit, elle continue à prier sur les eaux. La messe, le sermon, les cérémonies publiques, tout contribue à faire éclater l'amour que l'on porte aux parents défunts ; les communions s'offrent à leur profit, et presque tous veulent s'approcher de la sainte table. Des dépenses considérables sont faites pour le catafalque, les draps mortuaires, le somptueux luminaire et tout ce qui relève la pompe de cette funèbre

solennité. Et ce n'est point là seulement une dévotion de paroisse, mais une dévotion toujours vivante dans le cœur de chacun des membres de cette chrétienté. Rarement, dit le P. Poissemeux, ils s'approchent du tribunal de la pénitence sans faire quelque offrande à l'intention des âmes du purgatoire et demander les suffrages pour elles. C'est un sentiment que les enfants sucent avec le lait de leurs mères; il en est qui portent au tronc des bonnes œuvres le petit pécule qu'ils reçoivent de leurs parents, puis vont s'agenouiller devant le missionnaire en disant : « Je recommande à vos prières les âmes de ma famille. »

Dans cette population de marins, il n'est pas rare de mourir loin du sanctuaire vénéré, monument de foi et de fraternité, qu'ils ont élevé récemment. En 1852, plusieurs jonques furent englouties par les flots; l'une d'elles appartenait en commun à un chrétien et à ses trois fils : le père et les enfants avaient mis là tout leur avoir, cette perte ruinait donc entièrement la famille. Quatre veuves restaient chargées de sept enfants en bas âge, sans appui, sans fortune, ne possédant que deux barques où elles se logeaient, et qu'elles vendirent pour se procurer le moyen de commencer un petit négoce sur le continent. Mais qui n'admirera la piété filiale de ces femmes

chrétiennes? Leur premier soin après cette vente nécessaire, fut de prélever sur le prix qu'elles en retiraient la somme de quatre piastres, et de la porter au père, en demandant pour les marins naufragés la messe et les suffrages de l'Église. Les prières furent accordées, mais, comme on le pense bien, l'argent fut rendu aux veuves indigentes.

Tel est Tseu-am et le spectacle qu'il donne aux anges. Que les âmes du purgatoire veillent sur le modèle des paroisses!

Je fus, en 1850, témoin d'une piété semblable envers des inconnus. Lorsque la famine et le débordement des eaux remplissaient Chang-hai de gens sans riz et sans demeure, les habitants de Tseu-am étaient venus chercher un refuge auprès de la ville, sur le Wam-pou. Les hommes étaient partis pour leur commerce du Leao-tong. Les femmes et les enfants nous aidaient à nourrir et à instruire les pauvres infidèles gisants dans les rues ou sur le rivage. Plusieurs fois, à peine revenu de mes excursions ou de la visite des pauvres, j'entendis sonner à la porte : il était dix heures du soir, minuit, une heure ou deux du matin; n'importe, on ouvrait et c'était à moi d'attendre, car Mgr Maresca était cloué sur son lit par une cruelle maladie. On m'annonçait des enfants de

Tseu-am, je descendais. « Père, me criaient du plus loin possible les petits messagers, des païens malades ! » A côté du mourant, de la mourante, je trouvais des femmes de bonne famille qui avaient passé la nuit à lui apprendre les vérités nécessaires au salut ; et il était aisé de disposer au baptême les malheureux catéchisés par ces ferventes institutrices. A quelque heure du jour ou de la nuit qu'expirât le malade, le groupe charitable de vieillards, de femmes et d'enfants, entonnait les prières, debout ou à genoux, sur le pavé ou dans la boue, sans que la présence des idolâtres, qui venaient parfois contempler avec admiration un tel spectacle, pût leur causer la moindre distraction.

La même année, quand le P. Pacelli, missionnaire de Tseu-am, fut enlevé à l'amour de ses paroissiens, ils demandèrent en grâce qu'on leur permît de l'inhumer à leurs frais dans le cimetière de la compagnie. *Il est mort pour nous !* disaient-ils pour appuyer leur requête.

Tant d'empressement, de la part des chrétiens kiang-nanais, pour hâter aux âmes la jouissance du ciel, suppose une grande préoccupation de ce qui suit la mort ; et cette préoccupation se manifeste en effet très-vivement, surtout dans les maladies. Il est vrai,

la masse de nos fidèles ne ressent pas les élans enflammés du pur amour ; elle manque encore plus de ces vertus originelles qui se transmettent avec le sang chez les peuples chrétiens ; elle n'est pas davantage sauvegardée par la conscience publique : mais elle est accessible à la pensée de l'éternité, et se laisse facilement pénétrer de la crainte de Dieu, qui est le commencement de la sagesse. Nos néophytes s'alarment peu de mourir, mais ils redoutent la sentence du souverain juge : c'est pour cela qu'ils observent les commandements ; qu'ils se convertissent et réparent leurs fautes ; que la moindre maladie les conduit au tribunal de la pénitence ; qu'ils importunent le prêtre pour obtenir l'extrême-onction, le saint viatique et les dernières indulgences ; que, dans les états les plus graves, ils se font transporter par leurs parents à dix, vingt et cinquante lieues, au risque de mourir en chemin, tant ils ont à cœur d'être munis, à cette heure suprême, des sacrements de l'Église. Mieux vaut, disent-ils, quitter le monde un peu plus tôt, que d'encourir la damnation éternelle.

Sachant la récompense que Dieu a promise à la piété filiale et à l'observation de tous les devoirs de la famille, pour s'en rendre dignes, il s'acquittent fidèlement des premières obligations du chrétien envers des malades

chéris, et ils entreprennent volontiers pour un père, pour une mère, pour un enfant ou pour un époux, les démarches qu'ils réclameraient pour eux-mêmes s'ils étaient en danger de mort; craignant bien moins de perdre leurs proches quelques jours plus tôt, que de les voir partir sans ces gages consolants de l'immortalité bienheureuse.

Nos néophytes ont lu ou entendu prêcher la parabole du Samaritain, loué par Notre-Seigneur d'avoir soulagé un étranger, un homme d'une autre religion, parce qu'il était son prochain; ils n'ont pas oublié que Dieu a commis à chacun de nous la garde de ses frères. Aussi leur sollicitude embrasse-t-elle non-seulement les membres de leur propre chrétienté, mais encore leurs voisins, fidèles ou infidèles, et tous les hommes en danger de se perdre pour l'éternité. Comment n'arracheraient-ils pas le plus d'âmes possible à cet enfer qui leur apparaît si redoutable?

Il arrive aussi de là que, regardant comme leurs pères spirituels ceux qui leur ouvrent la porte du ciel, ils les révèrent et les aiment comme les auteurs de leurs jours; et, pour le dire en passant, le premier effet de leur reconnaissance envers nous, c'est de détruire dans leurs cœurs l'aversion innée de tout Chinois pour cette Europe qui leur a fait, il est vrai, tant de mal,

mais d'où leur vient un si grand bienfait : aussi nos chrétiens sont-ils loin de partager, à cet égard, les préjugés du reste de la nation.

Si donc par piété on entendait ces tendres effusions de l'âme qui tiennent en grande partie à la sensibilité des organes, il faudrait avouer que la piété est rare au Kiang-nan. Mais il faut avouer aussi que la crainte de Dieu est une belle vertu, lorsqu'elle engendre tant de catholiques, observateurs fidèles de la loi; tant d'âmes chastes, qui gardent sans tache la robe de leur baptême; tant de zélateurs, à qui nul sacrifice ne coûte pour procurer la grâce aux fidèles et aux infidèles; tant de bienfaiteurs des âmes et des corps, qui se retranchent jusqu'au nécessaire pour soulager leurs frères; tant de généreux confesseurs de la foi, d'autant plus invincibles qu'ils semblent plus exposés à succomber par la fragilité de leur âge et de leur sexe. Il ne m'arrive guère d'approcher du lit de mort ou du cercueil d'un chrétien, sans bénir la mère de toute sagesse, qui n'est autre que la crainte de Dieu. *Initium sapientiæ, timor Domini.*

Je dois ajouter que la dévotion proprement dite n'est pas inconnue à nos chrétiens : le sacré cœur de Jésus reçoit les hommages des plus fervents, qui célèbrent ses fêtes avec empressement; saint Joseph,

patron de la Chine, saint Ignace, patriarche des missionnaires du Kiang-nan, saint François Xavier, patron du diocèse de Nankin, sont honorés par des neuvaines solennelles. Mais c'est surtout la confiance en Marie qui est pour nos chrétientés la source des grâces les plus abondantes.

Le P. Poissemeux, supérieur de la mission en 1848, régla le zèle qui portait les pères de la compagnie à restaurer les congrégations, et les fruits répondirent à leur attente. Le P. Vuillaume écrivait : « La congrégation de la Sainte-Vierge, dont l'érection dans mon district est due aux soins du P. Languillat, se soutient, et développe de plus en plus son action bienfaisante. Les réunions des premiers dimanches du mois dans les quatre églises de l'Annonciation (*Lim-pao-tam*) attirent toujours un concours nombreux. Les vieillards impotents et les personnes que des obstacles empêchent de venir à ces réunions, ne manquent point de s'y associer dans le secret de leur maison et d'envoyer à la chapelle de Marie leur petite offrande. Nous avons beaucoup exhorté, les hommes particulièrement, à s'approcher des sacrements de pénitence et d'eucharistie, afin de sanctifier solidement les jours destinés au culte de la divine Mère. Ces appels fréquents ne sont point restés sans résultat : il est tel endroit où j'ai eu

la consolation de voir au tribunal de la pénitence et à la sainte table plus d'hommes que de femmes ; et c'était un simple dimanche. Tous les congréganistes portent les insignes de Marie : elles consistent dans une petite image de l'Annonciation brodée sur soie blanche, qui leur rappelle à chaque instant leur devoir au milieu du monde et de ses dangers, en même temps qu'elle les avertit de conserver l'honneur du corps. On est fier ici d'appartenir à la congrégation, comme ailleurs on se glorifie d'être membre d'une société de braves, de savants ou de lettrés. J'ai dû, cette année, infliger la peine de dégradation publique à trois congréganistes, et cela s'est passé au milieu de sanglots universels. Souvent la divine bonté récompense la foi des simples par des faveurs même de l'ordre naturel. Rien de plus ordinaire parmi nos chrétiens en cas de maladie, que de demander à être admis dans une confrérie du Sacré-Cœur de Jésus, du Saint-Cœur de Marie, de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, du Rosaire, et surtout de l'Annonciation. J'en ai vu plusieurs revenir comme par miracle des portes de la mort ; je ne citerai qu'un trait. Une personne de 24 ans était depuis quelques jours désespérée des médecins ; elle avait reçu les derniers sacrements ; je fus appelé pour l'aggréger à la congrégation. Je lui dis de mettre toute sa

confiance en Marie, qui daignait la recevoir au nombre de ses enfants privilégiés, et j'invitai la famille à faire une neuvaine. La neuvaine finie, tout danger avait disparu. »

En 1852, la dévotion du mois de Marie, renfermée jusque-là dans des bornes assez étroites, s'étendait à tout le diocèse de Nankin. Dès 1849, j'en avais fait l'heureux essai dans les principales chrétientés du Som-kiang-fou. Touché des avantages que nous en retirions, Mgr Maresca en autorisa les exercices à Chang-hai, dans la chapelle de sa résidence. Vers la même époque, cette pieuse coutume s'introduisait dans la naissante école de Zi-ka-wei. Enfin, dans une circulaire adressée à tous les pères de la compagnie en Chine, et où je leur rappelais tous les secours que nous avions reçus de Marie au milieu des dangers et des fatigues de notre apostolat, je les invitai à ne point terminer le mois de mai, qui était déjà commencé, sans instruire les fidèles des avantages spirituels attachés à cette dévotion, et sans leur annoncer que l'année suivante, la fête des apôtres saint Philippe et saint Jacques serait le premier des 31 jours consacrés à Marie. Le mois lunaire des Chinois ne coïncidant pas avec notre mois solaire, c'était le seul moyen de fixer l'époque pour des fidèles peu instruits, qui ont d'ailleurs

les fêtes d'apôtres marquées sur leur calendrier. Je recommandais dans la même circulaire, d'une manière toute spéciale, la dévotion au cœur immaculé de Marie.

Missionnaires et fidèles répondirent à cet appel, et le mois de Marie fut partout l'occasion de s'approcher avec ferveur des sacrements de pénitence et d'eucharistie. A Tum-ka-am, les petits garçons et les petites filles, dociles aux inspirations des vierges, tressaient chaque jour des couronnes de fleurs qu'ils déposaient devotement sur l'autel de Marie; puis, à genoux et les maintes jointes devant son image, ils la conjuraient de leur accorder en retour au moins la conversion d'une âme infidèle. Un enfant de six ans se fit, auprès des païens, le zélateur de la gloire de Dieu et de l'honneur de Marie; cet angélique apôtre toucha le cœur d'un idolâtre, qui fut ensuite baptisé. « Je ne sais, disait le P. Yvetot, où naissaient les fleurs qui couvraient l'autel de Marie, dans un pays dont la flore est si pauvre. A mon grand étonnement, partout de charmants bouquets, des guirlandes de roses ornaient l'image de Marie et répandaient dans le sanctuaire un parfum délicieux : c'étaient de vrais reposoirs de la Fête-Dieu. Ce qui vaut mieux, les consciences se purifièrent pour honorer Marie; tous

désiraient se confesser, et les heures du missionnaire n'y suffisaient pas. »

Parlerons-nous du chapelet, cette dévotion aussi ancienne que la foi dans le Kiang-nan, et à laquelle cette même foi doit peut-être sa conversation? Dans nos bonnes paroisses, les fidèles portent le chapelet à leur boutonnière, et ils ne sont pas moins fiers de cette décoration, qu'on ne l'est ailleurs d'une croix et d'un ruban. Aussi Marie leur accorde-t-elle en retour des marques sensibles de sa protection; nous n'en citerons qu'un exemple.

Une pauvre femme, livrée à tous les désespoirs, et en mauvaise intelligence avec son mari, était horriblement tentée de se suicider; elle découvrit au missionnaire son coupable dessein. Celui-ci fit tous ses efforts pour l'en détourner, et après l'avoir exhortée à mettre toute sa confiance en Marie, il lui donna un chapelet, lui recommandant de ne jamais le quitter. Un mois après, elle revint, et dit à son confesseur : « Mon Père, ayez pitié de moi; je suis bien à plaindre! Si j'existe encore, si je ne suis pas engloutie dans l'enfer, ce n'est pas ma faute. Je n'ai rien épargné pour me faire mourir; mais, chose inconcevable! je n'y ai pas réussi. J'ai avalé des sapèques de cuivre rouillé, et bu à plusieurs reprises des doses énormes de poison, et chaque

fois, je n'en ai éprouvé que des douleurs d'entrailles accompagnées d'affreux vomissements. Que de fois je me suis mise en route pour me précipiter dans le fleuve! et toujours une main invisible m'a retenue au bord de l'eau : mes pieds refusaient de quitter la terre, quelques efforts que je fisse pour les en détacher. » Pendant qu'elle parlait, les larmes inondaient son visage et ses traits bouleversés témoignaient de sa sincérité. Alors le père lui adresse questions sur questions touchant ses exercices de piété. « Mon Père, depuis plusieurs mois, je n'ai pas, je vous l'assure, récité la moindre prière; je n'ai pas même (crime incroyable chez une Chinoise) dit mon chapelet. J'avais au fond de mon âme l'intime persuasion que j'étais une victime vouée sans ressource à la damnation. » Pendant une demi-heure, le missionnaire chercha vainement le nœud secret de l'affaire; mais le mot de chapelet le lui fit rencontrer. Il apprit que l'infortunée, fidèle à sa recommandation, ne s'était jamais laissée séparer de son rosaire, malgré toutes les suggestions contraires de l'ennemi du genre humain. « C'est assez, lui dit-il, allez vous humilier aux pieds de la bonne Mère, et ne cessez de lui rendre grâce de ce que vous n'êtes pas déjà la proie des flammes éternelles. » Une conversion sincère fut le

fruit de cette protection signalée, et la malheureuse apprit à recourir dans toutes ses peines à la Consolatrice des affligés.

Par tout ce qui précède, le lecteur commence sans doute à comprendre en quoi consiste le travail qui s'opère dans nos chrétientés. Si l'on songe que ces missions, ces fêtes, ces pratiques de tout genre, sont l'occasion de 7,270 instructions, d'environ 92,000 confessions, de 84,000 communions, dans un pays où naguère la plupart des chrétiens n'étaient admis qu'une fois en dix ans aux sacrements de pénitence et d'eucharistie, on espère volontiers que le levain de la piété régénérée va bientôt fermenter dans la masse corrompue du paganisme. Ce renouvellement de la vie chrétienne parmi les *domestiques de la foi*, était le premier devoir du missionnaire, comme aussi le plus sûr moyen de propager l'Évangile parmi les infidèles. C'est vers la fin de 1850 que notre mission est entrée dans une nouvelle phase et que notre action a commencé à se faire sentir en dehors de l'Église; alors nous avons pu fonder des établissements qui ont grandi, comme le germe sorti du grain de sénevé, au milieu de l'idolâtrie. A cette époque, un affreux cataclysme ayant fourni un nouvel aliment à la charité catholique, les infidèles appli-

quèrent aux missionnaires le nom de *tsou hao xe ti jeu* : ouvriers de bonnes œuvres ; cette recommandation nous permit enfin de réaliser en partie les plans que nous avions conçus.

Reportons quelques instants notre pensée vers les scènes douloureuses qui se sont multipliées sous nos yeux pendant les années 1850, 1851 et 1852 ; c'est là que nous avons appris par expérience que Dieu est un bon père même lorsqu'il châtie, et que son adorable providence, dont les desseins échappent à la sagesse humaine, sait tirer le bien du mal et guérir en frappant.

CHAPITRE IV.

Inondations du Kiang-nan et leurs suites. — L'ascendant du christianisme s'accroît par l'exercice de la charité.

La province confiée à nos soins n'est qu'une immense plaine, sans collines ni vallées, dont le sol, en bien des endroits, s'élève à peine au-dessus du niveau de la mer. Elle est arrosée par le Kiang, qui porte les vaisseaux de ligne jusqu'à Nankin ; par le Wam-pou, qui réunit, sous les murs de Chang-hai, les plus gros navires du commerce européen aux jonques de la Chine; en outre, par une multitude de canaux au moyen desquels les villes et les villages entretiennent des communications qui ne sont jamais interrompues. Mais, comme le flux de la mer, qui est très-fort, contrarie le dégagement des eaux, chaque fois que les pluies durent plusieurs mois de suite, les débordements sont inévitables, et alors ces nombreux courants versent leur trop plein sur les champs, qui ne forment plus qu'un lac sans bornes.

Dès le commencement de juillet 1849, on avait pu concevoir à cet égard les craintes les plus sérieuses, dont nous retrouvons l'expression dans une lettre du P. Poissemeux, alors supérieur de la mission.

« Depuis six semaines des pluies diluviennes tombent sans pouvoir s'arrêter. On dit que les fleuves sont débordés dans tout l'empire. C'est probable à en juger par les provinces qui nous avoisinent; une grande partie du Kiang-nan, du Chang-tong, du Honan, du Hou-quang est sous les eaux. Les campagnes sont inondées jusqu'à deux et trois pieds de hauteur, et l'on navigue à travers champs. Un père franciscain, parti d'ici pour le Chang-si, est rentré après dix jours; il n'a pu aller que jusqu'à Sou-tcheou-fou : au delà on ne reconnaissait plus les canaux dans les campagnes. Les populations des villes et les populations rurales sont, dit-on, en grande partie, entassées dans des barques. Elles doivent avoir presque tout perdu; leurs denrées doivent être pourries sous les eaux, puisque les maisons n'ont d'étages, ni de greniers presque nulle part. Les grains déjà recueillis sont perdus en grande partie; en recueillera-t-on d'autres? c'est douteux. Les rizières déjà semées sont au fond des eaux, les terres non ensemencées ne peuvent l'être maintenant, et la saison de semer est déjà

passée. Pauvre peuple chinois! que va-t-il devenir? la désolation est à son comble. On dit que dans le Hou-quang les païens se mangent déjà les uns les autres; et les chrétiens, pour éloigner la mort, en sont réduits aux écorces d'arbres qu'ils font cuire pour en prendre le jus. Il est hors de doute que dans ces contrées où la population est si nombreuse, où les hommes sont tellement les uns sur les autres, que, dans les bonnes années, il y a toujours grande misère, beaucoup de personnes vont mourir de faim. Vienne ensuite la cessation de la pluie, que les eaux se retirent des campagnes inondées, les terres détrempées, séchant aux rayons d'un soleil brûlant, engendreront des exhalaisons pestilentielles, et cette pauvre population affamée ne manquera pas de mourir par millions. »

Quelques jours après, le P. Lemaître écrivait de la presqu'île de Hai-men : « Je n'avais jamais vu de misère aussi grande que celle dont je suis témoin ici tous les jours. L'année dernière, ces îles avaient été inondées par les eaux de la mer; les moissons avaient été détruites, grand nombre de maisons renversées, et plus de vingt mille habitants noyés. Cette année, des pluies extraordinaires ont causé une nouvelle inondation qui porte partout l'affliction et la misère.

En arrivant à Hai-men, j'allai chez un chrétien dont la maison est des plus élevées et située au centre de la mission; je croyais pouvoir m'y rendre à pied sec, mais il me fallut marcher dans l'eau jusqu'au genou. Les jours suivants, il tomba une telle abondance de pluie que, pour se rendre au village voisin, il fallait aller en barque ou se mettre dans l'eau jusqu'à la ceinture. Ce pays, parfaitement plat, n'était plus qu'une mer au milieu de laquelle on ne voyait que les maisons et les roseaux. Mais, me disais-je, s'il en est ainsi dans cette partie de l'île, que sera-ce vers le nord, où le sol est encore plus bas? peut-être que les chrétiens seront submergés. Je demandai une barque pour y aller; personne ne voulut m'accompagner: on craignait la pluie, les voleurs, le passage des ponts rendu impossible par la croissance des eaux. Cependant, au bout de huit jours, arrivent deux païens ayant chacun une petite barque à canards-pêcheurs. La plus lourde de ces deux barques pèse cinquante-six livres; cela vous donne une idée de sa grandeur. Ces deux braves pêcheurs, connaissant mon désir, disent: « Le père peut venir; si nous ne pouvons « passer sous les ponts, nous passerons par-dessus. » C'est en effet ce qui devait nous arriver plus de vingt fois. Je me jette donc dans l'une de ces

barques, et mon catéchiste dans l'autre, et nous voilà en route pour un voyage de sept à huit lieues. Si tout le monde n'avait pas été si triste autour de nous, nous aurions prêté bien à rire ; sur ces petites barques il fallait nous tenir immobiles comme des statues dans leurs niches ; le moindre mouvement à droite ou à gauche mettait tout à l'eau ; mais, grâce à Dieu, pendant trois jours que dura cette navigation, il ne nous est arrivé aucun accident.

« Quelle désolation, mon révérend père, partout où nous passions, à l'exception de quelques maisons bâties sur un terrain plus élevé, rien n'avait échappé à l'inondation. Ces pauvres insulaires sont obligés de marcher dans l'eau au moins jusqu'aux genoux, ou de monter sur leurs lits et sur leurs tables. Dans les champs on ne voit que des roseaux ; dans les maisons il ne reste plus rien à manger, et, si l'on pêche quelques poissons, il n'y a plus de paille sèche pour les faire cuire. De tous côtés on entend des enfants qui pleurent et demandent à manger. J'ai visité en barque une centaine de chrétiens, réduits tous à cet état de misère extrême. Leur résignation est vraiment admirable ; ils sont tous exténués par la disette de toutes les choses nécessaires à la vie, et cependant jamais une plainte, un murmure contre la Providence ne

s'échappe de leurs lèvres ; la vue du missionnaire suffit seule pour faire naître la joie dans leur cœur. « Père, me disaient-ils en souriant, cette année sera « décidément la dernière, nous allons tous mourir « de faim ; c'est la volonté de Dieu. Nous ferons une « bonne confession, et, quand le terme approchera, « vous viendrez nous donner l'extrême-onction. » Mais ce qui passe, ce me semble, tout éloge, c'est que grand nombre de ces chrétiens, malgré leur état d'indigence, donnent leurs soins aux petits enfants païens abandonnés, et partagent avec eux le peu de nourriture qui leur reste. J'ai trouvé dans une pauvre famille qui voit, depuis quatre ans, sa huitième récolte ensevelie sous les eaux, trois petits enfants adoptés, les seuls survivants des douze qu'elle a recueillis depuis six mois.

« En revenant de ce pays désolé j'ai vu des troupes de pauvres qui allaient sur les bords du fleuve chercher quelques herbes pour apaiser leur faim. Parmi eux j'entendis des chrétiens me crier : « Père, où « pourrons-nous vous trouver pour nous confesser ? « car nous allons tous mourir de faim. »

Ces craintes, hélas ! n'étaient que trop fondées. La famine, qui avait commencé à sévir dans les derniers mois de 1849, prenait de jour en jour des proportions

plus effrayantes, et au milieu de 1850 elle couvrait de victimes la province entière du Kiang-nan. Laissons encore le P. Lemaître nous peindre les ravages de ce fléau terrible dans le district de Hai-men.

« Dès les mois de novembre et de décembre, on trouvait des malheureux, morts de faim dans les rues des villes et sur les chemins. Le nombre de ceux qui ont péri ainsi dans les rues de la seule ville de Tong-tcheou s'est élevé, dit-on, jusqu'à 15,000. Tous les jours, des gens soldés par le mandarin parcouraient trois fois la ville, et emportaient les cadavres qu'ils trouvaient le long des maisons et dans les halles qui servaient d'asile aux pauvres : quelquefois même avec les morts ils emportaient ceux qui respiraient encore. « Laissez-moi, criait un de ces infortunés, en se « voyant saisi pour être porté en terre, je ne suis « pas mort. — N'importe, disaient les fossoyeurs, « aussi bien tu mourrais certainement aujourd'hui ; » et ils continuaient leur travail. C'est que ces hommes recevaient une somme déterminée pour chaque personne qu'ils enterraient, et qu'ils étaient intéressés à en avoir un plus grand nombre. Je tiens ce fait de plusieurs témoins oculaires.

« Dans les autres localités, la mortalité a été en proportion du nombre des habitants et de la misère. Il

était presque impossible de traverser quelque bourgade sans trouver des cadavres étendus dans les rues. Au moins ceux qui mouraient ainsi près des habitations étaient-ils enterrés le jour même ou le lendemain, mais ceux qui tombaient dans les campagnes restaient souvent là 8 à 15 jours sans que personne s'occupât de les couvrir d'un peu de terre.

« J'ai interrogé beaucoup de Chinois sur le nombre approximatif des morts dans Hai-men ; on le porte généralement à plus de 10 sur cent. Ce chiffre est peut-être un peu exagéré ; mais le nombre des victimes ne serait-il que de 7 ou 8 sur cent, jugez combien de milliers de personnes ont dû succomber dans cette presqu'île, qui a plus de 40 lieues de long sur 25 à 30 de large, et compte plusieurs millions d'habitants.

« Les païens étaient au désespoir ; plusieurs riches propriétaires se sont pendus ou empoisonnés avec de l'opium : partout on ne parlait que de gens qui avaient vendu leurs femmes et leurs enfants, les uns à Chang-hai, les autres au nord du pays. Il était impossible de traverser quelque ville sans être témoin de ce trafic, et tous les jours il partait des barques chargées de ces malheureuses. Dans cette misère et au milieu de cet horrible scandale, nos chrétiens ont donné l'exemple de plus belles vertus. Ils disaient : « C'est la volonté de

« Dieu que nous soyons pauvres, il faut obéir jusqu'à la « mort. » Deux jeunes époux se disaient un jour : « Nous « pourrions peut-être échapper à la mort en vendant « nos deux enfants ; mais non, obéissons à Dieu, nous « mourrons tous quatre, martyrs de notre obéissance. » Un autre chrétien assez jeune disait la même chose à sa femme qui, poussée à bout par la faim et les sollicitations d'un païen, voulait vendre ses enfants. Quelques jours après il mourut effectivement de misère ; mais Dieu le récompensa en lui procurant la grâce de recevoir les derniers sacrements d'une manière toute providentielle. Depuis plusieurs jours j'étais en voyage pour des malades ; comme je sortais d'une chrétienté, portant le saint viatique à un moribond qui se trouvait sur ma route, on vient m'avertir qu'on a vu ce jeune chrétien étendu presque mort dans une rue de la ville voisine. Je me le fis apporter, et lui administrai les sacrements qu'il reçut avec beaucoup de foi. Un autre jour, je rencontrai un homme étendu sur mon chemin ; il ne parlait plus, mais un instant auparavant il avait dit à des païens qu'il était parent d'une famille chrétienne. Ayant trouvé sur ses habits un chapelet et une médaille de la sainte Vierge, je regardai comme presque certain qu'il était chrétien, et lui donnai l'absolution et l'extrême-onction. Deux mois après je

parvins à savoir qu'en effet il appartenait à une famille chrétienne, et qu'il avait une grande confiance en la protection de Marie.

« Quoique la grâce divine ait soutenu nos chers néophytes d'une manière toute speciale dans une si terrible épreuve, nous avons cependant eu des scandales; mais le châtiment ne s'est point fait attendre. Un chrétien de l'île de Pai-hai-sao veut faire comme les païens, il passe la mer et va vendre sa belle-fille dans un pays moins pauvre. Revenu chez lui, il veut se régaler avec le prix de son crime; il boit et mange à satiété, mais aussitôt il est pris d'un mal d'entrailles qui l'étouffe; il sort pour chercher du soulagement, et il trouve la mort d'Arius, car un moment après il était sans vie, la tête enfoncée dans un lieu immonde. Un autre chrétien de Hai-men va vendre à des païens sa fille mariée depuis deux ans. En rentrant chez lui, il est frappé de mort subite. Un malheureux vend lui-même sa femme à un païen; les frères de cette femme réussissent à la racheter, mais le mari tombe malade, et en quelques jours il meurt sans aucun secours religieux. Un autre vendit son fils âgé de 7 ans, et mourut aussi quelques jours après, sans que personne voulût lui porter secours. Ces terribles exemples de justice divine ont produit un bon

effet dans le pays et ont empêché, d'autres scandales. »

Des nouvelles semblables nous arrivaient de tous les districts à la fois.

Cependant, des multitudes affamées, accourues des arrondissements les plus lointains, ne tardèrent pas à obstruer les rues de Chang-hai : je ne crois pas exagérer en portant à dix mille le nombre de ces infortunés. L'empereur fit quelques largesses; mais, passant par les tribunaux, il s'en fallait qu'elles arrivassent tout entières à leur destination. Les riches se cotisèrent; les ressources qu'ils réunirent étaient sans aucune proportion avec les besoins. Les notables recueillirent deux à trois mille enfants; mais il restait encore une masse effrayante de mendiants, dont chacun redoutait le voisinage et auxquels la crainte du pillage fit interdire l'approche de la communauté européenne. Tous, Chinois et Occidentaux, se bornaient à distribuer quelques billets de riz ou d'argent payables en un lieu déterminé. La bienfaisance soulagea quelques besoins, mais la charité catholique essaya de les secourir tous. L'exemple du dévouement, donné par M[gr] Maresca, fut suivi par les missionnaires : tant que dura la misère, Tom-kia-tou, demeure de l'évêque, et Zi-ka-wei, maison des reli-

gieux de la compagnie, ne cessèrent d'accueillir un concours de nécessiteux dont on n'eut à souffrir aucun désordre. Les rations de riz journellement distribuées, dont le minimum dépassait deux mille, atteignirent le chiffre de quatre mille six cents.

La distribution se faisait souvent sous un ciel pluvieux. Un matin, après s'être employé tout entier à cette bonne œuvre, le P. Gaétan Massa, prêtre depuis quatre mois, apprend que ses soins sont réclamés à l'hospice des enfants. Il était mouillé, à jeun et tourmenté depuis six heures par la fièvre; n'importe, il vole à ses chers petits malades, en guérit ou en baptise plusieurs; mais il gagne aussi la maladie épidémique dont il mourut huit jours après.

Le P. Pacelli rendit bientôt à Dieu son âme, qui avait toujours été dévouée aux indigents.

Mgr Maresca, frappé à son tour, revint contre tout espoir des portes du tombeau.

En apprenant la mort de l'un de nos missionnaires, les administrateurs païens d'un hôpital disaient : *De tels hommes de bonnes œuvres ne devraient jamais mourir.* Une de nos chapelles, transformée en infirmerie, reçut les pauvres infirmes que nous ramassions sur les places publiques. Les missionnaires se vouaient à la même œuvre dans les différentes

parties du diocèse, et Zi-ka-wei fut le refuge des malheureux avant de devenir le *collége de saint Ignace.*

Un soir, une bande de deux à trois cents mendiants réunis pour dévaliser les fermes, arrive à un mille de Zi-ka-wei. « Irons-nous inquiéter ces prêtres ? » demandent quelques voix ; et toute la foule de répondre : « Non, ce serait une infamie de piller l'asile des enfants pauvres ! »

Si notre établissement souffre dans les circonstances critiques que lui fait la guerre civile, la défense sur laquelle je compte pour le sauver, ce sont les bénédictions des pauvres et les prières des âmes auxquelles il a procuré le ciel. Le P. Poissemeux, notre supérieur en 1850, alla lui-même consoler les chrétiens de Haimen, et répandre dans le sein des faméliques des sommes empruntées à la banque ou mendiées par nos religieux : car nous allions de porte en porte recueillant des aumônes, rarement des affronts.

A mon avis, les sacrifices des missionnaires durant la misère publique de 1850, quatre religieux morts pour s'être prodigués aux pauvres malades, l'édification procurée aux fidèles par cet exercice de la charité chrétienne, furent les plus solides fondements de notre apostolat.

A la suite de l'inondation et de la famine arriva la peste, dont les victimes ne tardèrent pas à joncher les routes du Ngan-hoei. Quelques piastres furent employées à bâtir des hangars pour abriter les mendiants, du moins pendant la nuit, et leur procurer ainsi les consolations de la foi. Le P. René Massa, missionnaire de Ou-ho, travailla avec une ardeur infatigable à la conversion des païens. Son zèle se communiquait aux chrétiens qui, répandant leurs prières en présence de Dieu et de sa sainte mère, attiraient sur ses travaux les bénédictions du Ciel.

Pour lui, témoin des affreux ravages causés par la disette, il s'oublia lui-même, et, afin de soulager un plus grand nombre de malheureux, il se refusa jusqu'au nécessaire. Plus de fruits, plus de viande, aucune boisson fortifiante dans ses repas; une fois par jour, il prenait un peu de riz et d'herbes salées, nourriture insuffisante et malsaine qu'il se reprochait encore s'il apprenait qu'auprès de lui quelque infortuné souffrait de la faim. Il s'empressait alors de lui envoyer les mets de sa pauvre table, heureux de jeûner pour l'arracher à la mort.

Pendant six mois de séjour à Ou-ho, il prêchait les infidèles plusieurs fois le jour. Un grand nombre de catéchumènes furent accordés à son zèle; il en baptisa

jusqu'à trente-deux à la fois, et une quarantaine d'autres attendaient la même grâce, lorsqu'il tomba malade. Soixante-douze enfants, recueillis par ses soins, furent confiés à des chrétiens qui se chargèrent de les nourrir. Sur ces entrefaites, nous essayâmes en vain de lui porter sécours; il était loin, et l'armée insurgée du Kuam-si nous fermait la route. Il continua donc à s'imposer de nouvelles privations pour soutenir son œuvre. Le travail et le jeûne épuisèrent ses forces. Contraint de garder le lit, il ne se levait plus que pour célébrer la messe. Cependant, appelé par des malades qui se mouraient consumés par la fièvre typhoïde, il se hâta de les secourir : ce fut son dernier effort.

Le lendemain, il voulait se lever encore pour offrir le saint sacrifice. Il n'y a, disait-il, aucun prêtre que je puisse appeler pour me donner le saint viatique, il faut que je consacre, afin de mourir entre les bras de Notre-Seigneur. Mais ses membres refusèrent de le servir. Cédant aux instances réitérées de son catéchiste, il voulut bien qu'on fît appeler un médeçin chrétien; mais celui-ci, arrêté par les pluies et l'inondation, n'arriva qu'au moment où le père venait de prendre un remède préparé par un païen. Soit effet de la médecine, soit que le mal fût déjà parvenu à son

dernier période, le P. René entra le jour même dans un état voisin de l'agonie et ne recouvra l'usage de sa langue qu'à la dernière heure. Dans cet anéantissement qui dura deux semaines, il conserva une parfaite présence d'esprit.

La veille de saint Marc, son visage s'illumina d'une vive allégresse, et fixant un regard joyeux sur son catéchiste, comme pour lui communiquer sa pensée, il parut le charger de ses adieux pour ses frères et ses amis de la compagnie de Jésus. Le jour suivant, 25 avril 1853, il remit son âme à Dieu, dont il avait procuré la gloire au prix de sa vie. Ses souffrances, sa mort, ses prières, inaugurèrent le progrès de l'Évangile dans le Ngan-hoei, de même que le dévouement du frère Sinoquet, des PP. Estève, Gaétan et Pacelli, avaient été une semence de salut pour le Kiang-sou.

Après la mort du P. René, il y eut parmi ses confrères une sorte de rivalité pour sa succession. Chacun faisait valoir ses titres : le P. Nicolas Massa était frère du défunt, le P. Sica savait le dialecte de Ou-ho, le P. Bruyère s'était habitué dans le Chang-tong à une prononciation analogue à celle du pays, tel autre assurait que la mission perdrait bien peu à sa mort. Dieu bénira cette abnégation, cette sainte ambition du

sacrifice, qui n'est dépassée que par celle, plus louable encore, de sauver les âmes.

Le corps du P. René, embaumé et déposé dans un cercueil, reste, selon la coutume du pays, dans l'église de Ou-ho, en attendant que les événements de la guerre nous permettent de le réunir aux restes de ses frères qui l'ont précédé dans la tombe.

CHAPITRE V.

Éducation créée. — Formation des catéchistes, écoles primaires. — Collége de Zi-ka-wei.

Nous l'avons dit : un mémorable mouvement se produisit dans la mission après 1850, et la confiance des infidèles, conquise par les œuvres de charité, nous permit de créer enfin une éducation catholique qui embrasse aujourd'hui tous les degrés. C'est par la racine qu'il faut assainir la société chinoise ; sans les écoles et les colléges on n'arrivera jamais à régénérer les populations païennes. Dans cette grande entreprise, la fermeté de l'exécution fit peu à peu disparaître une foule de prétendues impossibilités, dont les unes venaient de la pénurie de la mission, les autres de l'impéritie des maîtres et de la négligence des parents. Il est rare, en effet, de rencontrer en Chine des hommes assez capables et assez sûrs pour qu'on puisse leur confier le dépôt du jeune âge. Nous choisîmes les plus habiles de nos fidèles pour les

installer dans les classes des garçons; les vierges se chargèrent des petites filles. En même temps, une école normale, érigée dans le Pou-tong septentrional par le P. Languillat, recevait des catéchistes qui se préparent, sous la conduite de trois maîtres éprouvés, à former les jeunes gens à la piété et aux lettres chinoises. Il est déjà sorti de cette pépinière des instituteurs et des catéchistes qui nous secondent puissamment dans la prédication de l'Évangile.

C'est ici le lieu de dire à nos lecteurs ce que sont au juste nos catéchistes. Ces auxiliaires sont de trois sortes. Dans certaines parties de la Chine, on donne le nom de *catéchistes* aux administrateurs des chrétientés, qui forment le conseil de fabrique et dispensent le missionnaire des embarras matériels du gouvernement paroissial, notamment de la gestion, toujours plus ou moins délicate, des fonds de la communauté. Gardiens de l'église et des archives, avocats des fidèles auprès du missionnaire quand il s'agit d'obtenir une mission, surveillants responsables en l'absence du pasteur, présidents des assemblées de la prière; si l'heure de la persécution vient à sonner, c'est sur eux que tombent les premiers coups. Et cependant ces périlleuses fonctions furent souvent remplies, aux temps les plus malheureux, par des

vierges intrépides qui, aujourd'hui encore, suppléent les administrateurs et stimulent leur zèle.

Les dignitaires des congrégations, préfets, assistants, secrétaires, maîtres des conférences, sont placés à peu près au même rang, et leur action est plus étendue, puisqu'elle s'exerce sur tout un canton.

A la seconde classe de catéchistes appartiennent ceux qui préparent les voies à l'Évangile et sont en quelque sorte les précurseurs du prêtre[1]. Ils ont entre les mains un abrégé de la doctrine chrétienne, lequel, pour ne point tomber dans le discrédit qui est le partage des livres protestants, doit être irréprochable au point de vue littéraire. Autrefois ces apôtres laïques ont fait des prodiges en répandant le feu dont ils s'étaient embrasés dans les congrégations des saints Anges. La mission moderne n'a pas encore trouvé beaucoup de sujets propres à cet emploi ; nous ne devons compter que sur ceux qui auront été formés dans nos établissements. Jusqu'à présent le dévouement gratuit des principaux chefs de nos chrétientés et des vierges les plus ferventes nous a mieux servis que le concours de nos agents rétribués. Les maîtres et maîtresses d'école se font aussi zélateurs, et,

[1] Nous les nommons catéchistes *excurrents*.

comme leur instruction est assez solide, leur action est souvent plus efficace.

La troisième classe renferme des catéchistes dont le rôle est plus étendu : ils ne font pas d'ordinaire d'excursions pour prêcher et baptiser, mais ils suivent le missionnaire dans ses courses apostoliques. Chacun de nous en a au moins un, compagnon inséparable, clerc, secrétaire, sacristain, juge instructeur, procureur de la justice, avocat des parties, agent intermédiaire entre le pasteur et ses ouailles, tout, en un mot, suivant les besoins; c'est l'*alter ego* du missionnaire, un personnage. Il importe beaucoup de le bien choisir, plus encore de le traiter avec discrétion, sans hauteur ni faiblesse. Qu'il sache que le missionnaire ne se méfie pas de lui, mais aussi qu'il ne lui confiera pas ce qu'il doit ignorer et ne lui abandonnera pas son autorité. Que les chrétiens, de leur côté, sachent que le père leur est accessible sans les bonnes grâces du catéchiste introducteur. Si, en outre, cet homme est habile et passablement lettré, c'est un trésor, pourvu qu'il soit vertueux. Une quarantaine de catéchistes *compagnons* ou *suivants*, secondent ainsi nos travaux.

Durant plusieurs années, notre personnel de catéchistes fut assez triste. La source des anciennes insti-

tutions était tarie, et l'on ne voyait plus de ces hommes héroïques qui, au commencement du siècle, se joignirent aux vierges pour arracher à la tempête les débris de la mission. Les bons catéchistes commencent à reparaître depuis que nous avons des écoles. Parlons d'abord des écoles primaires.

Si l'on nous permet de donner ce nom à toutes les agglomérations, si petites qu'elles soient, d'enfants qui reçoivent dans les maisons chrétiennes une instruction rétribuée ou gratuite, nous pouvons faire figurer dans notre statistique cent quarante-quatre écoles de garçons et trente de filles. En prenant le mot d'école au sens le plus restreint, nous en comptons encore soixante-dix-huit, toutes plus ou moins à la charge de la compagnie ou plutôt de ses bienfaiteurs. De ce nombre il en est trois qui tiennent le milieu entre la classe de village et le collége.

Par les détails qu'il nous donne sur celle de son district, le P. Gonnet nous fait connaître la tenue de ces établissements et ce qu'on en peut espérer pour l'avenir.

« J'ai toujours regardé cette école comme l'œuvre par excellence du district, à cause de l'influence considérable qu'elle est destinée à y exercer, s'il plaît à la divine bonté de continuer à la bénir. Elle est

entièrement renfermée dans les bâtiments du nouveau kum-sou, à l'exception de deux misérables chambres dont l'une sert de cuisine et l'autre de réfectoire aux maîtres et aux pensionnaires. Il y a deux maîtres chrétiens, dont l'un bachelier. Les pensionnaires sont au nombre de huit ; chacun doit donner pour sa pension 20,000 sapèques, ou tout au moins ce qu'on dépense pour sa nourriture, une piastre par mois. Quant aux externes, les pères n'ont pas à s'occuper de leur entretien, quoiqu'ils couchent presque tous dans l'école. Elle est maintenant au grand complet et compte autant d'élèves que le local en peut contenir, en tout vingt-quatre, dont un seul païen.

« Ils travaillent bien et font des progrès dans la science des caractères, comme aussi dans celle de la religion, à laquelle les jours de fêtes chômées sont exclusivement consacrés. Ils reçoivent tous les mois la visite des pères, qui entendent leurs confessions, etc., etc. Je n'entreprendrai pas de vous dire combien cette œuvre a plu à tout le district : chez quelques-uns des parents, c'est plus que la satisfaction, c'est de l'enthousiasme. Quoique les maîtres soient sévères et que les enfants *aient souvent sur les doigts*, pas un de ceux-ci ne songe à nous quitter, et de nouvelles demandes nous arrivent de toutes parts,

tant des chrétiens que des païens. Les huit pensionnaires doivent nous remettre environ 150,000 sapèques pour leur pension ; à la septième lune nous en avions déjà reçu 135,000, et plusieurs avaient tout payé dès la deuxième lune. Rarement les parents viennent voir leurs enfants sans apporter quelque don soit pour le père, s'il est là, soit pour l'école. Ceux des externes qui ne sont pas très-pauvres donnent, *ad libitum*, une petite rétribution qui sert à couvrir les frais communs. Ainsi le plus riche des enfants (externe, parce qu'il n'a pas trouvé assez confortable la nourriture des pensionnaires) m'a remis, la semaine dernière, 12,000 sapèques pour ses mois d'école; notre petit païen s'est inscrit pour 6,500 sapèques, d'autres pour une piastre, deux piastres, etc.

« Il me semble bien important de répondre au désir de plusieurs familles païennes qui se proposent de nous confier leurs enfants : ce serait sans doute un excellent moyen de les gagner à Dieu. Un enfant païen de douze ans, qui est cette année à l'école, appartient à une des meilleures familles des environs; il est entré avec la condition expresse qu'on ne l'engagerait pas à se faire chrétien, et sa mère est venue un jour jeter les hauts cris au kum-sou, parce que son fils s'était mis à genoux pour réciter les prières

Deux familles chrétiennes nous offraient leurs enfants, exposés chez elles à mourir de faim ; un troisième, âgé comme eux d'environ dix ans, fut recueilli à demi gelé à la porte de Chang-hai et ajouté aux premiers ; enfin, de petits mendiants, chassés de la maison paternelle, furent abrités sous le même toit, et tous ensemble nous servirent à essayer une école dans notre résidence de Zi-ka-wei, à six kilomètres sud-ouest de Chang-hai. Cette école, en grandissant, devint bientôt le collége de saint Ignace. Des enfants ramassés pendant la disette, les uns furent conservés comme domestiques ou confiés à des artisans qui leur apprennent des métiers utiles, les autres furent adoptés par des familles chrétiennes ou placés dans l'orphelinat de Tsa-ka-wei ; plusieurs, doués d'une intelligence peu ordinaire, continuent leurs études au collége avec les quarante et quelques élèves qui le peuplent aujourd'hui. Si l'on excepte les enfants de quelques honnêtes infidèles, tous appartiennent à de bonnes familles catholiques.

L'éducation des enfants, et tout ce qui, dans leur instruction littéraire, appartient à la religion, est confié à deux pères de la compagnie qui dirigent en outre les lettrés indigènes dans l'enseignement des lettres profanes. Une quinzaine d'élèves, dont l'intelligence

et la bonne volonté nous promettent d'heureux résultats, sont initiés aux langues et aux sciences de l'Europe : c'est toujours la récompense des plus diligents, et il faut voir comme cette perspective excite leur émulation. Notre méthode tend à répondre aux justes exigences des familles, qui veulent des gradués capables de remplir des fonctions publiques. Mais, par les études parallèles qui développent davantage l'esprit, et même par une distribution plus rationnelle de l'enseignement commun, nous préparons nos élèves et le pays à apprécier le bienfait d'un système plus large. On ne se rend pas compte en Europe de l'énorme différence qu'il y a entre les procédés que nous employons et ceux qu'on applique aux tribus sauvages. Au lieu de quelques milliers d'insulaires ou d'Indiens à l'état d'enfance, nous avons devant nous une nation qui effraie le zèle le plus puissant par ses millions d'hommes civilisés ; elle a son histoire, sa littérature, ses presses, plus anciennes que les nôtres, et par-dessus tout une extrême susceptibilité. Les sacrifices de tout genre que nous avons faits à Zi-ka-wei tendent à nous créer des instruments propres à ébranler l'idolâtrie et à contrebalancer l'action de l'hérésie dans le Kiang-nan. En relevant le niveau moral des fidèles aux yeux des lettrés chinois, cet

établissement fera naître des vocations; il nous donnera des collaborateurs de notre apostolat façonnés de bonne heure à la prière et au travail, prêtres et laïques, réguliers et séculiers, catéchistes de tous les ordres, administrateurs des chrétientés, bons chefs de famille, hommes d'œuvres et d'affaires, etc. : c'en est assez pour recommander le collége de Zi-ka-wei à tous les catholiques intelligents.

Les colléges étant surtout destinés à élever des laïques pieux et éclairés, c'est une de leurs conditions d'existence qu'ils soient distincts des séminaires; autrement ils subiraient les inconvénients du préjugé général qui oblige tout séminariste à suivre la carrière des saints ordres sous peine de flétrissure. Nul mariage honnête n'est possible à un jeune homme qui a eu au séminaire le titre de *siam-kom*. C'est d'après cette donnée, confirmée par l'expérience de tous les jours, que nous avons reconnu que l'établissement dont il s'agit nous était rigoureusement indispensable.

Qui eût pensé, à voir notre début, qu'en 1853 un pensionnat de quarante-sept élèves nous donnerait le droit de nous occuper sérieusement des grades littéraires? Quand nous n'avions nous-mêmes, pour nous enseigner, que des manœuvres, y avait-il apparence de procurer bientôt à nos enfants dix maîtres instruits,

et dans le nombre cinq ou six gradués de l'académie? Déjà les langues européennes, enseignées aux plus diligents, nous permettent de donner plus de solennité aux louanges de Dieu chantées dans notre église, et, en même temps qu'elles étendent l'horizon intellectuel de nos écoliers, elles élargissent aussi les affections de ces âmes encore tendres. La peinture, la sculpture, le dessin, arts pour lesquels le frère Ferrer trouve plus d'aptitude dans ses élèves chinois qu'il n'en avait jamais remarqué en Europe, épurent en eux le goût du beau et les déshabituent du faux pratique dans les proportions. Dans l'introduction de la musique religieuse, ce n'était pas seulement l'intérêt du culte divin que nous avions en vue, mais nous savions que les sons de la voix humaine, étant l'expression de l'âme, lui communiquent leur propre harmonie. Nous trouvions aussi que la décence extérieure, la modération de la démarche et des autres mouvements du corps, exigée dans le service des autels par la présence de Dieu et même par les regards de l'assistance, affermit la tenue habituelle des enfants qui figurent en habit de chœur dans la solennité d'une messe ou d'un salut.

Il ne faut rien moins que le concours de tous ces moyens pour combattre le monstrueux idéal que se

forment les Chinois dans leurs pagodes, en présence des hideuses figures et des attitudes désordonnées de leurs démons, et pour triompher des mensonges et des contre-sens inouïs qui semblent être le fond de leur vie sociale. C'est un art sans perspective, une doctrine sans base et sans méthode; chez les hommes, la passion sans amour; chez les femmes, la soumission aux lois du mariage sans affection véritable, et le respect des enfants pour leurs parents dénué de toute tendresse; des transactions commerciales où la confiance n'est pour rien, des magistrats qui jugent contrairement aux règles de la justice et du droit, un gouvernement qui fonctionne dans le faux, non moins lâche que cruel; des lettrés, véritables machines mnémotechniques, vous récitant sans broncher les sentences décousues de Kum-fou-tsé ou les périodes sonores de Men-tsé, mais des pensées, de la logique, il ne faut pas en attendre d'eux; enfin une culture polie, qui n'est ni la science ni la bonne éducation; une finesse d'esprit qui n'a rien à démêler avec la conscience, une perspicacité étroite, des intelligences mortes, des cœurs abâtardis; et, si vous passez à l'extérieur, des corps sans nerfs qui, à l'instant d'accomplir un rit, s'empèsent comme une étoffe ou s'enraidissent comme une momie, et dont, le cérémonial une fois terminé,

vous voyez les muscles se détendre et tous les membres se disloquer : véritables chairs sans os, articulations sans jeu libre, vie d'ordonnance d'où est absente toute spontanéité ; telle est la nation que nous avons entrepris de réformer, ou, pour mieux dire, de refondre à l'aide du christianisme et de la civilisation européenne [1].

Si nous ajoutons que sous le poli uniforme du monde se cache d'ordinaire un talent profond d'immoralité, une corruption précoce et je ne sais quel feu impur qui n'échauffe que de la boue, on n'aura pas de peine à comprendre qu'il faut toute l'autorité du prêtre, jointe à l'action persévérante de la grâce, pour préserver les familles chrétiennes elles-mêmes de la contagion des idolâtres et des influences malsaines de l'atmosphère qui les entoure. Notre travail principal est d'assainir, et de réparer sans cesse la digue qui peut protéger nos chrétientés contre les débordements de l'idolâtrie.

Notre premier devoir est donc, en admettant un enfant au collége, de connaître les influences sous lesquelles il a grandi. Souvent, très-souvent, il se rencontre de ces natures sournoises qui se renferment

[1] Voyez Appendice, n. 2.

dans le mystère de leurs cœurs, de ces esprits ombrageux qu'un rien effarouche, le tout joint à une certaine apathie de naissance ou de première éducation qui tient nos écoliers à une grande distance de ceux d'Europe. Comment donc le collége de Zi-ka-wei est-il parvenu en si peu de temps à présenter aux visiteurs qui assistent à ses classes, à ses jeux, ou mieux encore à ses exercices religieux, à peu près le même spectacle qu'un collége français?

C'est d'abord le fruit du dévouement du père recteur, du père directeur ou préfet des classes, et du père procureur, qui se sont exécutés de bonne grâce et n'ont rien négligé pour assurer la prospérité de cette œuvre si capitale. Mais ce dévouement a dû s'allier à une grande prudence, car jamais notre éducation n'eût été goûtée des indigènes, s'ils avaient pu nous supposer le dessein d'*européaniser* leurs enfants. Meubler la tête d'un jeune homme de ces connaissances lumineuses par lesquelles un Européen explique l'univers et en pénètre les lois, orner son âme de cette doctrine céleste qui fait germer en elle l'amour de la justice et du bien moral, à la bonne heure! Ces avantages sont de ceux qui plaisent à la vertu, ou même à la vanité des Chinois; ils ne sont pas fâchés que leurs enfants deviennent capables de se faire

applaudir un jour en parlant à leurs compatriotes de choses que ceux-ci ne connaissent point, Mais, avant tout, savoir les livres canoniques, tel est le but suprême de l'éducation. Non qu'il soit nécessaire d'approfondir ces livres et d'en saisir la valeur philosophique : ce qui importe, ce qui est indispensable, c'est de développer avec élégance un aphorisme et d'agencer d'une manière convenable les sonorités creuses d'une amplification. Car il faut être bachelier, licencié et docteur, ou du moins porter à la cime de son chapeau un bouton de cristal ou de cuivre doré, pour être quelque chose dans le pays; pour s'assurer des droits nobiliaires, lesquels ne sont autres que les priviléges des lettrés; pour s'élever aux emplois, et quand même on n'y parviendrait jamais, avoir au moins, grâce au diplôme, ses entrées chez le mandarin, lui parler assis, troubler son repos en cas d'urgence, bref, accuser et se défendre sans s'exposer autant que les plébéiens aux brutalités vénales de ce magistrat. Il a donc fallu, pour faire réussir notre œuvre auprès des classes influentes, se prêter à toutes les exigences du système d'enseignement chinois. Mais à mesure que l'on s'éloigne du début, les succès des élèves autorisent les maîtres à introduire nos méthodes et à préparer ainsi des réformes qui ne seront

un perfectionnement qu'à la condition de venir en leur temps et de ne point heurter l'opinion.

L'organisation de nos classes correspond à ce but. Trois divisions, chacune d'une vingtaine d'élèves, sont placées sous la direction de neuf professeurs indigènes, chargés en même temps de la surveillance et de l'enseignement, et qui sont tous chrétiens, catéchumènes, ou en voie de le devenir. Un progrès important eut lieu en 1853 : des bacheliers infidèles, mus par le désir d'apprendre la doctrine chrétienne, demandèrent à être admis dans l'établissement, et accrurent ainsi le nombre des professeurs versés dans la connaissance des auteurs anciens. Le personnel du collége doit toujours être assez élevé, à raison de la condition dans laquelle nous choisissons nos maîtres. Ce sont des pères de famille qui ont quelquefois affaire chez eux, des hommes de tout âge dont la présence dans les chefs-lieux académiques est souvent réclamée par les concours littéraires. Car ceux qui aspirent au baccalauréat ne peuvent être admis à l'épreuve décisive par devant le *hio-tai* (chef de l'instruction), qu'après avoir réussi trois fois dans les examens préliminaires. Le diplôme impose ensuite aux lauréats l'obligation viagère de se représenter tous les trois ans, sous peine de dégradation. Pour la licence,

pour le doctorat, mêmes préparations; sans compter que le voyage de Nankin devient alors inévitable. J'ai eu un catéchiste, plus que septuagénaire, qui me quittait tous les deux à trois ans pour aller tenter le sort des concours de Nankin, et plus souvent pour ceux de la Préfecture. Un autre, à soixante et un ans, a obtenu enfin le grade de bachelier, après avoir eu pendant quarante et un ans la constance de se présenter tous les trois mois. Que serait-ce si nos gens ambitionnaient le grade suprême des *han-lin* ou docteurs impériaux? Un maître chinois acceptera toutes les conditions, s'il a faim; mais lui proposer de renoncer aux examens, c'est toucher à la prunelle de son œil : il n'y consentira jamais [1].

L'un des maîtres indigènes est comme le bras droit du père directeur, et le seconde dans l'exécution. Celui-ci, chargé du gouvernement immédiat des maîtres et des élèves, doit avoir l'œil à tout, et se tenir prêt du matin au soir à entendre tout le monde. Un habit à raccommoder, une petite brouille entre deux écoliers, un chagrin, un ennui, le moindre accident, tout en un mot réclame son intervention; et il faut dire que les professeurs eux-mêmes n'ont guère plus de

[1] Voyez Appendice, n. 3.

consistance d'esprit que les enfants. De là un continuel exercice de patience qui, tout fatigant qu'il est, n'en est pas moins nécessaire, puisqu'on ne gagnerait rien sur nos Chinois si l'on ne se prêtait aux communications journalières des uns et des autres. Mais, il faut le reconnaître, grâce à un régime où la sévérité est tempérée par la douceur, des enfants qui nous arrivent avec tous les défauts de caractère que nous signalions quelques pages plus haut, sont changés du tout au tout et semblent avoir pris une autre nature. Ce qui rend palpable ce résultat, c'est d'abord la simplicité avec laquelle ils se laissent reprendre et tourner à volonté; simplicité qu'on remarque surtout chez les plus anciens. C'est, en second lieu, la fréquentation des sacrements et tous les moyens qu'ils emploient pour conserver une pureté qui doit rendre bien aimables aux yeux de Dieu plusieurs de ces âmes d'adolescents; enfin, la candeur avec laquelle ils révèlent à leurs directeurs et leurs défauts et leurs inquiétudes de conscience.

L'élite des enfants s'est fait agréger à la congrégation du Très-Saint-Cœur établie dans notre église; tous ont la plus tendre dévotion envers Marie. A la fin du mois qui lui est consacré, on brûla devant son image des couronnes de fleurs auxquelles chacun d'eux avait

attaché un billet : c'était la liste des vertus qu'ils s'étaient efforcés de pratiquer en son honneur, parfum d'une agréable odeur et qui dut être bien précieux au cœur de la divine Mère.

La discipline extérieure est à peu près celle de nos pensionnats d'Europe. Sauf les dimanches et fêtes, jamais les récréations ne vont à plus de deux heures par jour. Une des conditions les plus essentielles à nos yeux, et celle peut-être qui trouvait le plus d'obstacles dans les habitudes des écoles chinoises, c'est de distraire les enfants par des jeux et d'ouvrir leurs cœurs aux élans d'une joie expansive. Grâce à Dieu nous y avons réussi, et le collége de Saint-Ignace ne laisse plus beaucoup à désirer sous ce rapport. Mais loin de nous la pensée de faire violence à la gravité du caractère chinois! On jugera du tempérament que nous avons cru devoir adopter par la manière dont se passent les vacances. Elles ont lieu une première fois au commencement des plus fortes chaleurs. Quelques heures de récréation de plus, quelques promenades, un peu plus de variété dans les divertissements, voilà en quoi elles consistent. Du reste, point de jour où les élèves ne rendent compte de leur travail. Les enfants ont la permission de passer deux semaines dans leurs familles; c'est à peine si le tiers d'entre

eux profite de cette liberté. Ce qui leur agrée plus que les congés, c'est de servir la messe le plus souvent possible et de figurer dans les cérémonies religieuses.

Pour revenir aux études, dont nous avons déjà donné une idée générale, voici comment elles sont distribuées au collége de Saint-Ignace. Deux jours de la semaine sont consacrés aux livres de religion, enseignement pour lequel nos élèves sont partagés en deux catégories. Les plus avancés apprennent par cœur les évangiles traduits en style sublime par le P. Emmanuel Diaz et accompagnés de commentaires qui ne laissent rien à désirer sous le rapport de la doctrine, de l'onction, de l'élégance; excellent texte qui fournit au père chargé de l'expliquer le fond d'une solide instruction religieuse. L'histoire de la religion, ou plutôt du genre humain, depuis la création jusqu'à nos jours, fait aussi partie du programme. Les enfants du deuxième cours étudient une somme élémentaire de la doctrine chrétienne composée par le P. Verbiest, chef-d'œuvre d'ordre, de précision et d'élégante simplicité, inscrit par l'empereur Kang-hi au catalogue des livres classiques. Et néanmoins c'est à grand'peine que cet enseignement, en concurrence avec celui des indigènes, obtient toute l'influence que nous souhaitons. Mais ramener

à nos méthodes européennes, ou, pour mieux dire, aux règles du bon sens l'étude des classiques anciens de la Chine, c'est chose encore plus difficile : *hoc opus, hic labor*..

Autant de classes que d'élèves, telle est en un seul mot la méthode chinoise; c'est l'enseignement individuel dans toute la force du terme, lequel se pratique de la manière la plus assourdissante. Chaque jour l'élève doit réciter une quantité de caractères dont le maître lui a appris la veille *le son et l'accent;* l'usage veut que le *sens* ne lui soit expliqué qu'après plusieurs années d'études, et ces explications sont toujours très-superficielles : méthode infaillible pour former des machines à mémoire. Comme la paresse des maîtres a plus de part que toute autre chose dans cette manière d'enseigner, nous avons jugé à propos de l'exclure de nos classes. En conséquence nous avons imposé à nos auxiliaires laïques l'obligation de commenter la leçon en langage vulgaire, et d'exiger des élèves non-seulement qu'ils la sachent par cœur, mais encore qu'ils la comprennent. Ils doivent en outre expliquer chaque jour, pendant une heure, aux élèves réunis, les ouvrages les plus essentiels, suivant une méthode graduée. Grâce à cette transformation de la pédagogie chinoise, tous parviennent en un ou deux

ans à comprendre les principaux classiques, ce qui peut passer pour un tour de force en ce pays. Nous sommes en général contents de leur travail; nous en avons déjà vingt et un qui sont à la composition (ven-tsam), trois commencent à faire des vers et seront capables l'an prochain de subir l'épreuve préparatoire au baccalauréat. Nous les obligeons nous-mêmes à subir deux fois l'année des examens publics, qu'anime souvent la présence des missionnaires. Un capitaine français, qui avait assisté à une de nos séances, trouvait cela fort intéressant.

Mgr Mouly, vicaire apostolique de Mongolie et administrateur de Pékin, nous écrivait : « Je vous félicite de l'accroissement de vos écoles, surtout dans le genre de celle de Zi-ka-wei. Puisse-t-il y en avoir bientôt une pareille dans chaque *hien* (sous-préfecture) de toute la Chine. La plupart des enfants seraient-ils infidèles, il ne faut que cela pour tout convertir. » Mgr Mouly portait ce jugement après un séjour de trois mois au collége de Saint-Ignace, qui ne faisait que de naître.

Un ministre protestant demandait un jour à un catholique si les enfants se plaisaient à Zi-ka-wei. « Ceux de nos écoles, avait-il ajouté, s'enfuient souvent; plusieurs ont risqué de se casser le cou en

sautant par-dessus les murs. » A quoi le catholique répondit : « Au contraire, le mot le plus terrible que le supérieur de Zi-ka-wei puisse prononcer pour obtenir tout ce qu'il veut, c'est celui de renvoi. A ce seul mot, les heureux enfants promettent tout, et ils tiennent parole. Quelques-uns, appartenant à de bonnes familles, ont sollicité comme une faveur d'être mis à des métiers plutôt que séparés des pères ! » Au reste, le ministre biblique, en faisant cet aveu, confirmait l'opinion d'une personne de beaucoup d'esprit, Mme Alcock, femme du consul de sa majesté britannique, zélée protestante et très-instruite. « Nos écoles, disait-elle, ne servent qu'à élever des vauriens ! » Elle avait raison : l'éducation de la jeunesse en pays infidèle est, plus que partout ailleurs, un fruit de l'esprit apostolique, et les grosses sommes versées par la propagande du nouvel évangile entre les mains de ses agents ne sauraient leur donner le zèle nécessaire pour faire connaître et aimer Jésus-Christ.

CHAPITRE VI.

Séminaire diocésain. — Clergé indigène.

Les différents établissements d'éducation dont nous avons parlé plus haut renfermant 1,263 élèves, il nous était permis sans doute d'espérer que la semence déposée dans tant de jeunes cœurs nous donnerait un jour une abondante moisson; toutefois nous avons regardé notre œuvre comme incomplète jusqu'au moment où nous avons pu pourvoir à la formation du clergé indigène par l'érection d'un séminaire diocésain.

Aujourd'hui le séminaire de Tsam-ka-leu compte en tout 42 élèves, dont 9 sont appliqués à la théologie, 7 à la logique, les autres aux humanités et à la grammaire. On n'a rien épargné pour rendre ces jeunes clercs capables de soutenir l'honneur du saint ministère non-seulement par leurs vertus, mais encore par leur science. Aussi, parallèlement au cours

au cours d'études ordinaire, qui comprend comme en Europe la grammaire, les humanités, l'histoire, la philosophie, les mathématiques, la physique et les diverses branches de la théologie, nous avons réservé une large place à la littérature chinoise. Il sied peu qu'un missionnaire soit obligé de recourir à son catéchiste pour écrire ses lettres ou rédiger d'autres pièces qui demandent une composition encore plus châtiée; cette inhabileté à manier la langue maternelle ne serait pas toujours compensée aux yeux de ses compatriotes par des mérites d'un autre genre, et attirerait sur lui une déconsidération plus ou moins préjudiciable à son ministère. Pour parer à cet inconvénient, nous n'exigeons de nos élèves au début de leur carrière classique que l'étude la plus élémentaire du latin; mais en revanche, ils doivent s'exercer pendant sept à huit ans à parler et à écrire la langue de Confucius; lire les auteurs anciens de la Chine et les traités de doctrine chrétienne publiés en chinois; en un mot, tout en posant les fondements de leur éducation cléricale, apprendre tout ce qui est requis pour l'examen du baccalauréat.

Après les humanités chinoises, deux années sont consacrées à la littérature latine. La première année, ils repassent toute la grammaire, font des thèmes et

des versions, apprennent par cœur des textes de l'Écriture et des Pères, des *Lettres* de Cicéron, quelques morceaux des historiens les plus faciles. La seconde année ajoute à ces travaux des narrations, des discours et les différents genres de composition usités dans les classes de seconde et de rhétorique.

Vient ensuite le cours de philosophie, qui est de deux années, et celui de théologie, qui dure quatre ans : ce n'est pas trop assurément pour étudier le dogme, l'Écriture sainte, l'Histoire ecclésiastique et les cas de conscience, autant de branches de la science sacrée qui ne sont pas moins nécessaires en Chine qu'en Europe.

Deux de nos pères professent la théologie, un seul la philosophie, un autre les humanités; trois séminaristes des cours supérieurs enseignent les éléments de la langue latine. Les cours de littérature chinoise sont confiés, comme à Zi-ka-wei, à des lettrés laïques. La géographie, l'histoire, la sphère, les mathématiques élémentaires figurent parmi les accessoires des classes de grammaire et d'humanités. Mais ce programme n'est pas encore définitif, et nous réservons à une plus longue expérience le droit de nous montrer en quoi il pourrait être modifié avec avantage.

Quoi qu'il en soit, les examens de physique, d'histoire, de philosophie et de théologie, nous ont déjà fait connaître des résultats sur lesquels nous étions loin de compter, résultats qui ne nous permettent plus de douter de l'aptitude de nos élèves chinois pour les études sérieuses et ardues. Des thèses soutenues en présence des missionnaires et des évêques des vicariats voisins, ont fait juger très-favorablement de leur talent pour l'argumentation; et si, en général, la marche de leurs idées est lente (la remarque est du P. Plet, un de leurs professeurs), ce défaut est bien compensé chez eux par la solidité de la science une fois acquise.

La piété de nos séminaristes nankinois n'est pas au-dessous de leur aptitude pour la science, et elle est un sujet de consolation pour des directeurs qui ont connu dans leurs meilleurs jours les collèges de Fribourg et de Brugelette. Notons bien que cette piété n'est pas oisive, et qu'elle se manifeste surtout par des œuvres. A peine leur a-t-on parlé de s'employer à la conversion des païens, qu'ils s'y sont mis de tout leur cœur; ce zèle s'est accru à la suite d'une retraite par laquelle ils s'étaient préparés à la fête de la Pentecôte, et l'on aurait mauvaise grâce aujourd'hui à soutenir devant eux cette thèse, malheureusement

trop accréditée jusqu'ici, qui déclare la Chine incapable de conversion. Ils s'en rapporteront plutôt à leurs premiers essais d'apostolat qui, sans être extraordinaires, n'ont pas été sans fruit et nous promettent des résultats plus décisifs. Les excursions qu'ils ont faites parmi les infidèles pendant leurs vacances, et dans lesquelles, accueillis partout avec bienveillance, ils ont fait naître en plus d'un cœur le désir d'embrasser notre sainte foi, ont redoublé leur courage, en nous suggérant à nous-mêmes les réflexions les plus consolantes sur l'avenir probable de cette mission. Non, les païens ne sont pas aussi inabordables qu'on l'a prétendu; sans doute leur conversion offre encore bien des obstacles, mais dont aucun n'est insurmontable, et dans tous les cas, en formant des prêtres indigènes, nous nous préparons pour en triompher de très-utiles auxiliaires.

Un jour sans doute, les rôles seront changés; nous-mêmes deviendrons les auxiliaires, seule qualité qui nous convienne au sein d'une nation chrétienne, tandis que les lévites sortis de nos écoles, devenus forts dans la foi, mûris par une longue expérience du ministère, occuperont tous les rangs de la hiérarchie et administreront seuls cet immense diocèse de Nankin, qui semble destiné à donner naissance à un

grand nombre d'Églises : jour heureux que nous hâtons de nos vœux et par des efforts persévérants, mais que nous croirions plutôt retarder si nous voulions dès à présent inaugurer un ordre de choses tout nouveau, dont les éléments sont à peine formés ou n'existent encore qu'en espérance. Ce fruit, nous le répétons, est de ceux qu'il ne faut cueillir qu'en pleine maturité, et Dieu sait quels sujets d'affliction a parfois donné à tout un diocèse, à des provinces entières, un prêtre élevé trop tôt et sans les épreuves suffisantes à cette haute et redoutable dignité.

Cette question du clergé indigène ne saurait être traitée en général. Le principe est partout le même, mais comment l'appliquer sans connaître les mœurs, le caractère de la nation, le degré de christianisme, si l'on peut s'exprimer ainsi, auquel elle est parvenue?

Au Kiang-nan, tout nous prouve qu'il ne faut avancer dans cette voie qu'avec la plus grande circonspection. Nous avons sous les yeux un peuple qui ne saurait être maintenu dans la pratique des vertus chrétiennes que par des prêtres vraiment irréprochables. Si les mœurs sont pures dans les familles de nos néophytes, si la chasteté règne au foyer domestique, il n'en est pas moins vrai que l'on

respire au dehors, dans le commerce continuel et indispensable avec les païens, une atmosphère toute chargée d'exhalaisons malsaines, tout imprégnée de mollesse et d'impudicité. Pour tout indigène, quel qu'il soit, le mal se présente ici avec d'effroyables facilités. Si donc nous étions assez aveugles pour lancer dans ce diocèse des prêtres qui, sans cesse aux prises avec les plus redoutables tentations, n'auraient que des moyens de persévérance ordinaires, la lutte serait trop inégale, il y aurait bien des vaincus, et ce serait un affreux scandale pour nos faibles chrétiens. Ce n'est pas avec des statuts disciplinaires que l'on pourrait prévenir ou réparer un tel mal; même sous le coup de censures, le prêtre dévoyé resterait à la charge de l'Église qu'il couvrirait de honte; et ce sel affadi jeté dehors et foulé aux pieds par tout le monde, selon la parole de l'Évangile, l'honneur du sacerdoce étant obscurci aux yeux des fidèles et des païens eux-mêmes, nos efforts paralysés par ce manque de considération, le prosélytisme éteint dans tous les cœurs, nous verrions reculer devant nous l'époque désirée, l'époque où nous cesserons d'être nécessaires à la mission.

Nous croyons donc devoir éprouver longtemps l'or du sanctuaire, et nous sommes bien résolus à ne

présenter aux saints ordres que des sujets dont la vertu nous offre déjà des gages de persévérance. Plus tard peut-être, non contents d'avoir étudié une première fois leur vocation et la mesure de leur zèle dans les courses évangéliques que nous leur faisons faire chaque année, nous les enverrons compléter leur éducation sacerdotale auprès d'un missionnaire expérimenté, et ils ne seront admis au sous-diaconat qu'après cette dernière épreuve, ayant atteint ou même dépassé leur trentième année sans sortir de cette tutelle salutaire, sinon indispensable. Cette marche est lente, sans doute, mais la milice sacrée ainsi recrutée ferait bonne guerre à l'ennemi du genre humain.

Il est des missions où des garanties encore plus fortes ont paru nécessaires, et où les indigènes ne sont promus au sacerdoce qu'après s'être enrôlés dans la société religieuse, ordre ou congrégation, à laquelle appartiennent leurs pères dans la foi. Assurément, c'est un moyen très-efficace de combattre les dangers que nous signalions tout à l'heure, puisque la discipline religieuse, avec les vœux, la règle, l'obéissance au supérieur, est plus puissante qu'aucune autre pour prévenir et réprimer les abus. En outre, la fusion des prêtres indigènes avec les missionnaires européens, réalisée ainsi de la manière la plus parfaite, aurait

l'avantage de procurer à ceux-ci une espèce de titre de naturalisation; avantage inappréciable dans un pays comme la Chine, où tout ce qui passe pour étranger est suspect. Que les prêtres chinois et ceux d'Europe viennent à ne former qu'une seule famille, on s'accoutumera à ne pas distinguer entre les uns et les autres; la confiance d'une part, de l'autre la considération et l'estime seront le partage de tous, et il sera beaucoup plus facile de triompher des préjugés nationaux.

Quoi qu'il en soit, c'est sur une base plus large que nous essayons de constituer ici le clergé indigène; et si nous ne fermons pas nos rangs à ceux en qui nous reconnaissons les marques d'une véritable vocation à la vie religieuse, nous ne fermons pas non plus l'entrée du sanctuaire aux jeunes lévites qui ne se sentent pas disposés à ajouter des obligations nouvelles à celles que doit leur imposer le sacerdoce. Sans doute plusieurs de nos séminaristes, résolus de n'épargner aucun moyen de sanctification, demanderont à être admis dans la société de leurs instituteurs; ils savent qu'en suivant cet attrait, supposé toutefois qu'il vienne du ciel, ils ne vont point contre le vœu de leur évêque, qui leur a déclaré, d'accord avec la sacrée congrégation de la Propagande, qu'il serait consolé de les voir

entrer au noviciat de la compagnie de Jésus. Jusqu'à présent, ils n'ont point usé de cette liberté; nous avons bien reçu au noviciat un maître et un élève du collége de Zi-ka-wei, mais aucun séminariste de Tsam-ka-leu.

Quelques personnes se sont imaginé que les enfants exposés par leurs parents infidèles et recueillis par nous seraient d'excellentes recrues pour le clergé chinois. On nous permettra de le dire en toute franchise, ce serait comme si, en France, on allait demander les vocations ecclésiastiques aux hospices des enfants trouvés. Le baptême efface bien la tache du péché originel, mais non celle qui tient à la naissance; et pour réhabiliter ces pauvres enfants aux yeux de la société, il ne faudrait rien moins que l'adoption par une famille honorable ou des talents tout à fait extraordinaires. Aussi leur réservons-nous un sort plus modeste.

Il est un point sur lequel nous devons encore nous expliquer. Nous ne pensons pas qu'il soit à propos d'envoyer en Europe nos jeunes séminaristes; l'éducation qu'ils y recevraient, hors de proportion avec les besoins de la mission, aurait en outre des inconvénients de plus d'une sorte. En fait de science, nous pouvons le dire sans vanité, notre établissement de

Tsam-ka-leu laisse peu à désirer, puisqu'il a pour professeurs des hommes qui avaient déjà fait leurs preuves dans les colléges et séminaires d'Europe. Si donc nous envoyons nos séminaristes étudier en France ou en Italie, ils n'en reviendront pas beaucoup plus instruits, et ce qu'ils auront acquis de connaissances européennes ne compensera pas pour eux l'ignorance de la littérature nationale. Mais, de plus, j'en parle par expérience, il est bien à craindre que ce qu'ils auront vu n'exerce sur leur caractère une fâcheuse influence. La nature chinoise est si soupçonneuse qu'elle se scandalise de tout; peut-on se flatter qu'avec cette disposition d'esprit ils trouvent toujours les peuples catholiques aussi parfaits qu'ils se les figurent? Et si, l'amour-propre national aidant, ils venaient à concevoir contre nous de nouvelles préventions, ils nous susciteraient des embarras sans nombre, encore accrus par la supériorité qu'ils ne manqueraient pas d'affecter à l'égard de leurs compatriotes.

Au reste, point de règle sans exception. Que des sujets d'un esprit solide, d'un cœur droit, dans la maturité de l'âge et de la raison, après avoir terminé en Chine leur cours de théologie, aillent étudier en Europe sous les meilleurs maîtres et se perfectionner dans le commerce des professeurs de haut enseigne-

ment, nous le verrions sans aucune inquiétude, et nous serions heureux si, par ce moyen, les chrétientés du Céleste Empire pouvaient entrer dans le mouvement de la catholicité, comme les Églises des grands États civilisés de l'Amérique du Nord.

CHAPITRE VII.

Églises et résidences centrales de la mission.

Ce fut un grand jour pour la mission que celui où, pour la première fois, nous avons pu chanter les louanges de Dieu dans un édifice dont la coupole, dominant tout le pays, montrait aux païens étonnés le signe de notre rédemption.

Deux dédicaces ont été célébrées depuis 1851, la première à Zi-ka-wei, dont l'église est sous le vocable de saint Ignace, la seconde dans la ville même de Chang-hai, résidence épiscopale qui ne possédait naguère encore qu'une pauvre chapelle, mais qui peut maintenant faire voir aux étrangers avec un certain orgueil sa cathédrale de Saint-François-Xavier.

Comme c'est autour de ces deux églises que se concentrent tous les intérêts de la mission, on ne trouvera pas mauvais que nous parlions avec quelque détail de ce qui les concerne, de leur fondation, des œuvres

d'art qui les décorent, de l'affluence des pèlerins qui les visitent presque toute l'année et s'y réunissent en très-grand nombre aux principales fêtes, enfin des avantages de toute espèce que procure à nos missionnaires et même aux étrangers la maison de retraite de Zi-ka-wei.

L'église de Saint-Ignace, construite la première, fut le coup d'essai du P. Hélot, architecte improvisé, qui acquit bientôt assez d'expérience pour être chargé par Mgr Maresca des travaux de la cathédrale. Ce bon père, alors nouveau débarqué, regrettait de ne pouvoir prêcher l'Évangile à ses ouvriers; il n'en a pas moins réussi à tirer le meilleur parti possible de toutes les ressources du pays. Il a fait de curieuses observations sur les procédés employés par les Chinois pour la *cuite* et la *trempe* de la brique, sur leur chaux qu'il dit hydraulique, sur la manière de se passer de pilotis, etc., etc. Plus d'une fois, il put constater que l'art de bâtir est ici beaucoup plus avancé qu'on ne se le figure communément. Ainsi, lorsqu'il entreprit la coupole, travail très-délicat, il remarqua que plusieurs coupes de charpente accueillies en Europe comme des découvertes ou d'admirables traditions romaines, sont tout aussi bien des routines chinoises.

Malgré les pluies qui ont souvent interrompu les

travaux, l'église de Saint-Ignace fut terminée en cinq à six mois, au grand étonnement des Européens de la communauté marchande, qui n'ont jamais obtenu rien de semblable des charpentiers et des maçons chinois, parce qu'ils oublient trop souvent peut-être que la charité est un moteur encore plus puissant que le bâton.

En somme, l'église de Zi-ka-wei est d'une architecture élégante, et la croix plantée sur sa coupole s'aperçoit de fort loin. Le vaisseau principal est flanqué à droite et à gauche de deux vastes pièces décorées à la chinoise, que l'on pourrait appeler *salles de catéchuménat;* car elles sont destinées à la première instruction des fidèles, hommes et femmes, que nous recevons séparément, sous les yeux des passants, des concierges et des catéchistes, de manière à ne laisser aucune prise à des susceptibilités plus à craindre ici que partout ailleurs.

Sous le maître-autel, chef-d'œuvre de sculpture dû au ciseau du frère Ferrer, est placé le corps du martyr saint Maxime, entouré des emblèmes de son triomphe et d'une belle inscription sculptée et dorée, en caractères chinois. Le tabernacle est surmonté d'un crucifix en ivoire, d'une expression et d'une grandeur remarquables : c'est une pieuse offrande reçue par

nous au château de Lumiar près Lisbonne, en 1847. Les colonnes et les chapiteaux du rétable sont l'œuvre de mains chinoises, mais le beau relief qui s'y encadre à merveille est tout entier du frère Ferrer. Il représente tous les saints de la compagnie, depuis saint Ignace jusqu'au bienheureux Pierre Claver, exécutés avec une grande fidélité d'après des portraits connus. Chaque personnage s'y montre avec l'expression qui caractérise le mieux sa vie religieuse, et l'on peut dire que les plus beaux traits de notre histoire se retrouvent tous dans cette page éloquente. Marie, environnée d'anges, domine tout l'ensemble. Les petits autels latéraux attendent encore les statues de Notre-Seigneur et de sa divine mère. Ce n'est pas à nous de louer le mérite artistique de toutes ces œuvres, qui ont obtenu plus d'une fois le suffrage des connaisseurs, et des mentions honorables dans les journaux anglais et américains; mais voici un trait par lequel on jugera du moins du degré de réalité auquel a su atteindre le frère Ferrer.

Il avait sculpté un petit enfant Jésus destiné à être exposé dans un berceau pendant le temps de Noël. Or un missionnaire s'avisa de le présenter dans une famille chrétienne en disant: « Voici un petit enfant que j'ai recueilli; l'adoptez-vous? — Oui, fut-il

répondu tout d'une voix. » Puis de regarder le nouveau-venu, et six personnes, les unes après les autres, y furent prises. Cette figure était si vivante, qu'il fallut beaucoup d'attention pour s'apercevoir qu'elle était de bois. Une petite fille de trois ans, trouvant ce petit frère charmant, lui apportait des bonbons; bien qu'elle ne fût pas tout à fait rassurée voyant ces mains étendues qui avaient l'air de vouloir saisir les siennes. « Père, disait-elle, donnez-lui à manger! »

L'église de Saint-Ignace fut bénie le jour même de sa fête, en 1851. Mgr Maresca était accompagné de son coadjuteur, Mgr Spelta; Mgr Forcade, vicaire apostolique du Japon, et Mgr Novella, qui avait dû quitter momentanément le Hu-kuam pour cause de santé, rehaussaient encore par leur présence cette imposante cérémonie, à laquelle assistaient deux missionnaires apostoliques, une trentaine de religieux de la compagnie, les séminaristes de Tsam-ka-leu, les élèves du collége de Zi-ka-wei, grand nombre de catéchistes et plusieurs chrétiens distingués, dont quelques-uns portaient le bouton de bachelier. Les trois nefs étaient pleines de fidèles; plus de mille chrétiens passèrent toute la journée à entendre la messe et les instructions, et à adorer le saint sacrement, qui fut exposé jusqu'au soir.

Bientôt les curieux de toutes les religions et de toutes les sectes accourent à Zi-ka-wei ; ils y entendirent la parole de Dieu : nos catéchistes étaient fiers de leur expliquer pourquoi cette architecture aux proportions plus hautes que celles de leurs pagodes. A la fête de saint François Xavier, le concours des chrétiens se renouvela, et nous fûmes heureux de voir se prononcer de plus en plus le mouvement spontané qui érigeait définitivement notre église en pèlerinage. Trois évêques, MM. Mouly, Balduc et Daguin, s'étaient joints aux prélats qui avaient célébré chez nous la Saint-Ignace. Il était beau de voir nos chrétiens, peu accoutumés à cette profusion de faveurs épiscopales, se précipiter au-devant des successeurs des apôtres, courber la tête sous leurs mains et baiser leurs anneaux avec un pieux empressement.

Je ne raconterai ni les cérémonies touchantes de la semaine sainte, ni la splendide procession de la Fête-Dieu, où nous eûmes la satisfaction, dans les évolutions que nous fîmes autour de notre enclos, d'empiéter un peu sur la route des païens. M. le commandant de Plas voulut y assister avec l'état-major et l'équipagne du *Cassini*. Le consulat, en l'absence de M. de Montigny, y était représenté par M. Edan. « Ces fêtes sont doublement belles, me disaient à part

quelques officiers ; nulle part la sainte eucharistie ne réjouit l'âme autant que dans une telle fusion de races, d'âges et de rangs : c'est vraiment la communion des saints ! » La plupart des assistants avaient participé aux saints mystères.

Il est convenu désormais que les fêtes de Zi-ka-wei sont des fêtes *catholiques*, et il n'est pas un homme qui ne veuille conduire sa femme, ses fils et ses filles à la jolie église de Saint-Ignace. Mais arrivons à la cathédrale et à la résidence épiscopale de Chang-hai.

On se rappelle que cette ville est la patrie de l'illustre disciple du P. Ricci, Paul Siu, qui était revêtu d'une des dignités les plus éminentes de l'empire. Ce généreux néophyte avait d'abord reçu les missionnaires dans sa propre demeure ; mais sur l'observation du P. Catanéo, que les petits et les pauvres n'aborderaient pas sans quelque embarras le palais d'un si haut personnage, il consacra à la construction d'une église et d'un presbytère un terrain situé dans l'enceinte de la ville, non loin de la porte septentrionale. Après la ruine de nos missions, l'église fut changée en pagode, le presbytère servit à la fois d'école publique et de logement pour des bonzesses.

Tel était l'état des choses lorsque les conventions

passées entre M. de Lagrené et le commissaire impérial Ki-in nous permirent d'exiger sinon une restitution, au moins une indemnité. Le P. Lemaître, chargé par Mgr de Bési de suivre cette affaire, fut efficacement appuyé par les consuls d'Angleterre et de Danemark; les bâtiments qui avaient reçu une destination ne furent pas rendus; mais on nous offrit des compensations avantageuses, entre autres un terrain que baigne le Wam-pou, et c'est sur ce terrain que s'élève aujourd'hui la cathédrale de Saint-François-Xavier.

Au mois de mars 1848, Mgr de Bési, sur le point de quitter la Chine, en posa la première pierre, et le 20 mars 1853, Mgr Maresca en fit la bénédiction solennelle, au milieu d'un immense concours et à la grande satisfaction de tous les gens de bien. Inutile de rapporter les circonstances difficiles qui ont si longtemps suspendu l'achèvement de cet édifice, et les mécomptes que l'on éprouva aux diverses périodes de sa construction; toujours est-il que le P. Hélot ayant déjà fait son apprentissage dans la chapelle de Zi-ka-wei, coup d'essai qui lui avait mérité l'approbation générale, il fut jugé capable, malgré la différence des deux entreprises, de diriger les travaux, et devint une seconde fois architecte par obéissance.

Enfin, après plusieurs années, on vit la croix dominer la ville de Chang-hai, dont la cathédrale est sans contredit l'édifice le plus considérable. Elle est aperçue de fort loin, s'élevant bien au-dessus de tout ce qui l'environne, et, quoi qu'on puisse penser de son architecture, nul doute qu'aux yeux des Chinois du moins, sa grandeur ne compense avantageusement ce qui manquerait peut-être à la justesse de ses proportions et à la grâce de ses formes. Sur sa façade on remarque un beau cadran bleu et or, dont l'aiguille n'attend que l'horloge qui doit la faire marcher; les armes du pape, placées là pour faire comprendre à tous, catholiques, hérétiques ou infidèles, que le successeur de saint Pierre est le seul dépositaire des clefs du ciel; enfin de belles inscriptions en caractères chinois, les mêmes qui avaient été gravées par nos anciens pères sur le portail de l'église de Pékin.

L'architecture est d'ordre dorique. Des artistes de profession n'auraient peut-être pas souffert qu'il s'y mêlât rien d'étranger; mais nous savons gré au P. Hélot d'avoir fait la part du goût et des traditions du pays. Ainsi, tout autour de l'édifice, il a fait courir un long cordon d'ornementation vraiment chinoise, dont le style rappelle assez celui des chapiteaux gothiques. Le journal anglais et protestant de

Chang-hai, dans un article où il loue le tout en général, parle avec complaisance de nos autels, qu'il trouve d'un goût exquis. Ici encore on reconnaît les dessins et le ciseau du frère Ferrer. Il s'est surtout distingué dans le maître-autel, où il a sculpté le Christ au tombeau. Sur les gradins, on remarque dix chandeliers d'un beau travail, d'une parfaite élégance de formes, tels en un mot que peu de cathédrales en possèdent de semblables; ils ont été exécutés par des ouvriers chinois sur les dessins du P. Hélot.

C'est auprès de cette église, à portée des relations avec la population européenne de Chang-hai, que réside Mgr Maresca, administrateur apostolique du diocèse de Nankin. Il est assisté dans l'exercice du saint ministère par le supérieur et un ou deux religieux de la compagnie; car on peut regarder Chang-hai comme une mission à poste fixe, et depuis l'ouverture de la cathédrale, l'empressement des masses à venir la visiter y multiplie le travail comme aussi les consolations des ouvriers évangéliques. Mais je ne serais pas complet dans l'exposé des nouvelles ressources acquises dans ces dernières années à la mission, si je ne disais aussi tout ce que nous trouvons dans la résidence de Zi-ka-wei, autre position

centrale déjà connue à nos lecteurs par le collége et l'église de Saint-Ignace.

Mgr Maresca désigne souvent la maison de Zi-ka-wei par les noms de *Paradis terrestre* et de *Pharmacie de la mission*. C'est là, en effet, que nos ouvriers viennent réparer leurs forces deux fois l'année, à l'époque des grandes chaleurs, lorsque la campagne n'est plus tenable, et vers la fin de la douzième lune, temps consacré par les Chinois aux affaires et aux plaisirs qui accompagnent le *nouvel an*. Les missionnaires se rendent en deux bandes à l'un et l'autre appel, afin que le troupeau ne reste jamais sans pasteurs. Tous peuvent faire ainsi leur retraite annuelle, ce qui leur serait impossible s'ils ne s'éloignaient pas de leurs districts. Nous y invitons tous les prêtres, jésuites ou non, indigènes ou européens, et il est bien entendu que chacun doit s'y comporter comme chez soi. Grâce à cette mesure salutaire, nous avons la consolation de sauver les hommes apostoliques du découragement, la plus terrible peut-être de toutes les tentations qui puissent les assaillir; et l'on n'a pas de peine à se figurer combien des réunions de ce genre servent à entretenir la charité fraternelle, à éclairer le zèle, en mettant à la disposition de chacun les lumières de tous; à faire régner dans nos travaux

cet accord si nécessaire pour les rendre efficaces, notre but étant de procurer le salut du plus grand nombre d'âmes possible, ou, ce qui est la même chose, la plus grande gloire de Dieu. « Zi-ka-wei, écrit un de nos pères, devient au besoin, pour chacun de nous, un lieu de repos; une infirmerie, flanquée de sa modeste pharmacie; une Sorbonne, où se discutent et s'éclaircissent les cas de conscience, si nouveaux et si multipliés dans cet extrême Orient. » Ces trois mots disent beaucoup, et ils ne disent certainement pas trop.

Plus d'un officier de marine, parti de France avec des doutes ou dans un oubli complet de ses intérêts éternels, a retrouvé à Zi-ka-wei la paix de l'âme et la sérénité de la conscience. Un capitaine de frégate, qui en avait fait l'heureuse expérience, nous écrivait dès 1849 : « J'ai quelques raisons de croire que nous pourrions bien retourner à Chang-hai, et cela dans peu. En ce cas je serai bien heureux de vous serrer la main... Vous avez pour combattre les passions humaines des armes que nous connaissons aussi, nous autres mondains, mais que nous laissons rouiller entre nos mains. Aussi ai-je admiré le courage et la sérénité qui vous accompagnent tous dans l'accomplissement de votre belle et pénible destinée. » — Mais

c'est justice de le dire, les vertus dont on nous fait honneur ne sont pas l'apanage exclusif du missionnaire, et il est tel de ces hommes du monde dont l'exemple est très-propre à stimuler notre zèle.

Plusieurs évêques missionnaires, membres de la congrégation de Saint-Lazare, sont venus se reposer dans cet asile des fatigues de leur apostolat, et leurs visites ont fait naître d'eux à nous cet échange de bons offices et cette réciprocité d'affection dont le prix n'est jamais mieux connu que loin de la patrie. « Le souvenir de Zi-ka-wei, nous écrivait M[gr] Daguin, coadjuteur du vicaire apostolique de la Mongolie, est bien cher à mon cœur, et je me rappellerai toujours la cordialité avec laquelle j'y ai été traité. Je vous prie de saluer de ma part les chers pères ***; leur bon cœur est entré dans le mien. Au saint autel, je continuerai mes souhaits pour la prospérité des œuvres que vous entreprenez pour la plus grande gloire de Dieu. »

Ce témoignage et autres semblables prouvent du moins que c'est un établissement précieux pour les missions, que celui qui rassemble de la sorte les missionnaires de tous les degrés et de tous les ordres, dans l'union de la plus expansive charité.

CHAPITRE VIII.

Obstacles que l'apostolat rencontre au Kiang-nan. — Quelques traits des mœurs païennes.

Pour qui connaît les populations auxquelles nous apportons la lumière de l'Évangile, une conversion au christianisme est, en ce pays, une des œuvres les plus surprenantes de la grâce; et la conservation de la foi, des bonnes mœurs, de la piété parmi les chrétiens, une sorte de miracle continuel.

A Dieu ne plaise que nous assombrissions encore, par des exagérations, le triste tableau que nous avons sans cesse sous les yeux, ou que nous mettions sur le compte de la nation entière, comme on l'a fait trop souvent, les vices et la dépravation de certaines classes de la société. On ne doit pas non plus oublier, en nous lisant, que la Chine est, par excellence, le pays des contrastes; que toutes les provinces sont loin de se ressembler, et que ce serait à tort, par conséquent, qu'on appliquerait à tous les habitants

du Céleste Empire ce que nous avons à dire de ceux du Kiang-nan.

Ces réserves faites, nous exposerons sans détour quels obstacles rencontre ici la prédication de l'Évangile, dans les préjugés nationaux, dans la corruption des mœurs, dans l'abaissement des caractères ; toutes choses que nous avons été à même d'observer de fort près, et qui font une grande partie de notre expérience de missionnaire. Cette franchise, nous la devons surtout à ceux de nos frères qui s'apprêtent à venir partager nos fatigues, et dont le zèle, s'il est sincère, loin d'être découragé par ces affligeantes vérités, s'enflammera de plus en plus à la vue de l'affreuse misère où sont plongées tant d'âmes rachetées du sang de Jésus-Christ.

D'ailleurs, apprendrons-nous rien à la plupart de nos lecteurs en leur parlant de ce matérialisme abject dans lequel est ensevelie la masse de la nation, et qui pervertit son sens moral beaucoup plus que la superstition et l'idolâtrie? On connaît généralement en Europe, pour peu qu'on ait lu les relations des missionnaires, cette populace avide de riz et de sapèques ; ces marchands qui n'ont d'autre raison sociale que le besoin d'entasser, généreux quelquefois par faste oriental et se permettant même de donner aux Euro-

péens des leçons d'équité, mais dont la vertu n'a aucune consistance, parce qu'elle n'est appuyée sur aucune conviction religieuse. On a entendu parler de ces mandarins fumeurs d'opium et rapaces, qui s'engraissent des sueurs du peuple, qui alimentent le luxe de leurs nombreuses concubines aux dépens des plaideurs, et qui, pour apaiser les colères officielles des vice-rois et des *ko-lao*, n'ont qu'à partager avec eux; habiles d'ailleurs à manier le pinceau, hommes de bonne compagnie, esprits fins et délicats, toujours prêts à rédiger une proclamation des plus paternelles en même temps qu'ils font briser les os d'un accusé pour en tirer un écu. Ces portraits, nous devons l'avouer, ne sont que trop véridiques, et plus d'une fois nous nous sommes vus en face des originaux.

Le souci habituel des classes inférieures se trahit dans les conversations. Approchez-vous des pauvres gens, écoutez sur quoi roule l'entretien; il est bien rare que ce ne soit pas sur le prix des choses. C'est ce que nous avons constaté mainte et mainte fois, quand nous traversions les fleuves ou que nous suivions leur cours sur les grandes barques qui remplacent ici les messageries d'Europe : nous étions alors fort à notre aise pour observer la foule, qui, le plus souvent, ne prenait pas garde à nous.

Un matin pourtant, ma présence avait été cause qu'on s'était mis à parler religion, à disserter sur le christianisme, dont mes compagnons de voyage donnaient des définitions plus plaisantes les unes que les autres; lorsqu'un docteur de village, souriant de tant d'ignorance, prit la parole et s'exprima en ces termes : « Vous n'y entendez rien. Pour moi qui vois des *tien-chu-kiao* (chrétiens), et qui entends vanter tous les jours les aumônes de la famille *Tcham,* j'en sais quelque chose. La religion du Maître du ciel, c'est : *qu'une fois qu'on y est entré, on a toujours du riz à manger.* — Vous avez raison, mon bon ami, dis-je à mon tour, de ne pas oublier que les chrétiens vous ont soulagé au temps de la disette et qu'ils se sont privés du nécessaire pour nourrir leur prochain. Imitez donc leur foi; ils auront encore la charité de vous accueillir, après la mort, dans une vie qui ne sera plus sujette à la maladie ni à la faim. — C'est vrai, c'est vrai et bon, fut-il répondu pendant que la barque touchait la rive. » J'ai rejoint cet homme depuis, et il n'est pas encore catéchumène.

Dans les rangs supérieurs de la société, nous rencontrons une indifférence plus réfléchie et non moins incurable, une insouciance de bon ton et en quelque sorte aristocratique. La noblesse kiang-nanaise est

une surface à peu près sans aspérité : c'est froid et poli comme la glace. Veut-on discuter avec eux et aller un peu au fond des choses, les fragments de Confucius, que chacun sait par cœur, leur fournissent aussitôt une foule de faux-fuyants, et ils vous échappent à l'aide de ces lieux communs dont les discrets apologistes de l'infidélité ont toujours la mémoire parfaitement pourvue. Et quand ils ont épuisé toutes les formes de la contradiction, que vous les croyez enfin à bout d'arguments et prêts à s'avouer vaincus, deux ou trois citations du philosophe suffisent pour les tirer d'affaire. Ils nous prouvent alors, par des textes, qu'eux aussi ont une foi pure, et que si nous sommes dans le vrai, leurs croyances s'accordent avec les nôtres, si bien qu'ils n'ont rien à changer à leur manière de voir.

Confucius expirant avait dit à ses disciples : « Vous ne pourrez pas plus que moi remettre la vertu en honneur sur la terre entière ; mais vous pouvez conserver le dépôt de la saine doctrine que je vous transmets, et le transmettre à votre tour à des successeurs qui le feront arriver aux générations futures. » Malheureusement, ce faible dépôt des traditions primitives n'a pas été fidèlement gardé, et les académies auxquelles il était confié laissant dissiper les enseignements que

le maître tenait d'une source plus pure, il n'est plus resté à l'usage des lettrés modernes qu'une vaine et insignifiante rhétorique.

L'idée de Dieu est, sinon perdue, étouffée sous un amas de superstitions; ses attributs les plus essentiels sont pratiquement méconnus : sa vérité ne rend pas sincère, ses jugements n'arrêtent pas l'injustice, et son regard n'effraie pas le crime. Ce serait même beaucoup s'avancer que de dire que la Chine garde encore quelques sanctuaires au *Dieu inconnu*, tant la notion de l'Être suprême, conservée sur les feuillets des livres sacrés, a été partout ailleurs mêlée aux systèmes les plus absurdes.

On pourrait définir la Chine : un pays où toutes les vérités ont été amoindries. Dans les tribunaux, la cause la plus juste ne se soutient jamais sans mensonge. Un néophyte nous disait : « Père, ma partie m'a réellement volé cinquante piastres, mais pour en obtenir quarante, je dois affirmer au juge que j'en ai perdu deux cents. » Un autre avait reçu un soufflet; l'accusation, pour réussir, devait constater une fracture à la mâchoire. Un de nos catéchistes, à Chang-hai, avait été maltraité par le fils d'un satellite; l'offensé, dont les jambes étaient en fort bon état, dut s'étendre dans un palanquin, et, précédé d'un héraut

chargé de détourner les pierres du chemin, arriver à la préfecture en rugissant comme un lion, tandis que ses avoués remplissaient de leurs gémissements la salle de l'audience. Voilà comme les vérités sont amoindries.

L'exercice des charges publiques est un brigandage, mais un brigandage nécessaire. Les magistrats, n'étant pas soldés par le trésor, prélèvent leur traitement sur le salaire des subalternes qui, à leur tour, rançonnent les plaideurs. « Rien de plus juste, nous disait à ce propos un huissier des plus honnêtes, puisque nous travaillons pour le public et que le gouvernement ne paie pas nos peines. A nous donc de nous compenser sur les grands propriétaires qui tombent dans nos bureaux. » Nombre de gens du métier m'ont tenu le même langage.

Le tao-tai Lin, chargé de trente chefs d'accusation, dont le moindre était peut-être d'avoir eu avec les étrangers des relations peu conformes aux rites du Céleste Empire, comparaît à l'audience du vice-roi de Nankin. L'habile intendant se présente dans l'attitude d'un coupable convaincu, et il se démet de toutes ses charges ès-mains de Son Excellence, reconnaissant de lui-même qu'il est un magistrat sans talent, incapable de remplir aucun emploi, indigne des honneurs

attachés à ses fonctions. Et le vice-roi, que va-t-il faire? Il vient d'apercevoir 30,000 piastres adroitement déposées sur sa crédence; aussi s'empresse-t-il de combler l'accusé de félicitations et d'éloges: « Aucun intendant n'a jamais mieux géré que lui; il entretient avec les Occidentaux une paix avantageuse à l'État, etc., etc. » — Le tao-tai nous revient triomphant. Mais d'où coulaient ces sommes fabuleuses? Des veines des contribuables. Sans doute, la contrebande de l'opium est une source abondante de richesses pour les mandarins de Chang-hai; mais elle ne suffit pas. Et que devient l'équité dans un pays où la magistrature est l'apprentissage du vol?

Les crimes restent impunis quand personne ne se porte partie civile, les juges se souciant peu d'une victime qui n'offre point de proie à ronger. Un cadavre flotte des jours entiers sur les eaux au su et au vu de tout le monde, sans qu'il se fasse la moindre enquête pour découvrir le coupable; les parents, les intéressés hésitent le plus souvent à entreprendre une poursuite qui les livre aux loups-cerviers du prétoire. Ainsi nulle sécurité pour les personnes et pour les biens; les grandes fortunes sont seules respectées, parce qu'elles se font craindre.

Il y a peu d'années, je traversais une grande ville

vers quatre heures du matin; six barques de pirates stationnaient devant un riche magasin de détail dont les portes avaient été forcées; puis, chargée d'un énorme butin, la flottille se retirait en paix, sous les yeux de la garde urbaine dont les postes couvraient la rive. Une heure ou deux après, les satellites se mirent à la poursuite des pillards, mais ils eurent bien soin de ne pas les atteindre. Cela se passait dans le quartier le plus populeux d'une place de guerre deux ou trois fois grande comme Lyon, et qui est censée défendue par une garnison de cinq mille hommes.

Il est évident que le niveau de la conscience publique doit être bien bas dans un pays où de pareils faits ne sont pas rares et ne causent aucune surprise. Si nous descendons encore de quelques degrés, nous trouvons les bonzes, classe si décriée au Kiang-nan, qu'on les appelle communément *cœurs noirs*. La chronique populaire les fait descendre d'une race de brigands, et elle ajoute même qu'ils ont changé de nom pour échapper à l'opprobre d'une telle origine. Ces ministres de Fô ne croient à rien, mais ils exploitent les croyances du peuple; pourvu qu'on les paie, ils ne se refusent jamais à réciter des prières, à mettre en fuite les mauvais génies par leur infernale musique, à retenir, en criant à tue-tête, les âmes des moribonds

prêtes à s'échapper. Malgré la bassesse de leurs sentiments et le mépris dans lequel ils croupissent, leurs supérieurs jouissent de certains priviléges qui les rendent parfois redoutables aux mandarins eux-mêmes. Tous ne sont pas ignorants : nous en avons vu venir de cinquante lieues pour discuter avec nous, et plusieurs appuyaient leurs doctrines d'une métaphysique subtile et captieuse qui exigeait, pour que la réfutation fût péremptoire, une grande vigueur d'argumentation.

Veut-on un exemple de leur scepticisme railleur? Voici ce qui nous est arrivé à nous-même. Pendant les cérémonies de la première lune, je vis un Rao-ze qui aspirait avec délectation les bouffées de sa pipe devant l'autel de Xam-ti, les rejetant par les narines et par la bouche au milieu des vapeurs de l'encens et des bougies rouges allumées par les dévots. « Prétends-tu, lui dis-je, honorer ton Dieu, en usant avec lui de si peu de révérence? — J'ai autant de droit, répliqua-t-il, d'aspirer de la fumée que Xam-ti d'en respirer : dans son temps, il fumait aussi! »

En fait de probité et de mœurs, un trait suffit. Je cheminais un jour accompagné d'un bonze converti, lorsqu'un de ses anciens collègues vint à passer devant nous. « Père, me dit le néophyte, voilà le seul honnête

homme, sur cent mille que je connais dans les pagodes. » L'un d'eux, que je pressais de renoncer à des idoles auxquelles il ne croyait pas, me répondit froidement : « Faites-moi une pension alimentaire, et je me rends. »

On regarde généralement la conversion d'un bonze comme chose impossible, et les missionnaires sont, sur ce point, à peu près d'accord avec les fidèles. Cependant la toute-puissance de la grâce triomphe quelquefois de ces cœurs endurcis; mais pour nous assurer d'un changement sincère et ne pas donner lieu aux païens de se scandaliser, nous exigeons de ceux qui demandent le baptême un catéchuménat héroïque, des épreuves longues et multipliées, lesquelles, tant cette race est hypocrite, n'ont pas été jusqu'ici suffisantes pour nous mettre à l'abri de toute surprise. L'un d'eux, au bout de trois années, avait fini par gagner notre confiance, si bien que le plus clairvoyant de nos bacheliers disait : « Celui-là aura bientôt effacé la honte de son ancien métier; » et cependant son zèle et sa ferveur de commande n'étaient qu'un voile dont il couvrait les vices les plus ignobles.

« Père, dit un jour au P. Vuillaume un chrétien qui lui sert quelquefois de catéchiste, l'œuvre de Dieu va bien, je suis occupé à attirer dans le filet un

gros poisson. Vous connaissez telle pagode? — Oui. Eh bien? — J'ai déjà vu deux fois le bonze qui la dessert; nous avons causé religion. C'est un homme plein de bonne foi. A peine a-t-il eu entendu exposer nos principaux mystères : « C'en est fait, s'est-il écrié, « je ne veux plus adorer que le Seigneur du ciel. » — Fort bien; ensuite? — Ensuite il m'a consulté sur les moyens de sortir d'entre les griffes du diable, et je lui ai conseillé d'attendre quelques jours, de retirer ce qui lui appartient en propre de la pagode, de le placer en mains sûres et puis de s'enfuir à l'insu des païens. « Non, m'a-t-il répondu; le scandale a « été public, il faut que la réparation le soit également. » Point d'éclat, lui ai-je dit; cela n'aurait aucune utilité et pourrait nous susciter, à toi comme à moi, de graves embarras de la part de la populace et des mandarins. » A quelque temps de là, le père demanda des nouvelles du gros poisson. — « Hélas! père, il m'a glissé dans la main, ce serpent de rivière, il m'a échappé. L'avant-dernière nuit il s'est enfui, emportant de la pagode tout ce qu'elle renfermait de précieux, meubles, statues, etc. On ne sait où il est allé. J'avais toujours entendu dire que les bonzes sont des hommes *au cœur noir;* je le sais maintenant par expérience. »

Pour peindre encore mieux la situation du missionnaire aux prises avec la superstition, l'indifférence et la mauvaise foi, nous empruntons à l'une des dernières lettres du P. Tinguy le récit d'une petite scène où il joue lui-même le principal rôle.

« Un jour, dit-il, j'eus l'occasion de faire ressortir aux yeux des infidèles les inepties et les turpitudes de leurs doctrines religieuses. Comme j'étais à table, il s'en réunit un certain nombre à la porte de la chambre, sans toutefois oser entrer. Les petits enfants, un peu plus hardis, se risquèrent les premiers; mais ils se retirèrent dès que je leur adressai la parole. Voulant néanmoins profiter de la circonstance pour parler contre leurs superstitions et leur faire connaître Dieu, je leur dis qu'ils pouvaient entrer sans crainte. Alors un homme à taille élevée, et à barbe déjà blanche, entre en me faisant une légère inclination. Après les premiers compliments d'usage, je lui demandai s'il n'y avait jamais eu de chrétiens dans sa famille. Il me répondit que non. J'ajoutai alors : — Et pourquoi toi, qui me parais instruit, n'embrasses-tu pas la religion du Maître du ciel? Je ne te demande pas si tu crois aux idoles : tu as trop d'esprit pour ne pas laisser cette folie aux femmes et aux gens sans lettres. Il me sembla embarrassé du compliment, et resta

quelques instants sans rien dire ; puis enfin il répliqua : — Je le sais, la religion du Maître du ciel est bonne, mais la nôtre est bonne aussi ; c'est la même chose : nous savons, comme vous autres, que les bons seront récompensés et les méchants punis après la mort. — Comment, lui répondis-je, peux-tu dire que la religion du Maître du ciel et l'idolâtrie des païens sont la même chose ? Elles sont aussi opposées que le jour et la nuit. Écoute seulement le premier point de la religion chrétienne : Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement. Vous autres infidèles, vous n'adorez pas et n'aimez pas Dieu : vous adorez et vous aimez toute autre chose. Par exemple, qu'allez-vous faire dans cette pagode de *Kuei-im*, que l'on aperçoit d'ici ? Tu ne peux ignorer que cette *Kuei-im* fut une mauvaise fille de famille de mandarin. Son frère voulut punir de mort son honteux libertinage ; sa mère la cacha chez les bonzes, et réussit ainsi à la dérober pour quelque temps au châtiment qui l'attendait. Mais le frère étant venu à connaître le lieu de sa retraite, le livra aux flammes, et fit ainsi périr sa sœur au milieu de l'incendie. Une pie, s'étant par hasard mise à voler au-dessus des décombres pendant qu'ils fumaient encore, une vieille païenne s'écria : « C'est *Kuei-im* qui s'envole au ciel ! » Il n'en fallut

pas davantage pour que les autres ignorants s'écriassent à leur tour : « Oui, c'est *Kuei-im* qui s'envole au « ciel ! » Penses-tu donc que ce soit la même chose d'adorer le créateur du ciel et de terre, où le démon, caché sous l'image de l'impure *Kuei-im!*

« Je m'aperçus qu'il commençait à rougir et qu'il avait grande envie de se retirer. Il ne trouvait point de paroles pour me répondre ; et il y avait plus de cinquante personnes qui le regardaient. Il me répéta encore, en faisant un salut pour partir : — C'est cependant la même chose ; nous admettons aussi qu'il y a un enfer pour punir les méchants. — Ne te presse pas de sortir, lui dis-je, et ne crois pas que je te parle pour te faire de la peine : je voudrais au contraire, en t'éclairant, te faire éviter les peines de cet enfer où tu crois que les méchants tomberont après leur mort. Remarque-le bien, ta croyance et celle des chrétiens diffèrent essentiellement, même sur cet article.

« Les souffrances de l'enfer sont éternelles : nous le croyons, parce que ce dogme nous est révélé dans nos livres saints, qui contiennent la parole infaillible de Dieu. Vous autres, vous croyez faussement que quelques offrandes aux pagodes et les prières des bonzes pourront vous en délivrer. Les chrétiens croient

encore que ceux-là seuls qui connaissent Dieu et le servent en esprit et en vérité, auront part au bonheur du ciel, et ne verront jamais les feux de l'enfer, et vous autres, vous prétendez éviter les supplices éternels tout en laissant Dieu de côté, et en prodiguant vos hommages aux démons, ses créatures rebelles et ses ennemis. Écoute encore un instant, et tu comprendras que tous les païens, même ceux qui vous semblent les meilleurs, sont dans la réalité de grands coupables, et ne peuvent raisonnablement espérer d'éviter les supplices réservés aux criminels après la mort.

« Tous vos livres ne sont-ils pas remplis de cette maxime : « Tu honoreras ton père et ta mère? » et ceux qui manquent gravement à ce devoir ne sont-ils pas condamnés par vos tribunaux s'ils y sont dénoncés? Or, pas un infidèle ne remplit véritablement ce grand devoir si hautement et si souvent proclamé par vos saints et vos sages. — Comment cela? me demanda-t-il tout étonné. — As-tu des enfants? lui demandai-je à mon tour. — J'ai une fille à la maison. — Avant que cette enfant eût vu le jour, repris-je, savais-tu que c'était une fille? Toi et sa mère, saviez-vous si ses yeux, ses oreilles, ses autres membres et tout son corps étaient bien formés? Si, par exemple, un œil lui

eût manqué, aurais-tu été assez habile pour lui en faire un autre?... Cependant, l'ouvrier doit parfaitement connaître son ouvrage, autrement il ne pourrait l'exécuter. S'il en est ainsi pour une maison, une table et tout autre ouvrage sans mouvement et sans vie, à plus forte raison en est-il de même du corps de l'homme si bien organisé, et qu'anime une âme intelligente. Tu vois donc clairement que ceux que nous appellons nos pères et mères ici-bas, ne sont ni les seuls, ni les principaux auteurs de nos jours. C'est celui qui sait faire avec tant d'art notre corps et tous ses membres, et qui lui unit une intelligence pour le vivifier et le gouverner, qui est tout spécialement notre père et notre mère tout à la fois, et c'est aussi celui-là que les chretiens servent et révèrent sous le nom de Maître du ciel. Et maintenant que penses-tu de ceux qui n'adorent ni ne connaissent ce père tout-puissant que tous les hommes ont dans les cieux? Ne sont-ils pas, d'après vos propres principes, des gens coupables de rébellion envers *leur père et mère?* Quel est donc, parmi les infidèles, celui qui ne mérite pas d'être puni après la mort? Quel est celui qui pourra éviter les feux éternels de l'enfer?...

« Mon homme, pressé par cette argumentation à

laquelle il ne s'attendait pas sans doute, ne savait que répondre. Remarquant d'ailleurs que les yeux des assistants s'étaient fixés sur lui, son orgueil prit l'alarme, et il se mit à rougir de nouveau; puis, après avoir quelque temps tiré en silence sa longue barbe, d'un air fort embarrassé, il me salua en disant : « Je suis fâché d'avoir interrompu le repas « du père; je le prie de continuer. » En achevant ces mots il était déjà sur le seuil de la porte; et, s'éloignant à grands pas, il criait : « Le père a beau « dire, je ne crois pas, je ne crois pas. »

« Je venais, sans le savoir, d'avoir affaire au plus grand fourbe du pays : c'est ce qu'on appelle ici *Ta-pao*. Y a-t-il des mariages, des maladies, des enterrements, etc., c'est lui qu'on appelle pour faire les diableries en usage dans ces circonstances. Imaginez si mes compliments devaient lui plaire et s'il avait envie de se laisser persuader par mes arguments.

« On ne conçoit pas, ajoute le même père, ce qu'il en coûte pour se faire écouter des païens, même honnêtes, qui ne sont pas encore ébranlés. Il s'en rencontre pourtant parfois qui écoutent volontiers et qui conviennent ingénument que le père a raison. C'est ainsi que l'un d'eux, sortant d'un entretien qu'il

venait d'avoir avec moi disait : « Vraiment nous « sommes tous hors du devoir et *dignes de la grande « excommunication.* » Mais ces aveux n'assurent pas toujours la conversion. »

Cette résistance pratique des Chinois aux vérités les mieux démontrées suggérait au P. Vuillaume les réflexions suivantes : « Il est rare en Chine plus qu'en aucun lieu du monde de rencontrer un désir sincère d'accepter comme principe de conduite une vérité reconnue par l'intelligence. Ainsi l'existence de Dieu créateur, rémunérateur, une fois admise, qu'y a-t-il de plus logique que de conclure à la nécessité de servir ce souverain Maître? Cette conséquence saute aux yeux; mais qu'il est difficile de la faire pénétrer dans le cœur! Pour peu que la passion soit aidée par un esprit orgueilleux et raisonneur, l'homme accorde tous les principes et nie toutes les conséquences, à commencer par celle qui entraînerait une conversion radicale d'idées et de mœurs, avec la rupture d'une infinité de liens. Prenez dans un milieu, je ne dis pas catholique, mais seulement chrétien, par exemple un pays protestant, le pécheur le plus endurci, je doute qu'il soit aussi difficile à remuer que l'infidèle le plus vertueux. »

Les missionnaires qui travaillent dans la presqu'île

de Hai-men se trouvent en face des *mangeurs d'herbe*, secte singulière, sur laquelle les pères Werner et Lemaître ont plus d'une fois donné des renseignements curieux. Ici ce n'est plus la mollesse et l'insouciance qu'il faut vaincre, mais l'obstination propre au fanatisme. Les *mangeurs d'herbe* font profession de s'abstenir de viande, de poisson, de laitage, estimant que les animaux sont doués d'une âme comme la nôtre. Ils sont distribués en différentes compàgnies, présidées chacune par un directeur nommé Tché-fou. Les directeurs se réunissent chaque année en assemblée générale, pour délibérer sur les affaires. Pour y être agrégé, il suffit de s'associer à quelqu'un des membres à son choix; aussi montrent-ils tous une grande activité de prosélytisme. Ceux qui sont riches achètent une sorte de diplôme d'agrégation. Chaque section est visitée tous les ans par son directeur; pour le recevoir, on s'assemble dans la maison d'un des principaux membres. Cette visite a deux objets : d'abord le préfet soumet à la correction du bâton tous ceux dont la conduite n'est pas exemplaire, et faute d'amendement, après trois corrections, il les bannit de la société. Ensuite, commentant un passage des livres canoniques chinois, il donne trois avis aux associés : 1° d'avoir le cœur droit, d'en

chasser toute mauvaise volonté, tout désir coupable; 2° de régler leur conduite par la raison et la justice; 3° de composer leur extérieur, évitant de tourner la tête sans motif.

Les *mangeurs d'herbe* ont des formules de prières qui méritent d'être connues. J'ai sous les yeux le texte chinois d'une de ces invocations, dont voici la traduction littérale :

« Que toutes les sublimes dignités des génies me prêtent l'oreille. Moi, N., je dirige mon nom dans les huit régions du ciel sublime, afin qu'elles m'écoutent.

« En présence de tous les vénérables génies, je tournerai ma face vers la terre qu'ils habitent et dirai : O terre, toi qui mérites que je t'honore d'un culte plein et entier; terre sans commencement, je dépose sur ton sein le nom de ma famille et le petit nom qui me distingue de mes frères. Appuyé sur vos mérites, vénérables génies, je ne sens pas ma faiblesse défaillir au milieu des vicissitudes. Attaché étroitement à votre sublime dignité et soutenu par elle, je jouirai sans fin de l'éternelle vie. Alors je serai inondé de la joie que goûte l'enfant en revoyant sa mère, ou le nautonnier qui regagne le rivage désiré après les périls d'une longue traversée; ou bien le voyageur qui, après avoir parcouru de lointaines

contrées, rentre enfin sous le toit paternel. Cet heureux mortel, réuni de la sorte dans une même demeure à ceux qu'il connut autrefois, se fixe pour toujours près d'eux, sans jamais plus tourner ses pas vers l'Orient, ni risquer sa vie dans les dangers des pérégrinations au milieu de terres éloignées. »

Il est à observer que l'Orient est pour les *mangeurs d'herbe* le pays du malheur, et l'Occident celui de la félicité; parce que, dit-on, le royaume du Dieu Fò est situé vers l'Occident. Le style officiel des mandarins constate cette opinion des Chinois. Peut-être sera-t-on curieux de lire une des cartes de sûreté que se font délivrer les mangeurs d'herbe, sur le point de partir pour cet Occident où se trouve la félicité de l'autre vie.

« De la province du Kiang-nan, grand empire du milieu; moi, Jouen-kou-ou, du bourg de Tang-ka-so, dans l'arrondissement de Kin-so, de la juridiction de la ville de Tong-tcheou, l'un de la société des croyants, le 12e jour de la 10e lune de l'année Tsen-tsé, première du règne actuel, vers l'heure de midi; comme je suis disposé à entreprendre la grande affaire, je me prosterne profondément. Afin de commencer à pratiquer la vertu, d'accomplir des œuvres dignes d'admiration, et par là d'acquérir les mérites

du grand génie, je supplie Tsen-leam-kiang, ministre des dieux dans la pagode de Za-chen ; je le conjure de réciter avec une certaine observance les admirables prières contenues dans les 5,408 volumes du livre King-kang, de pratiquer des abstinences, et d'offrir des sacrifices. »

Sur la même feuille le bonze écrit :

« Vous, esprits des dix petits et des dix grands palais, présentez aux grandes et aux petites puissances des ténèbres cette supplique de Jouen-kouou, dans laquelle toutes les taches de la vie passée sont exposées avec une extrême bonne foi. Pour ce qui concerne moi, Tsen-leam-kiang, ministre du temple de Za-chen, je vais sans délai me mettre à réciter infatigablement les admirables prières du livre King-kang. »

« Le 12e jour de la 10e lune de l'année Tsen-tsé. »

L'adepte ajoute : « Je prie Tsen-leam-kiang, ministre de la pagode de Za-chen, de signer ce passeport de sa propre main. » — L'autre appose sa signature et met en *post-scriptum :*

« Cette pièce parviendra promptement. »

D'autres formalités sont de règle à la mort des sectaires. Quand quelqu'un est décédé, le préfet est

invité à inspecter le cadavre. Si la peau est trouvée molle et bien souple, à ce signe il conjecture que l'âme est heureuse ; c'est-à-dire qu'elle est déjà heureusement rendue au royaume occidental du Dieu Fô. Si, au contraire, la peau est roide, c'est un sinistre pronostic qui présage le destin de l'âme qui, pour avoir violé les règles, est déjà damnée, ou tombe entre les mains du Dieu Nié-leam afin d'y expier ses fautes. Il y a, par bonheur, moyen de la délivrer. L'année suivante, le directeur revient apprêter certains mets et les placer auprès du cerceuil. Admirez le succès ! les cendres du défunt reviennent à la vie pour absorber ces mystérieux aliments ; et bientôt l'âme, réconfortée par ce festin, a la force de s'envoler au fortuné séjour de la divinité. Mais, afin de ne pas ajourner la délivrance de l'âme malheureuse, il est un remède plus prompt, que les directeurs les plus indulgents ont, je pense, l'habitude d'appliquer. Quand un cadavre est roide, ceux-ci le frictionnent jusqu'à ce qu'il ait repris un peu de souplesse, et l'âme du malheureux recouvre aussitôt ses droits à la béatitude.

On se figure à peine la ténacité incroyable de ces hommes à l'endroit de leurs superstitions. Cependant la grâce divine, dont la puissance est sans bornes,

a déjà ouvert l'entrée de l'église à de nombreux catéchumènes de cette secte, la moins dépravée peut-être de toutes celles du Céleste Empire. L'un d'eux, décidé à embrasser la foi chrétienne, n'hésita pas, au premier avertissement du missionnaire, à abjurer tous ses usages superstitieux. Dans un repas qui lui fut offert par les chrétiens, il prit, sans distinction, tout ce qu'on lui présenta, œufs, poisson, viande, aliments que depuis vingt-sept ans il n'avait point osé porter à ses lèvres et qu'il avait en horreur. Le lendemain il envoya au missionnaire ses deux idoles, une statue de Tso-kiu et une autre de Fô. La tête de cette dernière portait cette inscription : *Cœur droit comme Fô*. Ces sectaires sont dans l'usage de verser tous les jours une tasse de thé à leurs dieux, rite que les plus fervents répètent au matin, à midi, au soir et à minuit.

Malgré l'obstination des mangeurs d'herbe, nous voyons blanchir parmi eux la moisson évangélique, et il est probable que d'ici à peu d'années, ils nous auront fourni assez de néophytes pour former dans le pays de Tong-tcheou une chrétienté florissante.

Nous rappelons à nos lecteurs, en terminant ce chapitre, qu'ils n'y doivent point chercher un tableau complet des mœurs kiang-nanaises, mais plutôt un

aperçu des obstacles que rencontre dans cette mission la prédication de l'Évangile, obstacles qu'il faut connaître pour en triompher et qu'il importait de ne point dissimuler à nos frères. Quelques-uns peut-être trouveront que, même toutes réserves faites, il est difficile de concilier nos appréciations avec celles de nos devanciers, et que les Chinois des *Lettres édifiantes* ne sauraient être les mêmes que ceux dont nous parlons, sans que leur portrait ait été flatté par nos anciens pères ou défiguré par nous.

A cela nous répondrons sans hésiter que la Chine des XVIIe et XVIIIe siècles était très-différente de la Chine d'aujourd'hui, et que si la France, par exemple, a subi depuis Louis XIV des transformations parmi lesquelles on compte des décadences, depuis Kang-hi, contemporain du grand roi, le Céleste Empire, sans voir crouler le trône de ses souverains, n'a pas su se préserver de cette vétusté qui, ruinant peu à peu les institutions et les mœurs, altère le caractère d'un peuple au point de le rendre presque méconnaissable.

Entre les Chinois des *Lettres édifiantes* et ceux qui nous sont connus, se place une de ces époques d'affaissement et de dépérissement moral qui ne marquent leur passage que par les rides empreintes au front

d'une nation. Plus d'une fois, il nous a été facile de constater que nos Kiang-nanais ne valent pas leurs grands-pères, ne fût-ce que sous le rapport de la culture d'esprit, si étroitement jointe, quoi qu'on puisse dire, aux qualités du cœur.

Au siècle dernier, les hautes charges n'étaient accessibles qu'à des hommes dont la capacité était garantie par de fortes études littéraires, et si le droit admettait des exceptions, c'était seulement en faveur de ceux qui possédaient, dans les services éminents rendus à la patrie, un titre préférable à tous les diplômes. Cette brillante perspective tenait en haleine une foule de lettrés, et ceux mêmes dont les efforts n'étaient pas couronnés d'un plein succès, trouvaient un dédommagement dans la considération dont ils se voyaient entourés et dans les lucratives fonctions d'avocats, d'avoués, d'arbitres, qui les aidaient à garder dans la société un rang honorable. Dans chaque département, les bacheliers, licenciés et docteurs environnaient les hommes en place d'un conseil de rédaction qui ferait envie aux archivistes de l'Europe, et le public savait que les compositions de quelque importance émanées des tribunaux administratifs avaient subi le contrôle des habiles écrivains de la cité. Aussi rien n'est plus intéressant que les annuaires

des préfectures de Sou-tcheou, de Som-kiang et de Yang-tcheou, rédigés sous Kang-hi et Kien-long; certaines parties de ceux de Som-kiang et de Chang-hai sont en vérité une lecture délicieuse, tant il y a d'art dans les descriptions, d'harmonie dans le style, de sagesse dans les réflexions que chaque événement suggère à l'écrivain. J'ai lu, à l'article *Tien-chu-tam* (église) : « La religion du Maître du ciel (la religion catholique) est la vraie religion. » Ce passage n'est pas le seul qui accuse une main chrétienne, et l'on s'aperçoit en général de l'influence exercée sur la littérature chinoise par les nombreux écrits des missionnaires, où la plus belle philosophie est exposée dans un langage que les lettrés eux-mêmes regardent comme classique. D'ailleurs nous ne devions pas nous étonner de trouver tant de distinction dans la littérature départementale de la province de Nankin, car nous savions que cette province était une des plus polies de tout l'empire, et que le goût de ses habitants pour les choses de l'esprit les avait jadis attirés en foule aux savantes conférences du P. Ricci et de ses successeurs.

La génération actuelle, qui n'est peut-être pas douée de moins d'intelligence, est, dans tous les cas, bien moins cultivée. Les lettrés jouissent encore de

certains priviléges ; mais ces priviléges, partagés avec la foule ignorante de ceux qui achètent des globules, n'ont plus le même prix à leurs yeux, et ainsi se perd de jour en jour cette noble émulation qui fut longtemps l'unique ressort de bien des caractères. Nous avons lu un arrêté du préfet de Som-kiang qui, pour encourager les compétiteurs à verser dans le trésor, mettait les grades au rabais, et nous nous rappelons encore quelle fut alors l'émotion, l'indignation profonde des bacheliers et des docteurs qui avaient conquis leurs diplômes dans les examens. « C'était bien la peine, s'écriait une mère de famille, c'était bien la peine, mes fils, de vous creuser les joues par l'étude, pour figurer avec vos insignes à côté de ces libertins pâlis par l'opium et les vices qu'il traîne à sa suite! » En même temps, on découvrait un trafic clandestin des grades, pratiqué par les agents du hio-tai (président des examens.)

Quand on songe que la Chine est un vaste système administratif mis en action par des lettrés, il semble évident que cette décadence ne peut aller seule ; et qu'elle est, sinon la cause, au moins le symptôme de bien d'autres maux.

CHAPITRE IX.

Conversions au christianisme. — Zèle et bonnes œuvres des chrétiens.

Nous avons hâte de satisfaire la curiosité bien légitime de la plupart de nos lecteurs qui, regardant avec raison la conversion des païens comme l'œuvre principale de la mission, désirent savoir quels sont les progrès du christianisme au Kiang-nan et combien d'infidèles viennent grossir chaque année le troupeau qui nous est confié. Mais avant de donner des chiffres, nous jugeons nécessaire de faire observer qu'ils ne représentent qu'imparfaitement les résultats obtenus, et qu'on apprécierait mal la situation si l'on ne faisait aussi entrer en ligne de compte l'ébranlement moral de la population païenne, ébranlement qui tôt ou tard triomphera des résistances que nous avons jusqu'ici rencontrées dans notre apostolat.

Notre position à la reprise de la mission de Nankin s'est trouvée tout autre que celle de ses anciens fon-

dateurs. Ils n'avaient à agir que sur des païens ; et ils y ont merveilleusement réussi (non pas toutefois sans quelques tâtonnements), à partir du jour où une connaissance approfondie de la langue et de la littérature chinoises leur permit de discuter avec les lettrés, de mêler l'exposition des dogmes du christianisme à l'enseignement des sciences humaines, et de captiver les oreilles les plus délicates par une élocution facile et harmonieuse qui ne trahissait en rien leur qualité d'étrangers. Nous, appelés par les néophytes, qui avant tout demandaient la messe et la participation aux sacrements de l'Église, nous aurions été bien cruels envers eux, si, leur mesurant ces consolations d'une main avare, nous nous étions réservé d'amples loisirs pour l'étude de la langue et des caractères, au risque de laisser périr des âmes marquées du sceau de la rédemption et devenues par le baptême l'héritage de Jésus-Christ. La seule administration des chrétientés absorba donc longtemps toutes les forces du missionnaire : j'en prends à témoin les tombes déjà nombreuses de mes frères qui sont morts à la peine sur le sol arrosé de leurs sueurs apostoliques.

Le moment est venu où nous pouvons faire face aux nécessités les plus pressantes de la mission, tout en ménageant quelques instants pour ce travail qui doit

lui fonder un autre avenir. C'est là que tendent les exhortations des supérieurs, toujours bien accueillies des religieux par lesquels ce besoin est profondément senti. « Les moindres loisirs, écrivent-ils, nous donnent la facilité, et par conséquent nous imposent le devoir d'étudier avec plus de soin la langue parlée et la langue écrite. Ne soyons pas sur cet article des hommes de désirs, qui disent jusqu'à la fin *je voudrais,* et jamais *je veux.* Soyons des hommes d'exécution, *tempus instanter operando redimentes.* — Chaque moment vaut une goutte de sang de Jésus-Christ qui en est le prix; il nous est donné pour que nous le mettions à profit. Utilisons nos catéchistes pour nous instruire de la langue; à leur défaut, les chrétiens lettrés nous viendront en aide. »

Ce n'est guère qu'au mois de mai 1852, sous les auspices de la sainte Vierge, que les pères de la compagnie de Jésus, encouragés par Mgr Maresca, se sont sentis assez fortifiés sur leur terrain, assez initiés à l'intime structure de la société kiang-nanaise, pour arrêter, après mûre délibération, le plan de leur entrée en campagne contre l'idolâtrie. Plusieurs d'entre eux furent alors appliqués d'office à la conversion des païens. L'église de Saint-Ignace à Zi-ka-wei avait été inaugurée l'année précédente au milieu

d'un immense concours, et la curiosité continuait à y attirer les infidèles. On jugea le poste favorable, et le P. Languillat y fut installé. Quelque temps après il écrivait :

« Ce fut le 15 avril que je commençai l'exercice de mon ministère auprès des païens de Zi-ka-wei. Chose étonnante ! comme si Dieu eût voulu donner sa sanction à l'œuvre, dans la première maison où j'entrai, le premier païen qui se présenta à moi, fut un descendant de Zi-ko-lao ; homme pauvre, simple et droit, dès que je lui parlai de Dieu, il crut à l'Évangile. Ah ! lui dis-je plein de joie, tu t'appelleras Bonaventure. Le 31 mai, lendemain de la Pentecôte, il fut en effet baptisé sous ce nom, avec un jeune bachelier. Dieu veuille bénir ces prémices ! Puissent le lettré et l'ignorant se confondre bientôt par milliers dans une même foi ! Les jours suivants, je continuai mes excursions.

« Le lundi 19 avril, sur l'invitation d'un jeune néophyte, j'allai dans une famille à laquelle il est allié, à près d'une lieue au nord-est, avec le P. Lemaître ; la réception fut assez froide ; pour nous dédommager, nous épiions, en revenant, l'occasion de dire à propos quelques petits mots aux passants et aux laboureurs. L'invitation de venir à Zi-ka-wei ne fut

pas mal reçue. Nous visitâmes plusieurs pagodes; dans l'une d'elles le bonze voulait se fâcher à notre seule vue. « Doucement, lui dis-je, je désire savoir l'avan« tage qu'il y a à suivre ta religion, en connaître l'ori« gine, etc., etc. Si tu me montrais qu'elle est vraie, « comment peux-tu savoir que je me ferais pas ton dis« ciple? » Comme il voulait s'esquiver, je le fis asseoir, en lui disant qu'il était de son devoir, en vertu de sa profession, de me satisfaire sur ce point; que s'il m'interrogeait sur la religion chrétienne, je me ferais un devoir et un plaisir de répondre. Le pauvre bonze m'avoua ingénument devant tous son ignorance. Un beau parleur lui voulait venir en aide. « C'est à lui de « répondre, repris-je en riant; vous, vous n'êtes pas « bonze, et même je m'aperçois que vous connaissez « l'histoire des trois religions qui partagent la Chine. « Celle des anciens lettrés, quant aux premiers prin« cipes, s'accorde pour le fond avec la religion chré« tienne. » Ce mot mit les rieurs de mon côté, et me changea mon homme en auxiliaire. Frappé de mon propos, il écouta attentivement l'histoire abrégée de la religion, son unité, ses avantages, sa nécessité, et me servait d'interprète auprès des autres qui me comprenaient moins que lui. Le bonze surtout m'écoutait bouche béante, et nous nous quittâmes bons amis.

Dans les courses presque journalières que je fis ensuite, je parlais de Dieu à temps et à contre-temps, dans les maisons, dans les champs et sur les chemins, où quelquefois la conversation s'engageait si naturellement, que la nuit seule venait nous séparer. Je les invitais toujours à venir à Zi-ka-wei, boire le thé, voir l'église. Quelques-uns se rendirent à mon invitation, et s'en retournèrent contents de l'accueil.

« Mais voilà que le mois de mai s'installait à notre nouvelle église. La statue de Marie, environnée de fleurs et de flambeaux, apparaissait pour la première fois, aux yeux de tous, radieuse et pleine d'une bénigne majesté. Quatre jours de la semaine, aux saluts du saint sacrement, l'autel illuminé avec goût, orné de fleurs et de verdure, offrait aux yeux des Chinois un spectacle nouveau, tandis que la voix de nos jeunes élèves, chantant avec accompagnement d'orgue, en latin ou en chinois, les louanges de Marie, charmait leurs oreilles. La protection de la divine mère ne tarda pas à se faire sentir visiblement. Le 4, quelques païens étaient venus me rendre visite ; charmés de la réception, ils s'en retournèrent faisant part de leur joie à ceux qu'ils rencontraient. Il y avait ces jours-là un pèlerinage à une pagode voisine ; bon nombre d'infidèles qui étaient sur la route, entrent

aussi ; d'autres les suivent : bientôt les salles se remplissent, et ne se vident que pour se remplir davantage encore. Environné de plusieurs catéchistes, je faisais les honneurs à ces nombreux hôtes; métamorphosé en vrai Chinois, j'avais à la bouche leurs termes de politesse, courbais le dos comme eux, les saluais en joignant les mains comme eux, offrant à tous le thé et le tabac selon leurs usages et coutumes. Ce jour et les suivants, ce ne fut qu'une prédication continuelle de l'Évangile. Dans la salle, je leur parlais de Dieu, de l'âme, du péché originel, des châtiments et des récompenses de l'autre vie; puis je les conduisais par bandes à l'église; un grand nombre en y entrant faisaient la génuflexion à mon exemple.

« Les questions qu'ils m'adressaient à la vue des tableaux, me fournissaient l'occasion naturelle de leur parler de l'Incarnation. Nous parcourions ensemble les stations du chemin de la croix. Au récit et à la vue des douleurs de Jésus-Christ, plusieurs étaient visiblement touchés. Cette affluence dura quatre à cinq jours; il est difficile d'évaluer le chiffre où elle monte; les plus modérés l'élèvent à plus de 700 personnes. Les bonzes vinrent eux-mêmes; puis des marchands de Chang-hai, et d'autres lieux plus éloignés encore; puis des femmes en foule, voyageant en

chaise ou autrement, que les vierges chrétiennes du village accueillaient et menaient à l'église ; enfin bon nombre de bacheliers, maîtres d'école et autres personnes de bonne famille. Depuis cette époque les procédés des païens envers nous changèrent si visiblement, que quelques-uns de nos pères, revenant de districts plus éloignés, et n'étant pas au courant des choses, s'en aperçurent, et rendirent compte en arrivant de l'impression de surprise que les visages des païens gais et contents avaient faite sur eux. Si ce concours ne dura pas toujours, les visites ne cessèrent point jusqu'à l'époque des travaux les plus pressés de la campagne. Plusieurs lettrés qui s'étaient donné le mot vinrent disputer. La curiosité en amena d'autres encore. Que résultera-t-il de ce premier élan? Dieu seul le sait. Mais enfin, il faut bien jeter la semence, elle portera son fruit quand il plaira à Dieu, et puis la conversion d'un peuple en masse est un de ces coups extraordinaires de la grâce. Les païens n'ont rien de sérieux à opposer ; ils conviennent presque tous de l'existence de Dieu, d'une autre vie, de la fausseté de leurs sectes. »

Le P. Borgniet, qui a succédé dans ce poste au P. Languillat, après avoir mentionné une trentaine d'adultes baptisés et une vingtaine de catéchumènes,

fruits du travail d'une année, nous donnait en 1854 les détails suivants : « Les dispositions bienveillantes des païens envers la religion n'ont pas failli; le rapprochement d'eux à nous va toujours croissant; notre présence semble leur faire plaisir. Un des principaux habitants de Som-kiang, venu à Hong-diao pour présider à la répartition des fonds parmi les troupes impériales campées aux alentours, instruit par des chrétiens que le père faisait mission dans la chrétienté voisine, à environ sept lys, vint en chaise et demanda à me voir et à m'entretenir. Je fus satisfait de sa conversation; je pus me convaincre qu'il avait profité de ses relations avec les chrétiens, et qu'un moment viendrait sans doute où il ouvrirait les yeux à la lumière de la foi. Dans un autre endroit, un païen d'une honnête aisance, qui habite assez près d'une de mes chrétientés pauvre et sans chapelle, ayant su qu'il était question de bâtir un kum-sou, s'empressa d'offrir un terrain contigu à la construction projetée et tout à fait convenable pour rendre l'édifice régulier. Il vint lui-même me prier d'accepter cette offrande. Les rapports qu'il continue à entretenir avec les chrétiens de son voisinage me font espérer que tôt ou tard il se laissera vaincre par la grâce. Ailleurs, un païen qui voyageait pour son commerce, ayant en-

tendu parler de la religion chrétienne, voulut aussitôt se faire instruire. Il fit un trajet de plus de vingt-quatre lys pour venir s'expliquer avec le missionnaire. Ayant reçu plusieurs livres de religion propres à l'éclairer et à fortifier sa foi, il promit de les communiquer à plusieurs païens de ses amis, dont il s'improvisa le maître et l'apôtre. Il persévère dans ses bons sentiments. Un autre est venu me demander plusieurs fois des explications sur la religion, qu'il veut embrasser et faire embrasser à toute sa famille; il m'a amené un de ses amis, et a parlé à plusieurs autres pour les disposer à croire. Afin de se mettre plus facilement en rapport avec les chrétiens, et de pouvoir observer parfaitement les lois de l'Église, il a le projet de changer d'habitation et de se fixer au sein d'une chrétienté. »

Nous abrégeons cette relation, où l'on finirait par trouver des redites, mais qui n'en est pas moins propre à montrer comment le christianisme gagne de proche en proche, et par une action presque insensible parvient à entamer les populations païennes. La relation se termine par ces mots : « Plus on avance, plus on voit clairement qu'en s'attachant à gagner les païens, en leur persuadant qu'on s'intéresse vivement à eux, il est impossible qu'on n'arrive point à dissiper

leurs préjugés et à leur inspirer le désir d'entrer dans la grande famille de l'Église. »

Puisque nous avons commencé à faire part à nos lecteurs non-seulement des travaux et des succès, mais encore des vœux et des espérances de nos confrères, citons encore quelques paroles de l'un d'eux, qui écrivait en 1853 : « Il faut avouer qu'un grand pas a été fait, qu'on a beaucoup gagné, et que la première pierre de l'édifice a été assez solidement posée pour que l'on puisse poursuivre avec confiance cette vaste entreprise de la conversion des païens. Les préjugés contraires aux missionnaires européens se dissipent d'une manière sensible, et l'on reconnaît la main de Dieu dans le rapprochement qui s'opère entre les infidèles et nous. A chacun de développer de tout son pouvoir ces dispositions favorables; le succès est assuré si nous profitons des occasions d'entrer en relation avec les païens, nous faisant tout à tous, nous mettant à leur portée, leur témoignant beaucoup de confiance et de sympathie, en sorte qu'ils se persuadent volontiers qu'ils trouveront près de nous le vrai bonheur. Sans doute ce n'est point l'affaire d'un jour ni d'une année, il faut pour cela des efforts constants, mais nous cueillons déjà de loin en loin d'assez beaux épis, pour nous soutenir dans l'attente laborieuse

d'une pleine et abondante récolte. Il est donc de la dernière importance de ne point se ralentir, d'entretenir le mouvement commencé, et de mettre à profit le réveil du zèle chez les catholiques. »

Une lettre du 2 juillet 1842, suppose environ 60,000 chrétiens dans le diocèse de Nankin. Le relevé officiel des districts, enregistré le 15 octobre 1852, nous autorisait à garantir un chiffre de 71,151 catholiques. Dans l'exercice de 1851 à 1852, les soins de tous les missionnaires avaient procuré le baptême à 448 adultes, dont 402 étaient rapportés avec 388 catéchumènes, dans les cahiers des pères de la compagnie. Les mêmes cahiers attestent un accroissement sérieux de juin 1852 à juin 1853 : car je lis 467 d'une part, 52 d'autre part, ailleurs entre 20 et 30; et l'exactitude demande que 50 ou 60 soient ajoutés pour le compte de plusieurs prêtres et zélateurs non inscrits : le tout ensemble donne 609 adultes infidèles incorporés à l'Église catholique vers la fin du dernier mois de mai; 530 catéchumènes ajoutés à ce chiffre complètent le total de 1,139 conversions. Nous accordons le titre de catéchumènes aux seules personnes qui se disposent à un prochain baptême par une ferme profession et par la pratique entière de la foi catholique. Si donc, retranchant nos catéchumènes

eux-mêmes, nous additionnons 609 baptêmes avec 71,151, nous aurons le chiffre officiel de 71,760. En outre, on remarque au rôle des enfants abandonnés, que 132 survivant cette année de plus que la précédente, ils font monter le total de la population chrétienne à 71,892. L'état des naissances compensant celui des décès dans les familles chrétiennes, n'introduirait qu'un changement sans importance dans la statistique générale. Ce qui cause une vraie inexactitude en moins dans le recensement des catholiques, c'est l'omission presque universelle des enfants nouveau-baptisés sur les listes des familles et des paroisses. En 1852, quoique les catholiques officiellement enrôlés ne formassent qu'un total de 71,151, nous étions en droit d'affirmer que le chiffre de 72,000 n'était pas exagéré. En nous appuyant sur les mêmes considérations, nous irions jusqu'à enregistrer 72,892 enfants de l'Église dans la statistique du diocèse de Nankin pour l'an 1853. Les familles non recensées, pour cause d'absence au temps de la mission, occasionnent aussi des lacunes et amoindrissent les nombres totaux.

Ces chiffres parlent d'eux-mêmes, et, quoiqu'ils soient loin de répondre à nos désirs, ils accusent cependant un progrès bien propre à nous encourager.

Il est vrai, à d'autres époques, notamment en 1846 et 1850, nous avions inscrit un nombre de baptêmes assez considérable pour qu'il semble de prime abord que nos tableaux ne présentent point de progression continue. Mais il faut observer que ces chiffres n'étaient point l'expression d'un travail profond dans la société kiang-nanaise. Au début de leur apostolat, nos missionnaires recueillirent bon nombre de familles qui, sans renoncer à la foi, en avaient peu à peu négligé les pratiques, au point d'oublier jusqu'au baptême. Le défaut de prêtres avait multiplié ces oublis, et la présence des nouveaux jésuites suffit pour réveiller ceux qui, ayant cessé d'adorer Dieu, n'étaient que faiblement engagés dans l'idolâtrie. A peine séparés du christianisme, que professaient leurs aïeux, par une ou deux générations, les livres et les images dont ils avaient hérité, les *saints noms* (noms de baptême) de leurs pères, leur histoire de famille, tout contribuait à les ramener au bercail et les excitait à se laver d'une apostasie qui, en quelque sorte, n'avait pas encore passé dans leur sang. Une autre cause produisit les baptêmes de 1850 : ils furent pour la plupart administrés à des malheureux que la famine jetait entre nos bras et que nous exhortions dans l'exercice même de la charité. Un très-petit nombre a

survécu ; ils ont peuplé le ciel beaucoup plus que l'Église militante.

Les baptêmes d'adultes que nous inscrivons aujourd'hui ne sauraient être attribués à ces influences passagères. En outre, éclairés par certaines déceptions, nous n'accordons le titre de catéchumènes qu'après des épreuves sérieuses, j'allais dire sévères. Notre marche est lente, mais beaucoup plus sûre que par le passé. Nous pouvons donc compter sur des fruits plus durables.

Il se trouve déjà parmi nos néophytes un certain nombre de lettrés, dont les âmes, sans doute, ne sont pas plus précieuses devant Dieu que celles des pêcheurs de Ou-si, mais qui peuvent, grâce à la considération attachée à leur mérite et à leur position sociale, aider beaucoup aux progrès de l'Évangile. Plût à Dieu qu'il nous fût donné de rencontrer parmi eux un nouveau Paul Siu ! N'en désespérons pas : si nous ne voyons encore briller aucune vertu aussi éclatante que celle de l'illustre disciple du P. Ricci, plusieurs ont donné à la mission de beaux exemples, et nous ont remplis des plus douces consolations.

Lorsque le P. René Massa, dont nous avons raconté la mort digne d'envie, administrait la chrétienté de Ou-ho, on vint un jour lui annoncer qu'il existait à

Ngan-king, capitale de Ngan-hoei, un grand mandarin âgé de soixante-treize ans, qui, ayant été baptisé tout enfant, avait apostasié depuis longues années. Ces circonstances n'étaient connues que de quelques chrétiens, car ce malheureux vivait en païen et passait pour tel, d'autant moins suspect de christianisme qu'il était notoirement concubinaire. Très-grand personnage d'ailleurs, docteur et membre respecté de la célèbre académie des Han-lin. Jadis un prêtre chinois avait essayé de pénétrer dans sa demeure pour l'exhorter à se confesser, mais il n'avait pas été reçu; les autres missionnaires ignoraient entièrement les antécédents du mandarin.

Le P. René se sent fortement pressé de tenter cette difficile conversion, et il recommande son entreprise au cœur immaculé de Marie. Mais ne pouvant, à cause de sa qualité d'Européen, se rendre chez le mandarin sans le compromettre gravement et s'exposer beaucoup lui-même, il lui envoie son catéchiste porteur d'une lettre dans laquelle, après l'avoir exhorté par les motifs les plus puissants à revenir à Dieu, il s'offre à se rendre à Nankin, dont il était éloigné de quatre-vingt-sept lieues, pour lui procurer la grâce de la réconciliation. Dieu avait touché cette âme; la lettre du missionnaire fut reçue avec reconnaissance,

et le mandarin répondit par l'humble aveu de son apostasie, joint à la promesse de se soumettre sans réserve à toutes les pénitences qu'on pourrait lui imposer. Il priait le P. René de se rendre à Nankin, où il ne manquerait pas de se trouver lui-même au jour marqué.

On se dirigea donc de part et d'autre vers Nankin; la rencontre eut lieu dans la chapelle de la chrétienté, et l'illustre pénitent retrouva dans cette entrevue la grâce de son baptême qu'il avait perdue depuis tant d'années. A partir de ce jour, notre mandarin ne s'appela plus que du nom de grand pécheur, et il ne voulut jamais permettre qu'on lui donnât les signes de respect dus à son âge et à sa dignité, cherchant au contraire les occasions de raconter ce qui pouvait tourner à sa confusion. Quoique décoré du globule bleu réservé aux grands mandarins, il porta l'humilité jusqu'à faire la prostration chinoise devant le catéchiste qui lui avait remis le message du P. René. Il faut connaître l'orgueil et la fierté des magistrats et lettrés chinois, pour comprendre tout ce que cet acte avait d'héroïque de la part d'un tel personnage; seule la vraie religion peut inscrire dans ses fastes de tels prodiges. Deux fois il s'approcha de la sainte table, et ne craignit pas, en sortant de la maison du Maître

du ciel, d'être reconnu pour chrétien par la foule des païens qui le rencontrèrent. Il supplia le père de ne point s'éloigner de Nankin avant qu'il eût pu lui envoyer, avec le reste de sa famille, une de ses concubines qu'il avait choisie pour épouse légitime, en congédiant toutes les autres. Elle fut baptisée avec un des parents du mandarin; à d'autres on suppléa les cérémonies du baptême, et tous reçurent la sainte communion dans les dispositions les plus édifiantes.

Dans la chrétienté de Kiu-ka-ho-tong, administrée par le P. Tinguy, un homme dont la famille se glorifie d'avoir produit une trentaine de mandarins, est mort il y a quelques années, à l'âge de cinquante ans, presque en odeur de sainteté. Jung-tsao, c'était son nom, avait passé sans reproche les jours de sa jeunesse, et Dieu l'avait récompensé en lui donnant une épouse selon son cœur, sage, vertueuse, et qui lui apportait une fortune bien supérieure à son ambition. N'ayant autre chose à faire que de surveiller le travail des champs, il employait la meilleure part de ses loisirs à réciter, en les méditant, ces longues prières que sait par cœur tout Chinois fervent, le rosaire, l'office de la sainte Vierge, l'office des morts, etc. Tous les mercredis et samedis, il s'interdisait, en l'honneur de la sainte Vierge, l'usage de la viande,

des œufs et du poisson. Mais sa vie ne s'écoulait pas dans un tranquille et solitaire ascétisme. Sachant que Dieu nous a recommandé à tous salut de nos frères, il y travaillait selon ses moyens. La vue des païens sans nombre qui autour de lui prodiguaient leurs hommages au démon, lui arrachait des gémissements et troublait son repos. Que de fois n'a-t-il pas parcouru les sentiers qui menaient de sa demeure aux hameaux voisins, pour annoncer aux infidèles le Dieu créateur de toutes choses! Un païen se rendait-il à ses instances, plus heureux que s'il eût trouvé un trésor, Jung-tsao se chargeait aussitôt de l'éducation du nouveau catéchumène, le faisait venir le dimanche à la chapelle, et, plus encore par ses exemples que par ses discours, lui apprenait à honorer et à prier Dieu. C'était Jung-tsao qui, en qualité de président de la chrétienté, faisait tous les dimanches la lecture et l'instruction; et même pendant la semaine on le voyait, son livre à la main, se diriger vers l'endroit où les ouvriers avaient coutume de prendre quelque relâche, pour leur faire entendre, pendant qu'ils réparaient leurs forces, des paroles de salut. Tout son temps était donc partagé entre le soin des affaires domestiques, la prière et les bonnes œuvres. Les païens eux-mêmes le nommaient *le saint*. S'il n'a pas

réussi à en convertir un grand nombre, il laisse une chrétienté florissante et un fils digne de lui, qui achèvera le bien commencé.

Nous connaissons dans la paroisse de la sainte Vierge, dite Tum-kia-am, une famille exemplaire, où les fils et petits-fils sont bien instruits et parfaitement élevés, les filles aussi pieuses que modestes, les domestiques gouvernés avec affection mais sans faiblesse, et dont le chef, âgé de soixante et un ans, se place par ses bonnes œuvres au-dessus de tout éloge. Lieu est médecin; mais depuis plusieurs années, ne s'occupant plus du temporel, il exerce gratuitement son art en faveur des pauvres. Son fils, qui suit la même carrière, consacre tous ses loisirs aux petits enfants malades. Le vieillard, plein d'ardeur pour la conversion des infidèles, à déjà fait entrer plusieurs familles dans le troupeau de Jésus-Christ. Il parcourt sans cesse les maisons, exposant le dogme de l'existence et des attributs de Dieu, et démontrant avec force la nécessité de croire en lui. Quand il a convaincu un infidèle, il le mène à l'église et le présente au missionnaire. Le catéchumène est-il pauvre, il le reçoit dans sa maison, lui donne du travail, pourvoit à son entretien, lui enseigne les prières et les articles du symbole. Un maître d'école qui voulait

sauver son âme était atteint de phthisie et réduit à l'indigence ; le vieux Lieu le prend à sa charge, lui prodigue à la fois la médecine du corps et celle de l'âme, et continue cette bonne œuvre jusqu'au baptême et au dernier soupir du poitrinaire, c'est-à-dire pendant six mois. Une veuve âgée ne parvenait pas à se faire instruire ; Lieu l'invite à venir chez lui. « Avec la doctrine du salut, lui dit-il, vous y trouverez un lit pour dormir et du riz à manger. Ce que j'ai n'est pas à moi ; je le tiens de la bonté de notre commun père qui est au cieux. »

Tels sont les services que la mission peut attendre des hommes que leur rang et leur mérite distinguent du vulgaire. Quels qu'ils soient cependant, ces services ne nous feront jamais oublier ce que nous devons aux vierges, aux veuves et à tant d'autres pieuses femmes, dont les vertus et le zèle sont encore le plus riche trésor et la plus consolante espérance de nos chrétientés. N'est-ce pas, en quelque sorte, par leurs mains que sont envoyées au ciel ces troupes nombreuses d'enfants nés de parents infidèles, anges arrachés au démon, qui, devenus auprès de Dieu des intercesseurs puissants, font descendre sur l'église de Nankin, sur leur patrie, sur leurs cruelles familles, la divine rosée qui peut amollir les cœurs les plus

endurcis? Nous manquons de termes pour louer la patience et le désintéressement de ces infatigables *baptiseuses*. Et qui nourrit, qui élève ces enfants, quand, par un rare bonheur, il est possible de les soustraire à une double mort? Qui entretient la décence dans le lieu saint et, par d'ingénieux travaux, parvient à donner un air de fête à la pauvreté du kum-sou? Qui réveille le zèle assoupi des administrateurs? Qui instruit les petites filles et catéchise les jeunes païennes dont Dieu a touché le cœur? Qui récite de longues prières et veille à la conservation de ces dévotions traditionnelles dont se nourrit la foi et la piété de nos néophytes, le rosaire, l'office de la sainte Vierge, le chemin de la croix? Qui enfin prépare, sans y songer, la réforme la plus profonde au sein de la société chinoise, en purifiant le foyer domestique et en restaurant la famille, par une action lente et inaperçue, mais irrésistible? Nous n'hésiterons pas à le dire : les vierges, les femmes chrétiennes.

On ne se figure pas à quel point la condition de la femme est adoucie, ennoblie, dans les familles chinoises qui embrassent le christianisme. Un voyageur qui a vécu à Canton accueillit autrefois avec une surprise mêlée d'incrédulité le tableau que M. Jurien de la Gravière a tracé de la famille Lo ; nous pouvons le

garantir, cette scène de mœurs est exacte, et il n'y manque pas même la vraisemblance, car la famille Lo est chrétienne. M. le commandant et l'état-major du *Cassini* rendent le même témoignage que leurs devanciers de la *Bayonnaise*, à la cordialité du vieillard chrétien, aux allures franches et honnêtes de son fils, à la modeste assurance de ses filles. Une autre maison offrit un spectacle encore plus nouveau, lorsque des vierges inspirèrent à de nobles païens une si véritable estime des mœurs catholiques, que des pères et des maris chinois osèrent conduirent leurs épouses et leurs enfants sur un bâtiment de guerre, dont ils invitèrent ensuite les officiers à un déjeuner d'amis. Le repas fut servi dans une salle où les femmes se présentèrent sans crainte. Ces Chinois, émerveillés de la convenance des Français, les enchantèrent à leur tour. Ils disaient, comme pour justifier ce que leur procédé avait d'inouï, que la présence des missionnaires dissipait toutes leurs appréhensions, et qu'ils ne pouvaient refuser leur confiance aux amis de ceux qu'on appelle les *pères des âmes*. Cette entrevue n'est pas une des moindres merveilles opérées par les vierges chrétiennes de Chang-hai.

Eh bien! dans les 369 paroisses du diocèse de Nankin, nous ne comptons pas moins de 1,450

vierges, très-pieuses pour la plupart, pleines d'ardeur pour le bien, s'employant sans relâche aux œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle, et dont le zèle actif a produit les principaux fruits de conversion qui réjouissent le cœur des missionnaires du Kiang-nan.

Les unes vivent ensemble dans des maisons voisines du kum-sou, les autres dans leurs familles ; il y a lieu d'espérer qu'elles formeront un jour des communautés régulières qui ne le céderont en rien à celles d'Europe. Mais c'est encore un problème dont la solution est très-délicate, quoiqu'elle ne puisse plus se faire attendre fort longtemps. Trente classes et un orphelinat que dirigent déjà les vierges du Kiang-nan, nous avertissent de songer à établir sur une base solide l'éducation des filles. Pouvons-nous autrement que par des vœux et une règle soustraire les institutrices à leur condition précaire ? Et, pour les former à ce nouveau genre de vie, faudra-t-il appeler des religieuses d'Europe ? Deux questions devenues inévitables et qui doivent être soumises à un mûr examen. De toute manière, nous ne pensons pas qu'il soit opportun ni même possible d'introduire ces religieuses européennes dans les provinces fermées à la libre circulation. Mais à Chang-hai, ou dans tout autre port ouvert aux Occidentaux, elles pourraient établir un noviciat, une

maison de retraite, un pensionnat ou même une infirmerie, et les vierges chinoises qu'elles admettraient comme élèves ou comme novices, sortiraient de leurs mains façonnées aux observances de la vie religieuse, pour aller fonder des institutions semblables dans l'intérieur du pays. Cette communauté aurait une église et un catéchuménat spécial pour les femmes, sanctuaires réservés que les idées et les habitudes chinoises rendent pour ainsi dire indispensables.

Loin d'être antipathiques au célibat, les mœurs chinoises le favorisent, et la virginité jouit d'une vénération qu'il faut peut-être attribuer à de vagues traditions de christianisme. Les empereurs ont décerné des honneurs publics aux vierges et aux veuves persévérantes; l'éloge de nos vierges chrétiennes se trouve souvent dans la bouche des infidèles, et ils ont fait tous leurs efforts pour ramener l'une d'elles dans leurs pagodes, jaloux de parer leurs superstitions de l'éclat incontesté de sa vertu.

En repoussant l'espèce de marché matrimonial qui livre la jeune fille à un époux choisi par ses parents, les vierges font acte de dignité et inspirent à d'autres la résolution de ne pas laisser enchaîner leur existence à celle d'un homme sans un libre consentement. Par là se redressent les mœurs sociales, si étrangement

perverties, et un esprit nouveau pénètre jusque dans les familles païennes qui sont en contact avec les catholiques.

Ce sont les femmes chrétiennes, et surtout les vierges, qui relèvent les courages ébranlés par la persécution. Elles affrontent les tyrans, dérobent les objets sacrés à leur cupidité, et mettent le missionnaire à l'abri de leur fureur. Sans elles, en 1851, lorsque le préfet de Som-kiang-fou voulait contraindre les soldats chrétiens à fouler aux pieds la croix, nous aurions eu sans doute à déplorer de nombreuses apostasies.

Ce sont encore les vierges qui arrachent à l'infanticide le plus de victimes, et prodiguent à ces pauvres petites créatures les soins les plus touchants et les plus désintéressés. Les missionnaires ont souvent raconté leur dévouement, mais ils n'ont pu tout dire, et chaque jour nous révèle de nouveaux mystères de charité. C'est ainsi que nous avons appris que trois vierges de la pauvre île de Tsom-ming passaient la plus grande partie de leurs nuits, celles des dimanches et fêtes exceptées, à filer et à tisser pour subvenir à l'entretien de trois, quatre, et jusqu'à sept enfants païens, qu'elles avaient recueillis. Sûrs de ne point éprouver de refus, les infidèles les leur apportaient

de fort loin, ils recevaient en échange cent ou deux cents sapèques et un modeste dîner, aussi promettaient-ils de revenir le plus souvent possible. Ces bonnes filles ont ouvert ainsi les portes du ciel à plus de soixante nouveau-nés. Ceux qui survivaient étaient nourris dans la famille jusqu'à ce que le missionnaire eût trouvé quelque généreuse chrétienne disposée à s'en charger pour l'amour de Dieu. Outre ces hôtes de passage, elles élevaient deux orphelines qu'elles avaient adoptées, et dont l'éducation aurait suffi pour mettre à l'épreuve une constance plus qu'ordinaire. Et l'unique récompense qu'elles ambitionnaient, c'était la faveur de s'approcher plus souvent de la sainte table. Plus d'une fois l'une d'elles est allée trouver le missionnaire à des distances considérables, portant entre ses bras un enfant qu'elle présentait au baptême. « Père, disait-elle alors, vous ne refuserez pas aujourd'hui d'entendre ma confession; vous voyez que j'ai fait bon commerce. »

La gloire du Pou-né est la paroisse de To-iu, et cette paroisse est devenue le centre de toutes les bonnes œuvres par le zèle infatigable d'une vierge de soixante-cinq ans, simple paysanne, sachant à peine lire son livre de prières et la vie des saints, mais vénérée de tout ce qui l'approche, chrétiens ou infidèles,

à cause de son immense charité. Lao-momo (vieille tante), c'est ainsi qu'on l'appelle, est vraiment la femme forte de la sainte Écriture. Qui pourrait compter les pauvres qu'elle a vêtus et nourris, et les malades qui lui doivent la vie ou la santé? Dans l'espace de sept ans (de 1845 à 1852), elle a envoyé au ciel une légion de 500 petits anges, auxquels il faut sans doute attribuer la bénédiction visible répandue sur les travaux de leur bienfaitrice. Car, depuis qu'elle s'est vouée à l'œuvre de la Sainte-Enfance, les païens se laissent plus facilement ébranler par son zèle, et plus de cent adultes se sont convertis. To-iu, qui existait à peine, possède maintenant deux cents fidèles et la plus vaste église du Pou-né. Que cette fille vive encore dix ans, et elle aura fondé une chrétienté florissante. De jeunes vierges formées par ses soins fourniront bientôt des institutrices à tout le district, et c'est à elle encore que nous devons de voir prospérer l'école primaire supérieure.

En 1852, Lao-momo ajouta un nouveau fleuron à sa couronne, en formant des baptiseuses destinées à la remplacer. Elle commença par leur apprendre à traiter les maladies des enfants et par les initier à toutes les charitables industries, fruits de sa longue expérience, qu'elle employait pour secourir ces innocentes

créatures. A peine les baptiseuses furent-elles à l'œuvre, que leur nom vola de bouche en bouche; grâce aux remèdes salutaires ou tout au moins inoffensifs qui leur servaient de passeport, elles eurent entrée dans toutes les demeures, chez les riches comme chez les pauvres, chez les infidèles comme chez les chrétiens, et versant l'eau sainte sur le front des nouveau-nés, elles en arrachent tous les jours un grand nombre à la mort éternelle.

Il devenait nécessaire d'établir une nouvelle école dans un hameau où la population chrétienne s'était rapidement accrue. Le missionnaire s'adresse à une des élèves de Lao-momo, vierge d'une trentaine d'années, qui joint à une grande prudence beaucoup de simplicité et un dévouement sans bornes; il lui propose d'entreprendre cette bonne œuvre et d'aller habiter, parmi les néophytes, la cabane couverte de chaume d'une charitable veuve. Elle accepte, et la voilà établie maîtresse d'école, elle qui sait tout au plus lire ses prières et n'a point appris à écrire. Elle redevient donc enfant, prend des leçons d'écriture, étudie avec ardeur les livres classiques, et son école se monte bientôt à vingt-cinq élèves, dont les deux tiers sont néophytes, catéchumènes ou païens. Quand, malgré la multitude de ses occupations ordinaires, elle s'élance

de nouveau à la poursuite des âmes, ce qui lui arrive fréquemment, la bonne veuve se charge de surveiller l'école, et chaque année des familles entières, touchées par ses exhortations, demandent le baptême.

Quant à Lao-momo, ses efforts continuent à être bénis du Ciel, et dernièrement encore elle avait la consolation de présider à une bien belle fête. Sur quatorze catéchumènes qu'elle présentait ensemble au baptême, il se trouvait six vieilles femmes plus qu'octogénaires. Heureuse d'avoir conduit au bercail ces *vielles nouvelles brebis* (c'est ainsi qu'elle les appelait), Lao-momo, après la cérémonie, les fit asseoir à une table à part et voulut les servir elle-même. Une franche gaieté anima le festin, et ce groupe de vieilles femmes, autour desquelles s'empressait une vierge à peu près du même âge, présentait un tableau à la fois original et touchant.

C'est ainsi que Dieu confond l'orgueil humain, se servant des instruments les plus humbles pour accomplir la grande œuvre du salut des âmes.

Au reste, il ne faut pas s'imaginer que ce prosélytisme des vierges, si efficace au sein des campagnes, perde dans les villes toute sa puissance; c'est là au contraire qu'il triomphe avec le plus d'éclat et qu'il procure à la religion les plus grands avantages. Nous

en avons un bel exemple dans les quatre vierges de la famille Sé, que les missionnaires nomment communément *les convertisseuses de Chang-hai*. C'est par leur ascendant que, dans une circonstance que nous avons déjà rappelée, il fut donné à des officiers français de pénétrer dans un intérieur chinois, et de voir s'abaisser en leur faveur l'antique barrière des rites qui leur défendaient l'accès du foyer domestique. Les quatre sœurs de la famille Sé ne sont pas riches, mais leur cœur est un trésor inépuisable de charité; elles n'appartiennent pas à la noblesse, mais touchant d'un côté au peuple, de l'autre à la haute bourgeoisie, elles ne sont déplacées avec aucune classe des personnes : position sociale dont elles profitent pour donner à leur zèle un plus libre cours et ne point mettre de bornes à leurs pieuses entreprises. Elles-mêmes s'intitulent *catéchistes des vieilles mendiantes;* elles en catéchisent bien d'autres! Pourraient-elles oublier que Dieu s'est servi pour les éclairer d'un pauvre garçon de magasin, et leur propre histoire ne leur apprend-elle pas à compter, pour la conversion des âmes, beaucoup plus sur l'infinie miséricorde, que sur leurs talents, leur savoir, ou leur influence personnelle? Quoique le fait soit déjà d'ancienne date, nous pensons que l'on aimera à connaître la manière toute providentielle

dont cette famille fut amenée au sein du christianisme.

C'était sous le règne de Kia-king, époque de sanglantes persécutions ; le gradué Sé, qui exerçait le commerce, n'avait encore que trois enfants qui portèrent plus tard les noms d'Agathe, d'Étienne et d'Anastasie. Étienne est mort, il y a quelques années, entre mes bras. Agathe, l'aînée, alors âgée de six à sept ans, est aujourd'hui sexagénaire, et c'est d'elle que je tiens presque tous ces détails. Or, un chrétien, Joseph Tsien, artisan de Som-kiang-fou, ayant mérité la confiance du gradué, s'était élevé dans sa maison aux fonctions de commis. Il ne parlait pas de sa religion, mais il n'en omettait pas la moindre pratique, si bien qu'à la longue ses prières récitées chaque jour, ses jeûnes, ses abstinences, sa croix et son chapelet, plus encore sa douceur inaltérable et sa fidélité à toute épreuve trahirent son secret. Il tomba malade, et son calme au milieu des plus cruelles souffrances fit éclater sa force d'âme. Pour toute plainte, on ne lui entendait proférer que ces mots : « Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Jésus, Marie, sauvez-moi ! »

« Souffrez-vous beaucoup? » lui demanda un soir le lettré infidèle. Le malade lui montra son crucifix et une médaille de Notre-Dame des sept douleurs, en

disant : « Pas autant que mon Sauveur et sa très-sainte mère. » Puis ses yeux se remplirent de larmes, et baisant les saintes images, il répéta : « Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Jésus, Marie, sauvez-moi ! »

Ces brûlantes invocations pénétraient le cœur de tous les assistants. A leur demande, Joseph, soutenu par sa foi au milieu des ardeurs de la fièvre, se mit à leur parler de Dieu et de sa bonté, de Jésus-Christ et de sa croix, de Marie et de ses miséricordes, du sort des âmes après la mort, du ciel, de l'enfer, du temps et de l'éternité, avec un accent qui imprimait chacune de ses paroles dans le cœur de ses auditeurs.

Tsien se rétablit, et il alla passer dans sa pauvre demeure le temps de sa convalescence, mais la grâce poursuivait son œuvre. Le vieux Sé, agité par des doutes et en proie à mille tourments intérieurs, songea une nuit qu'il s'inclinait sous la main du pieux fidèle, et qu'à l'instant où celui-ci versait sur son front une eau merveilleuse, son âme était pénétrée d'une joie ineffable. Agathe, de son côté, appelait tous les matins son frère et sa sœur pour réciter avec eux : « Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Jésus, Marie, sauvez-moi ! » — Ces oraisons jaculatoires, me disait un jour cette pieuse fille, étaient comme du miel dans notre bouche.

Un matin, s'étant mise à genoux comme elle avait vu faire à Joseph, elle récitait avec ferveur cette pieuse invocation dont elle comprenait à peine le sens, lorsqu'elle aperçut à côté d'elle un enfant plein de grâce qui disparut bientôt en lui disant : « Je serai ton ange gardien. »

Touché par ces avertissements du Ciel, le père pressa le retour de Joseph, dont le sommeil avait été aussi traversé par plus d'un songe mystérieux. Qu'il fut consolé, dès la première entrevue, lorsqu'il les trouva si bien disposés ! Il courut chercher le missionnaire. « Ah ! le beau jour ! » s'écriaient Agathe, Anastasie et leur mère presque octogénaire, lorsqu'elles me racontaient les circonstances de leur baptême.

A partir de ce jour, la fille aînée forma dans son cœur la résolution irrévocable de garder la virginité. « J'ai promis, disait-elle, à ma sainte mère de ne jamais me marier, fallût-il, pour rester vierge, endurer des douleurs égales aux siennes. » Anastasie imita cet exemple, ainsi que deux autres filles qui naquirent après le baptême de leurs parents.

Accueillie d'abord avec défiance par les chrétiens de Chang-hai, la famille Sé devint bientôt le plus sûr appui des missionnaires au temps des persécutions. Plus d'une fois, les quatre sœurs m'ont expliqué ainsi

la cause de leur énergie et de leur intrépidité : « Joseph, disaient-elles, nous avait appris à ne craindre que Dieu, et réellement nous n'avons jamais craint que de perdre sa grâce. Si nous recevons chez nous tous les pauvres, c'est parce qu'une de nos plus rudes épreuves, aux premiers jours de notre conversion, fut de manquer souvent de secours spirituels. Les chrétiens de la ville n'osaient pas confier le secret de la religion à des personnes si novices dans la foi ; souvent nous ignorions où était le prêtre, et après de longues recherches nous venions à découvrir qu'il était caché dans notre voisinage... L'avions-nous enfin trouvé, tout n'était pas fini ; on n'aimait pas à le laisser venir chez nous, ni à nous voir nous-mêmes dans l'assemblée des fidèles. Nous étions suspects à la famille... c'était bien pénible. Aussi nous sommes-nous bien promis que jamais personne ne serait délaissé par notre faute. »

Elles ont bien tenu parole. Domestiques et servantes, neveux et nièces, parents et amis, tout leur entourage en un mot cède à leur influence et concourt à leurs bonnes œuvres. Elles ne cessent de rechercher les pauvres honteux, les femmes et les jeunes filles malades, pour leur prodiguer des aumônes et des consolations. Elles attirent à l'église des fem-

mes de distinction, qui ne manquent pas de raconter ce qu'elles ont vu à leurs maris infidèles, et voilà comment de hauts personnages sont induits peu à peu à étudier sous la conduite des missionnaires une religion contre laquelle ils avaient toujours nourri les plus odieux préjugés. Les tracasseries ne leur font pas défaut, mais elles luttent courageusement contre les obstacles, qui ne font qu'exalter leur ardeur vraiment apostolique. Lorsque les lettres de Mgr Maresca ou de ceux de nos pères qui résident auprès de lui mentionnent des fruits de conversion obtenus dans la ville de Chang-hai, les trois quarts sont dus au zèle de ces pieuses filles. Aussi les missionnaires ont-ils cent fois répété : « Si nous avions dans la ville quatre chrétiens aussi zélés que les quatre vierges de la famille Sé, c'en serait assez pour convertir Chang-hai au christianisme. »

CHAPITRE X.

Renseignements statistiques sur la mission. — Conclusion.

Quoique nous pensions n'avoir rien omis d'essentiel, dans le tableau que nous avons tracé de la mission du Kiang-nan, toutefois, pour satisfaire ceux qui chercheraient dans ce Mémoire des données plus précises, nous allons terminer par quelques chiffres et un dernier coup-d'œil d'ensemble.

Le clergé de la mission se composait, en 1852, de Mgr Maresca, administrateur apostolique, résidant à Chang-hai; de son coadjuteur Mgr Spelta, qui habite ordinairement le séminaire; de deux prêtres européens, malades; de quatre vieux prêtres indigènes, et de trois autres plus jeunes, agrégés à la Sainte-Famille de Naples; de trente et un prêtres de la compagnie de Jésus, dont plusieurs sont hors de combat par suite de l'épuisement de leurs forces; de deux frères scolastiques, professeurs au séminaire diocésain, et de cinq frères coadjuteurs, dont un indigène.

Aucun ouvrier nouveau n'est venu s'associer à nos travaux en 1853. La mort du P. René Massa et l'incurable infirmité d'un de nos religieux ont encore éclairci nos rangs, et le seul père franciscain qui fût resté dans la province, la quitta en juin. Notre personnel de la compagnie s'est modifié à cette époque de la manière suivante : vingt-neuf prêtres, deux frères scolastiques, cinq frères coadjuteurs et deux novices, l'un scolastique et l'autre coadjuteur[1]. Il ne restait plus d'autre prêtre européen que le P. Dracopoli, de Chio.

Assurément ce personnel ne paraîtra pas trop considérable, pour peu qu'on vienne à réfléchir que tous ne peuvent se charger également du soin de nos nombreuses chrétientés. Le premier pasteur du diocèse et le supérieur de nos religieux (qui est en même temps vicaire général), occupés incessamment des affaires générales de la mission, répartissent leur sollicitude entre les missionnaires et les fidèles, et il

[1] Le P. Broullion écrivait ceci au commencement de 1854. Depuis cette époque la mission a perdu trois prêtres de la compagnie de Jésus : les PP. Poissemeux, Yvetot et Werner ; elle en a reçu deux nouveaux : les PP. Bourdilleau et Fournier, ce dernier en qualité de visiteur. A l'instant où nous mettons sous presse, un nouveau départ s'organise. (*Note de l'Éditeur.*)

va sans dire que leur ministère n'est appliqué à aucun district en particulier. Le père qui remplit les fonctions de secrétaire de l'évêché est dans le même cas; et il est juste de remarquer que les affaires des vicariats apostoliques de l'ouest et du nord étant le plus souvent traitées à Chang-hai, il est leur représentant naturel auprès des négociants. Le P. Hélot, physicien, mécanicien, architecte et maître maçon, est chargé de toutes les constructions. Le collége de Zi-ka-wei réclame un recteur, un préfet des études et un ministre; trois autres pères et deux scolastiques sont employés au séminaire diocésain; l'orphelinat des garçons est dirigé par un prêtre. Restent donc dix-neuf prêtres de la compagnie pour le service des départements; chacun d'eux ayant en moyenne la charge de trois mille cinq cents à trois mille six cents fidèles.

Mais l'inégale étendue des territoires respectivement assignés à chacun, les divisions plus ou moins nombreuses des districts, sont cause que plusieurs ont plus de fatigues à supporter avec moins de fidèles à administrer. Tel qui ne compte dans son district que deux mille cinq cents âmes, a autant à faire que son voisin qui en compte de cinq à six mille. Que serait-ce si nous faisions entrer dans ce dénombrement les mil-

lions d'idolâtres dont, après tout, nous sommes aussi les apôtres?

Le ministère de chaque missionnaire est réparti entre vingt, trente, quarante églises, dispersées sur un territoire égal à un arrondissement, quelquefois même à plusieurs départements de France. Ajoutons que nous n'avons que des catholiques qui se confessent. Voilà pourquoi le clergé de nos missions compte si peu de vieillards.

Les œuvres se sont multipliées dans une proportion qui dépasse de beaucoup l'accroissement du nombre des ouvriers. Les communions qui, en 1846, n'allaient pas à dix-sept mille, sont montées à soixante-treize mille en 1852, et en 1853 elles dépassaient le chiffre de quatre-vingt-trois mille. Or, pour obtenir quatre-vingt-trois mille communions, il a fallu entendre plus de quatre-vingt-onze mille confessions. Les prédications, sous forme de sermons, d'exhortations ou de catéchismes, ont dû être aussi plus fréquentes, et la parole de Dieu a été, dans cette dernière année, annoncée plus de sept mille fois aux fidèles et aux infidèles.

Au reste, on se fera une idée plus juste de cette progression ascendante, en rapprochant les chiffres

qui représentent les principales œuvres de la mission pendant deux années consécutives.

	En 1852.	En 1853.
Communions	73,000	83,000
Enfants d'infidèles baptisés .	3,200	5,445
Enfants d'infidèles nourris dans les orphelinats.	120	197
Enfants d'infidèles élevés dans les familles chrétiennes . . .	640	681

Quelques-uns de ces chiffres sont bien inférieurs à la réalité, parce que nous n'avons voulu enregistrer que des résultats certains. Par exemple, si nous avions tenu compte de tous les rapports qui nous ont été faits, au lieu de cinq mille quatre cent quarante-cinq enfants d'infidèles baptisés en 1853, nous en aurions inscrit sept mille quatre. Mais si nous n'ajoutons pas une pleine confiance aux témoignages qui nous viennent de certaines localités, ce n'est pas que nous regardions comme nuls tous les baptêmes que nous n'avons pu autrement constater.

De même, en ne portant sur notre rôle que les enfants d'infidèles qui, à la fin de 1852 et de 1853, étaient nourris dans les orphelinats et dans les familles chrétiennes, et en négligeant ceux qui, après avoir

été recueillis, sont morts dans le cours de la même année, nous ne présentons pas le tableau complet de la charité exercée au Kiang-nan envers ces pauvres petites créatures. Car si, au nombre des enfants vivant dans les orphelinats et dans les familles, à la fin de 1853, nous joignons le nombre des morts :

Enfants vivant dans les orphelinats. . .	197
Enfants vivant dans les familles . . .	681
Enfants morts après avoir été recueillis .	1,124
Total	2,002

Nous trouvons plus de deux mille enfants qui, pendant un temps plus ou moins considérable, ont vécu des aumônes de la religion, et sont redevables de ce bienfait soit à l'œuvre de la Sainte-Enfance, soit aux chrétiens désintéressés qui les avaient adoptés.

Tels sont les développements qu'ont pris, dans ces dernières années, quelques-unes de nos œuvres.

Les chiffres relatifs à nos établissements d'éducation n'accusent pas le même progrès de 1852 à 1853. Après de rapides fondations, nous avons senti qu'il était plus nécessaire de fortifier que de multiplier, et quelques écoles ont été supprimées; mais le nombre des élèves n'a pas diminué. Voici le tableau comparatif du personnel des maîtres et des élèves dans les

écoles qui sont à la charge de la compagnie, pendant ces deux années.

	En 1852.	En 1353.
Maîtres.	84	78
Élèves	1,242	1,260

Le nombre total des écoles chrétiennes du diocèse s'élève à cent soixante-quatorze, dont trente, tenues par les vierges, sont pour les petites filles.

Ce qui n'étonnera personne, c'est que la dépense annuelle correspondant à ces institutions progressives ait dépassé 89,000 francs, de juin 1851 à juin 1852, sans que nous comprenions dans cette somme les frais faits au nom de la Sainte-Enfance et de l'évêque diocésain : pour les enfants délaissés par leurs parents infidèles, pour l'achèvement de la cathédrale, et pour l'entretien du séminaire, où encore nous payons la pension des professeurs.

Aussi les 33, 499 fr. 98 c. que la compagnie a reçus de la Propagation de la foi, joints aux aumônes de quelques bienfaiteurs, n'ont couvert qu'une partie du *déficit*, et notre compte de 1852 s'est clos avec une dette de 25,533 fr. 96 c. Dans la crainte de bâtir sur la banqueroute, nous avons dû ralentir l'élan de nos œuvres, ajourner les établissements de bienfaisance, et réserver à de meilleurs temps l'accroissement de

notre collége, si désiré par M[gr] Maresca. En juin 1853, nous avions à peu près satisfait nos créanciers, mais réduits à zéro d'*avoir*, les frais que nous faisions passaient depuis six mois en compte de *débet*. Puis est venue l'insurrection qui a couvert nos chrétientés de ruines et de misères; les ressources locales ont tari, et à l'heure où j'écris ceci (janvier 1854), une nouvelle dette, dont le chiffre n'est pas sous mes yeux, a été créée et continue à courir. Telle est d'ordinaire la situation financière de notre mission.

Mais nous comptons sur les fonds de la maternelle Providence, qui ne laissera pas périr les œuvres qu'elle a fait naître d'une manière si inespérée. N'avons-nous pas des gages visibles de sa protection, qui nous avertissent de ne pas nous mettre trop en peine de l'avenir? Quelle reconnaissance ne devons-nous pas au Seigneur qui a ainsi béni nos travaux!

En 1846, tous nos établissements se bornaient à une espèce d'école que l'on nommait séminaire : un maître de langue chinoise y donnait chaque jour quelques heures de leçons à trente-sept écoliers, qu'un de nos pères s'efforçait d'initier aux rudiments de la grammaire latine. Aujourd'hui, le séminaire n'est que la première de nos nombreuses institutions. Sous la surveillance de l'évêque diocésain, cinq religieux

de la compagnie y exercent un professorat que plusieurs d'entre eux avaient inauguré dans les chaires de l'Europe ; la littérature nationale y va de pair avec le latin, l'histoire, les sciences physiques, la philosophie et la théologie ; et quarante-deux jeunes gens y subissent, sur toutes les matières de l'enseignement, des examens dont le succès ne serait dédaigné nulle part.

A cette même époque, il était encore bien moins question de collége que de séminaire, et nous nous souvenons qu'en 1848, le consul de France, blessé dans ses sentiments catholiques par les tentatives plus ou moins heureuses des ministres protestants qui nous avaient devancés, nous témoignait sans détour son étonnement de nous voir sans écoles. On pouvait, il est vrai, lui faire observer que les ministres bibliques n'avaient pas des milliers de pauvres chrétiens à faire rentrer avant tout dans la pratique des devoirs les plus essentiels de la religion ; tandis que nous, ayant charge d'âmes, nous avions à lutter contre les difficultés sans nombre de notre ministère. Mais nous gémissions comme lui de cet état de choses. Le moment venu, le collége de Saint-Ignace fut fondé : nous avons dit comment il prit naissance au milieu de la famine, créé en quelque sorte par la charité. Mais

nous n'espérions pas alors, malgré notre confiance sans bornes en la grâce divine, que les cœurs seraient si dociles, si prompts à se réformer, et que cet établissement présenterait bientôt dans son ensemble la physionomie d'un collége chrétien.

Zi-ka-wei est devenu en même temps l'infirmerie et la maison de retraite de notre mission. Tandis que le corps y puise de nouvelles forces pour de nouveaux travaux, l'âme se rafraîchit et les courages se retrempent.

Enfin, si les sociétés bibliques ne faisaient pas de néophytes, elles avaient élevé des temples dans les principaux ports de la Chine. A Chang-hai, en face de ces chaires de l'erreur et au milieu des splendeurs du bouddhisme, l'honneur du culte catholique réclama longtemps en vain une église dont l'architecture répondît à sa destination. La cathédrale de Saint-François-Xavier est maintenant debout; c'est le plus vaste sanctuaire de la Chine, et grâce à la haute estime qu'elle inspire pour notre sainte religion, elle ne sert pas moins à évangéliser les païens qu'à faire croître la piété parmi les fidèles. Les solennités de Pâques, de la Pentecôte, de la Fête-Dieu, nous ont déjà fait pressentir, par l'immense concours qu'elles ont attiré, combien seront fréquentées un jour les églises que nous espérons multiplier sur le sol de Kiang-nan.

Voilà des résultats sur lesquels nous n'osions pas compter il y a dix ans, des gages précieux que nous donne la Providence.

Et que dire de cette institution où se forment, sous la conduite de la baptiseuse Lao-momo, ces vierges qui exercent dans les villages un apostolat si persévérant et si fructueux? Semblables à cette femme de l'Évangile qui mêle le levain à la pâte, elles font entrer en fermentation la masse inerte des infidèles, et partout où elles ont passé, le missionnaire trouve des cœurs préparés, des esprits dociles, des germes précieux de conversion, qu'un rayon de la grâce fera éclore tôt ou tard. Cette création est toute récente, elle ne date que de deux ans; mais déjà elle nous permet d'entrevoir ce que produira le zèle des vierges du Kiang-nan, quand il sera soumis, par la vie religieuse, à une direction ferme et constante.

On a vu en combien de manières agissent les forces motrices de la mission. L'esprit de Dieu, porté pour ainsi dire au-dessus des eaux de l'infidélité, demande de nous des efforts généreux pour que l'ordre et la vie se dégagent du chaos. Nous remercions le Ciel des consolations qu'il daigne nous accorder, en proclamant toutefois que notre ambition de convertir n'est pas satisfaite.

En face des nécessités pressantes auxquelles nous avons peine à satisfaire, comment ne pas exprimer le vœu de voir nos frères d'Europe remplir incessamment nos rangs si prompts à s'éclaircir? L'inspection des tableaux annuels de la mission prouve que nous ne sommes jamais sans ouvriers enlevés par la maladie ou par la mort aux travaux apostoliques. Sur dix-neuf qui se partagent les districts, il en faut toujours compter deux ou trois hors de combat, ce qui ne signifie pas un peu souffrants, mais réduits à l'impossibilité physique de remplir leur tâche. J'ai connu un missionnaire qui, aux prises avec une fièvre violente, se faisait porter sur sa natte au fond d'une barque pour aller administrer les derniers sacrements. Un jour il ne put entendre la confession d'un malade atteint de typhus, qu'en se faisant étendre sur un banc près du lit, la tête soutenue par une bûche en guise d'oreiller.

Nous pouvons promettre, dans tous les cas, à ceux qui viendront partager nos travaux, beaucoup de fatigues, d'ennuis, de contradictions, et, sinon les palmes du martyre, de nombreuses occasions de se dépenser corps et âme pour la gloire de Dieu. Mais ils auront aussi l'assurance de hâter par leur dévouement

la conquête définitive de ce vaste empire, si longtemps rebelle à la prédication évangélique.

J'ai dit ailleurs ce que nous pouvons attendre de la crise actuelle, ou plutôt de l'état social dont elle est l'indice.

J'ai dit quelle était notre situation vis-à-vis des infidèles. J'ai montré les missionnaires marchant sur un terrain mieux connu ; pouvant désormais, grâce à une étude plus approfondie de la littérature et des usages de la Chine, se mettre en rapport avec les lettrés, discuter avec les bonzes, et faire évanouir le prestige qui fascine tant d'intelligences créées pour la vérité.

Mais quand seront réalisées nos espérances ? C'est le secret de Dieu. A nous de planter et d'arroser ; à lui de donner l'accroissement qu'il a promis.

APPENDICE.

I.

Sur les occupations ordinaires des missionnaires.

Le P. Clavelin écrivait à un de ses confrères d'Europe (janvier 1845) : « Dans les dernières lettres reçues d'Europe on nous parlait beaucoup des ménagements que nous devions prendre au milieu de nos travaux : mais venez, mon bien cher père, venez passer un mois avec nous dans la mission, et vous jugerez vous-même de la possibilité de ces ménagements. Je suppose que vous savez déjà assez la langue pour pouvoir exercer le saint ministère ; car sans cela vous n'êtes point encore vrai missionnaire. Vous avez à parcourir le district qui vous est assigné, une fois par an, si vous le pouvez. Chaque jour après avoir baptisé, marié, administré les malades qu'on vous aura amenés, vous entendrez les confessions. Vingt par

jour, c'est bien assez, cela vous tiendra dix heures au confessionnal. Est-ce trop d'une demi-heure pour une confession de dix, vingt, trente ans et plus, faite par un pénitent peu instruit, qui ne vous comprend guère mieux que vous ne le comprenez? A la messe vous faites une petite instruction de vingt minutes; vous en faites autant pour les mariages quand cela est possible.

« Combien de fois ne serez-vous pas interrompu au milieu de toutes ces occupations? On viendra vous chercher pour des malades qui sont bien loin, vu surtout la lenteur des moyens de transport. Il faut porter la chapelle avec soi; c'est presque l'affaire d'une journée. Dans ces excursions, après avoir administré les malades, baptisé les enfants et rempli les autres ministères les plus indispensables, vous revenez comme vous êtes allé, en barque ou en chaise à porteur, et c'est alors un temps précieux pour faire ses exercices spirituels.

« Arrivé de nouveau à l'endroit d'où vous étiez parti, vous vous remettez bientôt au confessionnal, à moins que vous ne trouviez d'autres chrétiens qui viennent encore vous chercher pour d'autres malades. Vous y courez aussitôt, bien heureux si vous ne trouvez pas des morts à votre arrivée. Le P. Estève, qui certes

ne se ménage pas, a eu dans son district, dans l'espace de quinze jours seulement, sept ou huit chrétiens ainsi morts sans sacrements. Si on vous laisse tranquille, vous continuez à confesser jusqu'à huit, neuf, dix heures du soir, vous vous couchez souvent à onze heures, minuit, pour vous lever à quatre ou cinq heures, pourvu toutefois qu'on ne soit pas venu interrompre votre sommeil pour d'autres malades, ce qui n'est pas rare. Quand un de ces malades vous fait demander, direz-vous que vous avez besoin de repos, que l'état de votre santé le réclame, qu'il faut vous ménager? direz-vous : Attendez à demain? J'entends déjà tel père vous répondre : « J'ai toujours sur « la conscience de l'avoir fait une fois : le lende- « main quand je suis arrivé le malade était mort, il ne « s'était pas confessé depuis quarante ans. » En semblable cas, j'ai trouvé, la semaine dernière, des confessions de quarante et cinquante ans; les malades n'ont pas plutôt été administrés qu'ils ont rendu le dernier soupir.

« Mais au moins, au retour de ces expéditions fatigantes, vous pourrez prendre quelques heures de repos? A votre retour, mon bien cher père, vous trouvez des chrétiens qui attendent depuis trois, quatre et souvent huit jours, pour pouvoir faire leur confession. Ils ont cependant leurs terres à cultiver,

leurs familles à nourrir, et ils vont partir si vous ne les entendez pas. Vous rentrerez donc de nouveau au confessionnal. Ce n'est pas tout, voilà la fièvre qui vous prend ; et si pendant les plus rudes accès on vient vous demander pour un malade, que ferez-vous? Quand nous sommes arrivés, le P. Estève était retenu au lit par la fièvre; il avait été envoyé hors de son district, à Wam-dam, afin de se rétablir plus facilement. Le jour où la fièvre le quitta, voilà quatorze chrétiens qui arrivent de quinze à vingt lieues, demandant avec les plus vives instances à se confesser; il en confesse d'abord quatre, puis la compassion l'emportant, il confesse encore les dix autres. Le lendemain il était repris par la fièvre; mais il en est délivré aujourd'hui. Le dimanche, pour vous reposer, vous dites deux messes dans deux endroits différents et vous faites deux petites instructions. Pour vous conforter vous avez ici tous les jeûnes possibles, que vous tâchez d'observer pour l'édification des fidèles. Ne vous impatientez pas, mon bien cher père, car c'est justement la patience qui doit être ici votre première vertu. Sans elle vous ne ferez rien de bon en Chine. Je ne vous parle pas des chaleurs qui sont excessives en certain temps de l'année; elles ont fait mourir subitement, il y a peu de mois, trois élèves du petit séminaire. »

Le P. Languillat s'exprime comme il suit sur le même sujet[1] :

« Si autrefois saint Bernard disait qu'il était une chimère, à combien plus juste titre ce nom doit-il être le mien? Voulez-vous savoir ce que je suis dans cette mission, je vous le dirai. D'abord c'est un homme qui, sans avoir le don des langues, parle le chinois qu'il n'a pas étudié, annonçant tous les jours la parole de Dieu, à temps et à contre-temps, dans l'assemblée des chrétiens et dans les maisons particulières, aux païens à la porte de l'Église, dans les bourgs et sur le rivage des fleuves. C'est un homme qui n'est nulle part et que l'on rencontre partout. Il n'y a qu'un instant, il entendait une confession de mission, le voilà maintenant au chevet d'un malade qu'on vient de lui amener. Vous l'avez vu ici, ce soir, étendre sur ce lit ses membres fatigués, vous croyez qu'il y repose; pas du tout, il est en barque pour aller au secours d'un agonisant; le voici en chaise à porteur pour se rendre là où la barque ne peut atteindre; le voilà avec de gros souliers aux pieds pour suppléer au défaut de barque ou de chaise, dans les chemins que la gelée ou le mauvais temps rendent impraticables. Aujourd'hui,

[1] Lettre du 14 juin 1846.

il bénit un mariage, et il dit l'office des morts pour un défunt. Pour vous mettre mieux au courant de notre position, je termine par vous exposer un cas qui se rencontre assez fréquemment.

« Vous êtes revenu, je suppose, au lieu de la mission, après avoir bien couru les jours et les nuits qui ont précédé; au moment du repas ou bien du coucher, car le temps ici importe peu, on frappe, et le catéchiste de vous dire : — Père, on vient encore pour un malade. Vous dites au catéchiste : — Avertissez le batelier, et que la barque soit prête à l'instant. — Père, tout est prêt. — Comme vous vous rendez à la barque, arrive un autre courrier, également pour un malade. Pendant que celui-ci s'explique et que le batelier dispose tout pour le départ, survient un troisième courrier. Ainsi, après les interrogations faites, malade à l'est, malade au midi, malade à l'ouest, à distance à peu près égale du centre où vous vous trouvez. — Mes amis, dites-vous alors, je n'ai pas le don de me multiplier, il faut ici parler en conscience, un retard de quelques heures peut être funeste à un malade et ne l'être pas à un autre moins en danger. Voyons, courrier de l'est, en quel état est votre malade? — Père, vous n'arriverez pas à temps peut-être. — Eh bien! batelier, ramez. — Père, vers quel point? — Vers le

midi, s'écrie l'un; à l'ouest, crie l'autre, encore tout hors d'haleine, mon malade est presque à l'agonie. — Et ici, mes trois hommes à genoux, les mains jointes, plaident leur cause par leurs larmes et leurs cris. Voilà un état de perplexité qui déchire l'âme du missionnaire. — Mes amis, pendant tous ces pourparlers, la barque ne bouge pas, et les malades peuvent mourir; batelier, ramez donc. — Père, vers quel point? — Je vous l'ai déjà dit, vers l'est, c'est de ce point que le premier courrier est venu. — Père, le midi et l'ouest m'empêchent de ramer.

« Enfin la barque s'ébranle, et voilà deux hommes à genoux dans la barque, qui vous y obsèdent, vous étourdissent par leurs cris et par leurs prières. Vouloir leur faire entendre raison, c'est peine inutile. Le plus sage parti, c'est de mettre sa tête dans ses deux mains et de les laisser dire. Après avoir confessé le premier malade et lui avoir donné l'extrême-onction, vous allez au second, du second au troisième, et quand vous avez eu le bonheur d'arriver à temps, ah! comme vous respirez et bénissez le bon Dieu! Puis, si dans l'intervalle on n'est point venu vous chercher pour quelque autre, vous dites la sainte messe et reprenez la route en sens inverse pour porter le saint viatique. Porter le bon Dieu en barque, voilà qui est beau,

délicieux même, lorsque la fatigue n'empêche pas de jouir de la présence du divin Maître. C'est le cas de dire à la lettre : *Tenui eum,* je le tiens ici. Si nous ne pouvons l'avoir avec nous tous les jours qu'une seule fois et pendant quelques instants rapides au saint autel, on se dédommage de cette privation, durant les quatre et même quelquefois les huit heures qu'il est avec nous dans notre barque. C'est dans ces moments surtout qu'on le conjure d'avoir pitié de ces païens qui vont et viennent sur les canaux, ou dont nous traversons les bourgs et les bourgades. »

II.

Singularités des mœurs chinoises.

Ce qui frappe le missionnaire à son arrivée en Chine, ce sont les contrastes qu'offrent les mœurs de sa nouvelle patrie, comparées à celles des nations européennes. Les pages suivantes, extraites d'une lettre du P. Estève, à la date de 1843, ont été écrites sous cette impression [1]. Il va sans dire qu'on n'y doit pas chercher un tableau complet des mœurs chinoises.

« Dire que la Chine fait tout au rebours de l'Europe, serait outrer les choses. Le vrai est qu'en fait d'usages et d'idées, il règne entre ces deux filles ou petites-filles de Noé, un système d'opposition qui va assez loin. Vous en jugerez par cet échantillon.

« Si l'Europe écrit de gauche à droite, c'est assez pour que la Chine écrive de droite à gauche. Si l'une

[1] Voir sur le P. Estève, enlevé trop tôt à la mission, une notice biographique insérée dans le *Correspondant*, t. XXIV.

donne la place d'honneur à la droite, l'autre la donnera à la gauche. Si le respect chez l'une fait ôter le chapeau, chez l'autre il le fera garder. Si l'une aime les habits étroits, raison pour l'autre de les aimer très-amples. Si l'une multiplie les poches et les goussets à la fantaisie de chacun, l'autre ne permettra qu'une bourse unique qui, attachée à la ceinture, suffira à contenir et l'argent, et même tout le bagage. Si le deuil d'Europe est en noir, concluez qu'en Chine, il sera en blanc. Si l'Européenne en fête choisit le blanc, la Chinoise, au moins dans les campagnes, ne manquera pas de choisir le noir. Si l'Européen tire vanité d'une chevelure frisée, touffue, c'est assez pour que le Chinois se rase la tête par devant, par derrière, sur les côtés, et ne dérobe au rasoir que l'endroit juste où la tête du Chartreux et de bien d'autres s'y soumet. Enfin, plus l'idée de mobilité entrera dans ce que l'Europe appelle *mode*, plus l'immobilité caractérisera ce que la Chine appelle *usage*.

« Passons à l'hygiène. Le médecin d'Europe met son malade à la diète : concluez que celui de Chine lui prescrit de manger. Au fort de l'été, on aime en Europe, les boissons froides et même à la glace : concluez qu'en Chine, plus il fait chaud, plus on veut le thé chaud; quand il brûle la langue et le gosier, c'est

délicieux. Une mère européenne interdit sévèrement à ses enfants les fruits verts : autres délices du Céleste Empire. Autant l'Européen aime les légumes bien cuits, autant le Chinois les aime-t-il demi-crus ; et de même que le riz lui sert de pain, et le thé de boisson ordinaire, ainsi le porc lui tient-il lieu de presque toute autre viande. Parlerai-je de la manière d'apprêter, de présenter et de prendre les mets ? La batterie de cuisine, si variée en Europe, se réduit ici à une espèce de chaudière où presque tout cuit pêle-mêle. Tout ce qui couvre la table semblerait venir de cages d'oiseaux. Les mets sont tous servis dans un plat commun, mais coupés par morceaux, comme pour des oiseaux. Les deux bâtonnets qui remplacent cuiller, fourchette et couteau, se prendraient, à la beauté près, pour des échelons d'oiseaux captifs ; les verres, par leur forme, leur matière et leur grandeur, rappellent également ceux où boivent les oiseaux.

« Les maisons ne pouvaient manquer d'entrer dans la conspiration universelle contre les usages européens. Aussi d'abord n'ont-elles qu'un seul étage ; puis au lieu de vitres, ce sont des écailles dont l'épaisseur ou l'opacité ne donnent qu'un demi-jour ; enfin, c'est chose inouïe qu'une cheminée ailleurs qu'à la cuisine ; et le manque de bois fait que le principal

combustible est la paille avec un peu de charbon de pierre.

« Entrons dans les écoles. La méthode européenne est d'expliquer ce qui doit être appris : donc la méthode chinoise sera d'apprendre d'abord par cœur ce que le maître expliquera ensuite. Si l'écolier d'Europe ne se tait pas toujours en temps d'étude, du moins il le doit ; et, s'il y manque, il le fait le plus bas possible. Sans vouloir prononcer sur le mérite des deux règlements, toujours est-il que l'écolier chinois a ordre d'apprendre ses leçons tout haut : jugez au moins du vacarme, lorsque, dans une nombreuse école, on crie à tue-tête chacun de son côté.

« C'est surtout dans le langage que l'esprit d'opposition est remarquable. Rien de plus facile à un Européen, particulièrement à un Français, que de connaître la construction des phrases chinoises : il n'a qu'à prendre le contre-pied du génie de sa propre langue. Nous disons *deux ou trois* : les Chinois diront *trois ou deux*. Courte ou longue, la phrase commencera par où nous la finirions, et finira par où nous commencerions, à quelques mots près et avec des exceptions qui confirment la règle.

« Voyons pour les idées. La profession des armes, si honorable ailleurs, ne jouit ici d'aucune considéra-

tion. La danse dont l'Europe fait le plaisir du prince comme du valet, du bourgeois et du paysan, n'est permise ici qu'à l'histrion. Que les femmes sortent de leurs maisons à peu près comme les hommes, c'est tout simple en Europe : ici, on en serait fort étonné. Dans les mariages européens, la femme apporte la dot : ici, la famille du mari paie à l'autre famille une somme d'argent plus ou moins considérable en gage des conventions faites. Mais rien ne tranche avec nos goûts et nos manières, comme ce qui concerne la pensée de la mort.

« A quel Européen viendrait-il jamais à l'esprit de témoigner son affection, sa reconnaissance ou son respect, par le cadeau d'une bière à l'usage futur de celui qui la recevrait? Eh bien! au Céleste Empire un tel présent est du meilleur ton. On est tout aussi flatté de le recevoir que fier de l'offrir. Bien plus, une bière, sa propre bière est un objet de luxe dont on fait montre jusqu'au moment d'y entrer pour n'en plus sortir. N'allez pas croire qu'alors enfin la bière va déloger avec le contenu. Les imaginations chinoises ne s'effraient pas plus de la présence d'un cadavre que de la vue d'une bière; et ce qu'ailleurs on a hâte d'enlever, ici on le conserve précieusement le plus longtemps possible. L'empereur a beau le défen-

dre, il ne manque pas de Chinois qui s'exposent à une punition sévère pour garder des morts chez eux des années entières : les chrétiens, afin de pouvoir tous les jours jeter de l'eau bénite sur la dépouille mortelle de leurs parents ; les païens, pour satisfaire leur superstition. Il est même des localités où le précieux dépôt occupe l'endroit de la maison le plus exposé aux regards des allants et venants. Entrant un jour dans une maison, la première chose que j'aperçus, ce furent deux bières, l'une à droite, l'autre à gauche de la porte d'entrée. Je dis à un enfant de quatorze ans : *Mon petit ami, sans doute il n'y a rien là-dedans ? — Ici, il y a papa, et là, il y a maman,* me répondit-il en riant. J'ai vu aussi des champs hérissés de petits monticules qui recouvraient des tombeaux, et ressemblaient à des cimetières. Les défunts de la famille doivent rester ou dans la maison ou tout auprès. Du reste, l'empereur ne redoute pas plus que ses sujets la pensée de la mort. Il n'est pas plutôt monté sur le trône, qu'il doit faire travailler à son tombeau, au-dessous de son palais ; et, quelque part qu'il aille, un tombeau le précède. Ah ! l'excellente recette pour bien vivre et bien mourir ! Que de chrétiens devraient profiter d'un tel exemple, et marcher toujours accompagnés, sinon d'une bière,

au moins des saintes et sérieuses pensées qu'elle fait naître !

« Sous un autre point de vue, ces usages confirment ce qu'on sait assez en Europe de la piété filiale et de l'autorité paternelle, comme traits caractéristiques de la nation chinoise. L'une et l'autre ont certainement leurs excès ; la première, puisqu'elle va jusqu'au culte religieux ; la seconde, puisqu'elle est sans limites et s'étend jusqu'au droit de vie et de mort. Mais ces excès mêmes prouvent au moins la chose qui, à son tour, en donnant la raison la plus plausible de cette durée incomparable entre tous les empires mentionnés par l'histoire, fournit en même temps la plus illustre garantie des promesses renfermées dans le quatrième précepte. Quoi qu'il en soit, pour ne parler cette fois que des excès, si les parents ont sur la vie de leurs enfants un si terrible droit, à plus forte raison peuvent-ils les vendre comme bon leur semble. Parmi les païens, le cas n'est pas rare ; c'est même l'ordinaire des fumeurs d'opium. Quand il ne leur reste plus rien, ils finissent par vendre femme et enfants. Un enfant de huit à neuf ans se vend de 15 à 20 francs. Une fois vendu, le voilà esclave à tout jamais, lui et toute sa postérité, jusqu'à ce qu'il plaise au maître d'accorder l'affranchissement.

Pour tirer un bien de cet usage maudit, les missionnaires recommandent aux chrétiens d'acheter des enfants, afin de les instruire et de les baptiser. Un certain nombre de ces infortunés entrent ainsi dans le sein de l'Église, qui, comme une bonne mère, leur donne tout à la fois la vraie vie, la vraie liberté et le vrai bonheur. La loi n'autorise pas moins les pères à marier leurs enfants sans le moindre égard à leur volonté. L'enfant encore à naître peut être fiancé sous condition. Les fiançailles sont uniquement l'affaire des parents. Leur consentement est, à bien dire, le seul requis devant la loi. Qu'il y ait sympathie ou non entre les futurs, peu importe, il faut obéir. L'Église a besoin de toute son autorité pour faire entendre raison sur ce dernier point aux parents chrétiens. Aussi, dans ce diocèse, est-ce un cas réservé de fiancer un enfant avant l'âge de raison, ou, s'il y est parvenu, sans le consulter. Quant à la présence du pasteur pour la célébration du mariage, comme le concile de Trente n'a pas été promulgué en Chine, elle n'est pas nécessaire pour la validité du sacrement : toutefois, Monseigneur l'exige quand elle est moralement possible.

« Ne me demandez pas quel est le caractère dominant des Chinois. Je ne le connais pas encore assez

pour vous répondre pertinemment. Je crois aussi que l'on pourrait donner à cette question des réponses contradictoires sans blesser la vérité. Qu'y a-t-il de plus contradictoire que la gravité et la légèreté, la mélancolie et l'extrême gaieté, la ruse et la franchise, la bravoure et la timidité, une humeur quelque peu farouche, et toute la douceur de la plus exquise politesse, le luxe et la simplicité des premiers âges? Eh bien! tout cela peut s'affirmer des Chinois. C'est qu'il y a Chinois du nord et Chinois du midi, Chinois de l'orient et Chinois de l'occident. Ajoutez Chinois de l'intérieur et des frontières, des montagnes et des plaines; enfin Chinois que le commerce met en perpétuel contact avec les Européens, et Chinois qui connaît à peine les étrangers de nom. Si l'Europe, dans les limites assez restreintes d'une seule de ses nations, nous offre les nuances si tranchées du Breton et du Gascon, de l'Auvergnat et du Normand, du Parisien et du Picard, qu'est-ce sur une surface comme celle de la Chine? »

III.

Sur les examens et les grades académiques.

(*Extrait d'une lettre du P. Gotteland, 22 janvier 1849.*)

« J'ai eu dernièrement de longs entretiens avec un bachelier chrétien qui prétend au doctorat : il est entré, sur les études qui se font en Chine, dans des détails que je suis bien aise de vous communiquer.

« D'abord il est à remarquer que, dans ce grand empire, il n'y a jamais eu la moindre entrave mise à l'enseignement, la liberté y est complète; je suis même porté à croire que les Chinois n'ont pas eu encore l'idée première d'une restriction en ce genre. D'autre part, il n'existe ni institution ni collége à la manière d'Europe : tout se borne à des écoles particulières de dix, vingt à trente élèves, sous un seul maître, qui est à la fois directeur et professeur. Le nombre des étudiants est même d'ordinaire bien

restreint, quand il s'agit des études préparatoires aux degrés. Ces études sont cependant encouragées par les mandarins du lieu, qui examinent ces jeunes gens presque tous les quinze jours et donnent des récompenses à ceux qui se distinguent davantage. Il y a pour ces examens des édifices publics, et c'est, à Chang-hai, l'ancienne maison de nos pères qui est destinée à cet usage. Il faut avoir satisfait à un examen préparatoire avant de se présenter à l'examen du baccalauréat. Voici comment se font les examens pour les degrés.

« *Examens divers.* On distingue en Chine six genres d'examens : les premiers sont les examens d'encouragement dont je viens de parler; ils décident si on se présentera pour le baccalauréat; les seconds sont ceux du baccalauréat même. C'est ce que l'on appelle les *petits examens;* car, quoique les bacheliers soient grandement considérés de ceux qui ne le sont pas, c'est-à-dire de l'immense majorité, les personnes un peu distinguées n'en font pas tant de cas. Les troisièmes examens sont ceux de la licence, les quatrièmes ceux du doctorat. Enfin viennent les cinquièmes, qui donnent entrée dans une classe plus distinguée de docteurs ou de savants académiciens, dont l'empereur se sert dans les grandes affaires;

cette académie n'existe qu'à Pékin. Il est une sixième espèce d'examens, ce sont ceux que les simples bacheliers subissent tous les trois ans, pendant toute la vie. S'ils manquent de se présenter trois fois de suite, on les dégrade. Les examens pour la licence, le doctorat et l'académie de Pékin, se nomment *grands examens.*

« *Temps des examens.* Les examens pour le baccalauréat ont lieu deux fois tous les trois ans, et les grands examens n'ont lieu qu'une fois dans le même intervalle. Quelquefois cependant, dans des circonstances solennelles, l'empereur accorde, comme grande faveur, que les examens aient lieu plus souvent. De plus, le nombre des gradués qu'on peut admettre chaque fois est réglé dans chaque localité, et comme celui des prétendants est énormément plus élevé, cela donne de la vie à cette lutte. Mon bachelier me disait qu'à Nankin ils sont quinze mille candidats pour la licence, et qu'on n'en reçoit que cent quatorze chaque fois.

« *Lieu des examens.* Les petits examens préparatoires ou d'émulation se subissent dans les villes du troisième ordre, ceux des bacheliers dans celles du second. Pour la licence, il faut aller dans la capitale de la province, et ce n'est qu'à Pékin qu'on examine les docteurs et les académiciens.

« *Examinateurs.* Les mandarins locaux font subir aux enfants des examens de pure émulation; pour les degrés, même celui de simple bachelier, ce sont des docteurs venus de Pékin qui examinent les candidats. A Pékin, les ministres d'État examinent les futurs docteurs, et l'empereur lui-même se réserve l'examen des académiciens (le nombre de ceux-ci est toujours fort restreint). De plus, il faut observer que les examinateurs en chef ont sous eux un grand nombre de collaborateurs tirés des localités mêmes : ceux-ci élaguent les compositions les plus faibles, et abrégent ainsi grandement le travail. Ces aides doivent avoir au moins le degré auquel prétendent les candidats.

« *Mode d'examen.* Tout se fait par écrit. Les bacheliers doivent faire deux compositions, l'une en prose et l'autre en vers. On leur donne pour ce travail une demi-journée ou une journée entière, pendant laquelle ils travaillent sous les yeux des inspecteurs, sans jamais sortir. A Som-kiang, notre ville du second ordre, ils composent dans de grandes salles; on dispose trois grandes tables dans chacune, et dix candidats travaillent à la même table. Les licenciés, ou plutôt les candidats pour la licence (et il en est de même du doctorat) ont treize compositions à faire en prose et trois en vers. On leur donne pour cela neuf

jours, et ils travaillent dans de petites cellules, où ils mangent et couchent : il leur est permis cependant de se promener un peu. Les candidats pour le doctorat font les mêmes compositions que les candidats pour la licence; c'est-à-dire qu'on leur propose des sujets tirés des mêmes livres.

« *Sujets des examens*. Vous savez que la Chine est comme une grande machine dont toutes les pièces ont leur place déterminée et leur mouvement réglé. Il y a treize livres ou ouvrages assignés pour l'enseignement. Les quatre premiers ont été composés par les disciples de Confucius, et traitent de morale et de philosophie naturelle. On les nomme simplement les *quatre livres*. Viennent ensuite, dans l'ordre des études, les cinq *King* ou livres sacrés, que Confucius lui-même a un peu arrangés, mais qui sont d'une plus haute antiquité. Le sujet qu'on donne à développer dans l'examen des bacheliers est tiré des *quatre livres*. Notre jeune bachelier de Chang-hai a eu à développer cette pensée : *Pour devenir homme de bien, il faut avant tout en avoir la volonté*. Les compositions couronnées s'impriment avec grand appareil, et se distribuent, comme hommage, à toutes les personnes distinguées que connaît le nouveau bachelier. Notre néophyte n'a pas manqué de

nous envoyer la sienne. Les corrections y figurent. Les candidats pour la licence ont à traiter trois sujets tirés des *quatre livres* (et ils doivent les traiter en prose et en vers), cinq sujets tirés des *King*, et cinq autres sujets à la volonté de l'examinateur. Pour ces dix derniers, on ne leur demande que de la prose. Dans l'examen pour le doctorat, on propose les sujets comme pour la licence. Quant aux académiciens, l'empereur s'en tient au troisième article, aux sujets à volonté.

« *Jugement des examens*. Le jugement des examinateurs ne porte pas tant sur le bon choix des caractères que sur le fond de la doctrine et sur le style. Mais il faut bien remarquer que les livres adoptés, et sur lesquels se basent toutes les compositions des lettrés, sont des livres anciens, pleins de sages maximes, et qu'il n'est pas permis d'altérer. Un Chinois instruit, en parlant et surtout en écrivant, cite ces livres comme les ecclésiastiques citent la Bible en Europe, et peut-être plus souvent encore.

« Voilà ce que j'ai cru de nature à vous intéresser relativement à l'un des plus grands ressorts qui, depuis quatre mille ans, tiennent en mouvement cette colossale machine qu'on nomme l'empire chinois. Ajoutez que, suivant les lois, les mandarins,

Tartares ; je ne suis pas cependant assez bon prophè pour vous garantir l'accomplissement de ce fait. I province de Kuam-si s'est révoltée contre le jeu empereur, et l'insurrection gagne de jour en jour l autres provinces. Les rebelles ont déjà, par deux trois fois, battu les troupes impériales, et se so nommé depuis longtemps un empereur. Hien-foun cependant, dans les bulletins, fait annoncer des vi toires ; et, pour preuve de ses succès, il a fait puni à Canton, du dernier supplice, quelques prisonnie faits, je ne sais comment, sur les rebelles ; mais, d' autre côté, les Tartares remportent des tresses cheveux en abondance. Ce sont les queues de le morts qu'ils recueillent, afin de leur procurer honneurs dus aux défunts. Les révoltés ne port pas la queue ; ce sont des Chinois d'origine, et paraissent diriger avec habileté le mouvement. Pa les soldats de l'empereur, il y en a qui ne se battr pas ; plusieurs des généraux envoyés pour anéanti révolte, n'ayant même pu venir à bout d'en arrê les progrès, se sont pendus, pour éviter un traitem moins doux encore de la part de l'empereur. T d'entre eux étaient de vieille date persécuteurs d religion chrétienne. Les autres, d'accord avec autorités civiles, pour rendre excusable aux yeu

Hien-foung l'inutilité de leurs efforts, ont annoncé au gouvernement que les révoltés étaient chrétiens pour la plupart et aidés par les Anglais. Il est cependant moralement certain qu'il n'y a ni chrétiens ni Anglais parmi eux, vu que leur pays est éloigné des ports, et que personne n'y pratique la religion chrétienne. Voici comment on raconte l'origine de l'insurrection :

« A l'époque de l'invasion de la Chine par les Tartares, grand nombre de Chinois de la province de Kuam-si se retirèrent dans les montagnes, s'y firent des habitations, et purent ainsi se soustraire à la domination des nouveaux conquérants. Ils ne changèrent rien à leurs anciennes habitudes et gardèrent tous leurs cheveux sans les tresser. Beaucoup d'entre eux ne vivaient qu'aux dépens des habitants de la plaine, et passaient leur vie à dévaliser les passants. Vers la fin de l'année dernière, un riche négociant, abondamment pourvu, ayant à traverser le pays, eut la sage précaution de se faire bien accompagner. Sur la route, il est assailli par une bande de brigands; mais lui et ses gens font bonne résistance, et tuent deux voleurs : les autres prennent la fuite. Le négociant va à quelques milles de là pour se rafraîchir avec son monde; tout fier de l'avoir échappé si belle, il se

met à raconter ses exploits. « Hélas ! lui répondit-on, vous n'avez pas lieu de vous réjouir, surtout après que vous avez tué deux hommes, les brigands vont certainement venir deux fois plus nombreux et bien armés ; alors que pensez-vous faire? Il n'y a pour vous qu'un seul moyen à prendre : tout près d'ici, est un homme qui sert d'intermédiaire entre les brigands et ceux qui ont des affaires à débrouiller avec eux ; il ne vous reste qu'à l'aller trouver, et à faire tout ce qu'il vous dira. » Le négociant s'empressa de suivre cet avis. Quand il eut exposé son embarras, et surtout le fait des deux hommes tués, le médiateur lui dit qu'il ne lui était pas facile de le tirer du mauvais pas où il était, bien que d'ordinaire les brigands se soumissent volontiers à ses décisions ; que, s'il voulait cependant céder quelque cent mille sapèques, il espérait en venir à bout. A peine cet arrangement était-il terminé, qu'une foule de brigands se précipitent dans la maison, et crient qu'ils vengeront à l'instant le meurtre de leurs camarades. Le négociant, plus mort que vif, se jette à genoux et demande le pardon et la vie. L'entremetteur ajoute qu'ils ne doivent pas oublier que c'est en se défendant que le négociant a tué ces deux hommes, et qu'il ne les connaissait pas ; que, s'il eût su à qui il avait

affaire, il n'eût pas manqué de faire quelques présents, et que tout eût été fini par là ; que d'ailleurs il consentait actuellement à leur céder la moitié de sa fortune. Après s'être consultés quelque temps entre eux, les chefs de la troupe répondirent que, puisque le négociant leur demandait pardon, cela suffisait, et ils se retirèrent. Peu de jours après, le mandarin du pays, ayant su ce qui s'était passé, crut que l'occasion était venue d'attraper quelques centaines de piastres. Il accusa le médiateur d'être d'intelligence avec les brigands Miao-tsé, le fit aussitôt saisir par ses satellites et jeter en prison. Grande colère alors parmi les Miao-tsé. « Eh quoi! disent-ils, cet homme qui ne s'interpose que pour la justice est ainsi traité par ces barbares de Mantchoux ! Oui, nous le vengerons. » Sur-le-champ ils s'attroupent, courent attaquer le mandarin, le saisissent et le pendent. Cette expédition ne servit qu'à aggraver la position du médiateur, qui avait déjà été transféré dans la grande ville, et peu après il mourut en prison. Aussitôt les Miao-tsé de s'écrier : « Ils l'ont empoisonné ; mais nous jurons de le venger. » Les chefs se réunirent pour faire une guerre à mort aux Tartares. Un lettré du pays, qui a le grade de docteur, s'est mis à leur tête. Il a maintenant le titre de

roi, et se nomme Ngan-ping ; il diminue les impôts, et distribue des secours aux malheureux. De plus, comme il est Chinois d'origine, il a, je crois, pour lui l'assentiment de la Chine entière ; et si les peuples savaient au juste ce qui en est, ils se seraient déjà probablement tous déclarés pour lui ; mais chacun a peur de faire une démarche précipitée et attend paisiblement le dénouement.

« A cause des bruits répandus injustement contre eux, les chrétiens craignent une persécution plus générale ; je dis plus générale, parce qu'il y a toujours persécution sur quelques points dans l'intérieur de l'empire. Nous autres, nous n'avons point encore été persécutés, et nous n'avons à nous plaindre avec nos chrétiens que de quelques manques de justice dans les tribunaux. Ne croyez pas cependant les mandarins bien intentionnés à notre égard : ils nous accordent le moins qu'ils peuvent. S'il n'y avait plus d'Européens à Chang-hai, sans doute qu'ils nous feraient beau jeu. Au loin, les autorités chinoises semblent se moquer de nous tous et prendre à tâche de nous donner des sujets de plainte. Je doute qu'une pareille conduite soit de bonne politique, parce qu'à la fin les gouvernements d'Europe se lasseront d'être abreuvés de honte, ou du moins,

ce qui est inévitable à l'époque du rénouvellement des traités, sans doute que nos plénipotentiaires se rappelleront les injures reçues, et en demanderont réparation : elles témoignent abondamment de la mauvaise foi et du mauvais vouloir des Chinois. La présence de nos navires et de nos canons dans les ports rend plus circonspects ceux des magistrats qui nous environnent. Ces derniers sont même dans une situation fort embarrassante ; ils devraient, pour suivre les intentions de leur gouvernement, traiter durement les Européens et ne rien leur accorder du tout ; leur reprendre même, s'il était possible, ce qui leur a été accordé par le vieil empereur : d'un autre côté, ils ont sous les yeux nos navires de guerre et nos canons, et savent qu'il suffirait de la moindre démarche un peu sérieuse d'une ou deux puissances réunies pour mettre la Chine en déroute ; de sorte que, la peur leur venant de tous les côtés à la fois, ils osent à peine respirer. Voici à ce sujet une histoire curieuse et toute récente.

« La *Capricieuse* venait d'arriver au port de Chang-hai ; c'était, si je ne me trompe, le 1er de ce mois. Le bruit s'en répand bientôt jusqu'à la ville de Som-kiang, et commence à y jeter l'effroi : Som-kiang est une cité à murailles et peut-être aussi peu-

plée que Paris. Il se trouvait que ce jour-là les élèves du séminaire étaient allés en promenade de ce côté et avaient traversé ensemble toute la ville ; on s'imagine alors que ce sont les espions européens qui sont venus reconnaître les lieux ; on dit, de plus, qu'ils ont de l'artillerie et des munitions de guerre au kum-sou que le P. Clavelin vient de bâtir auprès de Som-kiang, et que les Européens sont déjà en marche pour venir attaquer la ville. Aussitôt 160 hommes armés sont envoyés à chacune des quatre portes. Ces 160 hommes étaient sans doute une partie considérable de l'armée de Som-kiang. Ces pauvres gens mouraient de peur ; on demandait à l'un d'eux : « Mais que feras-tu quand le soldat européen se présentera pour entrer ? — Je lui ferai, répondit-il, un grand salut, et le prierai d'entrer et de me laisser sortir. » La plupart des riches familles se préparaient déjà à sortir avec leurs bagages ; mais, apprenant que la corvette ne bougeait pas, et se rappelant qu'une fuite semblable en 1842 leur avait fait perdre une bonne partie de leur fortune, ils se déterminèrent tous à rester.

« Le consul français et le commandant de la corvette font en ce moment plusieurs réclamations, auxquelles, très-probablement, le gouvernement chinois ne fera point droit. CONST. TINGUY, S. J. »

*Extrait d'une lettre du P. Clavelin à M****

« Zi-ka-wei, 28 août 1852.

Après quelques détails sur Pékin et le palais impérial, le missionnaire continue :

« C'est là que réside une majesté terrible qui *affecte à ses sujets de se rendre invisible*, dirait Racine. Et cependant *là aussi* (et c'est un trait qui nous rappelle nos mœurs), on fait une guerre aux portefeuilles, comme dans la plupart des capitales d'Europe. Je vous disais, il y aura bientôt huit ans, je ne sais si vous vous le rappelez encore, qu'ici l'opinion générale était que l'empire chinois marchait à sa ruine. Depuis, les indices de cette décadence ont continué à se dessiner de jour en jour d'une manière plus manifeste. La mort de Tao-kouang, arrivée il y a à peu près deux ans, a amené un revirement dans la politique. Il y a eu lutte, puis scission profonde dans le conseil des ministres. Ensuite de quoi, les deux premiers ministres, Ki-in (celui qui a traité avec M. de Lagrené) et Ma-ta-tchoun, qui avaient été longtemps à la tête des affaires, ont été dégradés d'une manière indigne. On leur a fait entendre que c'était par pure grâce qu'on ne les mettait point à mort. Ces deux ministres étaient vraiment des hommes de mérite et à la hauteur des circonstances,

Si on les a toujours vus, en ces derniers temps, conseiller la paix à tout prix avec les Européens, ce n'est point certes par un sentiment que le vrai patriotisme ne puisse avouer à la face du pays; ce n'est point, en un mot, une forfaiture, comme on les en a accusés. Leur conduite était basée sur la conviction intime et parfaitement motivée, que la Chine actuellement et de longtemps encore, ne peut déclarer la guerre aux Européens sans se voir aussitôt livrée à leur discrétion, et réduite encore à leur demander grâce et merci. Ce qui ne peut avoir lieu cependant, sans qu'il en rejaillisse quelque tache sur la *céleste face* de l'empereur. Le nouveau ministère, fidèle à son programme, a aussitôt manifesté les intentions les plus malveillantes par rapport à la religion chrétienne et aux étrangers. Manifestations, du reste, parfaitement impolitiques, car elles n'ont servi qu'à constater le mauvais vouloir de l'autorité, et sa parfaite impuissance à y donner cours.

« Néanmoins, comme les dispositions peu bienveillantes de l'empereur ont été connues dans tout l'empire, plusieurs petits mauvais mandarins en ont profité en quelques localités pour susciter des embarras aux chrétiens; mais il n'y a eu rien de bien grave, et avec les révoltes qui ont lieu actuellement, l'empereur et les mandarins ont bien autre chose à faire que de

s'occuper à persécuter les chrétiens. La révolte du Kuam-si, surtout, dont vous avez déjà sans doute entendu parler, semble réduire l'empire aux abois. Il se trouve maintenant sans argent, sans crédit et sans armées. Bien plus, on dit que dans les hautes régions du pouvoir, personne n'ose plus donner un conseil un peu décisif pour le salut de l'empire, de peur de se voir aussitôt lui-même chargé de le mettre à exécution. C'est ainsi que le fameux Lin, — qui, malheureux dans la guerre contre les Anglais qu'il avait dirigée lui-même, avait été dégradé et envoyé en exil, à l'avénement de l'empereur, — a été rappelé et de nouveau comblé d'honneurs. L'opinion hostile aux Européens le présentait comme son chef, et comme tel l'avait fait agréer à l'empereur qui le nomma, dit-on, généralissime des troupes destinées à expulser les Européens de la Chine. Mais Lin avait profité de son expérience, il connaissait la force des Européens et l'incapacité de ses compatriotes; prétextant donc sa vieillesse et son peu de santé, il voulut faire agréer son refus à l'empereur. Mais ses excuses n'ayant point été agréées, Lin mit fin à ses jours par le poison. De quatre généraux en chef qui sont allés, en ces derniers temps, combattre les révoltés et qui y sont morts, deux, dit-on, se seraient également empoisonnés.

« Le Kuam-si, comme vous savez, est une province qui se trouve à peu près au nord de celle de Canton et au sud de celle de Hou-kuam. La révolte y a éclaté peu de temps après la mort de Tao-kouang ; elle a déjà détruit plusieurs armées impériales, et maintenant elle déborde sur les provinces limitrophes. Ses chefs sont des hommes valeureux et adroits. Ils se donnent comme vengeurs de leur nationalité, — de là guerre à mort à la dynastie actuelle, qui n'est point chinoise, — et protecteurs du peuple, qui se trouve accablé d'impôts par les mandarins, — donc encore guerre à mort aux mandarins et à ceux qui les défendent. Le peuple des autres provinces voit certainement avec une joie secrète les succès des révoltés, mais il n'ose pas encore se déclarer. Il est depuis si longtemps façonné à la servitude ! Ce qui tient encore les esprits en suspens, et les empêche de se déclarer contre l'empereur, c'est qu'on sait qu'au commencement de chaque règne il y a toujours eu de ces révoltes, et que, d'une manière ou de l'autre, la dynastie actuelle a toujours pu les étouffer. C'est ainsi que, pendant les quatre premières années du règne précédent, il y a eu aussi une guerre civile terrible, et qui coûta bien des soldats et des trésors à Tao-kouang.

« Cette révolte du Kuam-si a été cause aussi qu'on

a vexé les chrétiens des provinces limitrophes ; car, heureusement, il n'y en a point dans la province qui est occupée par les révoltés. On les a accusés d'en être les chefs et les fauteurs. Dans le Hou-kuam, on s'est saisi d'un prêtre chinois, de plusieurs chrétiens, et on les a mis dans les prisons. Du reste, bien que nos chrétiens chinois soient innocents, les soupçons ne sont pas tout à fait sans fondement ; les impériaux savent bien que la poudre et les armes des révoltés ne sont pas d'origine chinoise. Il paraît que ce sont les Anglais qui les leur fournissent, et l'année dernière le gouverneur de Macao a dû recourir à la force des armes pour arrêter cinq ou six de ses soldats qui se rendaient dans le Kuam-si. Le Ho-nan a eu aussi à souffrir de ces soupçons. Mgr Baldus, que nous avons eu ici à Zi-ka-wei, il y a quelques mois, en compagnie des vicaires apostoliques du Hou-kuam, du Pé-tché-li, de la Mongolie et du Japon, est lui-même vicaire apostolique du Ho-nan. Il vient de nous écrire qu'il est obligé de se tenir sur ses gardes, parce qu'on le regarde comme un des chefs des révoltés, et qu'on a donné partout son signalement. La situation cependant n'a rien d'inquiétant. »

Lettre de M. de Montigny, consul de France à Chang-hai et Ning-po, au R. P. Broullion, supérieur des missionnaires de la compagnie de Jésus en Chine.

« Chang-hai, le 7 avril 1853.

« Monsieur le supérieur,

« La gravité des affaires, et surtout les progrès rapides des rebelles vers cette localité, joints à l'impossibilité absolue de vous envoyer un détachement du *Cassini*, seul bâtiment de guerre français qui soit à Chang-hai, et par conséquent de vous protéger à Zi-ka-wei ou Tsam-ka-leu, vous et les personnes de vos respectables missionnaires, dans le cas où cette ville et ses alentours seraient attaqués, me font regarder comme une mesure d'urgence de vous prier de venir avec tout votre personnel vous réfugier chez moi, où vous trouverez, sous l'appui du pavillon de France, la plus cordiale hospitalité et les soins et les égards que vous méritez.

« J'eusse été heureux d'aller vous défendre moi-même au milieu des nobles compagnons de vos pieux travaux! J'eusse été heureux de protéger vos établissements, élevés au prix de tant de sacrifices! J'ose

espérer que vous ne mettrez en doute, dans cette circonstance critique, ni mon dévouement de consul, ni mon affection personnelle. Mais l'intérêt même de votre sûreté commune, aussi bien que ma sollicitude en général pour tous mes nationaux, exige que tous ces objets, sur lesquels il est de mon devoir de veiller, soient réunis et concentrés sur un même point, autour du pavillon français, et en présence du *Cassini*, notre unique protecteur.

« J'espère donc que vous aurez égard à mes instances, et vous prie, dans ce cas, de faire dresser un inventaire des valeurs de tout genre que vous laisserez dans vos établissements, sur les portes desquels vous voudrez bien apposer les scellés, à l'effet d'obtenir, en fin de compte, les restitutions les plus complètes qui vous seraient dues, si un pillage avait lieu.

« Je n'ose entrer ici dans aucune considération sur les devoirs que vous impose votre respectable caractère de missionnaire. Mais je vous prie, Monsieur le supérieur, de vouloir bien considérer que vous ne pouvez offrir aucun secours efficace à vos chrétiens, en cette fâcheuse circonstance; et qu'au contraire, si la personne d'un de vous était victime du désordre qui se prépare, les représailles terribles que mon gouvernement pourrait être amené à exercer pour le venger,

deviendraient alors une cause de ruine pour votre œuvre.

« Veuillez donc prendre mon offre en sérieuse considération, et me faire connaître le parti que votre sagesse vous aura suggéré[1]. »

« J'ai l'honneur d'être, etc.

C. DE MONTIGNY. »

Lettre du R. P. Broullion, supérieur des missionnaires de la compagnie de Jésus, à M. de Montigny, consul de France à Chang-hai.

« Zi-ka-wei, 20 mai 1853.

« Monsieur le consul,

« Les faits rapportés par le R. P. Clavelin mettent dans un plus grand jour, ce me semble, le point de vue sous lequel nous avons envisagé l'insurrection des Kuam-siniens d'après les documents précédemment obtenus, notamment ceux

[1] Il a été répondu à cette dépêche, en rendant à M. le consul toutes les actions de grâces que sa bienveillante sollicitude méritait. Mais nous ne pouvions décemment abandonner nos chrétiens ; notre maison de Zi-ka-wei devait être gardée, pour ne pas augmenter l'inquiétude publique; notre tenue calme rassu-

qui sont venus du Hou-kuam par la lettre du P. Navarro, et ceux qu'ont reçus les Anglais. Quelques personnes ne me paraissent un peu faciles à rassurer les esprits contre la crainte des dangers qui menaceraient les catholiques, que par le défaut de renseignements : elles ignorent les événements de Tchang-tcheou-fou, la captivité des chrétiens zélateurs de bonnes œuvres, les démarches faites dans les chrétientés pour enrôler les fidèles parmi les ennemis de la dynastie régnante. Les livres que nous avons lus et dont je médite la portée sans l'avoir encore tout à fait comprise, auraient appris à ces braves gens que, malgré l'existence

rait les infidèles aussi bien que les chrétiens. Une prudence trop pressée nous empêcherait de faire du bien à ce malheureux peuple. Nous attendions donc le conseil des événements et les lumières que la divine sagesse nous communiquerait, avant de nous fixer à une résolution. Nous veillions du reste à ne commettre aucune témérité, surtout à ne jamais exposer nos chers enfants. Pour nous, le district de chacun était le poste nécessaire.

M. le commandant de Plas, de son côté, fut invité par le chef de la station, M. le capitaine de vaisseau de Rauquemaurel, à nous offrir asile sur le *Cassini*. L'offre fut faite, et le brave commandant prié de comprendre que nous devions songer à tout plutôt qu'à une retraite qui ressemblerait à une fuite. Nos chrétiens avaient besoin de leurs pères et les païens de notre exemple. — Le commandant ne put s'empêcher de partager mon avis.

incontestable de l'élément protestant et la présence des Européens par eux-mêmes ou leurs émissaires et leurs livres, la doctrine des rebelles, s'il y a unité de croyance parmi eux, est un amalgame de protestantisme, de mahométisme, de judaïsme et de nestorianisme. Le protestantisme ne paraîtrait être venu s'y joindre que secondairement, par cette facilité à toute épreuve d'accommodement ou d'assimilation en matière religieuse qui en fait la note distinctive. Je n'admettrais donc point leur prétention à une origine toute chrétienne, même protestante. La note que je vous remettrai ces jours-ci, vous fera voir comment les révoltés affectent des airs inspirés à la façon de Mahomet. Ils prennent les façons de gens qui ont reçu une mission surnaturelle. En attendant, leur Tien-fou (*Père céleste, Père du Ciel, Ciel Père*) s'en est retourné au ciel, après leur avoir sans doute laissé de divines instructions. Le code confessionnel de cette secte n'est-il pas une compilation de rapsodies doctrinales, plutôt que l'adoption d'une religion transmise par d'autres? En tout cas, il paraît que là on dit : *Prie comme nous ou je te tue.* Je ne vois pas clairement que la violence dont les chrétiens de Nankin sont sortis si généreusement, soit le fait de la canaille et non du parti.

« Une armée recrutée dans diverses provinces, par force, de gens qui s'échappent à chaque bonne occasion, que les paisibles habitants du Kiang-nan redoutent comme la guerre, peut-elle être dite porter le drapeau national ? Sur cet article mes doutes ne sont pas résolus. Le drapeau véritable est ici celui de la paix et de la diminution de l'impôt. Le nombre, disent les hommes des lorcha, est plus apparent que réel dans l'armée des rebelles. Ainsi, ils usent de ruses de guerre pour faire voir le Kiang bordé de troupes Kuamsiniennes. Ils arborent des drapeaux innombrables, à peine gardés. De l'aveu des Macaïstes eux-mêmes, les lorcha, soit par la volonté des matelots, soit par le désir des mandarins timides qui sont à bord, se sont à peine engagées dans le combat. Plusieurs fois les Macaïstes tiraient leur poudre en l'air, tandis qu'ils auraient pu, en agissant plus sérieusement, nuire beaucoup aux révoltés : c'est aussi l'avis de quelques officiers anglais.

« Agréez, etc.

« Broullion, S. J. »

Lettre de Mgr Maresca, administrateur apostolique du diocèse de Nankin, à MM. les membres des conseils centraux de l'œuvre de la propagation de la foi.

« Chang-hai, 8 juin 1853.

« Dès le commencement de 1853, les chrétiens de Nankin et des environs étaient dans de grandes inquiétudes, et malheureusement leurs craintes n'étaient que trop fondées. Nankin cependant, à l'approche des rebelles, se préparait à les repousser : les fortifications de la ville avaient été réparées, les moyens de défense augmentés, et des provisions abondantes amassées dans les magasins. Les habitants des campagnes accouraient à la ville, où ils espéraient trouver plus de sécurité : les chrétiens se réunirent dans la chapelle de la ville, où ils apportèrent quelques provisions.

« Le 6 mars, les mandarins firent fermer les portes de la ville et interdirent toute circulation.

« Le 8 mars, les insurgés arrivaient sous les murs de la ville et y établirent leur camp, partagé en 28 divisions.

« Le 19 mars, ils mirent le feu aux mines qu'ils avaient creusées et remplies de poudre. Dès le point du jour, la muraille sautait avec la porte de l'Orient.

Aussitôt le signal est donné, et ils s'élancent les uns à la brèche, les autres à la muraille, avec une impétuosité qui effraya les défenseurs. Dès la première attaque, ils furent maîtres de la ville. Les mandarins qui ne se sauvèrent pas assez vite furent pris et mis à mort.

« Le 20 mars, les insurgés parcouraient la ville sans trouver de résistance, portant de tous côtés la frayeur et la mort. Un vénérable vieillard, chef de la chrétienté, fut tué dans sa maison avec son fils aîné; son second fils fut grièvement blessé, le troisième emmené captif, le plus jeune se sauva. Ce même jour, quatre autres chrétiens tombèrent dans la mêlée.

« Le 21 mars, la famille Tseu, la plus riche et la plus distinguée parmi nos chrétiens, fut chassée de sa maison, que les révoltés voulaient pour leurs chefs, et trente et un membres de cette famille furent renfermés dans une maison voisine, où ils furent tous brûlés vifs. Deux jeunes gens de cette famille, âgés de dix-sept et dix-huit ans, qui étaient absents quand leurs parents furent brûlés, viennent d'arriver à Chang-hai, après avoir parcouru en mendiant un espace de soixante-dix à quatre-vingts lieues. Cinq autres membres de la même famille étaient aussi absents lors de l'exécution des trente et un, mais on ne sait où ils sont allés ni ce qu'ils sont devenus. Tout ce qui appartenait à la chrétienté de

Nankin, ornements d'églises, argent, papiers, tout était en dépôt dans la famille Tseu ; par conséquent, tout est perdu sans ressource. Le même jour, plusieurs insurgés entrèrent dans la chapelle de la ville, où les chrétiens étaient réunis et récitaient les prières de la semaine sainte ; ils défendirent de prier à genoux, et voulaient que les chrétiens récitassent assis la nouvelle prière au Tien-fou. Les chrétiens répondirent qu'ils étaient catholiques et ne connaissaient pas d'autre religion. Il fut signifié que si, dans trois jours, ils ne se décidaient à obéir, ils seraient tous décapités.

« Le 23 mars, des malheureux entrèrent dans la chapelle et voulaient faire violence à de jeunes chrétiennes ; mais ils durent sortir bientôt, et depuis lors ils n'ont plus fait de tentatives en ce genre. Après midi, nouvelle sommation d'adorer Tien-fou : nouveau refus de la part des chrétiens, et nouvelles menaces de l'autre côté.

« Le 25 mars, les chrétiens faisaient l'adoration de la croix, selon l'usage du vendredi saint. Les insurgés entrent tout d'un coup en criant et menaçant : ils brisent le crucifix, renversent l'autel, puis veulent faire réciter leur prière ; ils présentent aux chrétiens des livres où elle est écrite. Alors un catéchiste prend un livre de religion, l'explication des

commandements de Dieu, et le présente à l'un des chefs. Celui-ci parcourt rapidement ce livre, et le rend en disant : « Votre religion est bonne, la nôtre n'est pas comparable ; mais le nouvel empereur a donné ses ordres, il faut obéir ou mourir. » Après des sommations inutilement réitérées, les soldats saisissent les chrétiens et leur lient les mains derrière le dos : les femmes et les enfants exhortaient les hommes à souffrir de bon cœur pour la pureté de leur foi ; on les lia et on les maltraita à leur tour. Tous étant ainsi liés, on déclare aux hommes qu'ils vont être conduits au tribunal de l'empereur pour entendre leur dernière sentence, et on les fait tous sortir dans la rue ; les femmes et les enfants les suivent, et tous marchent gaiement vers le tribunal. Quand ils furent arrivés, on les fit attendre dans les pièces extérieures, jusqu'à ce que des officiers vinrent leur déclarer de la part de l'empereur que, puisqu'ils ne voulaient pas obéir, ils étaient tous condamnés à la mort et allaient être exécutés à la porte de l'Occident. On se remit donc en marche pour traverser une partie de la ville et se rendre au lieu du supplice. Mais, dès la porte du tribunal, un bon vieillard, qui ne pouvait plus marcher, fut décapité. Les autres arrivèrent ensemble au

lieu désigné, au nombre de cent quarante; là, on fit de nouvelles sommations, auxquelles les chrétiens répondirent toujours : « Nous sommes chrétiens. » On fit beaucoup de menaces, mais personne ne fut exécuté. Vers le soir, tous furent reconduits dans la ville et enfermés dans un grand magasin, qui était autrefois l'église de Nankin. Ils y passèrent la nuit, ayant tous les mains liées, et quelques-uns étant attachés à des colonnes. Un seul réussit à se délier et se sauva. Le lendemain, nouvelles menaces et quelques coups.

« Le jour de Pâques, tous s'attendaient à mourir. Bientôt les satellites entrent dans le magasin et demandent si l'on veut réciter la prière. Quelques-uns disaient : « Il faut les tuer tous, ils ne veulent pas obéir. » Un autre reprit : « Non, car ils iraient au ciel et auraient ce qu'ils désirent, et nous, nous n'aurions que le péché. » Cependant tous les chrétiens restaient fermes et ne cédaient rien. Les femmes surtout et quelques enfants défiaient les soldats et leur criaient : « Tuez-nous tous, que nous soyons martyrs et nous en allions au ciel. » Les soldats, qui désespéraient de vaincre le courage des femmes, et qui, sans doute, n'avaient pas ordre de les tuer, ouvrirent les portes du magasin et les forcèrent de sortir avec

les enfants. Elles allèrent toutes à la chapelle, où elles sont restées depuis avec les enfants, au nombre de soixante-dix à quatre-vingts personnes. Les hommes demeuraient dans le magasin, ayant les mains serrées plus fortement que les premiers jours.

« Le 28 mars, quelques jeunes gens, fatigués de souffrir et redoutant de nouveaux tourments, se persuadaient qu'ils pouvaient réciter la fameuse prière, parce qu'elle ne renferme rien de contraire aux dogmes de notre sainte religion. Après avoir protesté qu'ils entendaient rester catholiques, vingt-deux récitèrent la prière et furent aussitôt déliés ; mais les autres déclarèrent qu'ils aimaient mieux mourir que de la réciter avant de savoir si elle était bonne : aussi quelques-uns furent-ils cruellement frappés. Depuis ce jour-là, ceux qui avaient faibli se sont grandement humiliés et regrettent de n'avoir pas imité la fermeté de leurs frères et le courage des femmes et des enfants.

« Pendant que les femmes et les enfants restaient dans la chapelle sans un seul homme pour les assister ou protéger, les hommes furent désignés pour servir les insurgés, les uns comme soldats, les autres comme travailleurs. Dix d'entre eux, qu'on amenait pour se battre contre Tchen-kiang, profitèrent d'une nuit obscure pour quitter leurs rangs et se sauver. Ils sont

venus ici nous raconter ce dont ils ont été témoins. C'est le 14 avril qu'ils réussirent à s'évader.

« Depuis leur départ de Nankin, ils ont entendu dire que les insurgés ont fait sortir de la ville beaucoup de femmes et d'enfants. Le pont du grand canal se serait brisé sous la foule, et plus de mille personnes auraient été noyées. Nous ne savons si quelques chrétiens sont sortis à cette occasion.

« Nous venons de recevoir aussi des nouvelles de Yang-tcheou. Le premier avril, les rebelles entrèrent dans la ville sans trouver aucune résistance. Cependant ils y commirent les mêmes horreurs qu'à Nankin : les chrétiens n'ont pas été épargnés. Les administrateurs de la chapelle ont été pris, liés et amenés avec leurs familles. On voulait que tous récitassent la prière à Tien-fou. Alors deux catéchistes prenant la parole, exposèrent clairement devant la multitude nos dogmes et nos usages. La réponse fut une condamnation à trois cents coups de verges pour l'un, et à cinq cents pour l'autre. On ne sait encore s'ils ont pu survivre à cette cruelle flagellation et aux autres mauvais traitements.

« Enfin, sur six cents chrétiens que nous comptons dans les villes de Nankin, Yang-tcheou, Tchen-kiang, cinquante ont été tués ou brûlés, plusieurs ont été liés et battus. La plupart ont tout perdu et restent captifs,

exposés à toute espèce de dangers pour l'âme et pour le corps.

« Agréez, Messieurs, etc.

« † FR.-XAVIER MARESCA,

« Administrateur apostolique du diocèse de Nankin. »

Lettre du P. Lemaître au R. P. Broullion, supérieur des missionnaires de la compagnie de Jésus en Chine[1].

« Chang-hai, 9 juin 1853.

« Mon révérend Père,

« J'ai reçu le petit billet que vous m'avez écrit de Ou-song quelques instants après nous avoir quittés, et j'ai de suite fait les différentes commissions dont vous me chargiez. Votre cœur était brisé; nous n'avions pas attendu votre lettre pour le sentir : les nôtres étaient brisés aussi, et si nous ne pouvions rien dire

[1] Nous donnons cette lettre parce qu'elle fixe l'époque du départ du P. Broullion, et qu'elle explique pourquoi les suivantes lui sont adressées. Pendant son séjour en Europe, où les affaires de la mission le retinrent jusqu'en juin 1854, le P. Languillat remplissait les fonctions de supérieur.

(*Note de l'éditeur.*)

en vous embrassant, c'est que nous sentions trop. Enfin, que la volonté de Dieu soit faite. C'est pour lui que nous sommes venus en Chine, c'est pour lui que nous vous voyons aller en Europe; c'est lui qui vous dirigera dans votre si important voyage, et vous ramènera au milieu de nous.

« En union de vos saints sacrifices, etc.

« M. LEMAITRE, S. J. »

Lettre du P. Languillat au R. P. Brouillon.

« Zi-ka-wei, 8 août 1853.

« Mon révérend Père,

« Vous trouverez ci-incluse la copie de deux pièces officielles de M. Edan, et une lettre de Monseigneur à mon adresse; la deuxième pièce de M. Edan est une recommandation à tous les mandarins civils et militaires de laisser passer libres les deux missionnaires catholiques qui se rendent à Nankin, pour une œuvre toute de justice et d'humanité, et qui déclare qu'ils sont sous la protection de la France. Elle a été traduite ici par le P. Zottoli, aidé des catéchistes Tsiam et Wam, et M. Edan y a apposé ensuite ses sceaux.

Les PP. Brueyre et Nicolas Massa en emportent chacun un exemplaire ; ils sont à Ou-si, où ils disposent tout pour leur expédition vers Nankin.

« Une vingtaine de chrétiens ont été obligés de s'enrôler sous les drapeaux des révoltés qui partaient pour une expédition vers un autre point de la Chine ; les femmes qu'on avait laissées libres dans le kum-sou, en ont été arrachées pour être transportées on ne sait où. Leurs provisions se sont trouvées épuisées, et les rebelles n'en donnaient qu'à ceux qui consentaient à prier avec eux. Ainsi, dangers sous tous les rapports pour ces pauvres chrétiens. Du reste, on assure que parmi les rebelles, il en est qui adorent réellement le vrai Dieu, et qui détruisent les idoles par une vraie haine de la superstition. Ce sont les Miao-tsé, descendant d'une partie de cette tribu qui, sous la dynastie des Mings, aurait été convertie par trois de nos Pères.

« Il paraît constant qu'ils ne reconnaissent pas tous les livres qu'on distribue comme venant d'eux, mais qu'ils offrent comme leur livre canonique un livre des trois lettres, *San-ze-king*, où il n'y a, dit-on, presque rien à reprendre, et qui contient l'abrégé de la religion depuis la création jusqu'à la venue de Jésus-Christ. J'ai ce livre, je veux en prendre connaissance

moi-même, et vous l'envoyer par le courrier de septembre, s'il y a lieu.

« Je suis et serai toujours, de Votre Révérence, etc.

« ADRIEN LANGUILLAT, S. J. »

Lettre de M. Edan, consul par intérim, à Mgr Maresca, administrateur du diocèse de Nankin.

« Chang-hai, 23 juillet 1853.

Monseigneur,

« J'ai reçu la lettre officielle que vous me faites l'honneur de m'écrire en date d'hier, dans laquelle, après un triste tableau des persécutions inouïes qui pèsent sur les chrétiens de Nankin, Votre Grandeur veut bien me faire part de la résolution qu'elle a prise d'envoyer deux missionnaires sur les lieux, pour y apporter tout le soulagement que les circonstances permettent.

« Tant de calamités et d'héroïsme qui excitent le plus douloureux intérêt en faveur de cette malheureuse chrétienté, et particulièrement l'appel de son vertueux et illustre chef demandant le concours du consulat de France, pour écarter de la route et de la

personne des deux missionnaires qu'il envoie à Nankin, les périls et les difficultés dont elles ne peuvent manquer d'être environnées, au milieu des désordres et des défiances de la guerre, ne pouvaient trouver insensible un agent français ; et je n'ai pas dû penser que mes devoirs publics pussent être ici en désaccord avec mes sympathies personnelles.

« Je me suis demandé ce qu'aurait fait à ma place le digne consul qui m'a laissé, dans ces jours difficiles, de si nobles exemples à suivre[1], sans me donner ses qualités pour les reproduire ; je me suis demandé également quelles auraient été les instructions de la légation, si l'imminence des périls à conjurer, et la rapidité des événements m'avaient permis de la consulter ; ma raison, dans l'une et l'autre hypothèse, m'a rendu le même témoignage contre le danger d'une abstention absolue, la même réponse en faveur d'une assistance morale qui puiserait sa dignité dans la grandeur du principe qui l'inspire, à défaut de la puissance des moyens qui l'appuient.

« D'ailleurs, la mise hors de cause des mandarins impériaux, en ce qui concerne la violation à Nankin des édits de tolérance en faveur du culte chrétien, et

1 M. de Montigny, venu en France à cette époque.

l'inutilité, ou plutôt le caractère d'ironie ou de folle exigence qu'aurait nécessairement un recours à leur autorité sur des lieux où elle ne s'exerce plus; ces motifs, dis-je, ne justifient que trop complétement les moyens de salut cherchés en dehors d'une légalité désormais impuissante. Quelle autorité indigène se formalisera de voir le nom de la France couvrir de sa protection les personnes de deux respectables missionnaires envoyés au secours de plus de cent innocents et infortunés coreligionnaires! Les impériaux? Mais comment s'étonneraient-ils qu'on se soit passé d'eux pour un secours qu'ils ne peuvent offrir ni prêter eux-mêmes? Les rebelles? Mais ne leur importe-t-il pas, au contraire, de savoir que le mécontentement de la France sera la suite inévitable de leur sauvage intolérance, et qu'en discréditant leur cause aux yeux du monde chrétien, ils créent en même temps des griefs contre leur pouvoir tout nouveau!

« Enfin, sous un autre rapport qui m'est personnel, S. Ex. M. le Ministre de France à Macao, qui a déjà donné tant de gages de dévouement aux missions, et mon gouvernement lui-même pourraient-ils me blâmer d'avoir, à votre appel, attaché le nom de la France à une mission d'humanité, de justice et de paix? Et peut-être même trouveront-ils qu'il conve-

nait mieux, dans l'indécision des événements qui sont en voie de s'accomplir, qu'une démarche de la nature de celle qui est tentée aujourd'hui auprès d'une puissance insurrectionnelle, fût faite avec la coopération d'un agent subordonné et intérimaire, que par un fonctionnaire revêtu d'un caractère plus élevé.

« Mais, plus cet usage du nom de la France dans de telles conditions nous paraît irréprochable, plus il convient qu'il soit fait avec réserve et discrétion. Je suis donc convaincu, Monseigneur, qu'avec la sagesse qui préside à tous vos actes, vous aurez pris toutes les mesures nécessaires pour que les moyens d'exécution à employer répondent à la nature de l'entreprise elle-même. Vous avez jugé, Monseigneur, qu'ici la puissance morale est en raison de l'absence de toute force matérielle. Je suis donc heureux de savoir que les envoyés de votre choix, entre les différents moyens de transport dont ils avaient l'option, ont adopté celui qui pouvait faire le moins d'éclat, et attirer le moins l'attention. Je ne doute pas qu'il n'entre aussi dans vos sages prescriptions, celle bien formelle de s'abstenir, sous aucun prétexte, d'arborer le pavillon français sur l'embarcation dont il sera fait usage.

« En conséquence des motifs déduits plus haut, et eu égard aux dispositions pleines de circonspection et de

prudence qui président à la direction de cette aventureuse, mais bien honorable entreprise, j'ai l'honneur de vous remettre ci-incluse en duplicata une déclaration spéciale et officielle revêtue des deux grands sceaux français et chinois du consulat, un exemplaire au nom du P. Brueyre, et l'autre au nom du P. Nicolas Massa. Votre Grandeur fera bien, en outre, d'engager les deux pères à se munir de leurs cartes de sûreté ordinaires. Ai-je besoin d'ajouter que ces deux pièces, la déclaration spéciale et la carte de sûreté, sont deux titres tout personnels, qui ne doivent servir qu'aux personnes dont elle portent le nom?

« A présent, Monseigneur, il ne me reste plus qu'à vous exprimer mes vives sympathies en faveur des deux respectables missionnaires qui se dévouent pour une si sainte cause, et mes vœux pour la réussite de vos généreux efforts et des leurs. Puissent les farouches vainqueurs de Nankin être accessibles à la persuasion, et se rendre à la sagesse de leurs conseils! Puisse cette fois encore le nom de la France, si souvent et si efficacement invoqué en faveur des chrétiens en Chine, faire succéder la tolérance à une haine aveugle dans l'âme de leurs nouveaux maîtres et persécuteurs!

« Veuillez, Monseigneur, agréer, etc.

« Le consul par intérim. EDAN. »

Déclaration spéciale donnée par M. Edan aux PP. Brueyre et Massa[1].

« Chang-hai, 22 juillet 1853.

« Nous Edan, consul de France à Chang-hai et Ning-po, par intérim; convaincu qu'en aucune circonstance la justice et l'humanité ne perdent leurs droits parmi les peuples civilisés, et que partout où elles poussent un cri de détresse, au milieu du bruit des armes et des désordres de la guerre, c'est un devoir de conscience pour chacun, sans distinction de bannière ni d'autel, de venir en aide et d'aplanir les voies à leurs plaintes pour qu'elles soient écoutées :

« Par ces motifs,

« Déclarons à tous ceux qui verront les présentes :

« Que le porteur est missionnaire catholique, se rendant à Nankin pour sauver d'une mort imminente une centaine de chrétiens, inoffensives créatures, ses frères et les nôtres, puisqu'ils adorent le Dieu que nous adorons.

« En conséquence, nous exhortons, au nom de la justice et de l'humanité, toutes les autorités ou forces militaires quelconques, à ne pas mettre obstacle à l'accomplissement du saint devoir que va remplir le

[1] On rappelle que cette pièce était traduite en Chinois.

missionnaire N...... et à le laisser passer en liberté.

« Une autre raison doit lui servir d'égide et de sauvegarde auprès de tous.

« Des édits impériaux, obtenus sur l'intercession de la France, assurent aux chrétiens chinois le libre exercice de leur religion. Or, le mauvais sort des chrétiens de Nankin, soit qu'il doive être attribué à ceux qui, ayant pour devoir de les protéger, n'en ont pas la force, ou à ceux qui, en ayant le pouvoir, n'en ont pas la volonté, d'une manière comme de l'autre, sera une atteinte déplorable portée aux conventions solennelles qui ont formé jusqu'à ce jour un lien d'amitié éternelle entre nos deux glorieuses nations. Le cri de tant de victimes innocentes souffrant et mourant pour leur religion, retentira jusqu'au cœur de la France, qui les aime comme ses enfants en Dieu : le monde chrétien en portera le deuil.

« Déjà trop de malheurs sont à déplorer, Dieu nous préserve de ceux qui sont encore à craindre !

« Hommes de guerre, respectez donc le ministre de paix, qui, étranger à vos luttes sanglantes, en traverse le théâtre pour répondre à l'appel de la justice et de l'humanité.

« Fait à Chang-hai, le 22 juillet 1853.

« *Signé*, EDAN. »

Lettre du P. Languillat, au R. P. Broullion.

« Zi-ka-wei, 28 août 1853.

« Mon révérend Père supérieur,

« Sur la demande de M. Edan, nous avons eu à la cathédrale de Chang-hai, le jour de l'Assomption, une fête nationale. Le séminaire et notre collége de Zi-ka-wei y assistaient. Mgr Maresca m'a prié d'amener plusieurs Pères, et c'est sur son invitation réitérée, que nos élèves s'y sont rendus. Dans une première lettre, il les appelle *bonos Si-ka-wei collegiales*. Dans une autre, *optimæ spei alumnos*. La fête, selon moi, a été bien sous tous les rapports. M. Edan et M. Smith y ont assisté en uniforme, *à la Tribune*.

« Les PP. Brueyre et Nicolas Massa sont revenus de leur expédition vers Nankin, sans résultat. Arrivés au camp impérial, ils n'ont pu passer outre. On leur a donné, de station en station, une escorte pour les ramener à Chang-hai, de crainte, disait-on, qu'ils ne fussent *insultés en route*. Je vous envoie les lettres que m'a écrites le P. Brueyre ; elles renferment quelques épisodes de son voyage. Le vice-roi écrivit au Tao-tai et celui-ci à M. Edan, pour se plaindre et lui rappe-

ler que, d'après les traités, il n'était pas permis aux Européens de s'avancer au delà de 50 lys, dans l'intérieur des terres, et qu'une telle infraction pourrait rompre la bonne union qui règne entre les deux pays. M. Edan a répondu très-dignement; il termine sa lettre au Tao-tai en lui faisant sentir qu'il s'étonne qu'en de telles circonstances, le gouvernement chinois veuille faire valoir des clauses si restrictives à l'égard du gouvernement français, clauses, du reste, dont il combat l'authenticité. Ce voyage aura sans doute quelque utilité pour l'avenir, dit M. Edan. La France, qui s'intéresse plus que jamais aux affaires de la Chine, pourra prendre acte des lettres du vice-roi et du Tao-tai pour réaliser ses plans.

« Il y a une barrière difficile à franchir entre les rebelles et nous; c'est le camp impérial. Les deux camps sont toujours en présence; les rebelles feraient seulement quelques sorties, et toujours à leur avantage. On dit qu'ils ont dirigé, depuis quelque temps, un corps de troupes de 20,000 hommes sur Pékin; les Anglais, à Chang-hai, sont à se demander tous les jours si l'on a la nouvelle que la capitale de l'empire est en leur pouvoir. M. Edan annonce d'un jour à l'autre l'arrivée de la flotte anglaise et de la flotte française, réunies pour donner un dénouement à cette

mystérieuse révolution. Le peuple est en paix ; le commerce seul languit, et les Anglais paraissent aux abois, faute de piastres. Ils sont, ce semble, pour la révolution, en laquelle ils mettent leurs espérances pour faire naître une ère nouvelle et meilleure. M. Marshal, ministre plénipotentiaire américain, dit qu'il n'y a *rien à gagner et tout à perdre* avec l'ancienne dynastie ; il n'a foi qu'en la nouvelle qui s'élève. Et de fait, je ne crois pas qu'à moins de l'intervention européenne, l'empereur Hien-foung soit favorable à la religion. Malgré sa faiblesse et son épuisement, malgré ses défaites et ses échecs de la part des rebelles, le gouvernement chinois conserve encore, dans ses écrits officiels aux Européens, presque le même orgueil et la même fierté qu'aux jours de sa force et de sa gloire.

« Je vous envoie le livre *des trois lettres* qui vient des rebelles. Tout est orthodoxe à peu près jusqu'à la 11e page de la création ; là, il passe subitement à Israël et aux douze patriarches ses enfants, à la servitude et à la sortie d'Égypte ; Moïse, la colonne, la mer Rouge, le mont Sinaï, etc., tout s'y trouve. Seulement, je vous ferai observer que la traduction chinoise des noms d'Israël, de l'Égypte, de Moïse, d'Aaron, etc., est la même que celle de la Bible protestante. De Moïse,

le livre *des trois lettres* saute à Jésus-Christ, qui est *le fils héritier du Roi suprême*, le Sauveur du monde, qui rachète les péchés et qui souffre réellement; sa mort sur la croix, l'effusion de son sang précieux, sa résurrection au bout de trois jours, son ascension, la mission des apôtres, rien n'y manque. La Chine, continue ce livre, ainsi que les autres peuples, n'avait dans l'origine qu'une même loi : suit l'histoire des trois dynasties et de leur âge d'or. Le farouche *Tsin-chi-hoang* est le premier qui introduit les dieux de la secte des *Tao-ze*, et la Chine, depuis deux mille ans, se trouve dans les filets du démon. Des empereurs de la dynastie des *Han* marchent sur ses traces. Le repentir tardif de l'un d'eux ne peut empêcher le cours du mal. L'empereur *Min-ti*, de la même dynastie des *Han*, introduit le Bouddhisme. Le mal s'accrut surtout sous le règne de *Hoei-tsong* (l'an 1101). Le Roi suprême, irrité, envoie son fils, lui ordonne de descendre ici-bas, d'apprendre d'abord l'histoire. En 1837, le Ciel se fait son maître et l'instruit des choses célestes. Le Roi suprême lui donne une pièce de vers, la vraie doctrine, un sceau, une épée à deux tranchants, lui ordonne, avec son frère aîné Jésus-Christ, d'expulser le diable. Les anges leur sont en aide, mais le roi des enfers, aux yeux rouges, savoir *Gnié-lo*, est celui qui

fait le plus de prestige; c'est le diable-serpent. Le Roi suprême, le poing haut, instruit son fils à combattre, etc. Après la victoire, il remet toute autorité à la miséricordieuse mère céleste, qui, avec sa céleste belle-sœur, la femme de son frère aîné, ne cesse d'exhorter le frêre aîné. Le Roi suprême ordonne encore au fils de descendre dans la poussière d'ici-bas, l'amène et lui dit : « Ne crains pas, je suis là. » En 1848, le fils a peur; le Roi suprême montre sa tête, amène Jésus qui descend avec lui ici-bas, instruit son fils, pour qu'il puisse porter le fardeau. Le Roi suprême établit sur le trône son fils, le conserve éternellement; les plans pervers sont dissipés, et la sévère autorité se manifeste, juge le monde, sépare les bons d'avec les méchants; l'enfer a pour partage la douleur; le paradis, le plaisir. Le Ciel fait la révolution; le Ciel la soutient sur ses épaules... L'univers entier vient rendre ses hommages au roi. Il finit par une exhortation au culte du Roi suprême, à l'observation des commandements, à la pratique de la droiture, etc.

« Je m'abstiens de toute réflexion. Vous y déchiffrerez ce que vous pourrez. L'unique moyen de savoir au juste quelque chose, serait peut-être d'aller s'aboucher avec eux, et de leur demander quel est leur symbole et leur croyance. Espérons que la Providence,

s'il lui plaît, nous en donnera les moyens, et que nous serons fidèles à profiter de quelque occasion plus favorable, si elle se présente.

« Nous avons eu aujourd'hui la visite de M. le comte Mollien, ancien consul général à la Havane; il a quitté Paris au mois de mai. C'est un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, distingué dans toutes ses manières, simple et d'un ton exquis. Il paraît bon catholique. Sa famille a rempli de grands emplois sous l'empire. Il a été enchanté de Zi-ka-wei. C'est surtout Zi-ka-wei qu'il voulait voir avant tout; c'est de Zi-ka-wei qu'il avait entendu parler avec éloge. Il m'a beaucoup engagé à tenter l'expédition de Nankin, m'assurant que certainement nous serions soutenus, que nous représentions ici le catholicisme et l'honneur de la France, et que l'avenir de la Chine était entre nos mains comme un dépôt. Jugez si je n'ai pas besoin de lumières spéciales d'en haut et d'une sagesse qui étende ses vues au delà de la portée ordinaire et humaine. Mais Dieu ne manquera ni à sa gloire ni à son œuvre. Nous tâcherons de ne point mettre d'obstacles à ses desseins.

« Je suis, avec respect, etc.

« ADRIEN LANGUILLAT, S. J. »

Lettre du P. Brueyre au P. Languillat.

« De la barque en route vers Tchen-kiang, 15 août 1853.

« Mon révérend Père,

« Partis, comme je vous l'ai dit dans ma lettre du 9, de Ou-si le 10 août, nous arrivâmes heureusement le soir même dans la ville de Tchang-tcheou. A la porte orientale, la douane, qui nous reconnut pour Européens, voulut voir nos passeports. Celui du P. Nicolas, portant seul l'année de Tao-kouang, fut seul exhibé et suffit. Le chef du bureau, vieillard de soixante-dix ans, se rendit dans notre barque, et sur ce qu'il apprit que nous étions venus de si loin pour le vrai bonheur des Chinois, il ne pouvait se lasser de louer notre dévouement. Nous nous séparâmes bons amis, et je regrettai, vu sa droiture, de n'avoir pas sous la main un livre de religion à lui laisser.

« Le lendemain 4, à la porte occidentale de la même ville, autre douane. Là, on ne voulut pas descendre dans notre barque, on nous somma de monter. Nous allâmes donc au bureau; là, notre passeport exhibé de nouveau et notre qualité de Français, notre mission toute pacifique, que nous avons partout mise en avant, nous valurent un honnête accueil de la part

d'un mandarin militaire chargé de ce poste. Le hien-kuan, ou mandarin du rang de celui de Chang-hai, averti de notre arrivée, nous envoya son premier secrétaire avec un billet d'invitation. Nous y répondîmes par un billet semblable, et nous nous mîmes en chaise pour aller chez lui. Il était absent, ayant voulu s'entendre avec le vice-roi de Nankin, qui résidait alors à Tchang-tcheou. Après que nous l'eûmes attendu pendant deux heures, — non sans nous être plaints à son secrétaire de ce qu'on nous appelait pendant son absence, de manière à retarder un voyage nécessaire, — le mandarin arrive.

« Les politesses d'usage échangées, sur son invitation, nous nous asseyons et buvons le thé. Vous êtes Anglais, nous dit-il? — Non, répondîmes-nous d'un ton ferme, nous sommes Français; voyez notre passe-port. — Mais que venez-vous faire ici! — Noble mandarin, repris-je (dans la langue de Pékin), notre but n'est pas de nous mêler dans les troubles qui agitent votre empire; notre mission est toute pacifique; car nous venons uniquement pour consoler nos chrétiens affligés par les tristes événements qui désolent ce pays, et pour leur enseigner en même temps les devoirs qu'ils ont à remplir. — Mais la route n'est pas sûre; à Tan-iam où vous voulez aller, il y a des voleurs... —

Nous ne craignons pas, nous prendrons des précautions; et puis à Tan-iam comme à Tchang-tcheou, il y a un bon mandarin, auquel nous pourrons recourir si jamais besoin était. — Pourquoi donc ces habits, cette queue? tout cela n'est pas français: si les voleurs vous attaquent, comment vous ferez-vous reconnaître pour ce que vous êtes? — C'est précisément pour n'être pas reconnus d'eux que nous avons pris un pareil costume: le peuple n'a pas la probité des mandarins; il importe donc que nous ne nous fassions pas trop connaître de lui. — Il est impossible que vous ne soyez pas reconnus. — Mandarin, j'ai passé quatre ans au Chan-tong, sans que jamais on se doutât de ce que j'étais. De plus nous sommes les amis des Chinois, et c'est pour cela que nous aimons à porter leurs habits. — Mais si vous êtes Chinois, vous n'avez pas le droit de prêcher la religion. — Vous savez, mandarin, que l'empereur Tao-kouang a permis aux chrétiens chinois de pratiquer leur religion. Or, de même que sans mandarins il n'y aurait pas d'ordre parmi le peuple; de même, sans missionnaires, impossible aux chrétiens d'observer toutes leurs lois. — Je vous conseille d'aller de nouveau à Ou-si, passer deux à trois jours; le calme rétabli, vous pourrez revenir. — Maintenant que nous sommes si près de Tan-iam, nous ne pouvons

revenir sur nos pas sans faire de la peine à M. de Montigny, qui vient de partir pour la France, où il se propose de dire de bonnes paroles en faveur de la Chine; plus tard nous reviendrons encore et profiterons de la permission que vous nous accordez, pour aller plus avant. Le mandarin, qui vit que nous consentirions difficilement à retourner à Chang-hai, reprit : Mon dessein n'est nullement de vous contrarier dans vos projets; c'est un simple conseil que je donnais à des hôtes à qui je serais fâché qu'il arrivât des accidents. — Nous ne doutons pas, répondis-je, de vos bienveillantes intentions, et nous vous en sommes bien reconnaissants. Nous nous levâmes alors pour mettre fin à notre conversation, car le temps pressait de nous embarquer. — Un instant, dit-il, j'ai bien des choses à vous dire[1]. Et il revenait sur les difficultés de la route, ajoutant toujours que ce n'était de sa part qu'un conseil bienveillant. — Même réponse. — Après que nous fûmes restés tous les trois une demi-heure debout à causer, notre catéchiste s'étant permis de répéter après moi que j'avais le droit de prêcher la religion, le mandarin se

[1] Le mandarin de Tchang-tcheou, en lisant notre passe-port, répétait avec complaisance le passage où il est parlé d'une *union éternelle entre la France et la Chine.*

fâcha contre lui, le traitant d'imbécile, qui ne connaissait pas les lois chinoises. — Mandarin, repartis-je, en imposant silence à mon catéchiste, ce jeune homme n'exprime pas ses propres pensées; ce sont les nôtres à nous deux qu'il vous a exposées; il a craint que je ne fusse pas compris; en conséquence il vous a répété ce que j'avais dit moi-même : toute la responsabilité de ses paroles retombe donc sur moi. — Il s'apaisa et finit par nous dire qu'il allait lui-même aux barques s'informer si notre route était sûre. Mais il voulait retenir notre catéchiste pour l'interroger. Nous protestons en disant qu'il ne peut se séparer de nous. Le mandarin alors n'ose plus le regarder. — Bientôt vous aurez une réponse, nous dit-il. — Nous partons, et deux heures après, il revenait en grand cortége, après avoir consulté le vice-roi, nous rendre visite dans la douane proche de notre barque. Il nous envoie une seconde carte d'invitation. Nous allâmes alors nous asseoir à côté de lui, au milieu d'une foule de spectateurs accourus pour voir des Européens. Ses paroles furent toutes de bienveillance; il poussa même la politesse jusqu'à vouloir se charger d'une lettre que j'adressais à M. Edan, avec prière de vouloir bien vous la communiquer. Il nous accompagna, et ordonna que deux hommes qu'il désigna parmi ceux de sa suite,

allassent avec nous, afin, dit-il, de nous protéger pendant la route. En se séparant de nous, il nous recommanda de prêcher aux chrétiens de faire leur devoir, et de prier Tien-chu pour l'empire, quand nous serions à Tan-iam, où nous sommes arrivés le 13. Là, nous avons eu la carte de salut du petit mandarin qui remplaçait le mandarin de la ville, absent pour le moment. Nous lui avons renvoyé le même salut; mais n'étant pas invités, nous ne sommes pas allés le voir.

« Maintenant, nous sommes en route pour Tchen-kiang. Si nous pouvons y arriver, nous tâcherons de nous ménager avec les Kuam-si-jen le moyen d'aller à Nankin. Mais à quinze lys de cette ville est la flotte impériale qui bloque les ennemis; il faudra passer par là, et ce ne sera peut-être pas facile; nous ferons pour le mieux. Parmi les chefs de la flotte impériale se trouve le Tao-tai Sin, prédécesseur du Tao-tai actuel de Chang-hai.

« Je me recommande à vos prières et à celles de nos pères.

« BRUEYRE, S. J. »

Lettre du P. Brueyre au P. Languillat.

« Tchang-tcheou, 18 août 1853.

« Mon révérend Père,

« Arrivés près de Tchen-kiang, à une demi-lieue du camp impérial, les mandarins de Tan-tou, village près du Kiang, n'ont pas voulu nous laisser avancer. Nous vous revenons donc; demain nous serons à Ou-si, et le 22 ou 23 nous rendrons un compte détaillé de notre mission à Chang-hai. J'écris à M. le consul de France. Nous voyageons en compagnie d'un ou deux agents du mandarin, qui ne nous inquiètent pas. Qui plus est, le mandarin qui nous fait repartir nous a fait cadeau, pour la route, de vingt piastres et deux mille sapèques.

« BRUEYRE, S. J. »

Lettre du P. Poissemeux au R. P. Broullion.

« Chang-hai, 12 septembre 1853.

« Mon révérend Père,

« Les PP. Brueyre et Nicolas Massa ont fait une tentative pour aller secourir les pauvres chrétiens de l'Occident ; mais ils ont été arrêtés au delà de Tan-iam par les mandarins de Sê-fom, et ramenés ici. Une lettre assez insolente à l'égard de la France, a été, en cette circonstance, adressée par le Tao-tai, de la part du Tsum-tu, à M. Edan, qui leur avait donné une lettre de recommandation et de sûreté.

« Chang-hai est tombé, par trahison, le 7 du courant, de grand matin, au pouvoir des rebelles, qui continuent à y être les maîtres. Le Tché-hien a été massacré. Les autres mandarins ont eu le bonheur de s'enfuir à temps de leurs habitations. A présent, le Tao-tai, dont le plénipotentiaire américain a exigé l'extradition avec menaces de bombardement en cas de refus, est réfugié chez le consul des États-Unis. La police de l'intérieur de la ville ne paraît pas mauvaise jusqu'à présent. Je vous envoie le premier *Kao-zé* qui a été affiché ; déjà, six exécutions de voleurs ont

prouvé que ce n'est pas une plaisanterie. Les autorités européennes poussent celles de la ville à marcher constamment dans cette voie et à protéger la population. Le P. Lemaître visite tous les jours les chrétiens de la ville pour les rassurer. Mais comme lui-même ne manquera pas de vous raconter ce grand événement dans tous ses détails, je n'en dirai pas davantage. Nous sommes ici à la garde de Dieu seul : depuis cinq mois et plus, la province est pleine de guerre ou de bruits de guerre. Maintenant, nous voilà en plein sur le théâtre de la guerre. Quoique rien ne paraisse jusqu'ici nous menacer à Zi-ka-wei, cependant, de nos fenêtres, nous avons déjà vu la lueur de quatre incendies pendant ces dernières nuits, et des pillages s'exercent dans notre voisinage. Et nous avons, dit-on, dans les mers de Chine, sous pavillon français, commandés noblement par un homme de guerre, deux beaux navires ! Mais c'est à 300 lieues de distance, dans le port de Macao. Ce qui peut nous tranquilliser un peu, c'est que notre excellent consul par *intérim* nous a trouvé une protection qui sera, on l'espère, plus sérieuse et plus efficace, dans les navires de guerre anglais du port de Chang-hai. Ces Messieurs ont déjà établi un poste dans le petit quartier Français, chez M. Remi, où nous sommes très-affec-

tueusement invités à nous réfugier, Monseigneur et nous, de Zi-ka-wei et de Tsam-ka-leu; ce que l'on ne fera qu'au cas où il n'y aurait plus moyen de tenir dans les lieux que nous habitons.

« Je termine en me recommandant de nouveau à vos bonnes prières et saints sacrifices, en union desquels j'ai l'honneur d'être, etc.

« AUG. POISSEMEUX, S. J. »

Lettre de M. Édan, consul par intérim, *au P. Languillat.*

CONSULAT DE FRANCE A CHANG-HAI ET NING-PO (CHINE SEPTENTRIONALE).

« Chang-hai, 11 septembre 1853.

« Monsieur l'abbé,

« J'ai l'honneur, dans les circonstances critiques que nous traversons, et en l'absence de moyens de protection plus complets, de vous faire part des dispositions qu'il m'a été possible de prendre pour votre sûreté personnelle et celle de messieurs les missionnaires.

« Bien qu'au milieu des désordres dont la cité a été le théâtre, aucun des missionnaires de Tum-ka-

tou, de Zi-ka-wei et de Tsam-ka-leu n'ait reçu la moindre insulte et que, par un bonheur providentiel, les menaces sinistres qui ont plané sur le Yang-king-pang, ne se soient pas approchées un instant de ces pieux établissements, néanmoins la prudence me fait une loi de prendre des précautions contre un danger qui, à chaque instant, peut se reproduire et s'étendre hors de ses limites actuelles.

« Je n'ai reçu que des preuves de la plus vive sollicitude et de la plus active vigilance, tant de la part de M. le consul d'Angleterre, que de M. le capitaine Fishborne, commandant de l'*Hermès,* pour la protection du Yang-king-pang ; et les avis pressants que j'ai été deux fois dans le cas de leur faire parvenir, ont été suivis immédiatement d'un déploiement de forces imposant.

« Enfin, cet officier vient de prendre une mesure dont je suis d'autant plus reconnaissant, qu'elle nous permet, monsieur le supérieur, de réunir sur un même point bien protégé et à portée de secours tout prêts, tous les intérêts chers et respectables qui se trouvent aujourd'hui confiés à ma garde et placés sous ma responsabilité.

« Le capitaine Fishborne a établi ce soir dans la maison de M. Remi un poste de huit hommes sous

les ordres d'un officier. Deux sentinelles stationnent sans cesse le fusil au bras, à la porte extérieure, et ont pour consigne d'interdire le passage du pont à tout Chinois armé, et de veiller sur l'établissement français. D'heure en heure, des patrouilles anglaises et des rondes d'officiers américains sont en rapport avec ce poste.

« Je ne puis donc vous offrir, monsieur le supérieur, un meilleur refuge que la maison de M. Remi, dans le cas où la sécurité de votre personne et celle de messieurs les missionnaires ne vous paraîtrait plus assurée dans vos résidences actuelles. Il est inutile de dire que notre national sera heureux de rendre ce service à nos bons pères, pour qui il a autant de respect que d'affection.

« D'ailleurs, ces dispositions sont toutes provisoires et seulement d'urgence, en attendant la présence de nos bâtiments de guerre, qui d'un moment à l'autre doivent arriver.

« Veuillez agréer, monsieur le supérieur, l'assurance de mon religieux respect et des sentiments dévoués avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

« ÉDAN, *Consul par intérim.* »

Lettre du P. Languillat à M. Édan,

« Zi-ka-wei, 13 septembre 1853.

« Monsieur le consul,

« J'ai reçu la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, en date du 11 courant, pour me faire part des dispositions que, dans les circonstances critiques que nous traversons, vous avez prises pour ma sûreté personnelle et celle de nos missionnaires.

« Je ne vois pas seulement là une nouvelle preuve de l'intérêt personnel que vous voulez bien nous porter, et un nouveau titre à notre reconnaissance ; mais, élevant la vue plus haut, je suis heureux, exilé volontaire, si loin de la mère patrie, de retrouver d'une part, dans ceux qui la représentent, toute sa tendresse pour ses enfants, et une sollicitude si active et si prudente, et de l'autre, dans notre national M. Remi, ici, comme par le passé, non-seulement un ami, mais un frère.

« M. le consul d'Angleterre et M. le capitaine Fishborne, commandant de l'*Hermès*, avaient déjà bien voulu nous donner la preuve de leur sympathie, en daignant plusieurs fois visiter notre humble établisse-

ment de Zi-ka-wei. Aujourd'hui le concours efficace qu'ils vous prêtent, et auquel nous avons part, fait honneur à la générosité de leurs sentiments.

« Vous avouerai-je, monsieur le consul, que cette union de l'Angleterre et de la France, à cette extrémité de l'Orient, aussi bien qu'en Europe, a je ne sais quoi qui réjouit le cœur? Une pensée supérieure n'y verrait-elle point l'aurore et le gage d'un ère nouvelle de force, de gloire et de bonheur pour les deux peuples et même pour le monde entier?

« En attendant, espérons que le Dieu tout-puissant, qui protége ceux qui l'invoquent, couvrira de son égide tutélaire, non-seulement tous nos chers nationaux et nos missionnaires, mais encore tous nos bien-aimés frères d'Europe, sans distinction de drapeau; et qu'ainsi nul cas d'extrême urgence ne viendra nous forcer à nous réfugier dans l'asile ouvert par votre généreuse et sage prévoyance.

« Au reste, tous nos missionnaires, sauf deux ou trois que leur santé ou les passages interceptés retiennent forcément à Zi-ka-wei, ont été reprendre leurs postes respectifs. Disciples et ministres du bon pasteur, qui donne sa vie pour ses brebis, ils se doivent aussi à leurs troupeaux, afin de les animer et de les soutenir en ces temps d'alarmes, non-seulement par leur

présence et par la parole sainte, mais surtout par l'administration de tous les secours dont la religion leur a confié le dépôt sacré, et, s'il le faut, même par le sacrifice de leur vie.

« Veuillez agréer, monsieur le consul, l'assurance des sentiments de profond respect et de sincère dévouement, avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

« ADR. LANGUILLAT, S. J. »

Lettre du P. Lemaître au R. P. Broullion.

« Chang-hai, 14 septembre 1853.

« Mon révérend père,

« Depuis la dernière lettre que je vous écrivais, le 28 du mois dernier, nous avons eu à Chang-hai de graves événements, qui ont étonné tout le monde, et ont paru si sérieux à nos Européens, qu'ils ont déployé toutes leurs forces dès le premier jour, pour repousser les attaques qui seraient peut-être dirigées contre eux.

« Il y a aujourd'hui huit jours, après une nuit fort tranquille, j'allais en ville pour dire la messe dans la famille Sé, et baptiser deux adultes. En arri-

vant près de la grande porte de l'Orient, je rencontrai des gens qui se sauvaient à toutes jambes et me criaient de me sauver aussi. Derrière eux étaient des hommes vêtus de rouge et armés de sabres et de piques. Je descendis de chaise et allai regarder. Voyant la porte ouverte, je me hasardai à entrer et n'éprouvai aucune résistance. La plupart des hommes armés étaient des Cantonnais, des Fokiénois et des gens du pays. Le complot était resté parfaitement secret, et les mandarins n'avaient pu en avoir connaissance. Le 7 septembre, dès trois heures du matin, ils arrivaient aux portes de différents côtés, et s'en rendaient maîtres sans coup férir. Avant le point du jour, ils entouraient les maisons des mandarins, qui furent toutes pillées, sans exception. Le Chang-hai-hien fut tué avec un de ses officiers. Le Tao-tai fut épargné par les Cantonnais et conduit dans une maison d'où il envoya prier les Américains de venir lui sauver la vie. Le premier projet de ces Messieurs fut d'aller, avec deux cents soldats des navires, sauver le pauvre Tao-tai; mais ils eurent peur de s'engager dans une affaire qui pourrait avoir des suites. Ils envoyèrent deux des leurs voir le Tao-tai et examiner avec lui les moyens les plus efficaces et les moins dangereux de le tirer de la ville. Les deux envoyés

firent de suite déguiser le Tao-tai en commis de boutique; et, l'armant d'un vieux parapluie à demi-brisé, ils partirent avec lui et un de ses officiers également déguisé. Arrivés à la muraille, non sans peine, ils dirent au Tao-tai qu'ils allaient lui attacher une corde sous les bras et le descendre du haut du mur. Le Tao-tai recula d'horreur, et refusa de se laisser lier; mais, un de ses sauveurs s'étant fait descendre le premier, le Tao-tai vit qu'il n'y avait pas de danger et se laissa faire, ainsi que son homme de confiance. Depuis lors, il reste au consulat américain, sous la protection des canons. Les autres mandarins avaient pris la fuite, et on ne les a pas poursuivis.

« Quand j'entrai dans la famille Sé, on savait déjà la mort du Chang-hai-hien. Cependant j'ordonnai à chacun de se tenir tranquille jusque après la messe, et j'entendis un bon nombre de confessions : plusieurs pensaient bien, je crois, se confesser pour la dernière fois. Après la messe, j'allai dans la rue voir ce qui se passait. On avait déjà fait crier au peuple de rester tranquille, l'assurant que les mandarins seuls avaient mérité la colère des révoltés. Dans le fait, les boutiques furent rouvertes à l'instant; mais tout le monde était dans la consternation. Je crus de mon devoir de

visiter les différentes familles de la ville et de les consoler et rassurer un peu. Partout on me laissa passer sans difficulté : je puis même dire qu'on me traita partout avec respect. La veille, Mgr Maresca était parti pour Som-kiang; je lui envoyai de suite un courrier. Mgr Spelta était au Pou-tong.

« Le lendemain, jour de la Nativité de la sainte Vierge, je visitai encore les familles de la ville. Je vis un bon nombre de révoltés, et parlai avec eux dans les rues, et surtout au poste de la porte Occidentale. On savait partout les noms de Zi-ka-wei et Tom-ka-tou, et l'on me traitait d'ami, de frère... Quand je vis que ces hommes rouges nous faisaient si bon visage, j'allai de suite à Zi-ka-wei, dire au P. Languillat ce dont j'avais été témoin. Nous fûmes tous d'avis qu'il fallait rester tranquilles dans nos postes respectifs et attendre ce que la Providence nous réservait, en traitant ces hommes avec beaucoup de douceur et de bonté. Les jours suivants, je continuai d'aller en ville voir les chrétiens et causer avec les nouveaux soldats. Les portes de la ville étaient cependant gardées avec soin, par des hommes bien armés; on laissait passer les personnes, mais point de caisses ni de paquets. On voulait que la ville restât tranquille et que les familles n'émigrassent point.

Pour la sécurité du peuple, on publia que tout voleur ou corrupteur serait, sans aucune forme de procès, décapité s'il portait les armes, et tué à coups de bâton si c'était un particulier. Plusieurs exécutions de voleurs, pris sur le fait ou convaincus par déposition de témoins, ont arrêté le vol et le pillage. La ville et les environs sont restés assez tranquilles pendant ces huit jours; mais on craint l'avenir. Zi-ka-wei est en parfaite sécurité, et je ne pense pas que, pour le moment, il y ait un danger prochain pour nos établissements.

« Les chefs de l'insurrection de Chang-hai ont déclaré aux consuls qu'ils n'ont agi que par ordre de Tai-ping-wang, le nouvel empereur; qu'ils veulent être amis de tous les Européens, et ne rien faire souffrir au peuple; que leur intention est d'exterminer les Tartares et tous ceux qui s'obstinent à rester à leur service.

« Avant-hier, les villes du Pou-tong ont été occupées par la même compagnie de révoltés. Som-kiang et Sou-tcheou vont aussi tomber en leur pouvoir, et probablement que l'armée de Tchen-kiang va rejoindre celle de Chang-hai, qui se recrute d'une manière étonnante. On compte déjà environ vingt mille volontaires des environs de Chang-hai.

« Notre maître ouvrier, Ou-sé-hou, est le chef des hommes qui sont casernés à notre porte, dans la petite douane, sous nos fenêtres, et dans la pagode, de l'autre côté de la rue. Ils promettent de nous défendre envers et contre tous. Monseigneur a d'abord été effrayé de voir un poste s'établir près de nous ; mais je crois que nous ne serons pas pillés tandis qu'ils seront là. Avant-hier, ils prirent devant notre porte deux Cantonnais qui dévalisaient un commerçant ; deux heures après, ces deux Cantonnais avaient expiré sous les coups de bâton, et les objets volés ont été cherchés jusqu'à ce qu'on les ait retrouvés. Vous voyez qu'au milieu de ce tout ce tumulte le bon Dieu nous a réservé encore un peu d'ordre, qui donne de l'espérance aux familles honnêtes. Quelques-uns de ceux qui ont voulu émigrer ont été pillés sur le fleuve ou sur la route. J'ai conseillé à nos chrétiens de rester chez eux en attendant, et cependant d'être prêts à partir en cas d'urgence.

« Toutes les nuits, trois cents soldats anglais et américains gardent le quartier européen et ne laissent entrer aucun Chinois tant soit peu armé [1].

[1] Une lettre du 21 septembre contenait les détails suivants : « Tous les consuls se montrent d'une fermeté remarquable. M. Edan donne le ton à tout ce qui l'environne ; il s'entend

« Pardon, mon révérend père, voilà une longue lettre telle quelle. Je n'ai pas le temps de la relire, etc.

« M. LEMAITRE, S. J. »

Lettre du P. Lemaître au R. P. Broullion :

« Chang-hai, 4 octobre 1853.

« Mon révérend père,

« En avertissant hier au soir le P. Languillat d'une occasion pour ce soir, je le priais de vous envoyer les détails que je lui ai donnés presque journellement sur la guerre de Chang-hai. Il m'envoie une lettre à votre adresse, mais il ne me dit pas qu'il vous ait donné ces détails. Voici donc ce que j'ai vu et entendu depuis huit jours.

« Comme vous le savez depuis longtemps, la ville de Chang-hai fut occupée le 7 septembre par une

parfaitement avec M. Alcok et M. Marshal. Les capitaines anglais ne voudraient pas intervenir; mais la question devenant forcément commune aux commerçants de Chang-hai et aux Anglais qui ne peuvent faire commerce sans eux, il faut bien, dans ces circonstances extrêmes, que les capitaines prêtent leurs concours. Nous n'avons point encore de navires français, au grand regret de tous les chrétiens et des honnêtes païens. »

bande d'hommes dont on ne connaissait ni les chefs, ni les intentions. On crut assez longtemps qu'ils étaient en rapport avec les Kuam-si-jen. Leur manière de traiter le peuple et les étrangers portait à le croire, et ils le disaient à qui voulait l'entendre. Maintenant il paraît prouvé qu'ils n'ont aucune relation avec la grande armée des rebelles. Bien qu'on les regarde comme des brigands, ils n'ont encore fait que peu de mal au peuple en comparaison de ce que font les impérialistes. Ils affectent surtout de bien traiter les Européens.

« Il y a déjà huit à dix jours que Tim-pou, Ka-ting, He-wei, Pao-sai et Tse-so avaient été repris par les impérialistes. On annonçait que l'armée allait marcher sur Chang-hai. Le 26 septembre, une flotte de plus de cinquante jonques de guerre vint se mettre à l'ancre dans le Wam-pou près Som-ho, vis-à-vis de Zi-ka-wei. Une autre flotte descendue par le canal de Sou-tcheou, resta aussi vis-à-vis de Zi-ka-wei, du côté de Fa-ho. Aussitôt les rebelles se concentrèrent dans la ville et se préparèrent à une défense quelconque.

« Le 29 au matin, les cinquante grandes barques descendirent jusque auprès de la maison de monseigneur, et lâchèrent leur première bordée en descendant, puis virant de bord, lâchèrent leur seconde

bordée en remontant peu à peu contre le courant. Il y eut ce jour-là de deux cents à deux cent cinquante coups de canon tirés par le travers de l'église, et dirigés vers la ville. Les boulets passaient sur nos têtes ou un peu à côté; quelques-uns se perdirent dans le toit de l'église : quatre furent trouvés dans les murs ou dans la cour. Aussitôt le commencement de la canonnade, j'avais fait ouvrir les portes de l'église, et tout le voisinage s'y réfugia. Le lendemain notre quartier fut tranquille. Mais le 1er octobre nous eûmes une scène encore bien plus animée. Les barques, cette fois, descendirent plus bas que la première fois, et ne tiraient plus par-dessus l'église. Elles étaient à demi-quart de lieue de nous. Elles lancèrent des boulets contre la ville pendant plus de deux heures. Quelques maladroits ou mal intentionnés nous en envoyèrent aussi plusieurs, mais qui ne causèrent aucun dommage. Cependant, au plus fort de la canonnade, une barque chargée de deux petits canons et de quinze à vingt hommes, se détacha de la flotte et fit voile directement vers nous. Mgr Spelta se mit à examiner de sa fenêtre ce que pouvait être cette barque ; aussitôt un coup à mitraille est dirigé sur lui et les balles vont frapper des deux côtés de la fenêtre. Heureusement que nous avions à la maison quatre hommes ;

qu'un capitaine espagnol nous avait envoyés pendant le feu, et dix autres Manillois qui, entendant dire que nous étions en danger, avaient demandé et obtenu de leurs capitaines un congé de deux à trois jours et étaient venus de Ou-song s'offrir à nous défendre. Quand donc la barque s'approcha en tirant, je criai : *Aux armes!* et nous ouvrîmes la porte du jardin du côté du Wam-pou. Je recommandai à nos hommes de ne tirer qu'autant que les autres voudraient descendre ou tireraient de nouveau. Mais il ne fut pas nécessaire de perdre notre poudre. La vue des baïonnettes et des sabres fit fuir ceux qui paraissaient si décidés. Je pense qu'ils venaient essayer de prendre la maison et l'église pour s'y caserner.

« Enfin, après deux heures d'un tapage effroyable, la flotte remonta le fleuve et les braves allèrent dîner. Pendant tout ce temps, la ville ne tira pas un coup de canon. Voici le troisième jour depuis cette espèce d'attaque, et la flotte ne reparaît pas; elle est toujours à Som-ho.

« Presque tous les jours on dit que l'armée de terre, qui, je crois, se compose de quelques mandarins et de paysans sans ordre ni discipline, va donner l'assaut par la partie occidentale : il y a bien eu deux ou trois fois de petites attaques, mais rien de sérieux.

« Les boulets des impérialistes n'ont, je crois, tué personne dans le faubourg. Le second jour, j'ai trouvé deux blessés auxquels j'ai donné quelques soins, à la grande admiration du peuple qui a paru très-content de nous.

« Dans la ville, je ne sache pas qu'il y ait eu grand dégât. Je ne puis plus y entrer, parce que les portes sont fermées ; mais des gens sortis d'une manière ou d'une autre, nous ont rapporté que les quelques chrétiens restés en ville et les familles païennes que nous connaissons le plus ont peu souffert. Cependant, un siége est quelque chose de peu amusant. Je suis d'avis, avec M. Édan, que les Européens disent aux rebelles de sortir de la ville à condition qu'il n'y aura pas de pillage, et que, du côté des impérialistes, ils n'auront rien à craindre. Il importe surtout que l'armée des impérialistes n'entre pas de force, car le pillage serait presque sûr. Si les Européens veulent dire un mot, tout sera fini en deux jours sans coup férir ; car je sais de bonne source que les deux partis sont fort en peine de se tirer d'affaire. Des nouvelles récentes et détaillées des insurgés du Kuam-si, semblent en leur faveur ; du moins, les Européens de Chang-hai le pensent ainsi. Pour nous, nous n'avons encore aucune pensée arrêtée à leur égard. Il paraîtrait que leur

expédition sur Pékin aurait réussi et qu'ils se préparent à venir à Sou-tcheou. Des Européens qui les ont visités disent que réellement ils traitent bien le peuple, et qu'ils ont mis de l'ordre dans les lieux qu'ils occupent. Je vous dis ce que j'ai entendu dire et répéter ; mais je ne puis juger de rien.

« Adieu, priez pour nous tous et surtout pour celui qui, au milieu de tant d'occupations, d'embarras et de difficultés , sent plus que jamais le bonheur d'appartenir à la compagnie, et de pouvoir compter sur le secours de ses frères et l'indulgence de ses supérieurs.

« M. Lemaitre , S. J. »

« *P. S.* Le *Cassini* est arrivé. Je ne sais ce qu'il va faire. »

Lettre de Mgr Maresca, évêque-administrateur de Nankin, à messieurs les membres des conseils centraux de Lyon et de Paris[1].

« Chang-hai, 29 octobre 1853.

« Messieurs,

« Je vous écris au milieu du trouble d'une guerre civile. A chaque minute, des coups de canon et des cris déchirants viennent me distraire, et mille occupations diverses, qui réclament çà et là ma présence, me forcent d'interrompre les détails que je vous transmets. Vous voudrez donc bien m'excuser, si ma lettre se ressent quelque peu du désordre de notre situation.

« Permettez-moi de vous demander, tout d'abord, le secours de vos bonnes prières, pour les circonstances difficiles où nous nous trouvons, et qui semblent nous annoncer un avenir peu rassurant. Tout est en guerre autour de nous ; tout est au pillage dans les lieux voisins de l'armée impériale ; les maisons qui sont entre ma résidence et les murs de la ville sont

[1] *Annales de la Propagation de la Foi*, mars 1854.

livrées à l'incendie ; les boulets des impérialistes et ceux des insurgés se croisent autour de nous et sur nous. Tout cela dure depuis plus d'un mois, et cependant il n'est pas encore tombé un cheveu de notre tête ; nous sommes restés tranquilles au milieu du tumulte ; notre ministère n'a point discontinué, non plus que les cours de nos séminaires, et les leçons de nos écoles. Chacun reconnaît ici que la main de Dieu nous protége, et cette persuasion avance beaucoup la conversion des païens ; nous en avons tous les jours des preuves consolantes.

« Voici, en abrégé, ce qui s'est passé à Chang-hai et dans les environs :

« Le 7 septembre, au moment où l'on s'y attendait le moins, la ville de Chang-hai fut envahie par une bande d'hommes vêtus de rouge, et armés de quelques mauvais fusils, de sabres et de bâtons. Avant le point du jour, ils s'étaient emparés des portes, et, au lever du soleil, ils occupaient déjà tous les tribunaux et les principaux postes de la ville. Quelques mandarins furent tués, les autres s'enfuirent ; les soldats, qui devaient être au nombre de mille, s'éclipsèrent sans qu'on en pût voir un seul. A neuf heures, on criait par les rues que le peuple n'avait rien à craindre, et que chacun devait se livrer à ses occupations ordi-

naires. Bientôt des affiches parurent sur les murs, et la foule accourut pour les lire. Elles portaient, en substance, que toute atteinte à la propriété serait punie de mort. De fait, plusieurs malheureux, convaincus de vol, furent publiquement décapités. Malgré quelques misères inséparables de ces sortes de révolutions, l'ordre se rétablit dans la ville, et l'on commença à respirer sous ce nouveau régime, dont on ne connaissait encore clairement ni le chef, ni le but véritable.

« Cependant, à la fin de septembre, une armée d'impériaux s'avançait pour prendre Chang-hai et cinq autres villes fortifiées, qu'occupaient déjà les rebelles. Ceux-ci furent bientôt chassés partout, et se retirèrent à Chang-hai, où ils parurent se préparer à une sérieuse défense.

« Le 29 septembre, cinquante jonques de guerre descendirent la rivière avec grand fracas, et vinrent lancer leurs boulets, pendant deux heures, par-dessus notre maison. Ils prétendaient tirer sur la ville, mais tous leurs projectiles restaient dans le faubourg, où ils firent assez de mal au pauvre peuple. Pour notre compte, nous eûmes bien quelques trous dans nos murs et nos fenêtres, mais il n'y eut aucun dégât considérable. Les jours suivants, les barques revinrent encore lancer quelques bordées, après quoi elles

allaient se placer en lieu sûr. Enfin, quelques braves se décidèrent à mettre pied à terre, et à établir une espèce de camp tout près de nous. Ce camp ressemble beaucoup plus à une foire qu'à une station militaire.

« Le 12 octobre, six à sept mille hommes étaient prêts à livrer une attaque générale et à monter à l'assaut. Mais dès qu'ils approchèrent de la muraille, ils furent tellement effrayés de voir qu'on tirait sur eux, qu'ils s'enfuirent tous pêle-mêle. Les jours suivants, quelques bataillons isolés se montrèrent encore, sans oser rien entreprendre. Enfin les assiégés, enhardis par la lâcheté de leurs adversaires, descendirent de la muraille au nombre de trente ou quarante, et coururent sur les assiégeants, qui se dispersèrent en laissant leurs canons aux mains de l'ennemi. Le 26 octobre, toutes les jonques de guerre étaient venues s'abriter derrière notre église, qui est beaucoup plus élevée que les maisons, et attendaient là tranquillement l'issue de la lutte, tandis que trois à quatre mille hommes marchaient sur la ville. Vers midi, des cris horribles se font entendre dans la rue : c'étaient les impérialistes qui se sauvaient en se renversant les uns sur les autres. Ils défilèrent par centaines devant notre porte; sur leurs pas arrivaient une trentaine d'insurgés, qui les poursuivirent jusqu'au camp. Lors-

que les rebelles parurent dans la rue, les jonques tirèrent sur eux, et dirigèrent plus de deux cents coups de canon sur notre demeure. Grâces à Dieu, ils ne brisèrent que quelques briques et ne blessèrent personne. Ces deux derniers jours, nous sommes restés plus tranquilles; les jonques se sont retirées par ordre du commandant d'un vapeur français, et les assiégés n'ont plus fait de sorties de notre côté.

« Où aboutira cette guerre civile? Impossible de le prévoir. Les mandarins, avec leurs dix mille hommes, désespèrent de prendre Chang-hai. Leurs soldats, sans aucune discipline, passent le temps à boire, à fumer et surtout à piller la campagne. De leur côté, les insurgés ne semblent pas avoir de chef capable d'organiser leurs forces. Bien qu'ils ne dépouillent pas les particuliers, ils inspirent cependant peu de confiance aux Chinois et aux Européens. On pense qu'ils se sont ralliés à l'insurrection de l'intérieur, mais on ne sait quand ils pourront soumettre le pays qui les sépare de Nankin.

« En attendant ce que Dieu nous réserve, nous tâchons de faire le bien, tandis que nous en avons le temps. Outre nos ministères ordinaires, nous avons cru devoir ouvrir un petit hôpital où nous recevons indistinctement les blessés du peuple et de l'armée;

nous avons même offert aux insurgés d'établir, où ils voudraient, une ambulance pour leurs malades ; mais cette précaution paraît superflue, parce qu'il y a beaucoup de poudre brûlée et fort peu de sang répandu. Du reste, notre hôpital a déjà porté ses fruits, tous les Chinois n'ont que des bénédictions pour les missionnaires, qui se font les humbles serviteurs des malheureux soldats abandonnés par leurs chefs et par leurs camarades. M. Falleie, médecin en chef du navire français, vient chaque jour avec son second visiter et soigner ces pauvres blessés, et il fait l'admiration de toute la ville, aussi bien par son habileté et son savoir, que par son zèle et sa douceur.

« Depuis quinze jours, nous avons déjà recueilli plus de quarante blessés. Treize païens, en danger de mort, ont demandé et reçu le baptême ; neuf d'entre eux sont déjà passés à une vie meilleure, et d'autres vont les suivre, après avoir aussi participé au bienfait de la régénération. Quelques-uns n'ont vécu que le temps nécessaire pour apprendre les vérités du salut, et demander qu'on leur ouvrît les portes du Ciel. Il y a trois jours, une explosion de poudre, à bord d'un navire anglais acheté par les mandarins, blessa mortellement six Chinois et plusieurs indigènes de Manille. Ils furent aussitôt ame-

nés à l'hôpital. Les Chinois demandèrent tous le baptême, et les Manillois se confessèrent. Quelques heures après, deux Chinois expiraient, et les autres étaient à l'agonie.

« Peu de jours avant cette explosion, un mandarin, étant tombé dans une embuscade des insurgés, reçut plus de vingt coups de poignard sur la tête et sur les bras. Dès qu'il se vit frappé à mort, il accourut vers l'église, tout baigné de son sang. « Sauvez-moi, dit-il en arrivant, je veux être chrétien. » Après un court exposé de l'Évangile, qu'il avait déjà étudié, il fut baptisé. Cependant le sang jaillissait de sa tête à cinq à six pieds de distance; heureusement un père jésuite réussit à lui lier l'artère coupée, et le malade put attendre l'arrivée du docteur. Maintenant les plaies sont belles, et nous espérons sauver le corps en sauvant l'âme.

« Quelques familles idolâtres, qui s'en étaient tenues jusqu'ici à des velléités de conversion, semblent se décider à prendre un parti généreux. « Il n'y a plus à balancer maintenant, disent-elles, la religion chrétienne est la bonne, puisqu'elle inspire tant de charité. » Peut-être le Seigneur, en frappant ce pauvre pays, a-t-il des pensées de miséricorde, et veut-il mettre sur la voie du salut un

peuple qui vit depuis si longtemps dans les ombres de la mort.

« Nous travaillons donc en paix et avec fruit dans cette ville de Chang-hai, qui est devenue le centre de la guerre. Notre séminaire, le collége des RR. PP. jésuites, les écoles et les orphelinats, tout est tranquille, et les enfants étudient au bruit du canon comme s'ils étaient au fond d'une solitude.

« A l'extrémité du district de Nankin, quelques-unes de nos chrétientés sont dans un état de détresse. Un catéchiste habile, que j'avais envoyé pour les consoler et voir s'il y aurait moyen d'introduire par là un missionnaire, a été pris par les satellites, mis en prison, battu de verges, et traîné sur la croix, malgré ses protestations énergiques. Après vingt jours de mauvais traitements, il n'attendait plus que la mort; mais un vieux mandarin, qu'il avait converti l'année dernière, demanda son élargissement et l'obtint. Il vient de nous arriver avec une santé ruinée par la souffrance, mais avec un courage digne des anciens confesseurs de la foi.

« Il y a eu aussi, dans d'autres provinces, quelques tracasseries de la part de l'autorité. Mgr Mouly nous écrit que l'empereur a fait abattre la croix de l'ancienne église de Pékin, et qu'il y a eu un commen-

cement de persécution dans la capitale et aux environs. S'il en est ainsi, je crois que le gouvernement, déjà penché vers sa ruine, va achever de se briser contre la croix qu'il outrage.

« Nous sommes toujours sans nouvelles de Chen-si, du Chan-si, du Hou-kouang et du Ho-nan; ni les courriers ni les lettres de ces provinces ne peuvent arriver jusqu'à nous. Pour les missions du Chan-tong, du Léao-tong, de Pékin et même de Corée, nous pouvons en avoir des nouvelles, parce que les communications par mer n'ont pas été interceptées. D'après les derniers renseignements venus de ces différents vicariats apostoliques, il paraît que partout règne la plus vive anxiété, bien qu'il n'y ait encore rien de décisif en faveur des rebelles.

« Si le temps me le permettait, je voudrais ajouter à ces détails quelques-uns des traits édifiants que j'ai lus avec plaisir dans les relations de mes missionnaires; mais la nuit est avancée, et il faut que ma lettre soit prête pour le départ immédiat du vapeur. Qu'il me suffise donc de vous dire, aujourd'hui, que le Seigneur a accordé de grandes bénédictions aux prières et aux travaux de mes chers collaborateurs, et que partout ils ont recueilli des fruits de salut très-abondants. Les baptêmes d'adultes, les petits enfants d'in-

fidèles régénérés, les catéchumènes inscrits en plus grand nombre, les écoles de plus en plus multipliées et mieux suivies, sont des preuves que la mission est en progrès. Une chose qui est digne de remarque, c'est que, dans ces temps de terreur, nos chrétiens ont partout montré une foi vive et se sont distingués des païens par un abandon à la divine Providence, qui a fait le plus grand honneur à la religion.

« Quant à nos dépenses, elles ont été à peu près les mêmes que les années précédentes, et vous savez, Messieurs, que nous n'avons de ressource qu'en votre charité, pour payer nos dettes, et continuer le bien commencé. Veuillez donc, je vous prie, avoir pitié de notre détresse, et nous envoyer le plus de secours qu'il vous sera possible.

« Agréez de nouveau l'expression de ma sincère reconnaissance et de mon profond respect,

« † Fr.-Xavier Maresca, *administrateur*
« *apostolique du diocèse de Nankin.* »

Lettre du P. Lemaître au R. P. Broullion.

« Chang-hai, 19 novembre 1853.

« Mon révérend père,

« Depuis le 31 du mois dernier, que je vous écrivis quelques mots, nous avons vu périr sous nos yeux une partie des richesses de Chang-hai. Le 10 de ce mois, des barques de pirates, appelées de Macao par Ou-tao-tai, firent semblant d'attaquer l'ennemi, mais au fond elles ne voulaient que piller et s'enrichir. Tout le faubourg, depuis la porte appelée Siao-tom-men jusqu'à Wam-ka-moden, a été entièrement pillé par ces soi-disant impérialistes, et ensuite livré aux flammes. L'incendie a été horrible et n'a été entièrement éteint que le quatrième jour. Il paraît impossible de savoir les valeurs qui ont été perdues dans ces riches magasins. On pense qu'il y a plus de dix mille chambres brûlées. Cependant les pillards s'avançaient jusqu'à notre porte, et un grand vent du nord lançait les flammes jusque au-dessus de nous. Le *Cassini* et le *Colbert* nous vinrent en aide : les Cantonnais voulaient piller et non se faire tuer. Ils se sauvèrent dès que les armes françaises parurent, et tout notre quartier a dû

à cette démonstration d'être conservé intact jusqu'à ce moment. Pour les flammes, nous réussîmes à les arrêter au nord du magasin de la famille Lo, qui avait été pillé, mais ne fut pas brûlé.

« Depuis lors, il n'a été fait aucune tentative de notre côté; nous sommes tranquilles au milieu de la guerre, et Tom-ka-tou, comme Zi-ka-wei, est devenu le lieu de refuge et de consolation des affligés, païens et chrétiens. Il faut que Dieu ait sur notre mission des vues d'une grande miséricorde, puisqu'il prend tant de soins de nous et de nos établissements. Les païens regardent avec admiration et ne comprennent pas encore. Cependant les esprits et les cœurs se disposent [1].

[1] Dans une lettre au R. P. Broullion (Chang-hai, 1er novembre 1853), M. Clerc, lieutenant de vaisseau à bord du *Cassini,* appréciait ainsi la situation :

« L'orgueil chinois, tout robuste que vous le connaissez, ne peut résister entièrement à de tels assauts. L'incroyable lâcheté et la plus incroyable stupidité des attaques des impériaux contre la ville, les laisse eux-mêmes confus; et en effet les pères dans leurs rapports avec eux ne retrouvent plus les mêmes hommes. Quelques leçons pareilles, et il n'y aura plus à lutter contre ce mépris qui enveloppait tous les étrangers. Cette considération, qui est certainement d'un grand poids, me paraît faire envisager les révoltés de moins mauvais œil,

« Parmi les blessés que nous recevons, personne n'a fait la plus petite difficulté quand nous avons parlé de la nécessité de croire en Dieu et d'être baptisé pour sauver son âme. Tous ceux qui ont été en danger ont demandé et reçu le baptême. J'en ai encore baptisé un ce matin, et il est mort entre mes bras dans des dispositions admirables. C'est le douzième qui meurt après avoir reçu le baptême. Cinq Manillois sont morts aussi ce matin après avoir reçu avec foi et piété les sacrements de l'Église.

« Zi-ka-wei, Tsam-ka-leu, Tsa-ka-wei vont bien. On dit que le *Cassini* va aller à Nankin; ce n'est pas encore décidé. Les insurgés de Nankin sont annoncés prochainement pour Chang-hai. On croit généralement que Pékin est en ce moment entre leurs mains. J'ai vu hier un jeune homme qui s'annonce comme

quoiqu'ils soient la cause involontaire de ce bien. D'autre part, on a su, par la lettre que Mgr Mouly vous écrit, qu'on a persécuté les chrétiens à Pékin, et abattu la croix; le catéchiste du P. René a confessé la foi dans les tourments, et sur le point d'être mis à mort, a sauvé ses jours par la protection d'un mandarin qu'il avait converti. Pour moi, je préférerais encore faire main basse sur les rebelles; mais il n'est pas question de cela, on veut toujours agir comme si nous étions en Europe et avec la sanction d'un droit des gens un peu fantastique par son scrupule d'équité. »

faisant partie d'une commission envoyée à Chang-hai par le nouvel empereur : il dit qu'il est catholique, et veut que tout le monde le soit. Ce jeune Fokiénois m'appelait *Kom-kom*, et me paraissait assez sincère; cependant je me suis tenu sur la réserve, et n'ai fait que lui recommander les chrétiens que nous avons en ville.

« Le catéchiste du P. Clavelin a reçu, à Ou-si, la visite de gens qui se disent envoyés par le nouvel empereur, pour renouer les affaires de Chang-hai avec celles de l'intérieur. Ces envoyés assurent que Tai-pin-wang est Tien-chu-kiao, catholique, et non protestant; que s'il y a eu des désordres et même de petites persécutions contre les catholiques, c'est à l'insu de l'empereur et contre sa volonté. On ne sait ce que sont ces prétendus envoyés. Le catéchiste s'est tenu dans la plus grande réserve. Ce sont peut-être des impérialistes qui veulent sonder les chrétiens. Je crois qu'en tout cela, ce qu'il y a de plus clair, c'est qu'on n'y distingue encore rien; qu'il faut laisser la Providence disposer de tout, et cependant faire tranquillement le bien qui se présente à faire.

« A revoir bientôt, mon révérend Père, priez pour tous et en particulier pour votre très-humble et obéissant serviteur. M. Lemaitre, S. J. »

Relation de l'expédition de Nankin (novembre et décembre 1853).

En novembre 1853, le *Cassini* remonta le Yang-tsé-kiang jusqu'à Nankin, pour explorer la situation respective et les dispositions des deux partis qui se disputaient cette place importante. A la demande de M. Édan, consul par *intérim*, les PP. Gotteland et Clavelin furent désignés pour accompagner l'expédition. De retour à Zi-ka-wei, le P. Clavelin adressa au P. Languillat la relation suivante :

« Zi-ka-wei, 6 janvier 1854.

« Mon révérend père,

« C'est le jour de la fête de saint Stanislas que vous prîtes la résolution de m'envoyer à Nankin. Je ne m'y attendais pas le moins du monde, éloigné, comme je l'étais, de près de quarante lieues de Chang-hai. Néanmoins, le 30 novembre nous étions à bord du *Cassini*. Nous y avons reçu, comme vous le savez, du commandant, l'excellent M. de Plas, et de tous les officiers, l'accueil le plus bienveillant et le plus cordial ;

qui ne s'est pas démenti un instant. M. de Bourboulon, madame et leur suite, ne tardèrent pas à arriver; et c'est en cédant à un sentiment de gratitude bien juste, que je vous dirai que nous avons été également de leur part l'objet des attentions les plus empressées et les plus aimables. Bref, à dix heures on lève l'ancre, et vers midi nous voguons sur le Yang-tsé-kiang. Nous ne tardons pas à apercevoir la terre de Tsom-ming et la rive supérieure de la presqu'île de Hai-men. J'avais quitté ces parages depuis plus de cinq ans; néanmoins le souvenir des consolations si vives et si continuelles que j'y ai goûtées pendant quatre années consécutives, se présenta devant moi, si vif et si émouvant, que je restai longtemps à contempler cette ligne de terre qui se détache à peine du sein des eaux. Puisse-t-elle être toujours, comme elle l'est encore, féconde en fruits de salut, et faire ainsi oublier à ses missionnaires ce qu'a de pénible pour la nature le ministère qu'ils y exercent.

« Comme nous avons été favorisés d'un beau temps continuel et que le tirant d'eau du navire, les hauts fonds du fleuve, des bancs de sable mouvants et peu explorés, ne nous permettaient d'avancer qu'avec la plus grande circonspection et de jour seulement, nous avons pu contempler à loisir ce beau fleuve,

le second du monde. Son embouchure a près de trente lieues de largeur. Quand nous l'eûmes remonté à peu près d'une pareille distance, la vue pouvait facilement embrasser les deux rives.

« Le 3 décembre, vers midi, nous passâmes devant Kiang-in, ville du troisième ordre. Sa position sur le fleuve, sa ceinture de collines, ses remparts, ses tours, ses faubourgs à demi cachés dans les arbres, tout contribuait à nous en rendre l'aspect délicieux. Comme en cet endroit le lit du Yang-tsé-kiang est considérablement rétréci, on a établi sur l'une et l'autre rives des batteries qui commandent le fleuve. Elles sont encore actuellement, comme la ville, au pouvoir des impériaux, mais fort mal gardées du reste. Inutile de dire qu'elles n'ont point cherché à inquiéter notre marche.

« Kiang-in était autrefois le centre de nombreuses et florissantes chrétientés. On montre encore dans la ville, qui ne contient plus une seule famille chrétienne, un autel en pierre élevé par nos anciens pères et conservé religieusement dans une habitation païenne. Des débris de ces chrétientés, il s'en est formé une à quelque distance des murs, dans la campagne; elle peut compter quatre à cinq cents fidèles. Du zèle, des soins assidus finiraient bientôt, j'en suis persuadé,

par communiquer une vie nouvelle à ces tristes restes d'une époque plus fortunée.

« Deux jours après, au lever du soleil, nous étions devant Tchen-kiang-fou, ville du deuxième ordre. La position de Kiang-in nous avait paru délicieuse, mais celle de Tchen-kiang-fou l'eut bientôt fait oublier. C'est, en effet, ce que j'ai vu de mieux en Chine. La cité est bâtie sur un monticule peu élevé, ses murailles lui forment une vraie couronne; un chemin fortifié, de quelques centaines de pas, l'unit au fort crénelé bâti sur une roche escarpée dont le pied est baigné par les eaux du fleuve. Un coude de celui-ci et deux îles à droite et à gauche forment un port à ravir. Sur le rivage, entre ces deux îles, on aperçoit un immense faubourg qui enserre le fleuve et s'étend au loin dans la plaine; une tour très-élevée, mais plus éloignée du fleuve, se détache de tout ce qui l'entoure et forme le fond de ce tableau vraiment pittoresque. L'île de droite, appelée l'île d'Argent, est digne de son nom. Elle peut avoir un quart de lieue de tour et un peu moins en hauteur. Sa forme régulière, une ceinture de jolies maisons à ses pieds, un peu plus haut, et au milieu de berceaux de verdure, des pagodes dont les toits recoquillés apparaissent çà et là à travers le feuillage, des arbres qui la couvrent jusqu'à

son sommet, ce qui est bien rare dans ces contrées, font un ensemble qui plaît singulièrement. Néanmoins, malgré tous ces avantages, l'île d'Argent doit céder le pas, et de fait le cède à sa sœur l'île d'Or. C'est le nom de l'île située à la gauche de Tchen-kiang-fou. Aux agréments de l'île d'Argent, elle ajoute celui d'une belle tour qui semble faite pour lui servir de diadème. Tout à côté, le canal impérial venant de Sou-tcheou traverse le Kiang, puis se dirige vers le nord en passant par Yang-tcheou. Figurez-vous ce tableau animé par une population comme la Chine seule peut en offrir, et vous aurez une idée de ce qu'était Tchen-kiang-fou il y a moins d'une année encore, mais non point de ce qu'il est actuellement. Comme les temps ont changé! Quel triste fléau que la guerre civile! La ville est maintenant déserte; la population et la garnison, craignant pour elles le sort de celles de Nankin, ont pris la fuite à l'arrivée des Kuam-si-jen, qui se sont emparés sans coup férir de cette forte position. Ses faubourgs ont été ruinés et incendiés, le port est entièrement désert. De tous côtés, l'œil ne peut se reposer que sur des ruines et des débris. Nous vîmes alors, et pour la première fois, mais un peu loin, ces Kuam-si-jen qui se sont rendus si terribles aux soldats impériaux. Nous en aperçûmes sur les remparts

et aux batteries qu'ils ont établies, l'une sur les bords du fleuve, dans le faubourg incendié, et l'autre sur la rive opposée, à l'entrée du canal impérial. Le *Cassini* continua sa marche sans entrer en pourparler avec eux et sans être inquiété. Du reste, on était prêt à tout événement. Nous avions, la veille, traversé de même la flotte impériale mouillée près de l'île d'Argent et bloquant la ville de ce côté, à deux à trois lieues au sud-est de Tchen-kiang-fou. Sur le sommet d'une montagne élevée, on nous montra le camp de l'armée de terre, qui est censée faire, avec la flotte, le siége de la ville. Mais du train qu'ils y vont, les impériaux ne semblent pas prétendre s'en emparer jamais par la force. Ils attendent.

« Tchen-kiang-fou renfermait aussi autrefois une nombreuse chrétienté, qui aujourd'hui se trouve réduite à une quarantaine de fidèles; encore n'y demeurent-ils plus actuellement : ils ont pris la fuite à l'arrivée des insurgés.

« Quelques heures plus tard, nous étions en face de la ville de Y-tchin, également au pouvoir des Kuam-si-jen. Une flotte de deux cents voiles y était mouillée. Dans l'après-midi, nous en rencontrâmes encore une autre sous voiles, qui montait bien à trois à quatre cents jonques. Toutes ces barques, quoique

montées par un assez grand nombre d'hommes, nous parurent mal armées et destinées plutôt à porter des vivres là où le besoin s'en ferait sentir, qu'à combattre les impériaux. Elles ne manifestèrent, du reste, aucune hostilité. C'est ainsi qu'en naviguant à petites journées, nous arrivâmes le 6 au matin en vue de Nankin. Nous étions tranquillement à déjeuner, quand un coup de canon, parti de la batterie sous les remparts de la ville, fit siffler un boulet à nos oreilles. Le navire n'en continua pas moins sa marche. Mais éteindre tous les feux, préparer toutes les pièces, fut l'affaire d'un instant. On attendait un second coup pour riposter. Les Kuam-si-jen eurent la bonne idée de s'en tenir là. Bientôt nous jetâmes l'ancre, et une embarcation se détacha du bord pour aller demander des explications. Il fut répondu qu'il y avait ordre de tirer contre tout navire étranger qui arrivait, pour l'avertir de mouiller à distance, et que leurs canons étaient toujours chargés à boulet et depuis longtemps. Bref, ils se montrèrent honnêtes et polis. Une entrevue fut demandée pour le lendemain. Sur le soir, une réponse affirmative fut transmise de la part des autorités de la capitale.

« En attendant, le *Cassini* avait reçu la visite d'un grand nombre de Kuam-si-jen, soldats et officiers.

Nous pûmes alors examiner de près leur costume d'hiver. Au fond, c'est toujours le costume chinois actuel; seulement le rouge et le jaune dominent davantage; on laisse croître tous les cheveux, et les chapeaux et les calottes sont impitoyablement mis de côté. Le premier est remplacé par un grand capuchon, et l'autre par une espèce de turban, ou bien encore par un serre-tête en forme de bourse, qui soutient les cheveux et descend un peu sur le cou. En général, ceux que nous vîmes étaient bien habillés; le drap, la soie, le satin même étaient très-communs.

« Le 7 au matin, M. de Courcy, secrétaire de la légation, accompagné de deux officiers du bord et de son interprète, partit pour se rendre à l'entrevue. Il me permit de l'accompagner, et mon catéchiste nous suivit. Des chevaux nous attendaient sur le rivage. Des officiers Kuam-si-jen ouvrirent et fermèrent la marche, précédés et suivis d'étendards et de *yongs* assourdissants. Bientôt nous atteignîmes les remparts que nous longeâmes pendant près d'une heure et demie.

« Arrivés devant une porte, nous dûmes attendre assez longtemps, parce que le poste n'avait point encore reçu de l'intérieur l'ordre de nous laisser passer. Nous

ne tardâmes pas à être entourés d'une foule compacte d'hommes et de femmes. Ils montrèrent beaucoup de curiosité, mais sans aucun signe de malveillance. J'en vis un me fixer attentivement, puis, fendant la foule, il arriva tout près de moi. Ouvrant alors une de ses mains, il me laissa entrevoir un chapelet et une médaille. Voyant à mon visage qu'il était compris, il fit encore un signe de croix. Je sus alors qu'il était le frère d'un élève du petit séminaire de la mission. Il me dit que, grâce à Dieu, nos chrétiennes avaient pu rester ensemble dans leur maison ou chapelle, qu'on ne les molestait point au sujet de leur religion, et qu'elles avaient le nécessaire pour le vivre et le vêtement. Quant aux hommes, il n'en reste guère plus de douze ou quinze dans la ville. Presque tous se sont évadés. Je profitai de la circonstance pour lui donner, à lui, et par lui à nos chrétiennes, des avis analogues à leur position. Je vis avec plaisir qu'ils avaient été compris et très-bien reçus; car il était temps d'en finir. En effet, bien que je ne lui parlasse qu'à demi-mot et avec beaucoup de circonspection, un coup de baguette, qu'un surveillant lui donna sur l'épaule, nous fit comprendre, à l'un et à l'autre, qu'il était temps de mettre un terme à notre entretien. Trois autres chrétiens que le P. Gotteland put voir quelques jours après, lui confirmèrent

ces détails. Seulement il paraît que quelques-uns de nos chrétiens, dispersés ou forcés de servir les Kuam-si-jen, auraient eu à souffrir des vexations de la part de certains chefs de barque plus rigides observateurs des nouvelles prescriptions religieuses.

« Enfin il nous fut permis de franchir la porte occidentale; mais avant d'arriver au prétoire, où nous étions attendus, nous dûmes encore faire une bonne lieue à cheval dans les rues de la ville. Ces rues étaient larges, pavées, au moins dans le milieu. L'aspect des maisons n'a rien de beau. En général elles sont mal entretenues; quelques-unes ont été incendiées par leurs propres habitants, qui ont préféré mourir plutôt que de se mettre à la discrétion de leurs nouveaux maîtres. Pas un magasin n'est ouvert. L'ensemble en est donc triste, c'est moins une ville qu'un camp. Comme je sentais mon cœur se serrer en pensant à l'ancien état de splendeur de cette antique capitale, et surtout à ces nombreuses et ferventes chrétientés dont elle était autrefois le centre. C'est à Nankin que le P. Ricci jeta les fondements solides et durables de la première chrétienté de Chine. Son premier et plus illustre disciple, Paul Siu, en devint l'ornement, le soutien et l'apôtre. Nos pères sans doute avaient foulé le sol que je foulais alors. Comme leur zèle me faisait

envie ! Au souvenir de leurs succès, j'aurais voulu partager les privations et les peines de tout genre qu'ils ont endurées, parce qu'elles sont toujours inhérentes au ministère apostolique, et parce que la croix, et la croix seule, peut le rendre fécond et productif. Au lieu de ces milliers de chrétiens d'autrefois, étais-je fier d'en rencontrer encore quelques dizaines ? Je cherchais des yeux des figures qui eussent pu me comprendre ; mais ce fut en vain.

« Pour me distraire un peu, et pour ne point perdre une occasion de me procurer quelques renseignements, je me mis à interroger, de dessus mon cheval, les plus intelligents parmi ceux qui m'approchaient de plus près ; car nous étions suivis d'une foule assez compacte par moment. Une trentaine de cavaliers, enfants des principaux chefs, à peine âgés de douze à quinze ans, venaient caracoler autour de nous. Ils étaient tous fort bien habillés, et montaient de jolis petits chevaux également bien enharnachés. Nous vîmes aussi un grand nombre de femmes portant la ration de riz assignée à chacune d'elles. A la porte de la ville nous avions vu déjà des amas de riz déposés sur le rivage et surmontés de bannières qui constataient le domaine public. Quelques surveillants étaient là pour faire la part à qui de droit. L'aspect

de ces femmes ne dénotait point la misère : je n'ai point vu de mendiantes parmi elles. Quelques-unes portaient de riches vêtements ; mais ceux de la plupart, sans indiquer beaucoup d'aisance, étaient néanmoins décents et passables. Leur physionomie respirait en général une résignation calme, un peu triste sans doute, mais néanmoins beaucoup moins que je ne m'y étais attendu, en pensant aux sacrifices de toutes sortes qu'elles ont dû faire. Plusieurs ont perdu ce qu'elles avaient de plus cher en ce monde ; toutes sont privées du bien-être de la famille, séparées de leurs maris, de leurs frères, de leurs enfants. Réunies par troupes de vingt-cinq, elles vivent en vraie communauté, recevant au jour le jour le vivre et le vêtement nécessaires. Celles qui ne savent, ne veulent ou ne peuvent rien faire, ont néanmoins le strict nécessaire. Celles qui peuvent utiliser leurs mains ou leurs bras, se trouvent dans une aisance respective. Je n'ai remarqué dans l'habillement des femmes aucun changement notable. Seulement on nous a dit que les grands pieds étaient plus en faveur, comme pouvant mieux servir pour l'utilité publique.

« Arrivés au prétoire, nous dûmes encore attendre que tout fût prêt pour nous recevoir. Je profitai de ce loisir forcé pour lier connaissance avec un jeune chef

de la plus intéressante physionomie. Il y eut bientôt sympathie de part et d'autre. C'était un lettré du Hou-kuam que l'invasion des Kuam-si-jen a entraîné à sa suite, bien malgré lui. Comme il est rempli de talents, d'amabilité et de savoir-faire, il occupe un poste de confiance auprès d'un des ministres qui devaient nous recevoir. Le charme de cet entretien me faisait trouver moins long le temps d'attente. Il n'en était pas tout à fait de même de M. de Courcy. Irrité, et non sans raison, d'un sans-façon pareil, il était déjà tout décidé à s'en retourner pour prévenir qu'il n'y avait rien à faire avec de pareilles gens, quand on vint nous avertir que nous étions attendus dans la salle d'audience.

« L'aspect qui s'offrit alors à nos regards nous frappa par le contraste qu'il avait avec tout ce que nous avions vu jusque-là. A l'aide des flambeaux qui éclairaient la salle, nous vîmes de chaque côté une nombreuse assistance ; et au fond, devant nous, les deux ministres qui allaient nous recevoir. Leur grande robe de satin bleu, richement rehaussée, principalement sur la poitrine, par de magnifiques broderies, leurs brodequins rouges, un diadème tout en or ciselé sur la tête, leur maintien grave et digne, et une suite nombreuse formant le second plan derrière eux ; tout, en un mot,

contribuait à donner à cette entrevue un caractère de dignité et de grandeur qui, comme je viens de le dire, contrastait singulièrement avec l'accueil que l'on nous avait fait d'abord. Quand M. de Courcy parut, les ministres se levèrent, la présentation fut faite par l'interprète, puis nous prîmes place sur des siéges placés de chaque côté. Après quelques explications sur le but de la visite, on leur en demanda d'autres sur l'article de leur religion. Alors l'un d'eux, prenant la parole, nous fit, pendant cinq à six minutes, un rapide exposé de leur doctrine, et cela avec un calme, une aisance, une dignité incomparables. Il se borna cependant à parler des premiers principes de la loi naturelle, de la manière dont l'idolâtrie avait pris naissance en Chine, puis toucha en deux mots la mission que l'empereur Tai-ping croit avoir reçue du Ciel pour l'extirper de la surface de la terre. Comme nous leur disions que nous n'étions point venus avec des intentions hostiles, mais plutôt en amis, le ministre reprit aussitôt : — Puisque vous adorez le même Dieu que nous et que nous n'avons tous qu'un seul Créateur, vous n'êtes pas seulement des amis, mais des frères. — Enfin ils se montrèrent si bienveillants et si prévenants que M. de Courcy demanda alors une entrevue pour M. de Bourboulon. Elle fut aussitôt accordée, et l'on ajouta qu'elle

aurait lieu avec les premiers ministres de l'empereur, ou même avec l'empereur lui-même s'il y avait de graves intérêts à traiter. Sur ce, on leva l'assemblée, les ministres vinrent gravement reconduire M. de Courcy jusqu'aux portes de la salle, puis nous montâmes à cheval.

« Il était nuit, on nous donna des flambeaux et des guides; mais il n'y avait point de remède contre la pluie qui vint à tomber. Les chemins étaient étroits et glissants, et souvent bordés de fossés profonds et pleins d'eau. Il fallait longer les remparts garnis de sentinelles. A leur *Qui vive!* on répondait: *Frères!* Au bout de trois mortelles heures, nous arrivâmes enfin à bord, sains et saufs, non cependant sans quelque chute de cheval. J'eus assez de bonheur pour voir ce désagrément épargné à mon inexpérience.

« L'entrevue de monsieur le ministre ne devant avoir lieu que le lendemain, plusieurs officiers du bord profitèrent de cet intervalle pour aller prendre à terre le plaisir de la promenade ou de la chasse. Ils rencontrèrent partout des visages amis. Ils purent voir la portion de muraille que les Kuam-si-jen abattirent lors de la prise de Nankin. Elle est maintenant parfaitement réparée. Tout près de là on voyait également la colline sur laquelle les Anglais, en 1842,

avaient établi leurs batteries. Ils allaient foudroyer la ville, quand la nouvelle du combat qui avait eu lieu sur ces entrefaites à Tchen-kiang-fou et du désastre qui s'en était suivi, vint épouvanter les Chinois et les détermina à faire leur soumission. L'enceinte fortifiée de Nankin est vraiment immense ; mais je ne pense pas que le tiers soit habité. Le mur entoure des collines couvertes d'arbres, où l'on ne voit aucune habitation. Les remparts sont actuellement sans brèche, assez bien conservés. En quelques endroits, ils ont jusqu'à quarante et cinquante pieds de haut. Néanmoins, s'ils sont redoutables pour des Chinois, ils ne le seraient point pour des Européens. Les portes sont ce que nous avons vu de mieux. Quand nous entrâmes par celle de l'Occident, nous nous trouvâmes comme dans une belle nef d'église. La voûte avait bien trente à quarante pieds de haut, vingt à trente de large, et soixante à quatre-vingts de profondeur. Au milieu se trouvait une énorme pièce de canon braquée sur l'avenue extérieure. Et avant de pénétrer dans les rues de la ville, nous dûmes encore traverser deux autres portes fortifiées. En dehors, un large canal, courant du nord au sud, longe les remparts, en défend l'abord et sert en même temps d'abri à une partie de la flotte des Kuam-si-jen. On a établi plu-

sieurs batteries sur les rives. Entre ce canal et les remparts se trouvaient, avant la guerre, de nombreuses habitations. Presque toutes ont été brûlées ou détruites. Nous avons dû passer au milieu de ces décombres.

« Le lendemain de notre première visite à Nankin, nous vîmes arriver à bord un Chinois assez mal vêtu. Une fois sur le pont, il laissa tomber sa queue, que la peur des Kuam-si-jen lui avait fait jusque-là tenir dissimulée sous son bonnet. Il se présenta comme envoyé du général en chef du camp impérial établi à quelque distance de Nankin, et remit en effet à l'adresse du commandant la carte de visite du généralissime impérial Hiam-ta-jen et celles de quelques-uns de ses principaux lieutenants. Ces chefs s'excusaient, par la bouche de leur envoyé, de n'être point venus eux-mêmes, à cause du peu de sûreté du lieu, présenter leurs respects à un grand personnage d'une nation unie par des traités avec l'empereur Hien-foung; ils ajoutaient qu'ils seraient heureux si, en conséquence de ce, ils pouvaient recevoir aide et secours de la part des Français. Le commandant de Plas leur fit faire cette réponse : « Les Francais ne sont point venus ici « pour défendre ou attaquer qui que ce soit. Le but « de leur voyage est de constater si le bruit des vexa-

« tions que les Kuam-si-jen auraient fait souffrir aux « chrétiens est fondé ou non. En conséquence, les « impériaux doivent bien comprendre de quelle im- « portance il est pour eux de ne point vexer les chré- « tiens, parce que, tôt ou tard, la France saurait bien « venir leur en demander raison. » L'envoyé parut satisfait de la réponse et partit en remettant de nouveau sa queue sous la protection de son bonnet.

« Le 10 décembre, dès le matin, M. le ministre partit avec sa suite pour se rendre à l'entrevue qu'il avait demandée. Au lieu de prendre terre immédiatement, le canot suivit pendant plus d'une heure le canal qui longe les remparts de la ville. Arrivés devant une des portes, M. le ministre et M. le commandant montèrent à cheval; les officiers, les interprètes européens et chinois, en tout au moins une quinzaine de personnes, en firent autant. Puis on entra dans la ville. Les ministres Houan et Lai, que nous avions visités la surveille, voulurent également recevoir M. de Bourboulon en grande cérémonie, avant de le conduire chez le ministre Tchen, d'un rang supérieur au leur, avec qui devait avoir lieu l'entrevue. Au bout de quelques instants, on se remit en route pour se rendre au tribunal de ce dernier. Quand tout fut prêt pour l'audience, M. le ministre fut introduit dans une assez

vaste salle, où nous le suivîmes. Au fond, nous vîmes une estrade, une table et un fauteuil; sur les côtés quelques siéges, et, en avant de l'estrade, mais *in plano*, deux rangées de chaises.

« Presque aussitôt les portes du fond s'ouvrent, et l'on voit s'avancer avec beaucoup d'ordre, une foule de chefs, de secrétaires, puis les deux ministres Houan et Lai, mais sans leur grand costume; puis enfin, sous un très-riche parasol paraît Tiu-tien (le ministre Tchen), dans un costume magnifique et en rapport avec sa haute dignité. A un signal donné, toute l'assistance chinoise se prosterne pour le saluer. Vous eussiez dit un évêque s'avançant vers son trône suivi d'un nombreux clergé. Le ministre Tchen prend en effet place au fauteuil, puis fait signe à M. de Bourboulon de s'asseoir sur une des chaises placées en avant de l'estrade. Les allures fastueuses et princières du ministre chinois n'éblouissent point le ministre français, et ne lui font point oublier ce qu'il doit à son rang et à la dignité du pays qu'il représente. M. de Bourboulon fait dire par son interprète au ministre Tchen qu'étant d'un rang égal au sien, il exige que celui-ci lui fasse préparer à l'instant sur l'estrade un fauteuil semblable au sien; autrement qu'il va, à l'heure même, retourner sur ses pas. Le Chinois objecta

d'abord que leurs usages s'opposaient à ce qu'il en fût ainsi, puis finit par proposer d'aller, sans cérémonies et en petit comité, continuer l'entretien dans une salle voisine. Ce qui fut accepté.

« Dans toutes ses démarches, autant du moins que j'ai pu l'entrevoir, M. de Bourboulon m'a toujours semblé avoir en vue un double but : celui de se procurer la plus grande somme possible de renseignements précis relativement à la grande révolution qui s'opère maintenant en Chine, et plus spécialement encore en ce qui touche aux intérêts religieux et catholiques ; puis celui de faire concevoir de la France une idée juste et en rapport avec son importance et sa dignité. Ce double but, en effet, résume en lui seul tout ce que la question a de vraiment sérieux et de raisonnablement pratique pour l'heure actuelle. En présence de la polémique ardente qui s'est élevée, en ces derniers temps, entre les plus grands journaux de Paris au sujet des événements de Chine, et en particulier des persécutions que nos chrétiens auraient eues à souffrir de la part des Kuam-si-jen, M. le ministre a parfaitement senti ce que la France était en droit d'attendre de son représentant. Mais avant de juger, il a voulu voir. Il est également bien naturel que, dans les éventualités qui se préparent au sein d'un empire

qui renferme le tiers de la population du globe, la France cherche à se mettre en mesure d'y faire sentir en temps opportun son influence morale et civilisatrice. Ces deux fins, M. le ministre s'est efforcé de les atteindre, mais, bien entendu, dans la mesure d'une sagesse qui ne veut rien précipiter ni préjuger définitivement de l'avenir. Mais cette réserve ne satisfaisait point les Chinois. J'ai su d'une manière certaine que M. de Bourboulon aurait eu toute facilité de voir l'empereur lui-même, s'il eût laissé pressentir l'intention de le reconnaître pour l'autorité légitime et de s'unir à lui par des traités. C'est sans doute dans ce but qu'après avoir cherché à nous donner une haute idée de leur force, de leur splendeur, sinon de leur supériorité, ils tendaient à prolonger l'entretien par leur politesse et l'invitation souvent répétée de vouloir bien accepter l'hospitalité au moins pour une nuit. Ce fut alors que M. le ministre profita de leurs offres obligeantes pour leur dire qu'il était venu avec lui deux prêtres de sa religion, dont l'un était là présent, dans l'intention d'avoir quelques conférences avec eux, au sujet de la religion qu'ils professaient et pratiquaient eux-mêmes. Qu'en conséquence il les priait de vouloir bien assigner un jour où ces conférences pussent avoir lieu, Les Kuam-si-jen acceptèrent cette

proposition avec le même empressement que je mis moi-même à accepter celle qu'ils me firent de rester au milieu d'eux dès le soir même. Le P. Gotteland devait, dans nos prévisions, venir me rejoindre le lendemain. Ce point réglé, M. le ministre se retire, laissant tous ces Chinois fort intrigués sur le vrai but de sa visite. Ceux-ci ne pouvaient concevoir qu'on pût s'en tenir là après un voyage de six mille lieues, comme ils disaient. De là des soupçons, de là, pendant deux jours et deux nuits, des allées et venues entre les ministres et les rois pour se consulter et savoir ce qu'il fallait penser d'une semblable démarche.

« Quant à moi, après le départ de M. de Bourboulon, je fus conduit avec mon catéchiste dans un appartement voisin, par un officier qui se montra toujours plein de prévenances à notre égard. Il ne manquait jamais de me présenter à ses collègues sous le nom de *frère du royaume étranger*. Nous soupâmes ensemble, puis on nous reconduisit au prétoire où nous avions été reçus d'abord. On nous donna d'abord pour logement la maison où se réunissait ce qu'on pourrait appeler l'état-major de la place ; c'est-à-dire que là un grand nombre de chefs secondaires demeuraient, venaient se voir, converser, demander et apporter des nouvelles. Tout le monde se montra plein

d'égards à notre endroit; mais au bout de quelque temps, à leur réserve et à certaines paroles, nous comprîmes que la nature de nos relations avec eux allait changer. Nous ne tardâmes pas, en effet, à être appelés devant le ministre.Houan, qui nous reçut avec un visage sévère et passablement hautain. Je pris, sans y être invité, un siége pour m'asseoir à son côté. Le ministre se mit alors à articuler tous les griefs dont M. le ministre, selon lui, s'était rendu coupable envers leurs personnes et la cause qu'ils soutiennent. Entre autres choses, il ne pouvait digérer qu'on eût été rappeler devant eux les traités qui ont été conclus entre la dynastie Tai-tsing et la France, et surtout qu'on eût osé donner à Hien-foung le nom d'empereur, ce nom si vénérable à leurs yeux qu'ils n'ont point osé le donner à leur premier chef. Ils l'ont réservé pour le Chan-ti seulement. Puis, d'un accent plein de colère il ajoutait : — Puisque le chef des diablotins (Hien-foung) est si vénérable et si vénéré chez vous, vous êtes donc ses amis; nous sommes donc des rebelles; vous êtes donc nos ennemis; et pour mieux aider votre ami, vous venez nous espionner, connaître le fort et le faible de notre position? N'y a-t-il pas là de quoi, continuait-il, en se tournant de mon côté, vous faire couper la tête, ou tout au moins vous réduire en

esclavage? — Et puis après, repris-je alors, qu'en résulterait-il? Comme il ne répondait rien, je lui dis encore et lui fis dire par mon catéchiste : — Le ministre français est homme d'honneur autant que qui que ce soit. D'ailleurs il n'est pas loin d'ici; ne conviendrait-il pas de lui adresser à lui-même les observations auxquelles ses démarches peuvent avoir donné lieu, plutôt que de nous les faire à nous, que cela ne regarde point? Puis, je pris de là occasion de lui expliquer la spécialité de ma mission, ce qui me mettait en droit de décliner toute responsabilité. Le ministre chinois, voyant que ses menaces m'émouvaient fort peu, se radoucit singulièrement. Il crut ou feignit de croire à la sincérité de mes paroles, et finit par m'inviter à partager sa collation. Comme ensuite il était déjà fort tard, nous le quittâmes pour aller nous reposer.

« Le lendemain matin le ministre Houan nous fit encore venir devant lui. Je ne sais s'il s'était repenti de s'être ainsi radouci la veille devant nous, ou si ce fut le résultat de son entrevue pendant la nuit avec quelques-uns des rois; le fait est qu'il se mit de nouveau à exposer tout ce que la conduite des Français avait d'irrévérent et d'injurieux pour les Kuam-si-jen, et cela avec une énergie et une ire qui faisaient trembler

sa suite. A la fin, se tournant vers moi, qui ne partageais nullement son émotion, il me demanda ce que j'avais à répondre. Je lui dis et lui fis dire par mon catéchiste : — Ma réponse d'hier subsiste encore aujourd'hui tout entière ; elle suffit, je n'ai rien à y ajouter. Le Père céleste, dont vous invoquez si souvent le nom et le témoignage, sait que je n'ai dit que la vérité ; inutile donc d'insister davantage sur ce point. Le ministre vit bien qu'il n'avait rien à gagner avec nous, et il nous fut permis de nous retirer. Mais nous vîmes bien dès lors que notre entourage s'inspirait des pensées de son chef.

« Ce fut néanmoins peu de temps après que nous eûmes le plaisir de pouvoir nous entretenir d'une manière sérieuse et fort intéressante pour nous avec le secrétaire du ministre Tchen. Il se présenta à nous comme envoyé par son maître pour traiter la question religieuse. On commença par tirer au clair les reproches que l'on faisait aux Français. Ce Kuam-si-jen nous parut un homme d'une intelligence peu commune. Il comprit nos raisons ; elles lui plurent, du moins il feignit de s'y soumettre entièrement ; puis nous parlâmes de religion. Nous nous plaignîmes à lui de l'incohérence que nous avions remarquée dans ce que nombre de chefs nous avaient dit être des articles de

foi pour eux. Ce Kuam-si-jen nous dit alors : — Tenez-vous un peu sur vos gardes et ne prenez point pour argent comptant tout ce que vous entendrez de la bouche de ces hommes. Ils sont de bonne foi sans doute, mais peu instruits ; il y a à peine un an qu'ils se sont rangés sous la bannière de Tai-ping ; ils sont en outre presque toujours en excursion ; il n'est donc pas étonnant qu'ils soient peu au fait de leur religion. Ils connaissent les principaux dogmes de la loi naturelle ; ils croient en un seul Dieu en trois personnes, à la création, à l'incarnation, à la rédemption, au ciel, à l'enfer ; puis ils savent qu'il leur faut prier le Chan-ti. Mais ne leur en demandez pas davantage pour le moment.

« — Et Houng-sieou-tsuien (l'empereur des Kuam-si-jen), reprîmes-nous, croyez-vous, comme cela est imprimé dans vos livres, qu'il est vraiment fils de Dieu, cadet de Jésus-Christ ? — Non, répondit notre interlocuteur. Dieu étant un pur esprit ne saurait avoir ni femme ni enfant à la façon des hommes ; nous croyons seulement que comme il est vrai que c'est Dieu lui-même qui a envoyé Jésus-Christ son Fils sur cette terre pour sauver les hommes, de même c'est lui qui a donné mission à Houng-sieou-tsuien d'extirper l'idolâtrie de la surface de la terre. Le simple peuple, quelques chefs même, donnent, je le sais, à cette

mission ou filiation un caractère beaucoup plus relevé et extraordinaire; mais comme il en résulte pour eux un surcroît de confiance en leur cause, Houng-sieou-tsuien n'a pas cru devoir encore s'expliquer plus clairement. Il est de fait que les mots père et fils ont en Chine une signification beaucoup plus variable qu'en France.

« — Et les révélations dont vos livres parlent, qu'en est-il? Faut-il croire que le Père céleste se manifeste aussi ostensiblement à Houng-sieou-tsuien? Voici ce qu'il nous fut répondu : — Houng-sieou-tsuien est un homme très-religieux, aimant beaucoup à méditer et à consulter le Ciel, surtout quand il se trouve dans des positions difficiles. Il se retire alors à l'écart pour méditer sur ce qu'il a à faire. Après sa prière il dit toujours : « Voici ce que le Ciel m'inspire, » ou bien : « Voici ce que le Père céleste, ou Jésus, est « venu m'inspirer. » Et comme, au fond, le parti qu'il propose a toujours été suivi d'un plein succès, il n'est pas étonnant que la foule, peu instruite, ait pu croire à des entrevues réelles entre lui et le Père céleste. C'est ainsi, par exemple, qu'ici nombre de chefs ayant demandé à combattre les Tartares campés sous les murs, on alla consulter Houng-sieou-tsuien. Celui-ci fit sa prière et donna cette réponse : « Voici

« ce que le Ciel vient de m'inspirer : Laissez les « Tartares se consumer ici en corps dans le repos où « ils croupissent. Outre que nos meilleures troupes « sont dans le nord, si nous attaquions nos ennemis « maintenant, ils prendraient la fuite comme de cou- « tume, se disperseraient de tous côtés, et ces sup- « pôts du diable souffleraient partout leur esprit « empesté dans le nord ; nous les cernerons, et « l'empire du diable sera détruit. » Aujourd'hui tout le monde croit qu'il en sera sûrement ainsi.

« Nous demandâmes si les Kuam-si-jen *honoraient la sainte Mère,* comme on appelle ici la sainte Vierge. Nous ne fûmes pas compris. — La mère de Jésus ? reprîmes-nous. — Oui, nous répondit-on ; nous l'appelons la *vénérable matrone.* La sainte Vierge n'était point connue non plus sous son nom de Marie. Nous le leur montrâmes dans l'Évangile selon saint Matthieu, qu'ils ont fait imprimer, et nous pûmes voir, dès le lendemain déjà, qu'elle était connue sous ce nom parmi quelques chefs, dans un autre prétoire. Nous demandâmes encore comment ils expliquent et pratiquent ce passage du même Évangile : Allez, *baptisez* toutes les nations, etc. Notre Kuam-si-jen nous dit qu'ils mettaient trois tasses pleines d'eau sur une table, et s'en lavaient légèrement le front, la

poitrine et les mains. Puis, pour couper court aux autres explications que nous lui avions demandées, il ajouta : — Nous ne connaissons pas encore bien tous les préceptes et les observances de notre religion. Nos chefs n'ont pas encore dévoilé toutes leurs intentions ni dit leur dernier mot. Les livres qui doivent successivement s'imprimer porteront peu à peu la lumière et dissiperont les ténèbres. Bien des choses ont été imprimées dans nos premiers recueils, qui ne peuvent être bien saisies qu'à l'aide d'éclaireissements subséquents. Et puis ces recueils ont été quelquefois rédigés par des païens récemment adorateurs du Père céleste, et encore plus sensibles à la cadence de la phrase qu'à la justesse de l'expression. C'est ainsi qu'après avoir parlé dans un certain livre d'un père et d'un frère célestes, ils ont ajouté, pour avoir une période carrée, *une mère et une sœur célestes* : quelques-uns même pensent que cette mère et cette sœur célestes sont les femmes du père et du frère célestes ; tandis que le vrai sens est qu'au Ciel nous serons tous frères et sœurs.

« Ce secrétaire avait une portée d'esprit vraiment remarquable. Nous lui avions remis la veille un abrégé de la religion chrétienne ; il passa la nuit à le lire, nous en rendit compte et ajouta que, d'après lui, les

huit dixièmes de notre religion étaient semblables à la sienne. Quand nous lui eûmes expliqué ce que c'était que le pape, il nous répondit : — Houng-sieou-tsuien a le dessein de détruire l'idolâtrie, d'abord en Chine, puis dans les royaumes circonvoisins ; puis, de là, il se rendra en Europe pour y visiter ses frères adorateurs comme lui d'un seul Dieu : c'est alors qu'il s'expliquera catégoriquement et règlera toutes choses.

« Voici les quelques détails que nous avons pu recueillir sur l'origine de Houng-sieou-tsuien et la mission qu'il avait reçue du Ciel. Houng-sieou-tsuien est un vrai Kuam-si-jen. Dès sa jeunesse il s'est adonné à l'étude de la langue et de la littérature chinoises. A l'âge de vingt et quelques années, il fit une très-grave maladie. Ayant perdu connaissance, il passa pour mort pendant quelque temps. Aujourd'hui même, un grand nombre de ses subordonnés pensent encore qu'il mourut réellement alors et qu'il ressuscita ensuite. Enfin, revenu de son long évanouissement, il raconta qu'il venait d'avoir une vision dans laquelle le Père céleste lui était apparu et lui avait donné ordre d'aller partout prêcher la vraie doctrine et d'abolir l'idolâtrie et toutes les fausses religions de la surface de la terre. Houng-sieou-tsuien disait avoir objecté au Père céleste qu'il se sentait incapable d'une semblable mis-

sion, vu qu'il connaissait peu lui-même la doctrine qu'il lui fallait prêcher, qu'il n'avait pas de livres où elle fût exposée en détail, et surtout qu'il n'avait aucun moyen de faire croire à la vérité de sa mission. Et le Père céleste lui avait répondu : « Fais des « recherches dans les environs, et tu trouveras des « livres qui contiennent toute ma doctrine. Quant au « reste, sois tranquille, je suis avec toi pour te proté- « ger; obéis, et rien ne pourra te résister. » En entendant ces détails, la famille de Houng-sieou-tsuien crut que la maladie lui avait troublé le cerveau, et que la mission qu'il prétendait avoir reçue n'avait d'autres fondements que les hallucinations de son esprit. L'ancien pédagogue de Houng-sieou-tsuien, aujourd'hui connu sous le nom de roi du midi, se montra moins incrédule. Bientôt il se mit à faire avec son élève des recherches qui aboutirent à la découverte d'une caisse de livres. Ces livres, pour la plupart, paraissaient être très-vieux et compter au moins deux cents ans d'existence. Quelques-uns, en petit nombre, étaient évidemment d'une date beaucoup plus récente. La majeure partie des vieux livres étaient manuscrits. Le maître et l'élève se livrèrent avec ardeur à l'étude de ces livres pendant plusieurs années, puis cherchèrent à faire des prosélytes dans leur entourage.

Les progrès étaient encore lents, quand survint un conflit entre les Miao-tsé, dont Houng-sieou-tsuien était membre, et les impériaux. Les Miao-tsé, dirigés par Houng-sieou-tsuien, qui leur avait promis la victoire avec l'aide du Père céleste, triomphèrent en effet, et le nombre des disciples de la nouvelle doctrine s'accrut considérablement. Tel fut le principe de cet incendie qui menace de consumer entièrement la dynastie des Tai-tsing et le paganisme en Chine.

« Une vingtaine de brochures, contenant la doctrine religieuse des Kuam-si-jen, leur administration civile et militaire, etc., ont déjà été imprimées par eux. Il nous en a été remis un très-grand nombre d'exemplaires. Actuellement, plus de cinq cents hommes sont encore occupés à tailler les caractères destinés à l'impression de nombre d'autres ouvrages. Parmi ceux que nous avons reçus d'eux, il se trouve un évangile selon saint Matthieu. Je n'ai point encore remarqué d'erreur sensible : je ne sais d'où provient cette version. Au contraire, il paraît certain que la partie de l'Ancien Testament qu'ils ont également imprimée, savoir : la Genèse, l'Exode, le Lévitique et les Nombres, est d'origine protestante. C'est Houng-sieou-tsuien, nous a-t-on dit, qui, à l'aide de son ancien maître, maintenant son coadjuteur, conserve

la haute inspection sur les produits de la presse. Et, de fait, tous les exemplaires qui nous ont été remis étaient revêtus d'une espèce de cachet qu'on pourrait appeler l'*imprimatur* de la censure.

« Le roi du midi, — toujours d'après notre interlocuteur, qui nous a fait connaître à lui sous le nom de To-té (c'est ainsi que l'on appelait les anciens missionnaires), — le roi du midi nous fit donc savoir que notre présence lui était agréable, et qu'en conséquence, nous pouvions rester au milieu d'eux, si bon nous semblait, pour étudier la question religieuse. Le secrétaire dont je parle ici eut deux fois un long entretien avec nous. Il en fut de même du secrétaire du ministre Houan. Et c'est surtout en conversant avec eux que nous avons pu recueillir ce qu'il me reste à dire sur l'état actuel des choses à Nankin et le régime auquel les populations sont soumises par leurs nouveaux maîtres.

« Comme je l'ai dit plus haut, Houng-sieou-tsuien, premier chef des Kuam-si-jen, ne prend point le titre que nous traduisons ordinairement par celui d'empereur ; il le réserve pour le Chan-ti, et prend pour lui celui de roi céleste. Le nom de sa dynastie est Tai-ping (la grande pacification), ou bien encore : la dynastie céleste ; sa cour, c'est la cour céleste ;

aussi *Nan-kin,* qui signifie *cour méridionale,* vient-il encore d'échanger son nom, mais cette fois sans y rien perdre, contre celui de *Tien-kin,* ou cour céleste. *Pé-kin,* au contraire, n'est plus désigné que sous celui de *Tsuei-ti-tchen,* ville source de péché, ou nouvelle Babylone. Tout ce qui relève encore de la dynastie actuelle est revêtu de la qualification de diable. C'est le diable *Hien-foung;* c'est la *diabolique dynastie, armée,* etc. Après le roi céleste viennent immédiatement, comme premiers ministres, cinq personnages qui ont pris aussi, comme autrefois, le titre de rois. Chez l'un, dit-on, c'est un titre purement honorifique. Les autres, pour se distinguer, ont ajouté à leur titre de roi l'un des quatre points cardinaux. Les ministres que nous avons vus forment la seconde classe. Tous les habitants sont partagés en catégories de dix mille, les femmes comme les hommes. Les femmes sont gouvernées par des femmes; seulement un corps de trois mille femmes, par exemple, a un chef masculin pour communiquer avec les ministres. Pendant que nous étions chez l'un d'eux, ce chef vint lui remettre une supplique ainsi conçue : « Les sœurs de telle division demandent un « supplément de vêtements, à raison du froid, devenu « plus intense. » Le ministre répondit aussitôt :

« Voyez, et faites ce que de raison. » La vie de communauté est vraiment représentée à Nankin dans sa plus expressive physionomie et la plus large acception du mot, mais sans le moindre détriment pour les mœurs; bien loin de là, l'attentat aux mœurs, comme le pillage, est irrémissiblement puni de mort. Dans chaque poste de femme, il y a toujours de la lumière pendant la nuit, et une d'entre elles fait la garde et frappe de temps en temps un petit tambourin.

« Les principaux chefs sont sans doute jaloux de conserver une hiérarchie et de la faire respecter. Le canon annonce toujours leur départ ou leur arrivée. Il y a musique pendant leur repas. Néanmoins nous avons vu non-seulement les chefs secondaires, mais même le simple peuple les approcher en toute liberté.

« On ne saurait le nier, il y a quelque chose, dans leurs rapports mutuels, qui justifie le nom de frères que les Kuam-si-jen se donnent entre eux. Il y a encore maintenant un air de famille. Ainsi toutes les habitations sont du domaine commun : les vivres, les vêtements ont été déposés dans des magasins publics; l'or, l'argent et les matières précieuses, portés au trésor public. On ne peut rien vendre ni rien acheter; l'argent, de fait, serait inutile entre les mains des

particuliers. Il nous a été impossible de nous procurer des costumes tels que les Kuam-si-jen les portent actuellement. C'est aux chefs à pourvoir aux différentes nécessités de leurs subordonnés. Et c'est vraiment chose digne d'admiration, qu'une population que l'invasion a fait monter à plus d'un million, puisse être ainsi périodiquement nourrie et vêtue, comme nous l'avons vu de nos yeux; et cela au milieu d'une guerre civile, et en face d'un campement ennemi qui assiége la ville. Nous avons également rencontré plusieurs flottes chargées de vivres pour approvisionner les autres villes qui sont tombées au pouvoir des Kuam-si-jen.

« Quant à nous, nous fûmes nourris simplement, il est vrai, mais abondamment et comme des hôtes qu'on veut honorer. Plusieurs fois, les secrétaires, nos amis, partagèrent nos repas. Ils faisaient, avant et après, leur prière au Père céleste; et nous, nous disions notre *Benedicite* et nos grâces. Deux fois le jour, réunis dans un vestibule ou une salle un peu grande, les Kuam-si-jen font leur prière au Chan-ti. Dix coups de canon annoncent quand le roi céleste fait la sienne. De notre côté, nous faisions, au milieu d'eux tous, nos exercices spirituels avec la plus grande liberté. Mon catéchiste surtout récitait bien des prières comme

cinquante Kuam-si-jen ; et, qu'il me soit permis de lui payer ici mon tribut d'une juste admiration, ce catéchiste est vraiment animé de l'esprit de Dieu, Quoique chef d'une famille nombreuse, dont il est le principal soutien, il ne se montre guère préoccupé que du soin de sauver les âmes, de prêcher les pécheurs, et certes ce n'est pas sans succès. Après les menaces qui nous avaient été faites par le ministre *Houan,* il me disait avec beaucoup de calme : « Quand « c'est pour Dieu, je ne crains rien, dût-on me couper « le cou. » Et il n'a pas tenu à lui que nous ne soyons restés à Nankin.

« Pour en revenir à leur prière, nous leur demandâmes comment ils traiteraient ceux qui ne voudraient point prier avec eux. Il nous fut répondu : « Ceux qui « ne veulent ni prier ni renoncer aux idoles sont mis à « mort ; ceux qui ne croient à rien et ne prient point « en leur particulier, nous les laissons tranquilles, sou- « vent cependant au prix de quelques coups de bâton ; « mais s'ils faisaient masse, on les mettrait également « à mort. » Je fis observer qu'il serait beaucoup plus fraternel, puisqu'ils parlaient tant de fraternité, d'exhorter plutôt que de tuer ; de resserrer les liens de la famille plutôt que de les briser, comme je voyais qu'on l'avait fait ; d'épargner au moins les femmes et les enfants

tartares, au lieu de tout envelopper dans le même anathème. Les Kuam-si-jen répondirent : « Celui « qui s'obstine à ne pas vouloir prier le Père céleste « est un enfant dénaturé, indigne du nom de frère ; « cependant, hors du combat, pourvu qu'il brise ses « idoles, nous fermons en général les yeux sur sa « conduite. Quant au régime actuel imposé à toutes « les femmes, c'est une nécessité momentanée. Com- « ment, en effet, faire autrement ? Pendant que nous « allons combattre au nom du Père céleste pour l'ex- « tirpation de l'idolâtrie et la délivrance de notre patrie, « à la garde de qui aurions-nous laissé l'honneur de « nos mères, de nos femmes et de nos sœurs ? Le Chi- « nois, tel que le joug des *diablotins* l'a formé depuis « longtemps, ne sait rien respecter. En outre, con- « vient-il que ceux qui restent au camp soient mieux « traités que nous qui combattons ? Du reste, à la « grande paix qui va bientôt survenir, toutes choses « rentreront dans l'ordre, et les membres d'une « même famille pourront se réunir de nouveau. Enfin, « pour ce qui concerne les Tartares, quand on pense « aux maux qu'ils nous ont causés, au degré d'abais- « sement où en est arrivée la Chine sous leur gouver- « nement, on ne peut songer à entrer en composition « avec eux ; qu'ils retournent paître leurs troupeaux,

« ou bien qu'ils se préparent à une guerre d'extermi-« nation. Et puis ils sont idolâtres et idolâtres in-« corrigibles. Le Père céleste nous pardonnerait-il de « leur pardonner ainsi? C'est pareillement pour dé-« truire un des principaux ferments de l'idolâtrie que « nous avons changé la direction des études et le « mode de parvenir aux grades. Dorénavant on n'étu-« diera plus les anciens livres chinois, quoique bons « en eux-mêmes; mais leur doctrine primitive a été « dénaturée par les commentateurs, surtout par celui « dont le commentaire est depuis longtemps le plus « généralement adopté, le philosophe Tsu-tsé. Les « sujets des thèses comme des examens seront désor-« mais pris dans nos livres de religion; et cette année « déjà plus de quatre cents Chinois ont pris leurs de-« grés. C'est encore pour travailler à la régénération « de notre pays que nous coupons sans miséricorde la « tête aux fumeurs d'opium. Nous ne permettons pas « même l'usage du tabac ordinaire. » De fait, on me montra, en un certain endroit, plusieurs têtes plus ou moins fraîchement coupées et qu'une affiche placardée à côté disait avoir appartenu à des fumeurs d'opium. La cangue était la peine pour ceux qu'on surprenait fumant le tabac ordinaire.

« Nous aurions bien désiré visiter la partie de la

ville qui est renfermée dans la troisième enceinte, puis la tour, la fameuse tour de Nankin; mais comme la troisième enceinte sert de citadelle et de résidence impériale, et que la tour se trouve près des retranchements établis au pied des murs pour protéger la ville contre les attaques des impériaux, nous crûmes nous épargner un refus en ne manifestant point notre désir. Seulement, hors des murs, à trois à quatre lys de distance, nous aperçûmes la tour, dont nous ne pûmes admirer que la hauteur.

« C'est ainsi que nous passâmes deux jours et deux nuits au milieu des Kuam-si-jen, retenus honorablement prisonniers sous le prétexte d'une communication à porter à monsieur le ministre, et qui n'arrivait jamais. Nous pensions bien qu'on était inquiet sur notre compte à bord du *Cassini*. Le P. Gotteland avait inutilement tenté la veille de venir me rejoindre, et je me trouvais ainsi privé du secours de son expérience et de sa sagesse. Monsieur le commandant m'écrivit alors une lettre qui vint m'ouvrir les portes, et nous arrivâmes à bord heureusement assez à temps pour prévenir les rigueurs qu'on eût pu exercer. On était disposé à saisir quelques chefs pour s'en servir comme d'otages. Pour rester dans le vrai cependant, nous devons dire qu'à part les soupçons qui pesèrent

sur nous à raison des circonstances, et qui furent sans doute la cause de la mercuriale que nous donna le ministre Houan, on eut pour nous des attentions respectueuses, quelquefois même amicales. Une fois seulement, un jeune chef se permit de me demander, sur un ton un peu familier, si j'étais pour Tai-ping, ou pour Hien-foung. — Ni pour l'un ni pour l'autre, répondis-je. — Et de quel pays êtes-vous donc? reprit-il encore à peu près sur le même ton. — Je suis du pays où l'on traite les étrangers avec politesse et en vrais frères... Les autres officiers lui répétèrent cette réponse de peur qu'il ne l'eût point comprise. Je vis alors mon jeune homme rougir, se mordre les lèvres, puis disparaître.

« Il eût été sans doute bien consolant pour nous de visiter nos chrétiennes, de leur faire faire leur mission pour les encourager à la persévérance; mais quand nous vîmes la séparation si complète qui existe entre les hommes et les femmes, la défense si absolue qu'il y a même pour les chefs de communiquer avec elles, il n'y eut qu'une voix pour juger la chose impossible. N'eût-ce pas été, en effet, une suprême inconvenance de voir deux hommes qui se donnent comme docteurs de leur religion, vouloir inaugurer leur ministère dans un pays étranger par des rapports qui y sont

considérés, à tort ou à raison, n'importe, comme blâmables, pour ne pas dire infamants? Du reste nous profitâmes des offres obligeantes qui nous furent faites à différentes reprises, pour recommander aux Kuam-si-jen de bien traiter les chrétiens partout où ils en rencontreraient. Les Kuam-si-jen nous promirent de les traiter en frères, parce qu'ils adorent le Père céleste, et de ne point les inquiéter au sujet de la différence qui peut exister entre notre manière de le prier et la leur. Ils acceptèrent également avec plaisir l'offre que nous leur fîmes de leur envoyer, à notre retour sur notre navire, des livres de notre religion, des images, des croix, des médailles. Nous en envoyâmes en effet un certain nombre le jour de notre départ de Nankin. Mon catéchiste y joignit une longue lettre, d'abord pour les remercier de leurs bons procédés à notre égard, puis pour leur expliquer l'usage des objets de piété parmi les chrétiens, et quelques autres points de doctrine, essentiels chez nous, mais encore peu clairs pour eux. Il finissait en ajoutant que nous n'oublierions point l'offre qu'ils avaient bien voulu nous faire de rester au milieu d'eux, et que nous avions l'intention bien arrêtée d'en profiter avant peu.

« Maintenant, en somme, que penser, que conclure d'un pareil état de choses? La Chine va-t-elle changer

de maîtres et de religion? Voilà des questions que tout le monde fait et que bien peu de personnes, selon moi, seraient à même de résoudre. Voici le pour et le contre comme je le comprends. L'insurrection des Kuam-si-jen est un fait de la plus haute gravité, on ne saurait plus le nier. Qu'on appelle tant qu'on voudra ses fauteurs des révoltés, des barbares, des brigands, elle n'en a pas moins mordu l'empire au cœur. Du Kuam-si, son premier foyer, jusqu'à Nankin, elle a parcouru deux à trois cents lieues en faisant tout plier devant elle. Trois jours lui ont suffi pour prendre d'assaut cette dernière ville. Elle rend à Nankin son ancien titre de capitale, relève et arbore sur ses murs la bannière nationale, s'y installe en reine; puis revendiquant toute la Chine pour les Chinois, elle lance une armée de plus de cent cinquante mille hommes sur Pékin. On sait déjà d'une manière certaine que cette armée a fait son entrée dans le Pé-tché-li, s'est emparée de Tien-tsin, le principal canal alimentaire de la capitale, et on ajoute même qu'elle est parvenue sous les murs de Pékin. Une confiance sans bornes, peut-être même fanatique dans la sagesse de son chef et la protection du *Père céleste*; une foi telle au succès de sa cause, qu'elle décuple ses forces; une administration ferme et régulière; une discipline qui respecte

la propriété et les mœurs; puis, dans le camp opposé, la lâcheté et l'impéritie des troupes impériales, les injustices, les spoliations, les impôts sans cesse croissants; en un mot, les fautes sur fautes du gouvernement des Tai-tsing, qui lui ont aliéné l'esprit de la nation : tels sont les principaux éléments qui militent en faveur de l'insurrection.

« Néanmoins, le gouvernement actuel s'appuie encore sur la majeure partie de l'empire, qui est ainsi censée faire cause commune avec lui. Les Tartares, d'une bravoure moins contestée, feront sans doute, ne serait-ce que pour ne pas mourir de faim, un suprême effort pour sauver une dynastie de leur nation. Quoique tartare d'origine, elle règne de fait depuis plus de deux cents ans, et elle a fait luire autrefois de beaux jours sur la Chine. Il y a donc prescription, il y a donc droit; et ce fait de légitimité, ici comme ailleurs, rallie toujours beaucoup de monde au parti qui le revendique. Puis les mandarins qui n'ont aucune grâce à attendre des Kuam-si-jen, les lettrés qui tremblent pour leur bouton, les riches qui craignent pour leurs écus, les populations qui préfèrent encore être pressurées plutôt que de se voir entièrement dépouillées par la guerre, l'hiver qui peut faire périr l'armée ennemie,

la discorde qui peut s'y glisser, l'impossibilité de maintenir longtemps une administration aussi tendue que celle que nous avons remarquée à Nankin, telles sont également les principales chances de salut qui restent aux partisans du régime actuel.

« Du reste, une solution quelconque ne saurait se faire attendre longtemps. C'est au printemps, supposé encore qu'il faille attendre jusque-là, que la question se videra dans le nord. Si les Kuam-si-jen sont battus, ils reviendront dans les provinces méridionales chercher de nouveaux renforts, et la guerre civile s'éternisera; s'ils prennent Pékin, probablement alors tout sera fini. Dans cette hypothèse, que deviendrons-nous? Quelle situation sera faite au christianisme? Ici encore il est difficile, ce me semble, de pouvoir déjà former une opinion bien arrêtée; car, d'après tout ce que j'ai pu voir, lire et entendre, les tendances religieuses des Kuam-si-jen ne se sont point encore montrées dans tout leur jour, et leur système de doctrine me paraît composé d'éléments assez divers, bien que l'élément chrétien y soit dominant. Les Kuam-si-jen, dans le principe, me font l'effet de gens qui autrefois, il y a quelques générations déjà peut-être, pratiquaient la religion chrétienne. Depuis, privés de pasteurs et de secours

religieux, ils n'ont pu conserver leur croyance dans toute sa pureté. Dans la suite, ayant trouvé des livres qui en traitaient au long, ils ont puisé dans l'Ancien et le Nouveau Testament, mais sans en avoir la clef, pour ajouter à leur système religieux; puis l'emphase, les mœurs orientales sont venues donner au tout une couleur originale qui met en défaut toutes les suppositions.

« En effet, les uns vous disent : Houng-sieou-tsuien se présente en réalité comme chef, sinon comme créateur d'une religion nouvelle; il la propage par le fer et le feu; ajoutez à cela la mission divine qu'il se donne, ses visions qu'il transforme en dogmes, les ablutions prescrites, la prière légale deux fois le jour, annoncée au son du canon, la pluralité des femmes qu'il semble se permettre; tout ne paraît-il pas indiquer le successeur de Mahomet? Il y a là-dedans des points de contact avec la loi de Mahomet; on ne saurait le nier, ce me semble. Mais le mahométisme n'a-t-il pas aussi certains traits de ressemblance avec le christianisme? Un homme qui voudrait faire de la religion un piédestal pour son ambition saurait toujours, à l'exemple de Mahomet et consorts, faire un appel aux passions. Or, il ne conste point encore que Houng-sieou-tsuien ait plu-

sieurs femmes, ce que l'Ancien Testament semblerait, du reste, pouvoir lui permettre, tandis qu'il est certain que, pour le moment, il exige de ses subordonnés le sacrifice le plus pénible en prohibant sévèrement, comme il le fait, toute relation, même légitime, entre l'homme et la femme. Les Chinois, sans avoir de conviction religieuse bien arrêtée, sont attachés cependant au culte de certaines sectes païennes. Ils ont une répugnance connue pour la religion chrétienne, par cela seul qu'elle n'a point eu son berceau au milieu d'eux. Eh bien! voici Houng-sieou-tsuien qui vient leur dire : Brûlez ce que vous adorez, recevez ce que vous méprisez, car ma doctrine est étrangère, elle vient du royaume du Messie, la Judée. Le Chinois tenait beaucoup à se raser une partie de la tête, à porter certains vêtements, à garder sa queue; et il lui faut renoncer à tous ces usages. Ordinairement, ce n'est point ainsi que l'on flatte les passions. Et puis la Bible, l'Évangile, saint Matthieu, qu'il présente comme fondement de sa doctrine, comment concilier tout cela avec les tendances ci-dessus énoncées et attribuées, non sans quelque raison, à Houng-sieou-tsuien? j'avoue que je n'en sais rien.

« Cette nouvelle religion se rapprocherait-elle

davantage du protestantisme? Je sais que quelques ministres ont revendiqué pour leur compte, par la voix des journaux, la gloire d'avoir, sinon fomenté la révolte, du moins, ce qui est bien intimement uni, enseigné à ses champions et fait admettre les principes religieux qui la soutiennent. De fait, la Bible protestante (ce qui en a été traduit) a été réimprimé par les Kuam-si-jen. Il y a eu dans une chapelle, à Nankin, une croix et des images brisées, nos chrétiens ont été maltraités. Toutefois, si les ministres protestants sont vraiment les pères de cette doctrine nouvelle, les traits de ressemblance qu'elle a avec le mahométisme ne leur feraient pas grand honneur. Et puis tous les Kuam-si-jen que nous avons interrogés ont toujours répudié une semblable origine. Ils ont pris l'Ancien Testament, dont parlaient leurs anciens livres de religion, là où ils l'ont trouvé, sans s'occuper de quelle source il provenait. Il faut avouer encore que s'ils tenaient leur religion des ministres anglicans, les disciples se montreraient peu reconnaissants envers leurs maîtres, car aucun de ceux-ci n'a pu encore s'établir au milieu d'eux; ils n'ont pas non plus très-bien reçu les officiers de l'*Hermès*, qui est remonté jusque sous les murs de Nankin, très-peu de temps après la prise de cette ville. Enfin, les Kuam-

si-jen coupent le cou aux fumeurs d'opium, ce qui n'est point un encouragement pour la principale branche du commerce anglais dans ce pays-ci. Nos chrétiens n'ont pas été maltraités en tant que chrétiens, et s'il y a eu une croix et des images brisées par la main de quelques subordonnés, des chefs en ont reçu de la nôtre avec beaucoup de respect.

« Ces quelques détails montrent assez, ce me semble, qu'il est difficile d'émettre une opinion bien prononcée sur l'origine, les progrès, les tendances et le caractère propre de la doctrine religieuse des Kuam-si-jen. Et si l'insurrection vient à succomber dans la lutte, quel sort nous est réservé? Je n'en sais trop rien non plus; mais je doute que la dynastie Tai-tsing, si elle échappe au danger qui la menace, puisse jamais voir d'un bon œil une religion dont les premiers principes doivent lui paraître absolument identiques avec ceux de ses mortels ennemis. Le passé nous répond de l'avenir. La crainte des Européens pourra lui faire dissimuler son mauvais vouloir, mais voilà tout.

« De quelque côté donc qu'on envisage les événements dont la Chine est maintenant le théâtre, on ne voit guère encore qu'incertitude. Dieu seul sait ce que l'avenir nous réserve. C'est peut-être une raison pour nous de mettre toujours beaucoup de circonspection

dans nos paroles comme dans nos actions, en tout ce qui touche à ces graves questions. Je sais que c'est là votre sentiment, mon révérend père, et la direction suivie par les missionnaires. Que les chrétiens s'efforcent de les imiter, et nous sentirons qu'à défaut de secours humains, nous n'en sommes que plus assurés de la protection divine : *Dominus regit me*. C'est déjà, vous le savez, un sujet d'admiration pour nous tous, de voir comment Dieu protége les siens et comment nos chrétiens ont encore si peu souffert jusqu'ici, eu égard au fléau qui désole notre province. Que le Père des miséricordes jette enfin un regard de compassion sur ce vaste empire! Les Kuam-si-jen sont dans sa main, puisse-t-il en faire un instrument de salut pour leur infortuné pays. Actuellement ils déblaient le terrain, c'est un fait certain. Il y a même plus, c'est un torrent dévastateur, il est vrai, surtout pour le paganisme, mais qui roule à sa suite et fait surnager une foule d'idées nouvelles, plus universelles et plus en harmonie avec celles du reste du monde civilisé, et tendant par conséquent à faire entrer dans le sein de la grande famille du genre humain cet empire si soigneux jusqu'ici de se tenir à l'écart. C'est à l'heure qu'il est que ces tendances se manifestent. Elles n'ont point encore pris un caractère de fixité complète. Ne



serait-il pas possible de leur donner une certaine direction, en un mot de les *catholiciser?* C'est là sans doute le rêve de plus d'un missionnaire. Vous avez eu une belle occasion, me direz-vous, pourquoi la laisser échapper? Pourquoi ne pas rester à Nankin? — Mon révérend père, quand on tient suspendue sur votre tête, comme une autre épée de Damoclès, la crainte de tout ruiner par une semblable détermination, comment voulez-vous qu'on puisse se résoudre à la prendre? Selon la plupart des personnes éclairées et bien intentionnées que nous avons pu et dû consulter, rester au milieu des Kuam-si-jen, c'était passer à l'insurrection, c'était rompre en face avec les impériaux; c'était, dans l'espoir d'un succès incertain, exposer à des dangers évidents les neuf dixièmes de nos chrétiens; c'était sacrifier toutes les autres missions, qui ne manqueraient pas d'imputer leurs malheurs à notre imprudence et à notre témérité. Le fait est que ces raisons ont un vrai fondement, et néanmoins elles ont fait moins d'impression sur moi, je l'avoue, que le soupçon d'espionnage que je sentais planer sur nous. Et puis, arrivés comme nous étions sous le pavillon français, n'en résulterait-il pas pour les représentants de France en Chine une espèce d'engagement à sauvegarder nos personnes. Dans les circonstances présentes, un pareil

engagement était-il possible? était-il convenable? Je n'oserais l'assurer.

« Quoi qu'il en soit, le 14 décembre, au matin, le *Cassini* partit de Nankin. Le même jour, vers six heures du soir, nous étions devant Tchen-kiang-fou. Le 15, sur les onze heures du matin, nous revîmes Kiang-in; et enfin le 18 à midi, nous jetions de nouveau l'ancre devant Chang-hai, après une absence d'une vingtaine de jours.

« Notre voyage de Nankin était donc terminé. Néanmoins, comme vous savez, je dus prolonger encore de quelques jours mon séjour à bord. C'est que notre bon commandant désirait grandement avoir un prêtre sur le *Cassini* pour la solennité de Noël.

« La veille de Noël nous entendîmes gronder le canon jusque bien avant dans la nuit; une balle vint même tomber au milieu de nous. Toutefois, au moment de commencer la messe, à laquelle tout l'équipage assista, il se fit un silence complet; ce qui, joint au recueillement des assistants, à la nouveauté du spectacle, aux sentiments inhérents à une pareille fête, et enfin à la vue du commandant, de quatre officiers et plusieurs sous-officiers et matelots venant recevoir, avec la piété qui les distingue, la sainte communion en présence de toute l'assemblée : tout cela



dis-je, fit sur moi une profonde impression, et le souvenir de cette fête se conservera toujours dans ma mémoire.

« Le lendemain de Noël je ne pouvais non plus quitter honorablement le bord; car il s'agissait d'obtenir de la part des révoltés qui se sont emparés de Chang-hai, une réparation pour la grave injure qu'ils nous avaient faite en se saisissant de deux catéchistes de la mission et en les traitant en espions. L'un d'eux avait été cruellement torturé. On ne savait pas si les rebelles voudraient l'accorder; c'est pourquoi on était disposé à tirer le canon. Heureusement la réparation fut faite : les Français pardonnèrent, et tout se passa très-bien. C'est ainsi que, grâce aux représentants de la France, nous jouissons ici d'une tranquillité parfaite et vraiment extraordinaire pour les circonstances; puisse-t-elle durer longtemps.

« S'il n'en était point ainsi, ce ne sera certainement pas la faute de notre bon et digne consul, M. Édan. Vous savez aussi bien que moi, mon révérend père, tout ce qu'il y a de droiture, de fermeté, de dextérité dans cette belle âme. On ne saurait nier que la mission lui a de grandes obligations. Il a donc un droit tout particulier à notre affection et à notre reconnaissance.

STANISLAS CLAVELIN, S. J. »

Lettre du P. Clavelin à Mme de Bourboulon, à la Légation, à Macao.

« Chine, Kiang-nan, bourgade de Hrouen-lin-tchen, en vue de Nankin, 25 mai 1854.

« Madame,

« Lors de votre départ de Chang-hai, il y a quelques mois déjà, vous me manifestâtes le plaisir que vous auriez à recevoir des nouvelles détaillées de notre mission. L'intérêt si bienveillant et si vif que vous voulez bien porter aux travaux des missionnaires et à tout ce qui les concerne, mérite que nous cherchions, moi surtout, à satisfaire un si pieux désir. Comme je me trouve en ce moment dans le cours d'une excursion poussée jusque sous les murs de Nankin, et pouvant peut-être, à raison des circonstances, intéresser davantage, je prends la liberté de vous en parler et de vous faire assister, pour ainsi dire, jour par jour, à une vie de missionnaire. Du reste, en me suivant ainsi par la pensée, vous ne voyagerez pas toujours en pays étranger. Vous retrouverez plusieurs noms de lieux et de villes à vous connus, plusieurs sites que nous avons admirés ensemble; et tout en déplorant

les maux inséparables d'une guerre civile, nous aurons encore sujet, ce me semble, de bénir la divine providence du soin tout spécial qu'elle a voulu prendre de nos chrétiens dans des circonstances aussi critiques que celles où ils ont été engagés. Et puis, comme je tiens ces détails de personnes qui ont été elles-mêmes témoins et souvent victimes des scènes qui passeront sous vos yeux, vous aurez lieu de vous croire bien renseignée à l'égard de certains faits que la distance des lieux, le trouble et la consternation du moment, ont pu faire présenter sous un jour moins vrai.

« Je quittai Ou-si le 2 mai, mettant mon voyage sous la protection de Celle à qui ce beau mois est consacré. Ou-si, comme vous savez, est situé à près de quarante lieues ouest de Chang-hai. Je pris le canal impérial; mais, par précaution, je dus le laisser pendant quelques heures pour éviter Tchang-tcheou-fou, qui est à dix lieues de Ou-si. Le mandarin de cette ville s'est fait un nom par les rigueurs qu'il exerce contre tout ce qu'il soupçonne d'être en rapport avec les Kuam-si-jen. Plusieurs centaines de têtes, dit-on, ont déjà été coupées, le plus souvent très-injustement. Deux de nos chrétiens, venant de Nankin, dans l'intention de se rendre à Chang-hai, ont manqué être victimes de la brutalité de ce magistrat.

Les blessures qu'ils avaient reçues des Kuam-si-jen étaient les seules preuves de leur culpabilité. Par un heureux hasard, on se contenta de leur infliger une rude bastonnade. Malheur, deux fois malheur à cette ville, si les Kuam-si-jen ont le dessus. Elle pourrait bien devenir le tombeau de ses habitants. Du reste, nous n'y avons aucun chrétien.

« A quelque distance de Tchang-tcheou-fou, nous reprîmes le canal impérial, qui se dirige en droite ligne sur Tan-iam, ville du troisième ordre, éloignée de dix lieues de la précédente. Ce fut alors surtout que je pus apprécier ce bel ouvrage de la main de l'homme, qui jouit ici comme en Europe d'une grande réputation. Sa largeur primitive, les digues qui l'enserrent et le maintiennent, de belles écluses en pierre de taille, destinées soit à rétablir le niveau d'eau, soit à fournir aux campagnes voisines les irrigations nécessaires; d'immenses réservoirs, formant de vrais lacs, et recevant le surplus des eaux du canal pour les lui rendre au besoin; enfin, un développement de plusieurs centaines de lieues et plus de dix siècles d'antiquité, ne laissent pas de causer une certaine admiration. Mais, comme tout le reste, ce grand ouvrage ne se ressent que trop déjà de la décadence qui frappe le gouvernement des Tai-tsing. Les

sommes que le budget chinois alloue depuis des siècles pour son entretien, sont détournées et dilapidées; les digues s'ébrèchent, rétrécissent et comblent peu à peu le lit du canal, au point qu'en bien des endroits les barques impériales, destinées au transport du riz dans le nord, ne peuvent plus passer que sur lest, ce qui occasionne des transbordements si coûteux, que, dans ces dernières années, on avait déjà renoncé à cette voie, pour prendre celle de mer. Le riz arrivait à Pékin par Tien-tsin. Néanmoins, un gouvernement plus fort et moins corrompu aurait bientôt rendu toute son importance à cette magnifique artère. Bien longtemps avant d'arriver à Tan-iam, on aperçoit, tout juste dans la direction du canal, auquel elle fait faire un demi circuit, une haute tour qui semble lui servir de phare et produit là un gracieux effet.

« Tan-iam est une ville assez peu importante, quoique bien située. Le voisinage de Tchen-kiang-fou lui a beaucoup nui autrefois. Son commerce est réduit à peu de chose, ses murailles sont démantelées; et cependant elle compte bien encore cent mille habitants, au milieu desquels vivent, comme perdus, trois à quatre cents chrétiens. Ici encore, Madame, comme presque partout, nous travaillons sur des ruines.

Tan-iam et ses environs renfermaient, du temps de nos anciens pères, plusieurs milliers de chrétiens. Les persécutions et surtout l'absence de missionnaires, ont causé les vides qui nous attristent aujourd'hui. Ce qui soulage nos cœurs, c'est qu'il semblerait possible, sous certaines conditions, de relever cette chrétienté. Mais pour cela, il nous faudrait la paix. Aujourd'hui, comment se décider, — ce qui serait cependant de première nécessité, — à ériger une chapelle un peu décente, des écoles, etc., etc.? Dans mon esprit, le local est tout déterminé. Dans le voisinage de l'ancienne chapelle et de nos chrétiens actuels, se voit un emplacement où demeuraient, il y a de quatre-vingts à cent ans, trois vierges chrétiennes vraiment dignes de ce nom. C'était une époque de persécutions. Le mandarin de Sou-tcheou, ennemi déclaré des chrétiens, fit arrêter ces trois vierges, dont la réputation était grande. Conduites au tribunal de ce magistrat, elles furent bâtonnées à la plante des pieds. On enfonça ensuite des roseaux sous les ongles aux deux plus âgées; puis on leur fit craquer les os des doigts sous les instruments de supplice. Rien ne put ébranler leur constance, et le mandarin restait confondu. Aussi accéda-t-il facilement à la demande de la plus jeune, qui lui fit observer que, vivant toutes



les trois du travail de leurs mains, les siennes lui devenaient triplement nécessaires, puisque, outre sa vie, elle aurait encore à gagner celle de ses sœurs devenues, par les tortures, incapables de tout travail. Il les renvoya donc dans leur ville natale. Le mandarin de Tan-iam leur fit faire une réception publique des plus honorables; il voulut même leur offrir un repas chez lui, pour montrer qu'il était convaincu de leur innocence, et que, si elles eussent été coupables, il n'eût pas hésité à les punir. La légende ajoute que les deux chrétiennes dont les mains avaient été brisées par la torture, se virent guéries en peu de jours d'une façon toute miraculeuse; que la plus jeune, au contraire, se vit, pendant dix ans, privée de l'usage des siennes; qu'elle fut secourue par ses aînées, jusqu'à sa guérison; et qu'enfin elles s'endormirent toutes les trois dans le Seigneur, après une carrière pleine d'années et de vertus.

« Pendant la mission, qui dura huit jours, les soldats chrétiens fokiénois, en garnison à Tchang-tcheou-fou, se hâtèrent de venir y prendre part. Les chrétiens de Tchen-kiang-fou, qui ont tous abandonné cette ville à l'approche des Kuam-si-jen, sont venus aussi s'acquitter de ce devoir, et ç'a été une grande consolation pour eux comme pour moi.

« Le 15 mai, nous quittâmes Tan-iam pour nous rendre à Nankin. Au sortir de la ville, nous laissâmes sur notre droite le canal impérial, qui prend sa direction vers le nord. A six lieues de Tan-iam, il coupe le Yang-sté-kiang à Tchen-kiang-fou, près de l'île d'Or, comme vous pouvez vous le rappeler. L'embouchure au nord, par où il se dirige sur Yang-tcheou-fou, est encore comme autrefois au pouvoir des Kuam-si-jen. Ils y ont fait des retranchements que les impériaux ne prendront jamais par la force; car le mot imprenable, s'il n'est pas français, est certainement très-chinois.

« Pour nous, notre petit bagage une fois adapté sur une brouette, nous prîmes plus à gauche et longeâmes à pied la vaste plaine qui commence aux montagnes voisines du Kiang; dont nous nous tenions toujours éloignés de cinq à six lieues. Cette plaine devint bientôt légèrement ondulée par l'effet du voisinage des montagnes et des ruisseaux qui en descendent; ce qui ne lui permettait plus d'offrir aux regards ces belles et immenses cultures de riz que l'on est habitué à admirer dans le Kiang-nan oriental. Les habitations n'étaient plus si éparpillées, mais réunies en groupes formant de jolis villages, à moins d'une demi-lieue de distance les uns des autres. Ces terres

paraissent et sont de fait moins fertiles; cependant les habitants semblent jouir d'une aisance relativement plus grande. Sans doute, l'éloignement des grands centres de population, toujours corrompus, l'usage de l'opium moins répandu, des habitudes de vie plus simples et moins dispendieuses, pourraient expliquer le bien-être que nous avons cru remarquer dans ces campagnes. Et néanmoins on voyait encore à chaque instant certains vestiges qui accusaient dans le passé un état de prospérité bien autrement remarquable. Tant il est vrai que l'ineptie du gouvernement des Tai-tsing fait partout ressentir ses funestes effets, et tend par conséquent à lui enlever, jusque dans les campagnes les plus reculées, cette affection des peuples qui est, après tout, le plus ferme appui de n'importe quelle dynastie. Les Tai-tsing, depuis nombre d'années, semblent avoir pris à tâche de s'aliéner les esprits : ils recueillent ce qu'ils ont semé. La machine administrative ne fonctionne presque plus; elle se détraque de toutes parts. On croirait assister à une agonie.

« Sur la fin d'une journée favorisée par un beau soleil, nous arrivâmes chez une famille que l'émigration, je veux dire la Providence, semblait avoir établie là, depuis quelques jours seulement, tout exprès pour

nous donner une bienveillante hospitalité. Tous les membres de cette famille s'empressèrent de profiter de la présence d'un prêtre pour remplir leurs devoirs religieux. Dès le lendemain matin, malgré le mauvais temps, nous reprimes notre route vers Nankin. Au bout de quelques heures de marche, le soleil reparut, et nous atteignîmes Kiu-hom, ville du troisième ordre, que son canal presque entièrement comblé a beaucoup fait décheoir de son ancienne splendeur. Ses environs sont couverts d'assez beaux arbres, ce qui lui donne un grand air de fraîcheur. Nous admirâmes, au milieu du feuillage, une grande tour à huit ou neuf étages, fort bien conservée, et un pont en belles pierres de taille, d'une hauteur et d'une construction vraiment remarquables. Au sortir de la ville, nous aperçûmes les montagnes qui entourent Nankin; nous en étions encore à plus de dix lieues. Sur le soir, au soleil couchant, il nous restait plus de trois heures de marche pour arriver à la chrétienté qui devait nous recevoir. Mais nous nous trouvâmes heureux d'avoir gagné ce beau canal qui longe les murs de Nankin et aboutit au Kiang, juste à l'endroit où était mouillé le *Cassini*. Nous louâmes une barque, et sur l'assurance du patron qu'il n'y avait rien à craindre, nous partîmes. Après une marche de douze



à quinze heures, par une chaleur étouffante, comme nous trouvions délicieuse cette barque qui n'avait cependant que des nattes pour nous abriter! mais la nuit était pure, le silence n'était interrompu que par le bruit saccadé et monotone de nos rames. Étendus sur nos nattes, nous savourions le plaisir de nous délasser, et bientôt le sommeil se fût emparé de nous; mais voilà qu'un cri d'alarme s'est fait entendre.

« C'était la sentinelle d'un avant-poste du camp impérial qui donnait avis de notre présence. L'ordre d'arrêter nous est intimé, et deux barques remplies de soldats armés viennent tomber sur la nôtre comme sur une bonne prise. Le chef, espèce de caporal ou sergent, sembla vouloir procéder avec un peu plus de formes; et, après s'être livré à un examen minutieux de nos effets, sans oublier de nous fouiller nous-mêmes à fond, il s'empara d'un crucifix et d'un de ces bonnets dont le prêtre, en Chine, se couvre la tête pendant le saint sacrifice de la messe. Avec ces pièces de conviction, il nous traita de Kuam-si-jen, d'espions du roi de l'est, et menaça de nous tuer, de nous noyer sans autre forme de procès. Il ordonna ensuite de lier les mains derrière le dos à mon conducteur et à mon catéchiste; puis il les fit passer sur une de ses barques, et commanda à quel-

ques-uns des siens de me garder à vue sur la mienne. Mais je lui déclarai que je ne me séparerais point des hommes qui m'accompagnaient; qu'ils étaient chrétiens comme moi; que les chrétiens, d'après la proclamation du vice-roi lui-même, ne sont pas des Kuam-si-jen; que d'ailleurs ses menaces me touchaient fort peu, et que j'attendais de lui qu'il nous conduisît à l'un de ses chefs. Là-dessus, je montai sur la barque. Mon conducteur et mon catéchiste, s'étant permis quelque observation, reçurent, le premier deux ou trois coups de bâton, le second un bon soufflet. Et moi, pour avoir pris leur défense, le chef m'honora d'un crachat à la figure. Je l'en remerciai avec tant de politesse, qu'il resta confondu. Je prononçai alors le nom d'un officier chrétien qui jouit au camp d'une excellente réputation; j'en parlai comme d'un ami qui nous attendait, ce qui était du reste la pure vérité. Notre caporal parut grandement intrigué. Enfin, j'exhibai le passe-port que M. de Montigny avait donné à chacun de nous, et cette pièce acheva de fixer son irrésolution. Au bout d'une demi-heure, après s'être concerté avec ses gens, il balbutia quelques excuses et nous fit déposer sur notre barque. En y rentrant, nous craignions bien d'avoir été dévalisés; nous avions vu, dès le début, quelques-uns

de ces hommes faire main-basse sur nos effets. Sur un ordre du chef, on les rendit ; mais, comme de juste, quelques-uns manquaient à l'appel. Nous ne laissâmes pas de nous estimer heureux d'en être quittes à ce prix.

« L'affection de M. de Montigny pour les missionnaires était grande, vous le savez, Madame, et elle lui avait suggéré l'idée de leur donner à chacun un passe-port, pour sauvegarder leurs personnes autant qu'il était en lui. Il apprendra sans doute avec plaisir que ses prévisions se sont réalisées une fois de plus. Si, dès le premier abord, je n'ai point présenté cette pièce, ç'a été par crainte qu'on ne se conformât trop littéralement au contenu, et qu'on ne me fît reconduire à Chang-hai. Vous pensez bien qu'arrivé à quelques pas des chrétiens que je venais consoler de si loin, il m'en eût coûté de m'en retourner sans les avoir vus. C'est ce que j'ai bien compris, surtout le lendemain, quand je fus au milieu de ces braves gens, dont je vais maintenant vous entretenir. Mais, pour vous faire mieux saisir la suite des événements, permettez-moi de les reprendre de plus haut, sans toutefois remonter jusqu'à la création, ni même au déluge[1].

[1] On s'étonnera peut-être de revenir pour la seconde fois sur des événements dont il était déjà question dans l'introduction

« L'année dernière, au commencement de mars, à la nouvelle de l'approche des Kuam-si-jen, nombre de nos chrétiens des environs de Nankin, surtout les femmes et les enfants, cherchèrent, comme les païens, un refuge dans la ville. Derrière ces murailles élevées, défendues par une armée sino-tartare, on croyait n'avoir rien à redouter. Quelques familles opulentes, mieux avisées, avaient seules mis à temps leurs personnes et leurs richesses en lieu plus sûr. A Nankin, on espérait encore que l'armée commandée par Hiam-ta-jen arriverait à temps pour couvrir cette ancienne capitale. Ce généralissime impérial avait succédé à plusieurs autres, inhabiles à comprimer l'insurrection. Mais, plus malheureux encore, le nouveau général ne put pas même la contenir dans son premier foyer. Les Kuam-si-jen ayant pris leur direction vers le nord, Hiam-ta-jen, témoin impuissant de leur marche triomphale, ne put que les côtoyer, les inquiéter, jamais les arrêter sérieusement. Une fois seulement, dans le Hou-pé, aux

du P. Broullion (pag. 18) et dans une lettre de Mgr Maresca (pag. 274). Mais pour peu qu'on y fasse attention, on s'apercevra que ces documents ne font pas double emploi, et que la lettre du P. Clavelin ajoute elle-même aux récits précédents des détails d'un haut intérêt.

environs de Ou-tchang-fou, il parvint, en promettant force *boutons* pour les meneurs et abondance de vivres pour tout le monde, à soulever contre eux les populations. Au bruit du tocsin, des auxiliaires lui arrivent de tous côtés; les Kuam-si-jen reculent comme frappés d'effroi et se dispersent au loin. Hiam-ta-jen tint sa promesse; les boutons furent distribués, et il y eut festin général. Au bout de quelques semaines, pendant que ces populations, trop rassurées, dormaient sur leurs lauriers, les Kuam-si-jen, à la faveur de toutes sortes de déguisements, pénètrent dans les campagnes, et une nuit, à un signal donné, mettent tout à feu et à sang. Leur flotte arrive, et, malgré la présence de Hiam-ta-jen, ils s'emparent de Ou-tchang-fou, l'incendient, massacrent une partie des habitants et emmènent l'autre à leur suite. En cette circonstance, quelques chrétiens, dit-on, ont perdu la vie; d'autres ont été conduits à Nankin. Sur leur passage, les Kuam-si-jen brûlaient tout ce qui s'opposait à leurs opérations, prenaient tout ce qui était à leur convenance, exterminaient tout ce qui leur résistait. Aussitôt après l'immense boucherie de Ou-tchang-fou, favorisés par l'épouvante générale, ils courent sur Kieou-kiang-fou et s'emparent sans coup férir de cette clef

de la Chine centrale. Là, accaparant toutes les barques qui se trouvaient sur le Kiang, ils se donnent la facilité, qu'ils enlèvent à Hiam-ta-jen, de transporter promptement par eau une grande partie de leurs troupes sous les murs de Nankin.

« Vers le 10 mars, on aperçoit leurs premiers bataillons. Ils se hâtent de profiter de l'avance qu'ils ont prise sur l'armée ennemie. Le 19, une mine habilement pratiquée sous les remparts, à la faveur d'une pagode qui y était accolée, fait explosion, entraîne un énorme pan de mur, et une large brèche est ouverte. Les Kuam-si-jen s'y précipitent, massacrent les soldats, qui fuient épouvantés, et se trouvent maîtres de la première enceinte, ou de ce qu'on appelle la *grande ville*. C'était sur le soir ; les vainqueurs n'osèrent point passer la nuit dans l'intérieur de la ville conquise ; mais, retirés sur la brèche, ils se préparèrent à attaquer le lendemain la cité tartare. Ils le firent avec une telle vigueur, un tel acharnement, qu'à midi ils y avaient pénétré. Alors commence un carnage épouvantable. Les Tartares, nombre de leurs femmes à leur exemple, voyant qu'il n'y avait pas de quartier à espérer, vendirent chèrement leur vie. Mais tant de courage fut inutile. A l'exception de deux à trois cents hommes, qui

trouvèrent moyen de franchir les remparts, tous les soldats furent passés au fil de l'épée. La valeur que les femmes avaient déployée dans le combat, et qui avait coûté la vie à nombre de Kuam-si-jen, exaspéra ceux-ci, disposés, dit-on, à la clémence. Ils firent main-basse sur tout ce qui s'offrit à eux. Plusieurs milliers de femmes, de vieillards, d'enfants tombèrent sous leurs coups; plusieurs milliers se précipitèrent dans les vastes réservoirs que renferme l'enceinte de la ville. Le lendemain, on les y voyait entassés par masses compactes. Plusieurs milliers encore s'étant retirés dans les casernes tartares, on y mit le feu, et tout fut consumé. Enfin, le surlendemain, des recherches plus actives firent de nouveau découvrir à peu près un millier de ces infortunés, femmes ou enfants. Conduits hors de la ville, sur le bord du canal, ils furent égorgés et jetés à l'eau. On porte le nombre des Tartares qui ont perdu la vie dans la prise de Nankin à vingt-cinq à trente mille, dont six mille combattants. La milice chinoise, de toute couleur et de toute arme, pouvant former un corps de dix mille hommes, fut aussi exterminée. C'est ainsi que trois soldats chrétiens ont trouvé la mort. La femme et deux enfants de l'un d'eux ont également péri, on ne sait encore trop comment. La

fin du second jour de l'attaque et le suivant furent employés à enterrer, brûler, jeter au fleuve les cadavres qui encombraient la ville : l'armée, chefs en tête, devant, le lendemain, y faire son entrée solennelle. En conséquence, l'ordre avait été donné d'enlever les terres qui obstruaient les portes des remparts; et les habitants les plus rapprochés de ces portes avaient été requis les premiers pour cette œuvre. Une famille chrétienne, dont le chef était bachelier, se trouvait dans ce cas. Les Kuam-si-jen frappent à la porte, que, malgré les ordres donnés, la crainte avait fait fermer ; ils l'enfoncent, et, à la vue du *bouton*, prennent ce chef pour un mandarin, le massacrent, lui et son fils aîné, laissent pour mort son second fils, puis emmènent le troisième, âgé de quatorze ans, qui n'a point encore reparu. Les femmes et un enfant de cette famille s'étaient réunis aux autres chrétiens dans la chapelle. Les Kuam-si-jen revinrent quelques instants après dans cette maison, où une nouvelle inspection leur découvrit leur erreur ; voyant que le second fils respirait encore, ils en prirent un très-grand soin, et c'est à eux qu'il doit de n'avoir pas succombé aux blessures qu'il avait reçues d'eux. Il en sera quitte pour trois énormes cicatrices à la tête, que j'ai vues de mes yeux.

« Une fois bien installés dans Nankin, les Kuam-si-jen s'apprêtent à soutenir un siége contre Hiam-ta-jen, et, par mesure de précaution, brûlent les faubourgs de la ville. Nankin est livré à un pillage organisé ; ordre de porter au trésor public l'or, l'argent et les autres matières précieuses. Il fut également ordonné de séparer les hommes des femmes, d'exiger le *pai-siam* ou acte de soumission au nouveau gouvernement, puis de rendre au Père céleste (Tien-fou) le culte apporté par le vainqueur. Ce mot *pai-siam* est d'une signification assez souple, pouvant indiquer une soumission pure et simple, où bien une soumission jointe à l'obligation de défendre par les armes le nouveau système. Et de fait, dans le principe, des milliers d'hommes furent enrôlés, de gré ou de force, dans les rangs des Kuam-si-jen. Ce mot, en outre, quand on n'a pas sous les yeux les caractères qui le représentent, et que les circonstances rappellent des idées de culte, peut faire croire qu'il s'agit d'offrir de l'encens à quelque divinité. C'est dans ce sens qu'il fut pris par nos chrétiens. Quant au culte prescrit, il consiste à réciter, en faisant quelques inclinations et prostrations, une certaine formule de prière contenant les principaux dogmes, devant une table couverte de mets destinés

au repas qui va suivre, et sur laquelle on dispose assez symétriquement trois tasses à riz, trois tasses à thé et trois paires de baguettes : nombre qui a pour but de rappeler le dogme de la Trinité. Les mets placés sur la table sont censés être des offrandes semblables à celles de l'ancienne loi. La prière ne paraît rien contenir d'essentiellement contraire à nos dogmes. Je tiens de bonne source qu'elle ressemble beaucoup, pour la forme comme pour le fond, à une certaine formule de prière en usage parmi les chrétiens du Su-tchuen. Le Roi céleste n'a pas encore imposé d'autre *Credo* à ses sujets.

« Quand donc les Kuam-si-jen voulurent s'emparer des richesses des particuliers, exiger l'acte de soumission, ainsi que le prescrit le culte, ils entrèrent, de gré ou de force, dans toutes les maisons, pénétrèrent dans les appartements des femmes, en fouillèrent même un grand nombre pour leur enlever les bijoux qu'elles auraient pu porter sur elles. Comme ce n'est qu'un peu plus tard qu'on put se convaincre qu'en général les Kuam-si-jen valaient mieux que leur réputation, on crut alors à la possibilité d'un attentat public et en grand contre les mœurs. Une indicible angoisse s'empara des plus honorables familles, et se traduisit bientôt en scènes épouvantables

de désespoir. Ici des femmes se pendirent ; là, des familles entières se noyèrent, et, de toutes parts, des incendies éclatèrent et ensevelirent les habitants sous les débris de leurs maisons. On assure que plus de dix mille personnes périrent ainsi. Et de fait, dans les quelques rues que nous traversâmes lors de notre entrée dans Nankin, nous remarquâmes de nombreuses habitations détruites par l'incendie. Il est certain d'ailleurs que ce n'est point le fait des Kuan-si-jen, qui, au contraire, cherchaient à éteindre le feu et mettaient à mort ceux qu'ils soupçonnaient d'en être les auteurs. Dans l'intérieur de la ville, au lieu de livrer les pagodes aux flammes, ils prenaient la peine de les démolir.

« Parmi nos chrétiens, une famille très-nombreuse et qui jouissait d'une certaine aisance, devint la victime de cet entraînement général du désespoir. Presque tous ses membres condamnaient, nous le savons, cette mesure extrême. Mais deux de ses chefs (dont l'un était fumeur d'opium) habitués à la vie des tribunaux, et ne manifestant depuis longtemps que des sentiments demi-païens, finirent par imposer leur volonté, qui coûta la vie à trente-quatre chrétiens. Deux fois dans le courant de cette néfaste journée, on voulut, à ce sujet, sonder la volonté du Ciel, comme si elle ne

nous était pas suffisamment connue d'ailleurs. Jetant donc dans un vase les deux caractères *Vie* et *Mort*, en priant la sainte Vierge de les éclairer, deux fois ces infortunés avaient vu le sort leur répondre *Vie*; ce qui suspendit pour quelque temps le zèle si mal entendu de ceux qui poussaient à cette extrémité. Mais bientôt les allées et venues des Kuam-si-jen, deux des jeunes gens entraînés et enrôlés de force, des femmes et des filles fouillées sans trop de formalité, la peur de les voir conduire dans la demeure du roi de l'Est, comme on les en menaçait, firent renaître des idées d'incendie plus fortes que jamais. Tous ces détails ont été donnés par un membre de la famille, que les Kuam-si-jen avaient forcé d'emporter pour eux divers effets qu'ils avaient trouvés à leur convenance, et qui échappa ainsi à la mort. Quand il voulut rentrer chez lui, il ne trouva plus qu'un monceau de ruines, de cendres et d'ossements. Ainsi périt cette malheureuse famille. Que Dieu lui fasse miséricorde! Qu'au moins il ait pour agréables les trente et quelques victimes d'un faux point d'honneur! Elles étaient résignées à attendre la volonté de Dieu, et depuis trois jours ne cessaient de réciter les prières des agonisants et de se disposer à la mort.

« Mais détournons nos regards de cette lamentable scène, et hâtons-nous de les porter sur la chapelle

chrétienne. Ici tout est pur de faux zèle, tout s'inspire du christianisme. Dès que la ville eut été prise, les familles chrétiennes dispersées dans les différents quartiers, s'étaient presque toutes réunies comme instinctivement dans la chapelle, pour y attendre leur sort. Suivant l'ordre prescrit, la porte restait ouverte. Au nombre de cent quarante, nos chrétiens ne cessaient de prier dans l'attente de la mort. Le bruit du canon, le son infernal des yong ou du tam-tam, les cris des victimes que l'on égorgeait ou que l'on conduisait au supplice; les maisons dévorées par l'incendie et qui s'écroulaient sur les habitants, leur indiquaient assez le sort qui les menaçait. Dans les journées des 22 et 23 mars, plusieurs Kuam-si-jen entrèrent à diverses reprises, sans paraître avoir de dessein arrêté. Seulement l'un d'eux renversa le crucifix et sortit en proférant des menaces. Les chrétiens rélevèrent l'image sacrée et continuèrent à prier comme auparavant. Le lendemain, une bande armée arrive, et, à la vue des chrétiens en prières, demande des explications. Sur celles qui sont données, le chef répond que notre religion est bonne, mais qu'elle n'est pas celle du roi de l'Est; que du reste il reviendra bientôt arranger cette affaire. D'autres bandes se succédèrent, toujours la menace à la bouche. Un soldat brisa le Christ replacé

sur l'autel, le jeta à terre, et sortit en traitant les chrétiens d'idolâtres et en jurant de les massacrer. Un chef Kuam-si-jen, averti sous main par un chrétien, vint seul, le soir, une lanterne à la main, s'informer de ce qui se passait, et se montra animé d'une bienveillance toute singulière. Il approuva notre religion, et promit aux chrétiens de se trouver là le lendemain pour les protéger. Ce généreux inconnu ne put venir lui-même; mais il envoya dans le courant de la journée, placarder sur la porte de la chapelle, une affiche où il déclarait qu'il prenait ceux qui l'habitaient sous sa sauvegarde toute spéciale. Cette intervention, qui fut dans la suite très-utile, n'eut pas alors tout l'effet qu'elle aurait pu produire, étant arrivée trop tard. Le 25 mars (comme le jour était bien choisi! c'était le vendredi saint), sur les neuf à dix heures du matin, les voisins de la chapelle des chrétiens mettent le feu à leurs maisons. Comme il était défendu, sous peine de mort, de sortir dans la rue, nos fidèles, à la vue de la fumée qui les enveloppait déjà, et des flammes qui s'avançaient, se crurent à leur dernière heure. Ils se dépouillèrent d'une partie de leurs habits, pour avoir moins à souffrir, me disaient-ils depuis, et couverts d'un simple vêtement, ils se mirent à réciter les prières des agonisants.

« Mais voilà qu'une nombreuse troupe de Kuam-si-jen armés fait irruption dans la chapelle, vociférant, menaçant, accusant les chrétiens d'être les auteurs de l'incendie. Sur leur dénégation et sur le refus de se soumettre au nouveau culte, des menaces de mort éclatent de toutes parts. « Frappez, tuez, « répondent les chrétiens; nous adorons le Maître « du Ciel et nous n'adorons que lui. » Des enfants de quatre, cinq et six ans se firent remarquer par un courage que je ne craindrai pas d'appeler surhumain. Ils renvoyaient aux soldats l'accusation d'idolâtrie et les défiaient en criant: « Grandes chevelures, « venez, tuez-nous, nous serons martyrs, nous irons « au ciel; » et plusieurs, en faisant un geste très-significatif, tendaient le cou aux Kuam-si-jen qui brandissaient sur eux leurs coupe-têtes. Les femmes montraient le même courage; parmi elles, néanmoins, quelques soupirs se firent entendre, quand elles virent les soldats lier quatre à quatre leurs pères, leurs maris, leurs enfants, au nombre de quarante, et se disposer à les décapiter à l'instant même dans la rue. Mais à la voix d'un de ces généreux athlètes, elles firent taire leurs soupirs et recommencèrent à prier, pendant que les soldats s'apprêtaient réellement au massacre. Déjà même un coup de sabre, assez mal appliqué sur le cou

d'un des confesseurs, avait fait couler le sang, quand survient, on ne sait comment, un Kuam-si-jen qui fait surseoir à l'exécution, attendu le défaut de toute procédure. Nos chrétiens furent donc conduits, sous forte escorte, dans un magasin public, pour y attendre des ordres supérieurs. Quand les chrétiennes virent que l'on emmenait ainsi les hommes, une vingtaine d'entre elles, portant dans leurs bras ou conduisant par la main à peu près autant d'enfants, déclarèrent vouloir les suivre et mourir avec eux. Les soldats cherchèrent à les arrêter, mais ce fut en vain.

« Après environ un quart d'heure de marche, elles entrèrent avec les hommes dans le magasin public. Bientôt on dut se mettre en route pour le tribunal du roi céleste. Toujours escortés par la troupe, les mains liées derrière le dos, les pieds presque nus dans la boue, souffrant du froid et de la faim, recevant des coups de sabre qui hâtaient leur marche, nos chrétiens finirent par arriver au tribunal. La réponse se fit longtemps attendre. Elle était favorable (comme on l'a su depuis); mais comme elle ne s'accordait pas avec les menaces des soldats, celui qui l'apporta s'écria que, puisqu'ils ne voulaient pas obéir, on allait les exécuter près de la porte occidentale. La marche recommence, et les coups de sabre aussi : un vieillard

qui ne pouvait suivre les autres, est transpercé, et meurt martyr de sa foi. Quand on fut arrivé devant le magasin, on les y enferma de nouveau; car il était presque nuit. La vue de ces fidèles traînés ignominieusement de rue en rue pendant une journée entière, ne vous rappelle-t-elle pas, Madame, Jésus-Christ traîné de tribunaux en tribunaux dans les rues de Jérusalem?

« A peine nos chrétiens furent-ils rentrés dans le magasin public, que plusieurs chefs vinrent les exhorter à la soumission. Sur leur refus, on resserre les liens et on les attache à des poutres ou à des colonnes. Les femmes sont également liées : celles qui portaient des enfants avaient les mains liées par devant, et ces innocentes victimes étaient ainsi retenues sur le sein de leurs mères. Les autres enfants sont pareillement liés et attachés. Comme pas un ne bronchait, on en frappa deux si fortement au visage que leurs joues enflèrent extraordinairement. Enfin les soldats tirent l'épée, l'aiguisent sous les yeux des chrétiens, retroussent leurs manches, et font une dernière sommation. Tout est inutile : les femmes exhortaient les hommes, et les petits enfants montraient un tel mépris de la mort, que les chefs des Kuam-si-jen eux-mêmes témoignaient hautement leur admiration. Ils ajoutèrent

que, touchés de tant de courage, ils laisseraient encore aux chrétiens la nuit pour réfléchir, mais que le lendemain un pareil refus serait certainement leur arrêt de mort.

« Voilà donc ces braves gens obligés de passer la nuit liés et garrottés; les hommes debout, sans pouvoir changer de position; les femmes et les enfants ayant seuls la facilité de s'accroupir sur leurs talons. Dans une position aussi gênante, transis de froid comme ils l'étaient, n'ayant rien mangé de toute la journée, après un jeûne déjà bien long, pas un d'eux, grand ou petit, ne fit entendre une plainte. Tous étaient accablés de lassitude, mais ne ressentaient aucune douleur, pas même ceux qui avaient été blessés ou meurtris de coups. Ils récitèrent machinalement leurs prières pendant toute la nuit, mais retrouvèrent toute leur énergie quand, le samedi matin, on vint leur faire de nouvelles sommations. Enfin, un officier Kuam-si-jen leur ayant expliqué que *pài-siam* ne signifiait que soumission au nouveau gouvernement, trois ou quatre chrétiens répondirent que, s'il en était vraiment ainsi, et que ce mot n'impliquât nullement un renoncement à leur foi, ils étaient disposés à se soumettre. Le chef Kuam-si-jen sembla profiter avec joie de cette ouverture de conciliation. Il s'écria qu'on n'en demandait

pas davantage ; puis il s'empressa de couper les liens, non-seulement de ceux qui avaient répondu ainsi, mais encore des autres. Il leur fit ensuite servir à manger, et les renvoya tous, avec de grandes marques de bienveillance, à la chapelle chrétienne.

« Comme je vous l'ai dit, Madame, c'est des patients eux-mêmes que je tiens ces détails, et je ne les ai admis qu'après une enquête des plus sévères. Ces braves gens ne pouvaient comprendre mon insistance à revenir sans cesse là-dessus. Loin de voir dans leur conduite quelque chose qui fût digne d'intérêt et de louanges, ils me disaient, avec un accent de conviction tout particulier, que leur peu de ferveur les avait seul empêchés d'être martyrs. Je me gardai bien de les détromper ; mais cette heureuse simplicité acheva de me convaincre que le doigt de Dieu était là. Puis, quand je songeais à l'abandon forcé où la distance des lieux nous fait laisser ces chrétiens, que nous visitons tout au plus une fois l'an, je me disais que la vraie religion peut seule produire de pareils fruits de salut.

« On ne tarda pas à séparer les hommes des femmes. Nos chrétiennes, grâce à l'affiche protectrice dont il a été parlé, purent rester ensemble, se soutenir les unes les autres ; et de fait, aucune d'elles n'a failli. Quant aux hommes, plusieurs furent enrôlés de force, et

conduits à différentes expéditions; deux ont été tués dans celle du Kiang-si; les autres se sont évadés. Parmi ceux qui étaient restés dans la ville, mêlés aux païens, plusieurs eurent la faiblesse de réciter la prière des Kuàm-si-jen; mais la plupart ont également fini par s'évader. Une fois hors de Nankin, ils cherchèrent un lieu pour s'y réunir, et choisirent la bourgade de Hrouen-lin-tchen, d'où je vous écris maintenant. Le missionnaire put et dut alors les visiter, les consoler, les diriger; et c'est, Madame, ce qu'il m'a été donné de faire pendant les dix jours que je viens de passer au milieu d'eux.

« Dans Nankin, nous comptons encore une dizaine de chrétiens, la plupart infirmes et hors d'état de s'évader; plus une quinzaine de femmes que l'amour maternel y retient captives, car il y a défense, aux portes, de les laisser passer avec leurs enfants dans leurs bras. On permet aux habitants d'aller à une petite distance des remparts chercher leur ration de riz, et le combustible nécessaire pour la faire cuire. Le bois et le charbon sont si rares, qu'on brûle les planchers, les portes et les fenêtres des maisons inhabitées, ce qui les met bientôt dans un état de délabrement complet. Nos chrétiennes ont eu, sous ce rapport, une bonne fortune.

« Vous savez, Madame, que les Kuam-si-jen ont fait une déconfiture remarquable de toutes les idoles. Leurs troncs et leurs membres épars roulaient par ci par là, et une crainte superstitieuse empêchait les habitants de la ville d'en tirer parti. Nos chrétiennes, mieux avisées, ont longtemps fait cuire leur riz avec les débris des dieux du paganisme.

« Tant qu'elles sont dans Nankin, nos chrétiennes sacrifient tout pour rester ensemble, sachant bien qu'il y va de leur salut. Jamais elles n'ont consenti à réciter la prière des Kuam-si-jen. A toutes les menaces elles ont répondu : « Tuez-nous, mais nous resterons chrétiennes. » Souvent alors les Kuam-si-jen leur disaient : « Nous ne vous tuerons point; vous seriez martyres, vous iriez au ciel, et nous en enfer. Ceux des nôtres qui, dans le Hou-kuam, ont tué des chrétiens, même sans le savoir, ont tous péri misérablement. »

« Plusieurs d'entre-elles sont habiles brodeuses; et si l'on eût connu leur savoir-faire, on les eût fait passer dans d'autres chambrées où les personnes douées de ce genre de talent sont parfaitement traitées. Mais il leur eût fallu se séparer des autres chrétiennes et s'exposer au danger de prier à la manière des Kuam-si-jen avec leurs nouvelles compagnes. A ce

prix, elles ont préféré laisser ignorer leur aptitude à la broderie et vivre au milieu des plus grandes privations. Quatre à cinq mois après la prise de Nankin, elles furent obligées de changer de demeure; mais elles eurent le bonheur de n'être point séparées.

« Un autre danger bien autrement sérieux menaçait encore quelques-unes d'entre elles : celui d'être conduites à la demeure du Roi céleste ou du roi de l'Est, pour être mises au nombre de leurs femmes ou des suivantes de celles-ci, sans espoir de sortir jamais de cette espèce de sérail. Plusieurs, douées d'agréments extérieurs, ont tout fait pour les laisser ignorer, sinon pour les faire disparaître. Il faut dire néanmoins que les femmes mariées n'étaient recherchées qu'en qualité de nourrices, comme cela est arrivé à une de nos chrétiennes. Elle allaitait son premier-né, enfant de quelques mois. Une des femmes chargées de peupler le gynécée du roi de l'Est de concubines ou de nourrices, eut bientôt découvert, avec ses yeux d'Argus, sous un laisser-aller et un négligé presque outré, les qualités qui la distinguent. Elle jeta donc sur elle son dévolu. Notre chrétienne eut beau faire valoir tous les prétextes possibles pour décliner ce dangereux honneur; elle ne savait plus à quel saint se vouer, quand Dieu prit pitié d'elle. En



un instant elle vit son corps couvert d'une éruption dartreuse, qui mit terme à toutes les poursuites, et actuellement encore elle entretient soigneusement ce mal, sauveur inespéré.

« Une autre, qui avait aussi quelques raisons de craindre les regards de ces singulières inspectrices, est parvenue à s'y soustraire par mille petites ruses et par une vigilance continuelle de plusieurs mois, bien que les visites de ces femmes dans les chambrées de nos chrétiennes fussent assez fréquentes et sans heures déterminées.

« Les petits garçons et les petites filles d'un extérieur gracieux et intelligent, étaient aussi l'objet d'une recherche active. Les premiers sont placés auprès des principaux chefs en qualité d'enfants adoptifs, de pages ou de valets de chambre. On prend en général un assez grand soin de leur instruction. Nous en avons vu un bon nombre à la suite des chefs, dans les différents tribunaux, lors de notre voyage à Nankin. Plusieurs ont échappé au danger d'être enlevés à leurs familles, grâce à la vigilance de leurs mères et à mille industries dont elles seules sont capables. Quelques-uns ont été suspendus au toit, dans un panier, durant des journées entières. Pour les petites filles, elles sont soigneusement entretenues

dans des habitations contiguës à celle du roi de l'Est, et destinées, dit-on, soit à combler les vides que la mort peut faire dans les sérails du Roi céleste et du roi de l'Est, soit à être données en mariage aux autres principaux chefs quand la paix aura lieu. Car actuellement la croyance générale est que les deux rois en question sont les seuls qui vivent avec leurs femmes.

« Une de nos petites chrétiennes, âgée de six à sept ans, avait eu le malheur d'attirer sur elle, par ses grâces enfantines, l'attention des inspectrices Kuam-si-jen. Aussitôt, malgré les cris et les pleurs de la mère et de l'enfant, celle-ci est enlevée de vive force et conduite à la demeure de ces femmes, pour y subir un dernier examen. La mère eut à peine le temps de dire à l'enfant de se recommander à Jésus et à Marie. La pauvre petite pleurait et priait, disant : « Jésus, ayez pitié de moi; sainte Mère, intercédez pour « moi; » et sa conductrice de lui dire : « Pourquoi « pleurer? tu vas être heureuse, tu seras reine un « jour; réjouis-toi donc : si tu pleures, on ne te trou- « vera pas belle. » Ces paroles suggérèrent à la petite fille une ruse qui lui réussit. Arrivée chez les inspectrices, elle y paraît la bouche contournée et les yeux de travers. Un accueil bienveillant ne produisant sur

elle aucun effet, on lui applique une dizaine de bons soufflets sur les joues. L'enfant tient bon. On la fait mettre à genoux pour prier à la manière des Kuam-si-jen et obtenir ainsi sa guérison; elle récite les prières des chrétiens. Enfin, on finit par croire à une paralysie, et l'enfant est ramenée dans sa famille. A peine la femme qui l'avait reconduite est-elle partie, la petite court à sa mère et lui dit : « Maman, ne crains rien ; « vois, je n'ai pas de mal. J'ai fait la grimace exprès, « on m'a donné de bons soufflets, mais la sainte « Mère m'a protégée et je suis revenue. » Puis, comme si de rien n'était, elle s'en va s'amuser avec les autres enfants. Elle avait soin seulement de se tenir dans les chambres les plus retirées. Pauvre petite! elle l'a échappé belle! puisse le reste de sa vie répondre à de si beaux commencements.

« Pendant la mission, je me suis fait amener tous ces enfants, dont plusieurs, en affrontant le martyre, avaient causé tant d'admiration aux Kuam-si-jen; je leur ai distribué des médailles, en les avertissant bien que ce devait être pour eux un souvenir, et que la persévérance seule pouvait les mettre en possession de cette couronne qu'ils avaient appelée de tous leurs vœux.

« J'ai aussi fait ouvrir une école, où vingt-cinq

enfants étudient leur religion. J'ai pu faire parvenir aux chrétiens restés dans la ville quelques secours pécuniaires avec des avis analogues à leur position. Les pauvres du dehors n'ont pas été oubliés. Pouvait-on faire un meilleur usage des aumônes des chrétiens d'Europe qui nous arrivent par le canal de l'œuvre de la Propagation de la Foi? Et quelle chrétienté fut jamais réduite à plus de privations que l'est actuellement celle de Nankin? Puissent les souffrances qu'elle a endurées et qu'elle endure encore, désarmer la colère de Dieu, et lui faire regarder d'un œil de miséricorde non-seulement cette ancienne capitale, témoin de ses combats, mais encore cet empire chinois, si obstiné jusqu'ici à fermer les yeux aux lumières de la foi! Pourquoi ne pas espérer? le fer et le feu ont enlevé à cette chrétienté une cinquantaine de ses membres, mais au même instant un pareil nombre de païens ont demandé à entrer dans le bercail de Jésus-Christ. C'étaient, pour la plupart, des personnes à qui leurs relations avec nos chrétiens avaient fait connaître notre religion; lors de la prise de la ville, elles sont venues d'elles-mêmes réclamer la grâce du baptême. Plusieurs femmes païennes qui faisaient partie des mêmes chambrées que nos chrétiennes, touchées des beaux exemples qu'elles avaient sous les yeux; se

sont aussi fait instruire et ont été baptisées. Voilà de nouveaux frères; dispersés et isolés comme ils sont, ils ont besoin d'une plus grande grâce. Dieu, qui les a attirés à son bercail, saura sans doute bien les y conserver.

« Nos chrétiennes ont procuré le baptême à un bon nombre d'enfants païens moribonds. Une vierge d'une cinquantaine d'années, qui a voulu rester dans la ville pour encourager les autres chrétiennes, s'est fait remarquer par son zèle en ce genre de bonnes œuvres. Un jour qu'elle sortait d'une chambrée où elle venait d'envoyer au ciel un petit ange, ne pouvant ou n'osant justifier sa démarche devant une directrice Kuam-si-jen qui survint à l'improviste, elle reçut, par ordre de celle-ci, cinquante coups de bâton qui laissèrent sur son corps des traces livides. Ce mauvais traitement n'a point ralenti son ardeur, elle continue comme auparavant.

« Le lendemain de la prise de Nankin, un chrétien conduit par des Kuam-si-jen dans la ville tartare pour aider à déblayer les rues et les maisons, vit ses conducteurs ramasser dans un coin de terrain inculte le corps d'une pauvre petite fille tartare toute couverte de sang, mais sans blessure : elle était tombée là, évanouie probablement pendant le massacre de sa famille. Ces Kuam-

si-jen appellent alors le chrétien, et lui remettent cette enfant, en le priant d'en prendre soin si elle revenait à la vie. Notre homme prend dans ses bras l'enfant, dont il sent le cœur palpiter sous sa main, et vient la déposer dans la maison de nos chrétiennes, qui, par mille soins intelligents, la rappellent à la vie. Cette petite Tartare, âgée peut-être de trois à quatre ans, paraissait avoir appartenu à une famille aisée. Elle se développait à vue d'œil sous les regards bienveillants de ses mères adoptives, quand la petite vérole est venue la frapper. On s'empressa de la baptiser, et elle ne tarda pas à s'envoler au ciel, où elle retrouva une cinquantaine d'autres enfants de son âge et de sa nation, à qui la même grâce avait été procurée à Tan-iam. C'étaient des enfants de la garnison tartare de Tchen-kiang-fou, apportés là par leurs mères qui s'y étaient réfugiées à l'approche des Kuam-si-jen. Les privations en ont fait périr un grand nombre, et j'ai vu encore plusieurs de ces pauvres mères parcourir les rues en demandant l'aumône.

« Ces jours derniers, j'ai vu arriver ici deux officiers chrétiens du camp impérial établi sous les murs de Nankin. Avertis de la présence du missionnaire, ils se sont empressés de venir remplir leurs devoirs religieux; ils l'ont fait avec tant de piété, de simplicité et

de franchise, qu'ils ont été pour tout le monde et pour moi en particulier un sujet d'édification pendant les deux à trois jours qu'ils sont restés au milieu de nous. Ils se nomment *Lo* et *Wam*. Le premier a le grade de capitaine, et l'autre celui de lieutenant. Ils sont connus de tout le camp et du général en chef comme chrétiens, et on ne les inquiète point. Leur bonne conduite et le courage qu'ils ont montré en mainte occasion leur ont gagné l'estime et l'affection de tous leurs compagnons d'armes. Il y a, du reste, près de trois ans qu'ils sont sous la bannière de Hiam-ta-jen. Voici quelques traits qui peuvent donner une idée de la trempe de caractère de l'officier Lo.

« Dans un voyage qu'il fit à Nankin en 1841, il avait lié connaissance avec des chrétiens qui demeurent dans la ville, mais il ignorait qu'il y en eût dans la banlieue, tout près de lui, et ne l'apprit que beaucoup plus tard. Vers le mois d'août dernier, pensant que les chrétiens de la ville pouvaient y être retenus prisonniers, il résolut de leur procurer le moyen de fuir. Déguisé en Kuam-si-jen, il entre dans Nankin, court à l'ancienne chapelle et la trouve vide. Il fait, pendant trois jours, d'inutiles recherches; puis, en désespoir de cause, il sauve plusieurs païennes, que des familles voisines du camp lui avaient

recommandées, et revient à sa tente sans accident. Deux autres fois, à l'aide du même déguisement, il est venu se promener sous les remparts et aux portes de Nankin, toujours dans le but de sauver nos chrétiennes, et deux fois encore il ne put sauver que des païennes. Sa dernière expédition fut des plus périlleuses. Il emmenait une femme et ses trois filles, personnes d'un rang distingué, quand une douzaine de vrais Kuam-si-jen, soupçonnant quelque chose, fondent sur lui, et du premier choc étendent roide mort un des quatre soldats dont il était accompagné. Figurez-vous, Madame, quelle position. D'un côté, de jeunes femmes, délicates, aux petits pieds, ne pouvant marcher vite, et qui de plus se meurent de crainte et d'effroi; de l'autre, des adversaires si supérieurs en nombre. Néanmoins, notre officier chrétien ne perd point la tête. Il saute à bas de son cheval, ordonne à ses gens d'en faire autant et fait monter les quatre femmes. Un des siens les conduit et hâte leur fuite, que lui avec ses deux autres compagnons se chargent de protéger. L'officier Lo se précipite sur le plus audacieux des Kuam-si-jen, et d'un coup de sabre l'étend à ses pieds. Ce trait hardi étourdit les autres, qui suspendent un instant leur poursuite. Notre chrétien et ses hommes en profitent

pour rejoindre les femmes chinoises, qu'il remit saines et sauves entre les mains de leurs parents. Prenant ensuite quelques renforts, il revient aussitôt sur ses pas chercher le corps de celui des siens qu'il a perdu, et lui donne une honorable sépulture. Qu'en dites-vous, Madame? Pour un Chinois, ce n'est pas si mal; je crois même qu'autrefois un chevalier français eût été fier d'un tel fait d'armes.

« Hier, j'ai gravi la montagne au pied de laquelle est situé Hrouen-lin-tchen. L'aspect qu'elle présente au loin lui a fait donner le nom de montagne carrée. Arrivé au sommet, par un sentier passablement escarpé, on jouit d'un coup d'œil remarquable. Sous vos yeux, au nord, Nankin déploie l'immense étendue de son enceinte avec ses murailles, ses portes, ses tours, ses collines, ses canaux. La fameuse tour à neuf étages, située en dehors de la porte du midi, se laisse apercevoir de sa base à sa cime dorée. Tout à côté, sur une petite colline, sont les tombeaux de nos anciens missionnaires, jusqu'ici respectés. Un peu plus loin, sur une colline au sud-ouest de la ville, se déploient les tentes rougeâtres d'un avant-poste de Kuam-si-jen ; et au sud-est, au pied d'une montagne, les tentes blanches du camp impérial. Par-dessus les remparts et au delà de la ville, je distinguais Hia-kouan, où

avait mouillé le *Cassini*. Plus loin encore, deux tours bâties sur des hauteurs bornaient l'horizon. Sur la gauche, des collines plus ou moins découpées laissaient apparaître par intervalle les belles eaux du Kiang ; et sur la droite on voyait se dessiner très-bien, dans l'intérieur de Nankin, la partie des remparts qui fait de la cité tartare comme une ville à part. De la porte du nord à celle du midi, il y a une heure et demie de marche, et on compte la même distance de l'est à l'ouest. En deçà de la ville, et à près de deux lieues de ses murailles, on aperçoit encore la troisième enceinte, formée d'un simple fossé avec un revêtement en terre, et ornée, de distance en distance, de grandes portes en briques, semblables à de petits arcs de triomphe. On en compte dix-huit dans tout le pourtour. Cette troisième enceinte n'a jamais été une ville, du moins que je sache. L'empereur, qui avait eu le dessein d'y faire élever des constructions, dut y renoncer lorsqu'il résolut de fixer sa résidence à Pékin. Actuellement, c'est une campagne bien cultivée, au moins dans la partie que j'avais sous les yeux, et qui était couverte de moissons en pleine maturité. Le printemps avait revêtu les collines et les montagnes, d'ordinaire si nues en Chine, d'une verdure tendre et pleine de fraicheur. Tout ce tableau était sans doute

fait pour dilater le cœur; mais je ne ressentais rien de semblable, et chaque objet, au contraire, réveillait en moi les plus tristes pensées, les plus lugubres souvenirs. Ce camp impérial, que renfermait-il? Un chef fumeur d'opium, habile à transformer ses échecs en victoires officielles; des officiers fumant aussi l'opium, et détournant adroitement à leur profit la solde fournie à l'armée par le trésor de l'État; des soldats dont six ou sept sur dix fument l'opium, dont toute la bravoure consiste à piller un peuple sans défense et qu'ils ont mission de protéger, à incendier les maisons pour voiler leurs rapines, à enlever aux femmes ce qui leur est plus précieux que la vie, et cela souvent au grand jour, devant de nombreux témoins de leur incroyable lubricité.

« Il est de toute vérité que Hiam-ta-jen, depuis son arrivée sous les murs de Nankin, n'a encore rien fait qui puisse indiquer une sérieuse intention de s'en emparer. Tout se réduit à quelques simulacres d'attaque sur quelques points sans importance, ou à repousser l'ennemi quand il se voit serré de trop près dans ses retranchements. Hier, pour la première fois, j'ai entendu la canonnade. Elle a été assez vive pendant quelques instants.

« Et les Kuam-si-jen valent-ils mieux? Ils ont

certes assumé sur eux une terrible responsabilité. Sous leurs pas le sang a coulé, quelquefois à grands flots; et le sang tache toujours. Mais pour les juger définitivement, l'heure, ce me semble, n'est pas encore venue. Du reste, Madame, le passé de tous les siècles paraît nous indiquer suffisamment la place que la postérité leur réserve dans ses annales. S'ils triomphent, honneur et gloire à ces valeureux champions de la liberté, qui ont délivré le pays de l'invasion étrangère, relevé le drapeau national et rendu la Chine aux Chinois. S'ils sont vaincus, leur nom, accolé à ceux des barbares et des brigands de tous les âges, sera jeté aux gémonies de l'histoire. La dynastie Tai-tsing elle-même n'en est-elle pas une preuve? N'a-t-elle pas pour s'établir en Chine versé dix fois plus de sang et amoncelé dix fois plus de ruines que ne l'ont fait jusqu'ici les Kuam-si-jen? Nombre de chrétiens et plusieurs missionnaires périrent alors victimes de cette guerre. Mais Chun-tchi fut vainqueur, et son nom serait plus célèbre encore, si celui de son fils Kang-hi l'était moins.

« Et Nankin! quelle capitale a jamais donné un plus grand et plus fréquent exemple des vicissitudes des choses humaines? Tantôt, chérie de ses princes, elle les voit fixer leur séjour dans son sein, se plaire à l'embellir; et la voilà devenue reine du plus grand

empire du monde. Tantôt, favorite délaissée, elle voit ses enfants, à l'exemple du maître, s'éloigner et chercher un abri loin de ses murs. L'herbe envahit ses rues; ses palais, comme ses simples habitations, tombent en ruines, elle perd jusqu'à son nom. Mais une insurrection sérieuse vient-elle à éclater, c'est sur Nankin qu'elle jette son dévolu, pour en faire son centre d'opérations, sa place d'armes; et cette ville infortunée ne reprend son importance qu'au prix d'un ruisseau de sang. Mais revenons à nos Kuam-si-jen.

« Le fait de la pluralité des femmes, que se permettent le Roi céleste et le roi de l'Est, à l'exemple, dit-on, des rois de l'Ancien Testament, me paraît maintenant certain. On dit qu'ils en ont chacun quelques dizaines. Un incendie qui eut lieu l'année dernière dans les appartements des femmes du Roi céleste, permit à une de leurs suivantes de s'échapper; on crut qu'elle avait péri dans les flammes, et c'est par elle qu'on a su ces détails. D'un autre côté, la femme Kuam-si-jen qui voulait emmener une de nos chrétiennes en qualité de nourrice, lui déclarait positivement que c'était pour allaiter un des enfants nouveau-nés du roi de l'Est. Du reste, on voit assez souvent, dans les rues, un groupe de jeunes personnes très-richement habillées, que l'on dit être ses femmes. Elles sont à

cheval, et une de leurs suivantes tient la bride. Elles se rendent ainsi, dit-on, à la demeure du Roi céleste pour y faire leur prière au Père céleste. Si les Kuam-si-jen ont n'importe quelle tendance vers le christianisme, cet article de la pluralité des femmes sera toujours un sérieux obstacle.

« Le régime intérieur de la ville est toujours à peu près le même, seulement il y a beaucoup moins d'habitants; près de la moitié des femmes ont déjà pu s'échapper. Il y a toujours séparation complète entre les deux sexes. Les anciens Kuam-si-jen peuvent de temps en temps venir voir leurs femmes et leurs enfants, durant le jour seulement, sans passer la nuit en famille. Quant aux *nouveaux frères*, — comme ils appellent les habitants de Nankin, — ils leur permettent seulement d'échanger quelques mots à travers la grille de la porte ou de la fenêtre, en vue de tout le monde.

« La question qui nous tient le plus à cœur, celle de la religion, semble n'avoir pas fait un pas depuis notre voyage. Toutes les idées sont à la guerre. J'ai retrouvé, parmi mes chrétiens, les différentes versions que nous avions rapportées de Nankin, sur l'origine de la guerre, de la religion, etc., etc. Ils n'ont jamais entendu dire que les Européens, en

particulier les Anglais et Américains protestants, aient provoqué le mouvement. Que nous réserve donc l'avenir ? Dieu seul le sait. Combien il serait important que les puissances européennes, au moment du triomphe de l'un des deux partis, pussent faire intervenir le poids de leur autorité pour obtenir une liberté de conscience pleine et entière.

« Les chefs des Kuam-si-jen cherchent toujours à couvrir leurs opérations d'un voile impénétrable ; ils cachent même le nom de ceux qui les dirigent, et vont jusqu'à les donner pour morts, sans oublier de leur faire faire de magnifiques funérailles. On les croit quelquefois dans telle province, et un coup d'éclat vient à l'improviste vous apprendre qu'ils sont dans telle autre, à la tête des affaires : ce qui ouvre un vaste champ aux conjectures. Les uns pensent que Houng-sieou-tsuien n'existe point ; qu'il n'est autre que Hiang-tsio-tsing, roi de l'Est, et que le Roi céleste est tout simplement le *Père céleste*. De fait, Hiang-tsio-tsing agit en tout comme souverain, et personne n'a jamais vu le Roi céleste. Voici en outre ce que m'a raconté l'officier Lo.

« Dans le Hou-kuam, pendant que l'armée impériale côtoyait l'armée des Kuam-si-jen, on tendit à ceux-ci, dans un défilé, une embuscade dont Lo

faisait partie. De là, il vit passer, mais hors d'atteinte, une superbe chaise portée par vingt-quatre hommes, et immédiatement après une autre à seize porteurs. Un des rois secondaires tomba dans le piége et fut décapité. L'officier Lo prit un Kuam-si-jen dont la livrée faisait connaître qu'il était au service de celui qui occupait la première chaise. Voyant l'épée de l'officier prête à lui fendre la tête, celui-ci demanda grâce. Lo lui demande à son tour quelles sont les deux chaises qui viennent de passer. Le Kuam-si-jen répond que ce sont celles du Roi céleste et du roi de l'Est ; que la première, à triple compartiment, ne renferme point un homme, mais bien une statue en bois, de la hauteur de trois à quatre pieds, représentant le Père céleste les mains jointes et dans l'attitude de la contemplation. Il ajoute que c'est lui-même qui a fait cette statue, d'après l'ordre et le modèle que lui en avait donné le roi de l'Est, et qu'il lui avait été défendu, sous peine de la vie, d'en jamais parler. Conduit prisonnier devant Hiam-ta-jen, et revenu de sa frayeur, il ne voulut jamais répéter ce qu'il venait de dire, et se laissa égorger avec un sang-froid sans pareil.

« Lo me racontait encore qu'au camp impérial sous Nankin se trouve un officier général nommé Tcham-

ki-siam, natif du Kuam-si, qui, après avoir été un des principaux chefs de l'insurrection, est passé au service des impériaux. D'après ce Kuam-si-jen, avec lequel Lo a eu plusieurs entrétiens, la révolution aurait eu l'origine la plus vulgaire. D'abord on se serait contenté d'adorer le Père céleste, mais sans cérémonial particulier, sans prières prescrites; puis, l'invasion du Hou-kuàm ayant fait découvrir des livres de religion, alors seulement aurait été inauguré le nouveau rite. Il ajoutait qu'il connaissait bien Hiang-tsio-tsing, le roi de l'Est, mais point Houng-sieou-tsuien, dit le Roi céleste; et que Tai-ping n'était qu'un nom de guerre, qui avait remplacé Tien-té, autre nom de guerre. »

« Yang-tcheou-fou, 10 juin.

« Voici, Madame, la dernière course que je me permettrai encore de vous faire faire en Chine. C'est la dernière chrétienté qui ait souffert de la guerre actuelle, et la seule qui reste à visiter. Le canal impérial eût pu, de Tan-iam, me conduire directement à Yang-tcheou; mais, afin d'éviter des désagréments faciles à prévoir pour un étranger qui traverse un camp en temps de guerre, je fis, par terre, un assez long détour pour aller passer le

Kiang au-dessous de la flotte impériale. En remontant sur l'autre rive, nous nous dirigeâmes vers le nord-ouest. Ces campagnes ont été affligées par les inondations, surtout en 1849. Le Kiang, enflé par les pluies, rompit ses digues sur une étendue de plusieurs lieues, et changea de fertiles terres en marais qu'on voit encore aujourd'hui. Nous fûmes bientôt assez près de Tchen-kiang-fou pour distinguer très-bien les îles d'Or et d'Argent, que nous avons tant admirées lors du voyage du *Cassini*. A la nuit, nous arrivâmes sans encombre dans une famille qui nous attendait à la campagne, à une lieue de Yang-tcheou. Nous crûmes plus sûr de ne pas nous rassembler dans la ville, de peur d'éveiller des susceptibilités à peine calmées. Dieu bénit notre réserve; les chrétiens, favorisés par une semaine de beau temps, s'empressaient de profiter de la présence du prêtre, dont ils avaient été si longtemps privés. La joie de me trouver avec ces braves gens fut bien un peu tempérée, lorsque j'en vis trente-trois des plus exemplaires manquer à l'appel. Le Seigneur les avait appelés à lui pendant le siége de la ville. Voici, en abrégé, ce qui s'est passé.

« Après la prise de Nankin et de Tchen-kiang, les Kuam-si-jen, au nombre de quelques milliers,

se présentèrent, vers les premiers jours d'avril, devant Yang-tcheou, et y entrèrent sans la moindre difficulté. Toutes les autorités civiles et militaires, et les soldats à leur exemple, avaient déjà pris la fuite depuis quelques jours. Le commandant en chef des insurgés réunit plusieurs fois le peuple, et lui prêcha un beau sermon sur la fraternité et sur les bénédictions dont le Père céleste comblait les Kuam-si-jen et ceux qui embrassaient leur cause. Et comme dans le principe la conduite des nouveaux-venus était conforme à leurs paroles, la grande majorité des habitants ne pensa point à émigrer, ce qui leur était facile alors. Mais voici venir les impériaux. L'état de siége est déclaré, les portes sont fermées, l'acte de soumission au nouveau régime et au nouveau culte est exigé, les sexes sont séparés, l'or et l'argent portés au trésor public, etc... Plusieurs barques chargées de femmes et d'enfants sont dirigées sur Nankin. En passant près de Tchen-kiang, sept d'entre elles furent coulées à fond par le canon des barques impériales, et tous ceux qui les montaient périrent dans les eaux. Nos chrétiennes avaient déjà été désignées pour partir; un jour de pluie fit surseoir à l'exécution, et le lendemain la présence des impériaux avait rendu le passage impossible. Ce n'est

pas là le seul bienfait qui témoigne du soin spécial que la Providence voulut bien prendre de ces chrétiens. Quand on vint exiger d'eux l'adhésion au nouveau culte, un refus net et catégorique ne souleva contre eux aucune menace sérieuse, et depuis on les laissa tranquilles. Bien plus, on confia à plusieurs d'entre eux de petits postes de confiance, et une vierge, l'élite de la chrétienté, fut mise à la tête d'une chambrée où la majeure partie de nos chrétiennes put se réunir sous elle. Là, elles faisaient en toute liberté tous leurs exercices de piété, puis travaillaient à des ouvrages d'aiguille, commandés par les Kuam-si-jen. Des enfants de douze à treize ans venaient tous les jours, d'assez bon matin, leur apporter leur tâche; et comme on était surtout content de la vierge, on lui donnait une plus forte ration de riz, ce qui lui permit de venir au secours de celles qui souffraient le plus : en sorte qu'aucune d'elles n'est précisément morte de faim. Le petit nombre des Kuam-si-jen les empêchait d'exiger rigoureusement l'exécution des nouvelles observances. Beaucoup de familles, en murant leurs portes extérieures, faisaient croire à l'évacuation de leurs maisons. Une famille chrétienne est restée ainsi cinq mois, comme ensevelie dans sa demeure, n'osant

faire le moindre bruit pendant le jour, ni même cuire son riz. Le manque de vivres força enfin ces infortunés à sortir de leur tombeau, ce qui, trahissant leur désobéissance, aurait pu leur attirer une sévère correction et même la mort; mais, grâces à Dieu, il n'en fut rien. Un seul chrétien, natif du Kiang-si, ayant commis quelques imprudences, fut pris pour un espion et mis à mort. Ces exécutions étaient d'ordinaire confiées à des jeunes gens que les Kuam-si-jen avaient pris à leur service, et qui s'étaient grandement affectionnés à leurs personnes, à leur cause et à leur doctrine. Un d'eux, âgé seulement de treize à quatorze ans, surpris un jour par des ennemis qui se disposaient à lui trancher la tête, leur demanda un instant de répit pour prier le Père céleste et faire son acte de contrition; après quoi, il présenta hardiment la tête au glaive, qui la fit tomber à l'instant.

« En général, les Kuam-si-jen, à Yang-tcheou, se sont montrés humains. Un seul, brigand de son métier, a commis nombre de meurtres; il a tué, entre autres, plusieurs femmes dont il a mangé les cœurs. Le général en chef fit battre de verges cet officier sanguinaire, qui depuis n'osa plus faire tomber les têtes. Mais le Ciel sans doute trouva ce châtiment trop

doux : un charbon que ce monstre avait à la figure le conduisit en quelques heures au tombeau.

« Et cependant, quel affreux spectacle présentait alors Yang-tcheou ! La mauvaise nourriture, l'espace trop étroit pour une si grande multitude, l'air vicié, l'eau corrompue, l'humidité, plus encore la tristesse et l'abattement général, suscitèrent, principalement dans la classe aisée, de nombreuses maladies qui, à raison des cadavres qu'on ne pouvait inhumer, dégénérèrent bientôt en une épidémie pestilentielle, dont les ravages égalent tout ce que l'histoire raconte de plus terrible en ce genre. L'ange exterminateur, planant sur cette cité naguère si riche et si voluptueuse, frappait à coups redoublés, sans jamais remettre l'épée dans le fourreau. Comment oserai-je, Madame, vous conduire au milieu de ces monceaux de morts dont les registres officiels portent le nombre à plus de cent mille ? le long de ces canaux, remplis jusqu'à hauteur d'homme de chair humaine en putréfaction ? dans ces rues, où les larmes sont interdites, quoiqu'en face de maisons abandonnées devenues de vrais charniers ? dans ces quartiers où vous ne rencontrez que des cadavres ambulants ? J'aime mieux arrêter vos regards sur nos chrétiens qui, aidés par leurs frères, mouraient de la mort des justes, courbant la tête avec

résignation sous la main de Dieu, tandis qu'autour d'eux la crainte avait glacé tous les cœurs, et que les infidèles mouraient dans l'abandon et le désespoir.

« Si une pareille calamité venait à frapper une de nos villes d'Europe, elle porterait le deuil dans tous les cœurs et éveillerait au loin les plus sympathiques regrets. C'est qu'une société d'origine chrétienne s'identifie toujours plus ou moins avec le principe qui la constitue ; et qu'est-ce que le christianisme, sinon l'amour, la charité, la vraie fraternité ? Ici, au contraire, tout s'inspire d'un paganisme froid et mort comme les dieux qu'il adore. Si la société qui vit dans cet élément est brillante et polie au dehors, elle ressemble toujours à ces cailloux du torrent que le frottement rend aussi polis, mais sans leur enlever leur dureté native. Aussi, comment a-t-on compati aux malheurs de Yang-tcheou ? Les autorités ont fait enterrer les morts en les gratifiant chacun d'une natte en guise de cercueil. Et les soldats, qu'ont-ils fait en rentrant dans Yang-tcheou ? D'abord ce n'est point leur courage, mais bien la famine et la peste qui leur en ont ouvert les portes. Les Kuam-si-jen, se voyant dans l'impossibilité de tenir plus longtemps, firent savoir leur détresse à leurs frères de Nankin. La nombreuse flotte que nous rencontrâmes au delà de Tchen-kiang-fou,

vous vous le rappelez sans doute, Madame, leur apportait les renforts désirés. Après plusieurs attaques infructueuses, ceux-ci finirent par forcer les retranchements des impériaux. Ceux de la ville assiégée firent une sortie vigoureuse, rejoignirent les troupes venues à leur secours, et s'en allèrent avec elles, persuadés que rentrer dans Yang-tcheou c'était courir à une mort certaine sans résultat pour leur cause. Cette conduite fut désapprouvée par le roi de l'Est, qui ne voulut point permettre à la garnison sortie de Yang-tcheou d'entrer dans sa capitale. Elle dut camper sous les murs de Nankin, et n'obtint son pardon qu'en prenant une part active à la prise de Lou-tcheou-fou et de Fong-yang-fou, dans le Ngan-hoei. Les impériaux s'étant donc bien assurés, pendant quelques jours, que les Kuam-si-jen avaient réellement abandonné la place, voulurent en reprendre possession, et ils le firent de manière à faire regretter aux habitants leurs anciens maîtres. A peine entrée dans la ville, cette milice inqualifiable livre le plus beau quartier — un tiers de la ville — aux flammes, pille, tue, viole, au dedans, au dehors, au point que les campagnes se sont soulevées, et qu'il y a eu, de par l'autorité, permission générale de courir sus aux soldats impériaux comme à des bêtes féroces.

« Tout cela, on le conçoit, est peu propre à ramener les cœurs au parti impérial. Que n'a-t-il su profiter des fautes des insurgés? Ceux-ci, par des mesures bien inutiles à leur cause, se sont aussi aliéné, de ce côté de Nankin, l'esprit des populations, qui ne leur étaient pas hostiles dans le principe, et qui maintenant les redoutent. Je veux parler surtout de cette séparation violente des sexes, qui brise les liens les plus sacrés de la famille; puis des enrôlements forcés. Pourquoi aussi faire main basse sur les richesses des particuliers, quand les villes étaient toutes disposées à s'imposer elles-mêmes et sans en attendre l'ordre, comme l'ont fait Sou-tcheou et plus de trente villes à son exemple? Si on en croyait les rumeurs publiques, les Kuam-si-jen, loin de faire des progrès dans le nord, auraient été refoulés vers le midi, ce qui ferait tomber un peu le prestige que des succès rapides et inouïs avaient attaché à leur nom. Mais, si les Tartares sont vainqueurs dans le nord, pourquoi ne viennent-ils pas au secours de l'armée du midi? C'est là une question à laquelle je n'ai jamais entendu faire une bonne réponse.

« De tout ceci il résulte qu'on ne sait trop à quoi s'en tenir sur la position réelle des deux partis. Je viens d'apprendre que les Américains ont voulu, eux

aussi, faire un voyage à Nankin. Peut-être les renseignements qu'ils en rapporteront jetteront-ils un peu de jour sur l'état des affaires; j'en doute cependant. Quoi qu'il en soit, M. Édan ne manquera pas de porter à la connaissance de M. le ministre ce qu'il saura des résultats de cette expédition, comme de tout ce qui concerne les affaires de Chang-hai. Pour moi, quand je ne considère que les méfaits d'un parti, par exemple les désordres, les malheurs, fruits de la guerre civile, je me sens porté à en maudire les auteurs; puis, quand je jette les yeux de l'autre côté, à la vue de tant de lâcheté jointe à tant d'orgueil, de tant de dépravation et du mépris absolu de tout ordre moral, il me semble que Dieu se doit à lui-même d'y mettre bientôt un terme, sous peine de laisser manquer de sanction les lois qui régissent le monde, et sont le lien nécessaire de toute société humaine.

« Mais en voilà bien assez sur ce sujet, et il est temps de terminer cette interminable lettre, qui réclame votre indulgence sous bien des rapports.

« Veuillez agréer l'expression du profond respect, etc.

« Stanislas Clavelin, S. J. »

Lettre du P. Lemaître à un de ses confrères en France.

« Chang hai, 10 juillet 1854.

« Mon révérend père.

« La guerre continue tout autour de nous, et Dieu continue de nous garder de tout mal. La ville de Chang-hai est au pouvoir d'une bande de brigands, depuis dix mois. Les troupes impériales, composées en grande partie de brigands, font une espèce de siége qui n'aboutit à rien. On s'envoie bien de temps en temps des balles et des boulets ; mais le tout est si mal dirigé qu'il n'y a aucun résultat sérieux. Le peuple seul souffre de cette guerre, mais il souffre au delà de tout ce qu'on peut dire. Si les Européens ne mettent pas bientôt l'ordre dans le pays, leurs vies et leurs propriétés ne seront plus en sûreté, et la ville de Chang-hai est perdue. Pour nous personnellement, nous avons été préservés de tels dangers, que nous osons à peine craindre pour les dangers à venir. La guerre a commencé à Chang-hai tout près de nous; des postes d'insurgés avaient été établis à notre porte. Lorsque les troupes impériales arrivèrent, leur première

décharge d'artillerie fut dirigée sur notre quartier. A plusieurs reprises les barques de guerre tirèrent devant nous à toute volée, et envoyèrent leurs boulets sur la ville; et les assiégés leur répondaient en tirant par-dessus l'église. Deux fois les assiégés ont poursuivi les impériaux jusqu'à notre porte, et ont tué un mandarin sous mes yeux; un autre jour, ils entrèrent en armes dans les corridors de la maison; et cependant les barques ancrées vis-à-vis de notre demeure tiraient avec leurs deux à trois cents canons de manière à tout renverser, les boulets sifflaient de tous côtés, et l'on ne savait où se mettre pour être en sûreté. J'avais fait cacher les Chinois, chrétiens et païens, dans l'église, derrière les murs les plus épais. Monseigneur priait devant le saint sacrement avec les séminaristes. Pour moi, j'allais de côté et d'autre, pour maintenir un peu l'ordre chez nous, et empêcher les combattants de pénétrer dans l'église.

« Un jour les rebelles voulurent s'y précipiter pour éviter les boulets des barques; quatre matelots français, qui étaient en convalescence, se tenaient là en armes, et présentèrent la baïonnette. Les rebelles firent un pas en arrière; mais ils allaient peut-être revenir en masse, lorsque je leur criai : « N'ayez pas « peur, nous ne tirerons pas contre vous. Mais n'entrez

« pas ; il n'y a point d'impériaux ici : notre église est un « terrain neutre. » Le chef répondit : « C'est vrai ; » et tous, en passant devant la porte, nous firent le grand salut militaire, en baissant le bouclier et mettant en terre la pointe de leur sabre.

« Dans ces circonstances difficiles, il s'est presque toujours trouvé quelqu'un des nôtres, le P. Nicolas Massa, le frère Adinolfi, ou le frère Saguez, qui n'ont pas reculé devant le danger quand il y avait raison de l'affronter. En ville, nos pauvres chrétiens étaient enfermés avec les rebelles, et l'on ne savait comment les faire sortir ou les secourir. Plusieurs fois j'essayai d'entrer pour les visiter ; mais je fus toujours repoussé. Deux des catéchistes de Monseigneur furent pris par les rebelles, emmenés en ville et mis à la torture. Nous ne le sûmes que le lendemain au soir ; on allait les mettre à mort pendant la nuit. Je courus à la porte de la ville, et redemandai impérieusement nos deux hommes. Je fus d'abord fort mal reçu et même menacé ; mais je criai plus haut que les loups, et ils me rendirent leur proie. Quelques jours après, le ministre de France demanda une réparation, et les chefs firent ce qui était exigé. Alors je pus entrer en ville et visiter nos chrétiens et les consoler : je fis même sortir trois membres de la principale famille, sous prétexte qu'ayant

été molestés, ils ne pouvaient plus être en sûreté dans la ville.

« De nouvelles difficultés me fermèrent encore de nouveau la porte de la cité : je fus trois mois sans y pénétrer. Enfin je pus rentrer à l'occasion d'un malheur qui arriva. Un des chefs s'avisa de piller notre principale chapelle, avec la maison voisine qui appartient à notre plus riche chrétien. Trois chrétiens furent arrêtés par ce chef et mis à la torture. Aussitôt j'entrai en ville, avec la carte de notre brave consul, et j'allai me plaindre amèrement au premier chef. Celui-ci me promit satisfaction; mais celui qui avait fait le coup me menaça de me faire arrêter. Cette fois encore, je recommandai mon âme à Dieu, et, bien que je me crusse perdu au milieu de ces brigands, je fis bonne contenance et parlai avec un sang-froid qui les déconcerta. J'obtins ce que je désirais le plus, la permission de faire sortir de la ville tout ce que j'y trouverais de chrétiens.

« Nous n'avions plus de chrétiens en ville, sinon quelques vieilles femmes qui m'avaient demandé à y rester au péril de leur vie, pour prêcher les païens et baptiser ceux qui seraient en danger de mort. Je savais que la charité de ces femmes opérait des merveilles; mais comment aller les voir? Or voici qu'un

des chefs les plus influents fait semblant de vouloir être chrétien, je ne sais pour quelle raison, avec trois mille hommes qui sont sous ses ordres, et me fait prier d'aller le voir et l'instruire. Je passai deux fois chez lui, et après quelques paroles de politesse, j'allai voir nos chrétiennes. Elles avaient déjà baptisé trois moribonds et préparé une quarantaine de catéchumènes. Je me hasardai à passer la nuit en ville pour baptiser ceux qui étaient prêts, et confesser une dizaine de chrétiens qui n'avaient pu se trouver précédemment avec les autres pour sortir de la ville. Le lendemain, après avoir fini mon travail, je voulus sortir; mais les portes étaient fermées et les murs gardés, parce que le chef qui m'avait appelé pour l'instruire venait de se sauver avec une bande des siens, et que les autres chefs craignaient une trahison. Les gardiens de la porte me montraient un ordre du premier chef, de ne laisser passer personne; mais je leur prouvai que cet ordre ne me regardait pas et que je voulais m'en aller. Ils m'ouvrirent donc la porte et je sortis. J'espère que quand il y aura quelque âme à sauver, le bon Dieu m'ouvrira encore ce repaire de brigands.

« J'ai cependant toujours des nouvelles de nos prêcheuses et de leur petit troupeau, qui augmente. Vous voyez que le bon Maître nous garde et nous

protége. Depuis dix mois, nous circulons tous les jours au milieu des camps et sous les batteries, selon les exigences de notre ministère; les boulets passent sur nos barques, ils viennent nous visiter jusque dans notre maison, brisent les vitres et les tuiles, et cependant ils n'ont pas encore touché un cheveu de notre tête.

« Les soldats impériaux pillent, incendient, massacrent de tous côtés, et cependant tous nos établissements sont encore debout, et en pleine prospérité. *Digitus Dei est hic.*

« Je me recommande à vos prières et saints sacrifices.

« M. LEMAITRE, S. J. »

Extrait d'une lettre du R. P. Fournier, visiteur des missionnaires de la compagnie de Jésus en Chine, à un de ses confrères en France.

« Zi-ka-wei, 26 décembre 1854.

« Vous aurez appris peut-être que le bruit du canon français se fait entendre ici sur le Wam-pou, comme sur la mer Noire et la mer Baltique. Depuis le 9 de ce mois, le contre-amiral Laguerre, qui

commande la petite flotte de l'Indo-Chine, est en guerre ouverte avec les insurgés de la ville de Chang-hai. Ce brave amiral est arrivé ici dans les derniers jours du mois d'août sur la *Jeanne-d'Arc*, frégate de troisième classe. Le pilote américain qui devait la conduire au port l'a fait échouer sur un banc de sable, à quelques lieues de Chang-hai. Ce n'est qu'au bout de huit jours que la frégate a pu être dégagée, après de fortes avaries qui l'ont fait mettre en chantier pour six semaines. Elle n'a été remise à flot que le 7 novembre. L'amiral, depuis quatre mois, a eu le temps de voir tout ce qui se passe à Chang-hai. Les Européens établis à Chang-hai n'ont point voulu s'éloigner de la ville révoltée quand les impériaux sont arrivés pour en faire le siége. Ils déclarèrent qu'ils garderaient la neutralité, mais se défendraient contre quiconque les attaquerait. Tel fut le principe adopté dès le commencement. Après quelques mois de tranquillité, des soldats impériaux, qui ne reconnaissaient ni chef ni discipline, tirèrent sur quelques alliés. Aussitôt les camps impériaux furent attaqués et brûlés, et l'on décida que les Anglais garderaient le nord, les Américains le centre, et les Français, quand il viendrait des navires, le sud de la concession contre le brigandage des rebelles. En tout cas, les trois pouvoirs devaient agir de concert, et si les

représentants d'une nation étaient attaqués, tous devaient les secourir. Cependant on savait que bien des particuliers favorisaient les rebelles, leur procuraient des provisions et recevaient en échange les dépouilles du pauvre peuple. Cet ignoble commerce a duré depuis plus d'un an. M. l'amiral trouva que le quartier qu'il devait garder était devenu un marché où se vendaient les habits, les meubles et toute espèce d'objets volés en ville. Il commença par défendre aux brigands de venir en armes sur la concession, puis il chassa tous ces marchands d'objets publiquement volés. Pour mettre son quartier encore plus à couvert, il fit construire un mur de douze pieds de haut, et les rebelles furent entièrement exclus. Ceux-ci cependant commencèrent une batterie qui n'aurait pu être attaquée par les impériaux sans que les balles et les boulets allassent droit aux maisons de notre commerce. L'amiral, voyant pour tous les Européens un vrai danger du côté qui lui avait été confié, fit écrire aux chefs de la ville qu'il ne pouvait permettre de continuer la batterie, et que le lendemain il la ferait détruire. Deux cents ouvriers chinois, protégés par une quarantaine de Français, eurent bientôt renversé ce qu'avaient fait les gens de la ville. Mais au moment où les choses allaient au mieux, des coups de canon et de fusil partent de

la muraille, et tous les ouvriers se sauvent. Plusieurs centaines de rebelles, encouragés par ce demi-succès, sont déjà hors de la ville et se précipitent sur les Français. Ils sont parfaitement reçus par des décharges de mousqueterie et par trois coups de canon à mitraille. Il n'en fallut pas davantage pour balayer le terrain, mais les Français avaient par malheur un homme mortellement blessé.

« Aussitôt l'amiral a déclaré qu'il aurait raison de cette attaque. Il a fait chauffer le *Colbert*, qui s'est avancé pour lancer quelques boulets sur la ville. En même temps les obusiers ont fait leur partie et mis le feu à une pagode. Le 11 décembre au matin, la frégate est allée se placer à côté du *Colbert* devant la ville, et sommation a été faite aux insurgés de se rendre. Ceux-ci n'ayant répondu que par des lettres mensongères et injurieuses, l'amiral tenta un coup hardi, peut-être téméraire, mais qui a parfaitement réussi.

« Le 13, au matin, une heure avant l'aurore, une compagnie de cent cinquante hommes de débarquement est partie sans bruit, se dirigeant vers la batterie des insurgés, placée sur la rive du fleuve. Les embarcations avançaient lentement, sans rames ni voiles, traînées par le courant. Plus nos soldats

approchaient de la batterie, plus ils craignaient d'être aperçus ou entendus, surtout lorsque par intervalles le veilleur des rebelles cessait de battre le *tam-tam*. Enfin, ils sont parvenus à se glisser doucement jusque sous les vingt-cinq canons, qui étaient tous chargés à mitraille. Aussitôt ils se sont précipités dans la batterie, se glissant par les embrasures ou grimpant pardessus les sacs de terre; ils ont tué tout ce qu'ils ont trouvé, encloué les canons, et mis le feu à une maison voisine de la batterie. Pendant que le serrurier enclouait les pièces, un insurgé se précipite sur lui le sabre levé: le serrurier ne se déconcerte pas. Avec son marteau, il casse la tête à son ennemi et continue à enfoncer son clou. Cependant les insurgés, avertis, accouraient pour défendre leur batterie, et tiraient sur les marins. Ceux-ci ont tourné contre eux deux canons non encore encloués, et cette mitraille, mêlée aux coups de mousqueterie, a bientôt balayé la rue. La compagnie, ayant heureusement fini son expédition, s'est rembarquée, emportant les drapeaux pris à l'ennemi, et est revenue à bord en criant : Vive l'amiral! etc. Un seul de nos soldats a reçu une blessure sur le cœur, mais sans aucun danger pour sa vie. Quand le jour fut venu, un rouge voulut planter fièrement un drapeau sur l'infortunée batterie ; le

Colbert lui envoya un boulet qui emporta l'homme et le drapeau.

« Après ce coup de main, les rebelles furent un peu déconcertés; ils ne s'attendaient pas à un pareil échec. La veille même, un des chefs ayant été averti que les Français pourraient bien surprendre la batterie: « Pour cela, dit-il, je ne crains rien; j'ai trois « cents de mes meilleurs soldats chargés de la défen- « dre. » Nouvelle sommation leur a été faite de sortir de la ville; mais les chefs, à qui le Fou-tai ne peut faire grâce de la vie, sont déterminés à se défendre jusqu'à la mort. L'amiral pourrait bien les forcer à sortir, en incendiant la ville. Mais détruire cette malheureuse cité pour la délivrer de ses ennemis, c'est un remède aussi violent que le mal. Prendre la place d'assaut, il le pourrait difficilement sans exposer le peu de monde qu'il a sous ses ordres, six cents hommes à peu près, dont trois cents peut-être devraient rester sur la *Jeanne-d'Arc* et le *Colbert*. Avant de faire quelque autre acte important d'hostilité, il attendra sans doute le renfort que doit lui apporter la *Sibylle*, frégate de première classe, et la *Constantine*, venant de la Nouvelle-Calédonie. En attendant, la frégate reste toujours devant la ville, et le *Colbert* est allé se placer près de Tom-ka-tou, lieu où est la

cathédrale, pour protéger au besoin la maison de Monseigneur et le séminaire. De plus il y a vingt-cinq soldats bien armés qui gardent cette maison. Pour nous, qui sommes à une lieue et demie du théâtre de la guerre, nous sommes à la garde de Dieu. Si cependant les rouges venaient à forcer le camp des impériaux qui environne la ville, leur chemin pour s'enfuir serait celui de Zi-ka-wei, et le moindre danger que nous aurions à craindre, ce serait l'incendie. Car que ne peut-on pas attendre de gens qui promettent, dit-on, cent piastres à quiconque leur apportera la tête d'un Français?

Les insurgés de la ville doivent être maintenant moins de trois mille, et les soldats impériaux qui font le siége depuis plus de quinze mois sont de quinze à vingt mille. Nuit et jour il y a des coups de canon de part et d'autre, qui ne font de mal à personne. De temps en temps, il y a des attaques générales qui ont pour résultat quelques morts et quelques blessés dans les deux partis, et rien de plus. Ainsi hier, tandis que nous chantions la messe de Noël, les impériaux ont fait sauter une mine qui a renversé un pan de muraille; ils se sont approchés de la brèche, au nombre de trois mille; puis, à la vue de quelques soldats européens ou vêtus à l'européenne qui étaient sur les

remparts, presque tous ont pris la fuite. Il n'en est resté que six cents pour soutenir le feu, mais personne n'a osé entrer par la brèche.

« P. Fournier, S. J. »

Extrait d'une lettre du P. Hélot.

« Zi-ka-wei, 1er janvier 1855.

« Nous prenons pied de plus en plus dans l'esprit de la population, non-seulement aux environs de Chang-hai, mais encore au loin. Les événements de Chang-hai, qu'il ne faut pas confondre avec ceux de Nankin ou des Kuam-si-jen, y ont beaucoup contribué en amenant autour de la ville et mettant en communication avec nous une foule de soldats ou gardes nationaux de toutes les provinces. Il faut, de plus, savoir que l'âme des brigands qui occupent et pillent la ville de Chang-hai depuis deux ans, ce sont les ministres américains. Aussi sont-ils haïs du peuple et surtout des familles riches autant qu'ils étaient estimés autrefois. Beaucoup de familles de Chang-hai promettent de se faire instruire sitôt que la chose sera possible par l'expulsion des rouges. On espère qu'elle ne tardera pas ; car ils ont eu la témérité de s'attaquer aux Français,

qui ont en ce moment ici deux navires. L'amiral Laguerre a immédiatement déclaré l'état de siége. Déjà deux fois il leur a donné un spécimen de ce que savent faire les Français. Une première fois il a fait enlever à la baïonnette, par cent hommes de débarquement, une batterie de vingt-sept gros canons. Il espérait que ce coup les déciderait à sortir de la ville. Ils n'en sont devenus que plus furieux et ont rétabli leur batterie, sans cependant oser tirer sur la frégate qui était en face. Avant-hier nous entendîmes tirer quelques coups de canon : on donnait encore une petite leçon aux rouges, en leur faisant sauter deux batteries d'une trentaine de gros canons européens. Il n'est toutefois pas probable qu'ils se rendent, et l'amiral, dont la sagesse et l'humanité sont au-dessus de tout éloge, ne voulant pas incendier la ville, attendra l'arrivée d'un nouveau bâtiment pour la prendre à la baïonnette.

« On ne saurait croire en France combien ces affaires ont relevé le nom français en Chine. Espérons que ces luttes auront bientôt un terme. Toutefois, dans les vues de la Providence, elles auront fait tomber les préjugés qui régnaient dans le peuple à notre sujet, et certainement pour lui nous ne serons plus des barbares, mais des sauveurs.

« Je ne vous dis rien des Kuam-si-jen de Nankin;

c'est une guerre de dynastie qui n'a aucun rapport avec les affaires de Chang-hai. Ils ont, dit-on, des revers dans le nord et des succès dans l'ouest. Du reste, ici, il en est à peine question. »

Extrait d'une lettre du P. Lemaître.

« Chang-hai, 21 janvier 1855.

« Notre position au milieu de la guerre est à peu près toujours la même. Nous sommes bien, il est vrai, un peu en danger ; mais Dieu nous a gardés jusqu'ici d'une manière si admirable que je n'ose plus rien craindre que nos fautes. Grâces à Dieu, la mission a pu rester à l'écart de toutes les affaires politiques. Cependant les mandarins semblent apprécier les services que nous rendons au peuple et à leurs soldats blessés. La conduite noble, loyale et hardie de nos Français a fait la plus heureuse impression. M. l'amiral Laguerre s'est trouvé engagé dans les hostilités contre les rebelles, pour défendre des maisons de commerce anglaises et américaines plutôt que françaises : nous n'avions point d'établissements à protéger de ce côté-là. Poussé à bout par les brigands, il a fait tirer plusieurs fois sur eux, et le 6 janvier, il a fait une attaque contre la ville. Ses deux cent cinquante hommes de débarquement

ont été en un instant maîtres de la muraille ; mais une foule de déserteurs européens avaient placé les rebelles en tirailleurs dans les maisons, et il fallait s'en tenir à une guerre de rue. Tous les marins et soldats de marine se conduisirent comme des héros et tuèrent plusieurs centaines de brigands, sans compter un plus grand nombre de blessés. Mais après quatre heures de combat, l'amiral, voyant que ses hommes s'exposaient trop, fit sonner la retraite. Depuis lors les rebelles ne sont plus si hardis. J'espère qu'ils se rendront si des étrangers ne les en détournent pas. Trois officiers et dix matelots avaient été blessés mortellement ; ils sont morts en bons chrétiens. Une trentaine de blessés sont hors de danger et ne demandent qu'à recommencer. De tels sacrifices sont bien durs ; mais le crédit de la France est établi en Chine, et l'on dit, parmi le peuple comme parmi les mandarins, que la religion des Français doit être bonne, puisqu'ils ne craignent pas de mourir pour protéger les innocents et soutenir le bon droit contre des brigands. Le gouverneur de la province m'a dit qu'il écrivait tous ces détails à son empereur. »

Les lettres des missionnaires nous renvoyant aux journaux, nous empruntons au *Moniteur de la Flotte* le récit de la journée du 6 janvier.

Extrait du Moniteur de la Flotte.

« Le 6 janvier, à cinq heures du matin, dit la feuille française, les employés se sont réunis sur le terrain de la concession française. Deux colonnes d'attaque furent formées. M. Massot, lieutenant de vaisseau de la *Jeanne-d'Arc*, était à la tête de la première, et M. Macaire, du même grade et du même bâtiment, commandait la seconde. Des outils, tels que pioches, haches, etc., étaient répartis dans les pelotons de chaque colonne. Chaque homme avait quarante cartouches dans son sac et portait sa couverture de laine en bandoulière sur la poitrine (circonstance qui a protégé beaucoup de nos marins).

« Les deux colonnes comptaient en tout deux cent quarante hommes répartis en plusieurs pelotons, commandés par MM. Guys, enseigne de vaisseau ; Broutin, sous-lieutenant d'infanterie de la marine ; Haviès, Forestier et Gambard, aspirants de la *Jeanne-d'Arc*, et par MM. Petit et Pommier, enseignes du *Colbert* ; M. Durun, lieutenant de vaisseau de la *Jeanne-d'Arc*, devait surveiller les travailleurs chinois, placer les ponts pour franchir le petit ruisseau qui entoure la ville de ce côté, faire parvenir sur la brèche les sacs à

terre, et enfin prendre le commandement de la brèche quand nos colonnes l'auraient franchie. Enfin, pour compléter ces dispositions, une ambulance avait été établie dans une maison de la concession, et deux chirurgiens, MM. Senelle et Germain, suivaient les colonnes.

« La *Jeanne-d'Arc* et le *Colbert* étaient prêts à faire feu de leurs batteries.

« A sept heures trente, la brèche ouverte par les pièces débarquées de nos bâtiments est jugée pratiquable. Aussitôt les colonnes s'ébranlent au pas de course, couronnent les remparts, et en un clin d'œil chassent devant elles les défenseurs et y arborent nos couleurs aux cris de : Vive l'Empereur!

« Un seul coup de feu avait atteint nos colonnes dans le trajet de la concession aux murs de la ville. M. Durun, lieutenant de vaisseau de la frégate, fut frappé mortellement en arrivant au petit ruisseau qui circule entre les deux murailles de la ville. Maîtresses de la brèche, nos colonnes s'élancèrent l'une par la droite du rempart, vers la porte du nord, l'autre par la gauche du rempart, pour opérer par la porte de l'est.

« Voici quel était l'aspect du terrain environnant :

« Au pied de la brèche se trouvait une petite place

sur laquelle aboutissaient deux rues, l'une perpendiculaire au rempart, et l'autre presque parallèle au chemin qui longeait ce même rempart. Des maisons de construction solide, dépourvues de fenêtres, garnissaient le pourtour de cette petite place et l'entrée de ces rues. De la brèche au bastion de gauche, le chemin longeant le rempart était aussi garni de maisons isolées les unes des autres et paraissant servir de corps de garde ; sur la droite de la place, une grande pagode composée de plusieurs corps de logis masquait les terrains vagues qui s'étendent du côté de la porte du nord ; toutes ces maisons, crénelées, étaient pleines d'insurgés, parmi lesquels se trouvaient des étrangers, ramassis impur de toutes les nations : on reconnaissait ces derniers soit à leurs casquettes, soit à leur habillement.

« A l'approche de la colonne, un feu meurtrier partit des maisons. M. Guys, enseigne de vaisseau, tomba frappé mortellement, et plusieurs marins furent tués ou blessés autour de lui.

« Sans s'arrêter un instant, la petite troupe poursuit son mouvement et répond à l'ennemi par une vive fusillade. Pendant ce temps, on activait sur la brèche la construction d'un parapet passager en sacs de terre et en briques. Puis les obusiers de montagne de la

frégate arrivaient ; le premier, conduit par M. de Barbarin, enseigne de vaisseau, fut placé sur le rempart, et quelques coups bien tirés permirent à nos hommes de serrer de plus près les refuges des insurgés, et de travailler plus efficacement à notre établissement sur la brèche.

« Tandis que la première colonne agissait ainsi, la seconde, guidée par M. le lieutenant de vaisseau Macaire, se dirigeait résolûment vers la porte du nord, en laissant des tirailleurs sur son chemin ; les défenseurs du rempart qui voulaient résister étaient culbutés ou mis en fuite, et l'ouvrage qui commandait la porte du nord fut enlevé à la baïonnette. M. Macaire fit aussitôt pointer sur les murs environnants les canons dont il s'était emparé en cette position, et enfonça immédiatement la porte extérieure. Là plusieurs de ses hommes sont tués ou mis hors de combat, et lui-même reçoit une balle au genou qui, heureusement, ne l'oblige pas à quitter son poste. Il s'y maintient donc, faisant éprouver de grandes pertes à ses adversaires par un feu bien nourri, jusqu'au moment où l'ordre lui parvient de rallier la première colonne. Celle-là rencontrait encore une assez vive résistance, et MM. de Barbarin et Discry venaient d'être blessés. Cependant nous avions réussi à mettre le feu à plusieurs

maisons. A ce moment, le combat durait depuis quatre heures, les munitions s'épuisaient; l'amiral donna le signal de rallier notre première position. Ce mouvement s'opéra en grand ordre, et à onze heures trente minutes, nos compagnies de débarquement étaient réunies le long de la muraille française.

« Ainsi s'est terminée cette lutte de deux cent cinquante de nos marins, bien appuyés par nos deux bâtiments de guerre, contre trois mille Chinois aguerris par des combats journaliers et dirigés par une centaine d'étrangers, rebut de tous les pays. On évalue la perte de ces misérables à plus de trois cents hommes. En outre, tous les canons qui garnissaient le rempart, sur une étendue de huit cents mètres, ont été culbutés et mis hors d'état de servir; en de nombreux endroits, des pâtés de maisons ont été réduits en cendres, et le lendemain de l'action l'incendie durait encore. Aussi, grand est l'effroi des insurgés à la seule vue du pavillon français.

« Dans cette journée, les devoirs de l'humanité n'ont pas été un seul instant perdus de vue par nos marins et nos soldats. Sous le feu de l'ennemi, ils sauvaient avec le même dévouement leurs camarades blessés et les vieillards, les femmes, les enfants qui se réfugiaient dans nos rangs. Chacun a bravement payé

de sa personne, et, en outre, le digne aumônier de la frégate, l'abbé Frégaro, au milieu des balles, accourait prendre nos blessés et leur prodiguait les secours de son saint ministère.

« Les résidents français, anglais et américains, les officiers de ces deux dernières nations, ne tarissent pas en éloges sur la bravoure et la valeureuse hardiesse dont ont fait preuve, en cette circonstance, nos marins et nos soldats d'infanterie de marine. »

Le *Moniteur de la Flotte* ajoute encore les documents suivants :

« Nous avons dit dernièrement que l'affaire du 6 janvier avait été très-glorieuse pour la *Jeanne-d'Arc* et le *Colbert*, en un mot pour le pavillon français; nous sommes bien aise de pouvoir mettre aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs de nouveaux détails qui prouvent la sympathie et l'admiration qu'ont rencontrées de toutes parts nos marins et nos soldats de la marine en cette occasion.

« Ainsi le commandant Pope, du bâtiment de guerre américain *Vandalia*, a écrit à l'amiral Laguerre, trois jours après l'affaire du 6, une lettre dont voici la traduction : « Mon cher amiral, permettez-moi « de vous exprimer ma sincère admiration pour la con- « duite des forces placées sous votre commandement

« dans l'affaire du 6, dont j'ai été témoin. Je ne « crois pas qu'il soit possible de montrer plus de « courage et de bravoure qu'en ont déployés vos offi- « ciers et marins; avec de tels hommes on doit réus- « sir, quelle que soit l'entreprise. Permettez-moi de « vous exprimer aussi mes profonds regrets pour les « pertes que vous avez faites, ainsi que ma cordiale « sympathie.

« *Signé* : POPE. »

« De son côté, le commandant des forces navales anglaises écrit à l'amiral français :

« Je serais heureux que vous me laissiez vous témoi- « gner l'admiration que j'ai éprouvée, comme tous « les témoins de cette lutte héroïque, à voir l'intrépi- « dité et le sang-froid avec lesquels vos marins et « soldats ont marché à la brèche, et la manière peut- « être encore plus remarquable dont ils ont soutenu « trois heures d'un combat aussi numériquement iné- « gal. Une pareille conduite ne saurait être surpassée.

« Le capitaine du steamer de S. M. B. l'*Encounter*,

« G.-O. CALLAGHAN. »

« A ces preuves de sympathie de leurs chefs, les états-majors et marins des bâtiments anglais et américains

sur rade ont ajouté les plus cordiales et les plus honorables manifestations pour les équipages de la *Jeanne-d'Arc* et du *Colbert*.

« Enfin, Ki, le gouverneur de la province de Kiang-sou, a adressé un pli officiel à l'amiral Laguerre, dans lequel il s'exprime ainsi :

« Tout ce que vous avez fait est juste et bon; non-« seulement les mandarins et les commerçants, tant « européens que chinois, en seront très-reconnais-« sants, mais dans la population de Chang-hai il n'y « a pas un habitant civil ou militaire qui ne publie « vos louanges. *Votre empire est véritablement un « grand empire;* vous ne permettez pas aux rebelles « de tout troubler à leur gré et de se cacher dans la « ville. *Partout où flotte votre puissant pavillon, la « rébellion doit se cacher et fuir.*

« Considérant donc avec quelle justice et quelle « loyauté vous agissez et combien tout le pays est « content et reconnaissant, je me suis hâté d'en « adresser un rapport à l'empereur.

« Je devais vous adresser cette dépêche officielle, « pour vous remercier et vous prier de penser aux « mesures nécessaires pour en finir avec les rebelles.

« Le 5 de la 12e lune de la 4e année de Hien-foung.

« *Signé* : Ki. »

« Une souscription a été immédiatement ouverte à Chang-hai, parmi les résidents français, anglais et américains, pour élever un monument à la mémoire des braves soldats et marins qui ont succombé dans l'affaire du 6 janvier. La mission française, sous la direction de Mgr Maresca, a le projet d'élever, sur un des points actuellement occupés par le consulat, une chapelle funéraire où seront déposés les restes des officiers tués dans ce combat. »

Lettre du R. P. Fournier, visiteur des missionnaires de la compagnie de Jésus, en Chine, au R. P. Provincial, à Paris.

« Zi-ka-wei, 4 mars 1855.

« Mon révérend père,

« Gloire à Dieu ! la ville de Chang-hai est enfin délivrée de brigands qui, depuis près de 18 mois, exerçaient sur elle la tyrannie la plus odieuse, et c'est la France qui a droit de se féliciter d'avoir rendu cet immense service à l'humanité.

« Vous savez, mon révérend père, que les rebelles qui se sont rendus maîtres de cette ville

le 7 septembre 1853, n'avaient aucune liaison avec le grand parti des insurgés qui menace l'empire de la Chine. Ce parti avait même refusé de les reconnaître pour ses alliés, parce qu'ils ne détruisaient pas les pagodes, et aussi parce qu'ils fumaient l'opium et exerçaient toutes sortes de brigandages. Les rebelles de Chang-hai étaient des rouges pur sang, ils en avaient le costume et les mœurs, et surpassaient en violence et en barbarie ceux qui, il y a peu d'années, ont levé en France l'étendard de la révolte. Ils ne se contentaient pas de piller, de torturer et de réduire à la dernière des misères les malheureux habitants de cette ville, ils les retenaient captifs et faisaient feu sur ceux qui cherchaient à s'échapper. Ils n'ont pas craint de mettre à mort les mandarins qui avaient été envoyés pour parlementer avec eux, et plus d'une fois ils ont attiré dans la ville des personnes inoffensives pour avoir le plaisir de leur trancher la tête. Malheureusement d'autres que des Chinois ont été de connivence avec eux pour les aider à commettre ces actes criminels. Leur force et leur audace s'était accrue par le renfort de quelques étrangers, brigands ou déserteurs, qui avaient trouvé auprès d'eux un asile, et par la facilité qu'ils avaient de recevoir, des Anglais et surtout des Américains, les provisions de

bouche et les munitions de guerre qu'ils pouvaient désirer. L'appui moral que ceux-ci leur prêtaient, avait encore augmenté leur fierté et leur insolence. Aussi n'ont-ils pas craint de faire insulte à la France, en tirant, le 9 décembre, sur un poste français, et en blessant grièvement un matelot qui est mort huit jours après de sa blessure.

« Le brave amiral Laguerre n'a pas voulu laisser impunie cette injure faite à la nation. Dès le même jour il a fait gronder le canon français contre les rebelles insolents, et quatre jours après il leur a tué une trentaine d'hommes, après avoir fait enclouer les canons d'une batterie qu'ils avaient sur la rive du Wam-pou. Un peu plus tard, il a détruit à coups de canon deux autres batteries qui pouvaient être nuisibles aux Français; puis, le 6 janvier, il a ouvert une brèche et pénétré dans la ville avec les forces dont il pouvait disposer. S'il n'a pas réussi à chasser les rebelles par cette tentative hardie, qui a coûté la vie à trois officiers et neuf matelots, il leur a du moins inspiré une terreur salutaire. Dès ce moment, ils ont compris tout ce qu'ils avaient à redouter de nos matelots, qui, au nombre de deux cents et quelques, et placés à découvert sur les remparts, ont soutenu, pendant quatre heures, un feu meurtrier contre deux

à trois mille des leurs, cachés dans les maisons. Ils perdirent presque toute espérance lorsque, quelques jours après, l'amiral parvint, avec l'aide des impériaux, à intercepter les communications de la ville avec les Américains. Plusieurs d'entre eux pensèrent à se rendre, et comme ils avaient moins de confiance dans les impériaux que dans les Français, ils s'adressèrent à ceux-ci de préférence. La vie sauve ayant été promise à tous ceux qui se rendraient, quelques centaines s'échappèrent de la ville à différents intervalles, et allèrent faire leur soumission au consulat français, ou au camp des mandarins. Le grand nombre cependant, encouragé par Tsen-a-ling, le chef le plus influent, et par quelques étrangers, voulut opposer une résistance opiniâtre jusqu'à la dernière extrémité. Dans la première quinzaine de février, ils ne se bornèrent même plus à se tenir sur la défensive, ils prirent eux-mêmes l'offensive en attaquant, à plusieurs reprises, les camps des impériaux. C'était le dernier effort de la révolte expirante.

« Comme les communications avec la ville européenne avaient été interceptées, les approvisionnements ne pouvaient plus se faire comme autrefois, et la disette de riz et d'opium commençait à exercer ses rigueurs. En même temps le bruit courut que la

Constantine arrivait, et que bientôt elle allait être réunie à la *Jeanne-d'Arc* et au *Colbert*. Pressés à la fois par la faim et par la peur, les insurgés résolurent, non de se rendre, mais de s'ouvrir un passage, à main armée, à travers les camps des impériaux. La nuit du 17 au 18 février fut choisie pour mettre ce dessein à exécution. Avec les forces dont ils disposaient, ils pouvaient sans grande difficulté faire leur sortie en masse, et aller s'emparer d'une autre ville, où ils auraient retrouvé les richesses qu'ils avaient dissipées à Chang-hai. Dans ce cas, notre maison de Zi-ka-wei avait tout à craindre de leur passage; elle est sur une des routes qui conduisent à Som-kiang, à Tsin-pou et à Sou-tcheou. Mais Dieu, dont l'aimable providence a été si bonne pour nous pendant toute la durée de cette guerre civile, et qui a protégé d'une manière si visible toutes les personnes et tous les établissements de la mission, nous a encore préservés de tout accident dans cette dernière crise, la plus périlleuse de toutes. Les rouges, au lieu de sortir tous ensemble de la ville, se divisèrent par bandes de douze ou quinze, probablement afin de trouver une issue plus facile entre les camps des impériaux. Mais la plupart ne connaissant pas les sentiers qui sillonnent les campagnes, ils se trouvèrent bientôt séparés

les uns des autres au milieu des ténèbres de la nuit. La route qui longe Zi-ka-wei était la plus courte et la plus commode pour leur fuite, aucun d'eux ne la suivit. Plus de mille peut-être sont passés à droite et à gauche de notre maison, à la distance d'un quart de lieue ou d'une demi-lieue, mais sans faire de bruit et sans nous laisser soupçonner leur passage, Dieu le permettant ainsi pour nous épargner toute crainte.

« Toutefois, vers quatre heures du matin, nous entendîmes quelques cris tumultueux à vingt minutes de distance. C'étaient les troupes impériales qui poursuivaient quelques bandes des traînards répandus dans la campagne. Vers six heures, l'une de ces bandes s'approcha assez près de Zi-ka-wei; mais il n'y avait plus rien à craindre, puisqu'elle pensait beaucoup plus à se défendre qu'à attaquer. D'ailleurs le peuple s'était levé partout en masse pour courir sur ces malheureux fuyards, et, deux jours après, on comptait déjà plus de cinq cents têtes coupées qui ont été portées toutes à Chang-hai, pour y être attachées autour des murailles. Elles y seraient peut-être encore si l'amiral français n'avait demandé au Fou-tai de les faire disparaître. Ceux qui auront échappé à la fureur du peuple, sont ceux qui seront parvenus à se déguiser le plus vite possible et à s'enfuir dans des contrées

où leur nom est moins en horreur que dans les environs de Chang-hai. Tsen-a-ling, le premier chef des rebelles, s'est réfugié, dit-on, chez les Américains, qui lui ont procuré le moyen de s'évader.

« Mais que se passait-il à Chang-hai pendant que les rouges prenaient la fuite? cette ville infortunée était la proie des flammes. Les uns disent que le feu a été mis par les insurgés au moment de leur départ, d'autres prétendent que les impériaux, en entrant dans la place après la sortie des premières bandes de rouges, se sont glissés le long des murailles sur les remparts, et ont jeté des pots de feu sur les maisons, afin de détruire par les flammes ceux de leurs ennemis qui pouvaient encore rester. Quoi qu'il en soit, cette ville fut bientôt environnée comme d'une ceinture de feu, et offrit un spectacle effrayant, une vraie image de l'enfer. L'incendie, qui avait commencé le samedi à onze heures du soir, dura toute la journée du dimanche et consuma le tiers des habitations.

« Les maux du peuple, le jour de l'entrée des troupes impériales dans la ville, n'ont pas été aussi grands qu'on le craignait : l'ordre a été assez bien maintenu par les mandarins; ils ont fait tous leurs efforts pour sauvegarder les personnes innocentes et les propriétés. La peine capitale infligée à quelques

soldats et à d'autres qui s'étaient rendus coupables de violence ou de pillage, a produit un heureux effet sur ceux qui auraient eu envie de les imiter. Mais ce qui a contribué principalement à réprimer le désordre et à dissiper la crainte des habitants, c'est l'entrée en ville d'une vingtaine de matelots français, qui ont fait à plusieurs reprises une promenade militaire dans toutes les rues. Le P. Lemaître les a toujours accompagnés. Ils ont été accueillis par le peuple comme des amis et des sauveurs. Jamais le pavillon français ne pouvait être promené d'une manière plus utile et plus honorable que dans cette circonstance. Dès le troisième jour, le peuple pouvait circuler librement partout, la joie était peinte sur tous les visages, la paix commençait à faire goûter ses douceurs. Les Européens et les Chinois allaient en toute sécurité contempler les ruines de cette ville, depuis si longtemps livrée au pillage des rouges, condamnée à toutes les horreurs de la guerre, et toute fumante encore après l'incendie qui avait réduit en cendres ses plus beaux édifices.

« La pacification n'a donc pas offert toutes les difficultés que l'on avait lieu de craindre. D'abord, les rebelles ont été tués en grand nombre, et ceux qui ont pu échapper à la mort se sont trouvés tellement

dispersés dès le premier jour, qu'ils étaient dans l'impuissance de nuire. D'ailleurs, si quelqu'un d'eux l'eût osé, le peuple en eût fait une prompte justice. Les soldats impériaux qui, après la victoire, n'étaient guère moins à redouter que les rouges, ont été contenus dans le devoir par la présence du Fou-tai, ou gouverneur de la province. Ce premier mandarin, d'un caractère énergique, et parent de l'empereur, jouit d'une grande autorité qui imposa aux Chinois. Il sait se faire craindre et obéir. Il ne quittera Chang-hai qu'après avoir renvoyé dans leurs foyers, ou placé dans des postes éloignés, tous les soldats qui pourraient occasionner quelque désordre : il ne veut point laisser à des mandarins subalternes une tâche qui serait peut-être trop difficile pour eux.

« Tous les Chinois sont heureux de voir enfin terminée cette guerre civile qui désolait le pays depuis si longtemps, et ils reconnaissent ouvertement qu'ils sont redevables aux Français des douceurs de la paix dont ils jouissent. Aussi tout ce qui appartient à la France est accueilli par eux avec estime et honneur. Le nom français est dans toutes les bouches : ce n'est plus pour eux un nom barbare comme celui des Anglais, et surtout des Américains, qui ont favorisé le parti des rouges en lui donnant leur appui moral

et en lui procurant tous les secours matériels nécessaires pour résister aux troupes impériales de Chine et de France. Ici personne n'ignore que quelques Américains n'ont pas craint de prendre les armes et de combattre avec les rebelles. L'un d'eux s'est vanté, dit-on, d'avoir envoyé la balle qui, le 6 janvier, a tué un officier de la *Jeanne-d'Arc*.

« L'amiral Laguerre, qui voit sa courageuse persévérance couronnée d'un plein succès, est au comble de la joie. Il s'applaudit, et à bon droit, d'avoir lutté seul contre tous pour l'honneur de son pays et d'avoir ajouté une nouvelle gloire au pavillon français, qui peut maintenant plus que jamais se montrer avec fierté sur toutes les côtes de la Chine. Le dimanche, 25 février, il s'est rendu à la cathédrale pour assister à une messe solennelle, suivie du *Te Deum*, en action de grâces de l'heureuse issue de la guerre. Il était accompagné d'un nombreux état-major en grande tenue, des musiciens de la frégate et d'une vingtaine de matelots sous les armes. Après le déjeuner, lorsque les élèves du grand et du petit séminaire sont venus le complimenter, des larmes d'attendrissement et de joie ont plus d'une fois coulé de ses yeux. Avant de retourner à bord, il a voulu visiter l'hôpital, où sont quelques malades de la ville, avec les blessés de

l'armée impériale. Ces pauvres Chinois étaient émerveillés de se voir honorés de la visite d'un grand mandarin européen. La veille, il avait donné à toute la ville un beau spectacle qui a excité l'admiration des habitants; il s'était rendu, à la tête de trois cents hommes, à la demeure du Fou-tai, pour lui souhaiter la bonne année chinoise. La belle tenue des matelots sous les armes et leurs évolutions militaires, ont ravi les yeux des spectateurs, qui n'avaient jamais rien vu de semblable. Notre maison de Zi-ka-wei a été honorée aussi de la visite de cet excellent amiral. Jeudi dernier, 1er mars, il a passé une grande partie de la journée avec nous, en compagnie du commandant de la frégate, et de deux jeunes officiers. Nos élèves lui ont chanté quelques couplets qui lui ont fait un sensible plaisir.

« Vous comprendrez aisément, mon révérend père, que l'heureuse issue de cette guerre nous donne lieu d'espérer les résultats les plus avantageux pour les progrès de la foi dans le Céleste Empire. Le Fou-tai et les autres mandarins sont pleinement convaincus du désintéressement de la France dans les sacrifices qu'elle a faits pour le bien de la Chine; ils savent qu'elle ne cherche point à s'enrichir et à étendre son commerce dans ces contrées, et que toute son ambition

se borne à désirer, en récompense des services rendus, une liberté plus grande, pour les missionnaires catholiques, de propager la foi dans l'empire, et de répandre partout les bienfaits que porte avec elle la civilisation chrétienne. Ces nobles sentiments, qui ont été souvent exprimés en présence des mandarins, et dont la sincérité ne leur est plus douteuse depuis qu'ils ont vu couler le sang français, ont fait sur eux une vive impression et leur ont déjà inspiré le désir de voir tous leurs soldats devenus chrétiens. Ils ne peuvent pas de leur propre autorité agir officiellement d'une manière contraire aux traités actuellement en vigueur; mais ils sont tous disposés, le Fou-tai principalement, à user de leur influence pour amener l'empereur à étendre les droits qui ont été accordés précédemment aux missionnaires catholiques placés sous la protection de la France.

« La noble conduite des marins français et le sang qu'ils ont versé pour la délivrance de Chang-hai, n'a pas fait moins d'impression sur le peuple chinois. Autant il méprise et déteste les ministres protestants, Anglais et Américains, qui s'étaient prononcés ouvertement en faveur des rebelles et leur avaient prêté main-forte, autant il estime et honore les missionnaires catholiques, qui sont presque tous Français, et

ne se font connaître que par les services qu'ils rendent à la Chine, soit dans les asiles et les hôpitaux où ils prodiguent leurs soins aux malades et aux blessés, soit dans les orphelinats et les écoles où ils se dévouent à l'éducation et à l'instruction de la jeunesse. Presque tous les soldats impériaux, grièvement blessés, qui, durant la guerre, ont été apportés à l'hôpital que dirige le P. Lemaître, aidé du frère Saguez, ont voulu recevoir le baptême avant de mourir. Le sol chinois semble offrir maintenant une abondante moisson : aussi, je vous prie, mon révérend père, d'envoyer au plus tôt de nombreux ouvriers pour aider à la recueillir ceux qui déjà sont accablés sous le poids du travail.

« Je suis avec un profond respect, etc.

« P. FOURNIER, S. J. »

FIN.

TABLE.

—

I

II

APPENDICE.

LETTRES DES MISSIONNAIRES.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 47, au lieu de *Bruyère*, lisez *Brueyre*.
— 145 — *Balduc* — *Baldus*.
— 162 — *Rao-ze* — *Tao-ze* ou *Tao-ssé*.

Nota. Les missionnaires n'ayant suivi aucun système fixe pour l'orthographe des mots chinois, il eût été difficile à l'éditeur de faire régner dans le texte de ce livre une parfaite uniformité. Cependant, autant que possible, il a fait en sorte qu'on ne vît pas changer d'une page à l'autre la physionomie d'un même mot.

Le Mans, Imprimerie Julien, Lanier et Ce.





